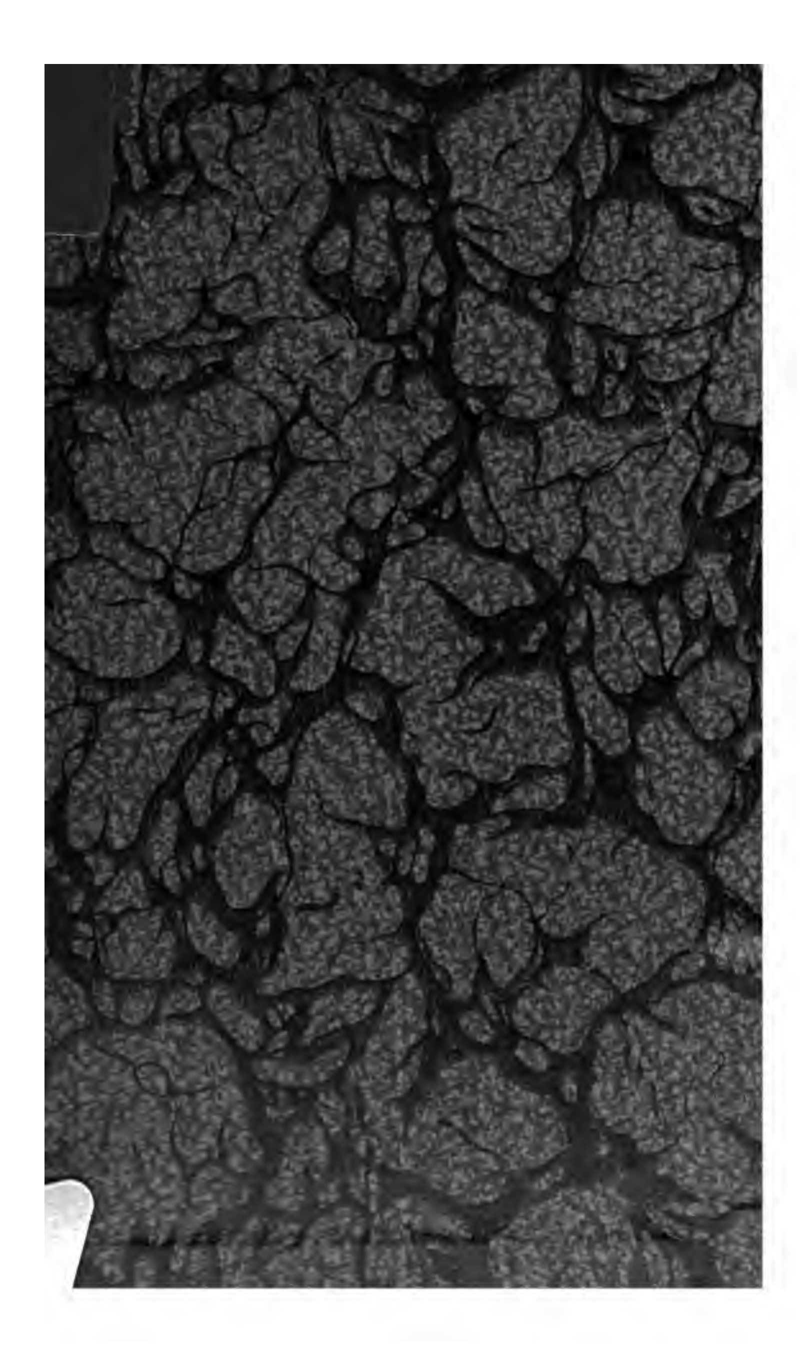
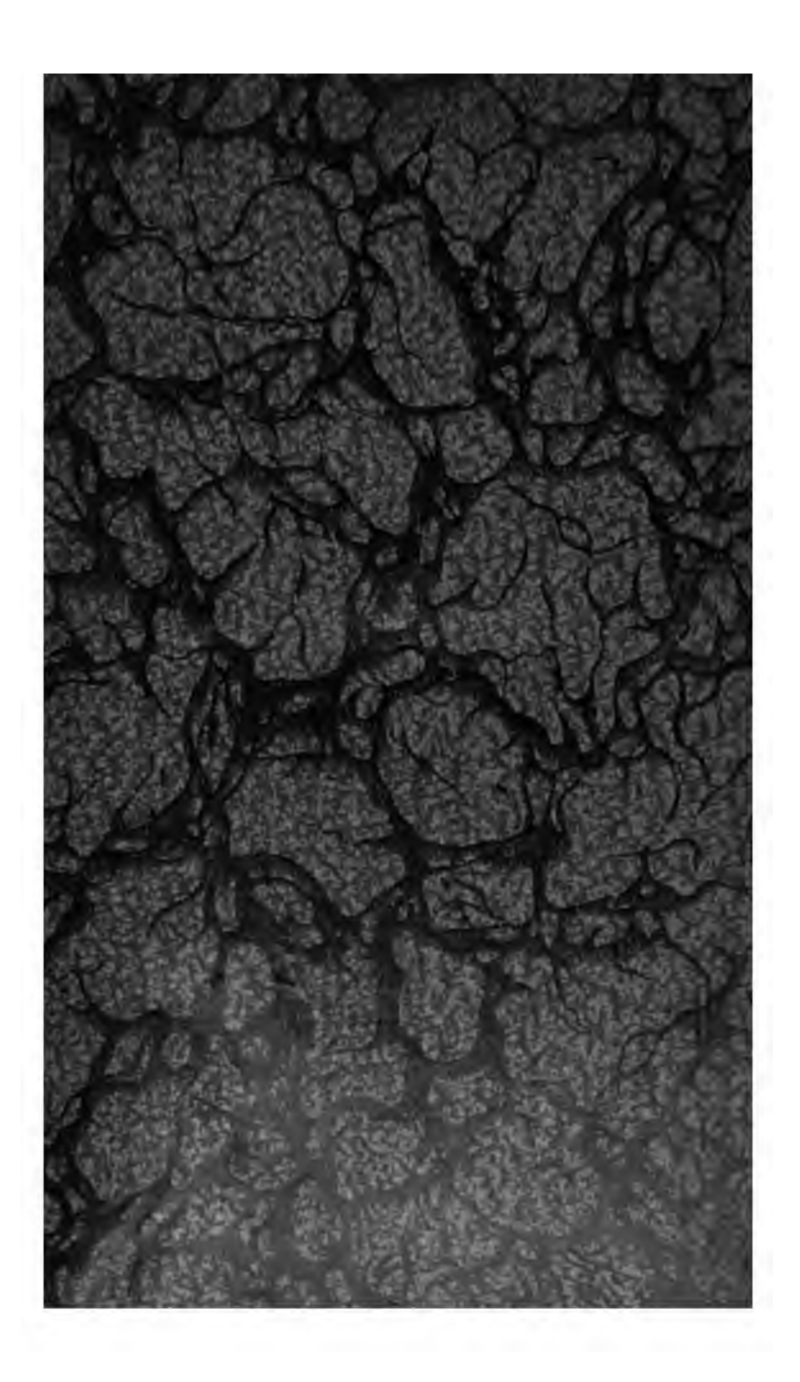
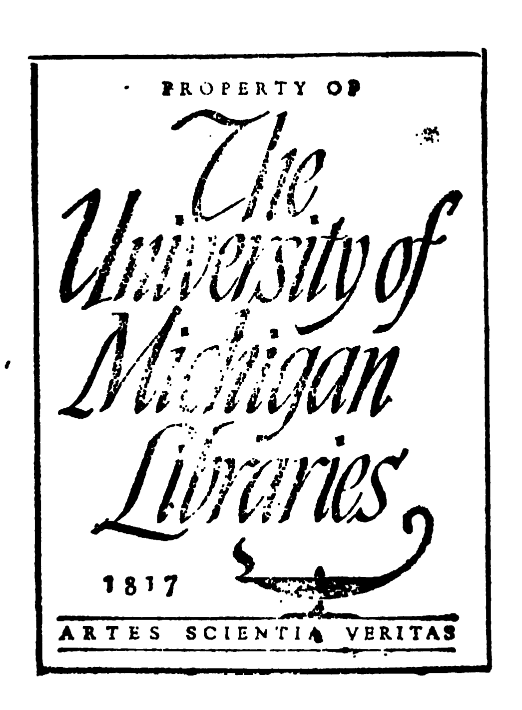





PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

TRADITIONS ET SOUVENIRS

TOUCHANT LE TEMPS ET LA VIE

DU GÉNÉRAL AUGUSTE COLBERT

1793-1809

Motteroz, Adm.-Direct. Imp. réunies, C

TRADITIONS

ET

SOUVENIRS

Touchant le temps et la vie

du Général AUGUSTE COLBERT

1793-1809

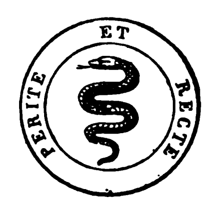
PAR

LE MARQUIS DE COLBERT CHABANAIS

(SON FILS)

TOME TROISIÈME

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

1882

TRADITIONS ET SOUVENIRS

OU

MÉMOIRES

TOUCHANT LE TEMPS ET LA VIE

DU GÉNÉRAL AUGUSTE COLBERT

CHAPITRE XXVII

Les Russes se retirent par Lomza. — Cantonnements de l'armée française. — Napoléon rentre à Varsovie. — Il y tient sa cour. — M. de Talleyrand. — Le corps diplomatique. — Guerre entre la Russie et la Porte. — Succès en Silésie. — Avant-garde de Ney à Schippenbeil. — Mécontentement de l'Empereur. — Lettres de Berthier et du maréchal Ney. — L'armée russe reprend l'offensive. — Elle attaque les avant-postes du 6e corps. — Retraite du général Colbert. — Combat de Seebourg. — Il rejoint le quartier général à Hohenstein. — Bernadotte est attaqué. — Combat de Mohrungen. — Plan de l'Empereur. — Les dépêches interceptées. — Benningsen se retire en hâte. — Combat de Landsberg. — Bataille d'Eylau. — Ney arrive à sept heures du soir sur le champ de bataille. — Retraite des Russes.

Après les combats du 26 décembre, à Golymin et à Pultusk, l'Empereur était resté quelques jours sur les lieux pour voir quel parti prendrait l'ennemi. Dès que la retraite des Russes sur Lomza fut bien prononcée, il arrêta ses colonnes et donna l'ordre aux chefs de ses corps d'armée de cantonner provisoirement leurs troupes, de rassembler l'artillerie prise sur les Russes ou

abandonnée par eux et de se préparer à faire évacuer leurs parcs.

Le temps continuait à être horrible; toute marche rapide, toute combinaison de mouvements était devenue impossible dans l'état où étaient les chemins, et le service des subsistances ne pouvait se faire que très imparfaitement.

Dans ces conditions, la guerre n'amenait que des rencontres partielles, où l'on perdait beaucoup de monde sans grand résultat; chaque jour le nombre des blessés et des malades augmentait.

De leur côté, les Russes avaient fait des pertes considérables, et manquaient de vivres et de fourrages. Bien que Benningsen se fût proclamé vainqueur, parce qu'il avait résisté sur un point isolé, il n'en avait pas moins été obligé de se retirer pour échapper à un désastre qui eût été très probable avec un autre temps et d'autres chemins. Enfin, l'armée russe n'avait plus de chef : Kamenski était parti, Benningsen et Buxhowden se jalousaient et ne pouvaient s'entendre. De part et d'autre, on semblait donc condamné à un repos dont on avait d'ailleurs besoin.

L'Empereur, avec sa garde, retourna à Varsovie. Le 4 et le 7 décembre, il arrêtait et prescrivait les cantonnements que devait occuper l'armée.

Le corps du maréchal Soult était placé derrière l'Orzye et le quartier principal à Mackaui; Davout entre l'Wkra et la Narrew, autour de Pultusk; Lannes dans la presqu'île entre le Bug, la Vistule et la frontière autrichienne. La division Suchet occupait Praga. Le corps du maréchal Augereau était entre la Vistule et

l'Wkra, près Wysigrod. Le centre et l'aile droite devaient être couverts par toute la cavalerie légère, formant un premier rideau derrière lequel venaient se placer les divisions de dragons et de grosse cavalerie. Enfin, en arrière, s'étendaient, comme nous venons de le voir, entre les affluents du Bug et de la Vistule, les cantonnements de l'infanterie en avant de Varsovie. Les points de rassemblement, l'emplacement des parcs et des magasins étaient minutieusement fixés.

Quant à l'aile gauche, toujours placée sous le commandement de Bernadotte, elle devait s'étendre jusque vers Elbing, bloquer Graudenz et Dantzig et menacer Kœnisberg. On lui avait adjoint les troupes auxiliaires de Bade, Hesse-Darmstadt, Wurtzbourg, 15,000 hommes environ et un nombre à peu près égal de troupes polonaises, ce qui, avec les corps français, formait près de 50,000 hommes. Le corps de cavalerie que commandait le maréchal Bessières fut dissous, et les différents régiments rejoignirent leurs corps d'armée.

Le corps du maréchal Ney devait occuper Soldau, Mlawa et Chorzel, ses avant-postes sur Willenberg. Il devait se lier par sa droite au corps du maréchal Soult, et par sa gauche au prince de Ponte-Corvo. Les instructions données à tous les maréchaux leur prescrivaient de maintenir leurs troupes en repos et de se tenir prêts à tout, sans provoquer l'ennemi.

L'Europe, attentive et muette, assistait alors à un spectacle extraordinaire : celui d'une armée de 200,000 hommes, isolée à 500 lieues de ses frontières, tenant en respect derrière elle, par la victoire ou par la crainte, quarante *millions* d'Allemands, menaçant devant elle

un immense empire qui s'appuyait sur la moitié de l'Asie; et, chose non moins curieuse, le conquérant couronné, le souverain qui faisait ainsi trembler les nations, qui leur faisait subir le joug, était un soldat issu d'une révolution, faite au nom de la liberté et de l'émancipation des peuples, qu'elle appelait frères! Telle est la vanité des calculs humains.

Napoléon fit de Varsovie, non point un camp, mais une capitale animée par une cour brillante. Il avait appelé près de lui M. de Talleyrand, son ministre des affaires étrangères, et fait inviter tous les ambassadeurs accrédités à Paris, à se rendre auprès de lui. Ce n'était pas seulement pour s'entourer de l'éclat qui accompagne la royauté, c'était pour les avoir sous ses yeux. D'ailleurs, étant sur les lieux mêmes, tout près des événements, ils ne pouvaient être dupes de ces bruits que font naître l'éloignement, l'incertitude, la malveillance, et qu'enfantent toujours le bavardage des grandes villes comme Paris.

Deux fois par semaine il y avait réception ou concert chez l'Empereur; des chanteurs italiens, le compositeur Paër, étaient venus de Paris. L'aristocratie, les belles grandes dames polonaises, séduisantes par tout le charme que l'élégance des manières et la culture de l'esprit ajoutent à la beauté, s'empressaient autour de celui que tous admiraient et qui semblait alors être l'espérance de leur patrie.

« Ce fut pour nous un séjour enchanteur, dit Savary, bien des cœurs furent pris. » Napoléon lui-même ne resta pas insensible, sans être entraîné, il ne le fut jamais que par la guerre : avant tout, il était aux soins

à donner à son armée, à ses projets, aux moyens d'en assurer l'exécution, à sa gloire.

Les premiers moments de l'invasion d'un pays entraînent nécessairement des désordres inévitables : chaque général, chaque chef de corps, chacun, on pourrait le dire, ne pensant qu'à soi, les ressources qu'on rencontre sont bien vite gaspillées. C'est ce qui était arrivé en Pologne, et déjà la pénurie des subsistances se faisait sentir. La création de magasins généraux, de distributions régulières, des ordres sévères pour réprimer et faire cesser les abus partiels d'autorité, eurent en peu de temps fait retrouver l'abondance là où l'on n'eût bientôt plus rencontré que la disette. Les hôpitaux, les ambulances, furent l'objet des soins les plus attentifs.

Chaque semaine, un auditeur du conseil d'État apportait à l'Empereur les portefeuilles des différents ministères, et les affaires passaient sous ses yeux, de telle façon qu'on pouvait croire qu'il était toujours présent. On sait qu'il se plaisait à dater du champ de bataille des décrets qui, par leur objet même, semblaient être le plus en dehors de ses préoccupations du moment : c'était une espèce de coquetterie du génie.

A son retour à Varsovie, il avait appris la déclaration de guerre faite par la Porte à la Russie. Les nouvelles de Silésie étaient bonnes ; Breslau, ville importante, s'était rendue au prince Jérôme, qui, sous la direction du général Vandamme, faisait son apprentissage des grands commandements militaires.

Napoléon croyait pouvoir faire jouir encore son armée de quelque repos, lorsque tout à coup on apprit que les Russes venaient de fondre sur nos cantonnements.

On doit se rappeler que le maréchal Ney, après avoir repoussé le général Lestocq de Mlawa et de Soldau, le 25 décembre, jour des combats de Golymin et de Pultusk, l'avait fait poursuivre sans relâche par son avant-garde commandée par le général Colbert, et que cette avant-garde, poussant toujours devant elle, passant par Ortelsbourg, Passenheim, Guttstadt, puis descendant la rive droite de l'Alle, s'était successivement emparée d'Heilsberg, de Bartenstein et de Schippenbeil, occupant ainsi les principales communications qui conduisaient à Kœnigsberg, dont on n'était plus qu'à une douzaine de lieues.

Le général Colbert, avec quatre ou cinq bataillons, sa brigade de cavalerie et de l'artillerie, avait été chargé, comme nous l'avons vu, de surveiller le cours de l'Alle, d'Heilsberg à Schippenbeil, en s'éclairant au loin autour de ces points. C'était le 11 janvier que le mouvement en avant avait été arrêté par le maréchal. Depuis le 16 décembre, c'est-à-dire depuis trois semaines environ qu'on était en présence de l'ennemi, chaque jour on s'était battu. Soit que les Prussiens fussent fatigués, soit pour tout autre motif, ainsi que peut le faire présumer ce qui se passa peu de jours après, les généraux prussiens Rüchel et Lestocq firent demander au général Colbert un rendez-vous pour le lendemain à Preussich-Eylau, afin de convenir, soit verbalement sur parole d'honneur, soit par écrit, d'un armistice de quatre jours.

Ce même jour, le 16, le maréchal Ney était venu à Bartenstein visiter ses avant-postes. Comme nos troupes ...ient aussi besoin de quelques jours de repos pour se ...tailler, réparer la chaussure, l'armement, il chargea

le général Colbert de déterminer les conditions de l'armistice et les endroits qui, pendant la durée, seraient considérés comme neutres par les patrouilles.

Sur ces entrefaites, le maréchal Ney reçut une nouvelle lettre du major général Berthier, lui rappelant les décisions prises, le 5 et le 7 septembre, par l'Empereur, pour l'établissement définitif des troupes dans leurs cantonnements.

D'après ces dispositions, le 6e corps devait occuper Mlawa, Soldau et leurs environs ; le général Colbert : Neidenburg et Willenberg ; la division Marchand : depuis Chorzel jusqu'à Mlawa ; la division Gardanne : Neidenburg (1) et Mlawa ; les dragons du général Grouchy : Szrenick et Radzanow.

De retour à son quartier général d'Allenstein, le maréchal Ney répondit le 18, insistant pour que des modifications fussent apportées à cette répartition des cantonnements. « Le pays que nous allons occuper, disait-il, est totalement épuisé ; votre Altesse peut être certaine que j'ai devant les yeux la perspective de voir périr de misère et de maladies un grand nombre de braves gens dont le sort est digne de pitié. Le pays que nous allons occuper est un vrai cimetière. Je vous supplie, Monseigneur, de faire quelques changements aux cantonnements qui me sont assignés. Il est inutile de dire que ni moi ni les généraux sous mes ordres, ne sommes effrayés des privations, et que nous saurons donner l'exemple au soldat en vivant comme lui ; mais je trahirais tous mes devoirs, si je ne cherchais à amé-

(1) Nidborg sur les cartes russes.

liorer le sort des braves régiments qui vont être entassés dans un pays désert » (1).

Pendant ce temps, et le même jour, le 18, le maréchal Soult, que le maréchal Ney avait engagé à se rapprocher de Willenberg, mandait au major général : « J'observerai que le maréchal Ney, en se portant sur Kœnigsberg, a laissé à découvert 25 lieues de pays, et, s'il retire la division Grouchy de Willenberg, il n'y aura personne pour garder le débouché et il sera fort aisé d'intercepter les communications entre le corps du maréchal Ney et le mien. » Il termine en demandant les ordres de l'Empereur. Ce fut alors que Berthier écrivit la lettre suivante :

« Varsovie, 19 janvier.

« L'Empereur, Monsieur le Maréchal, a été extrêmement étonné de voir par une dépêche qu'il reçoit de M. le maréchal Soult et par la vôtre même, que non seulement vous ne vous êtes point conformé aux ordres de Sa Majesté, relativement à vos quartiers d'hiver, mais encore que vous conseillez au maréchal Soult d'en faire autant. Je vous réitère l'ordre, Monsieur le Maréchal, de rentrer dans les positions qui vous ont été indiquées pour vos quartiers d'hiver. L'Empereur, Monsieur le Maréchal, est immuable dans ses plans, et, sans des considérations politiques, il aurait fait mention à l'ordre du jour de la non-exécution de ses ordres par votre corps d'armée. Vous n'êtes point détaché comme à Magdebourg, vous êtes en ligne, et vous n'êtes point autorisé à conclure

(1) Archives du dépôt de la guerre. Pièces justificatives.

un armistice. S'il vous arrive des parlementaires, vous les adresserez au quartier général. A l'avenir, Monsieur le Maréchal, l'Empereur ordonne que votre corps d'armée marche en masse et jamais décousu, ainsi que vous l'avez fait dans ce dernier mouvement. Si vous avez conclu un armistice, vous n'en ferez pas moins marcher votre infanterie, pour prendre ses cantonnements d'hiver dans les positions qui lui ont été ordonnées, mais vous en profiterez pour laisser votre cavalerie, et couvrir la faute que vous avez faite. »

Aussitôt cette lettre reçue, le maréchal donna immédiatement l'ordre au général Colbert de replier ses postes établis le long de l'Alle, mais de ne le faire que lentement, ainsi que le prescrivait l'Empereur. Par une coïncidence singulière, le jour où arrivait cet ordre, des troupes légères ennemies firent une reconnaissance de tous les postes qui entouraient Schippenbeil. Suivant le cours de deux petites rivières, la Zain et la Barthen, ils attaquèrent Landtkeim et Leunenbourg ; partout ils furent vigoureusement repoussés. A Leunenbourg, il y eut un engagement assez vif ; on tua et blessa pas mal de monde à l'ennemi, qui laissa entre nos mains des prisonniers ; parmi les blessés était le colonel de Stutterheim.

Les troupes qui venaient de nous attaquer ainsi n'étaient autres que l'extrême avant-garde de l'armée russe, formée d'une nuée de Cosaques mêlés à de la cavalerie régulière que suivait le prince Galitzin avec 40 escadrons ; par derrière s'avançait l'infanterie et toute l'armée.

Voici ce qui s'était passé : peu de jours après leur

retraite de Pultusk et de Golymin, les généraux Benningsen et Buxhowden se réunirent à Nowogrod, au confluent de la Narew et de la Pinck. Kamenski étant parti, le commandement était échu à Buxhowden, comme le plus ancien. Dans un conseil de guerre, tenu le 2 à Nowogrod, le plan d'opérations suivant avait été adopté : « L'armée sera réunie, elle se portera en avant par les défilés que forment les lacs Spirding et Lowenthin ; deux divisions seulement, celle du lieutenant général Anrepp et celle du lieutenant général Müller, nouvellement arrivées, se réuniront au corps du lieutenant général Essen et resteront en observation sous ses ordres entre le Bug et la Narew.

« Les sept autres divisions devront être réunies le 5 janvier entre la ville de Biala et la Narew, et le même jour le quartier général des deux généraux d'armée sera établi à Kolno. »

L'exécution de ce plan nécessitait un accord dans les vues qui ne pouvait exister entre les deux principaux généraux de l'armée. Buxhowden ayant été rappelé et Benningsen nommé général en chef, l'unité indispensable dans le commandement fut rétablie. Ainsi qu'il avait été convenu, Benningsen établit son quartier général à Biala et réunit autour de lui sept divisions formant un effectif de 78,000 hommes. Ces troupes, que les Français croyaient disséminées au loin dans des cantonnements, se trouvèrent bientôt concentrées à Arys, près des frontières russes, complètement masquées par les lacs et la grande forêt de Johannisburg.

Benningsen laissa les divisions de Sedmaratski et d'Essen pour couvrir ses derrières, son flanc gauche,

et empêcher les Français de déboucher de la forêt d'Ostrolenka.

Du 15 au 16 janvier, l'armée russe, formée en quatre colonnes, franchit le défilé entre les lacs Spirding et Lowenthin, et arriva le 17 à Rhein. Ce fut alors que l'avant-garde de Cosaques et les 40 escadrons de cavalerie de Galitzin, appuyant à droite pour se lier aux Prussiens du général Lestocq, se portèrent par Rastenburg à Barthen vers l'Alle et tombèrent à Schippenbeil sur les avant-postes du maréchal Ney.

On a observé avec beaucoup de raison que si Benningsen, au lieu de faire un grand détour pour gagner Schippenbeil, se fût dirigé de Johannisburg sur Willenberg, il se plaçait de suite dans l'espace laissé entre le 1er et le 6e corps; arrivant sur les derrières de ce corps d'armée, il eût mis le maréchal Ney dans une position fort critique, tandis qu'allant attaquer ses cantonnements par la tête, il les refoulait sur leur ligne de retraite. Pourquoi prit-il cette direction, tandis que l'autre semblait si naturellement indiquée? Était-ce pour couvrir et dégager Kœnigsberg, la dernière capitale qui restât à la Prusse ? Toujours est-il que cette pointe de 25 lieues que le maréchal Ney avait fait faire à son avant-garde, quelque inconsidérée qu'elle ait pu être, comme l'Empereur la qualifia à plusieurs reprises, eut un résultat heureux, en ce qu'elle attira l'attention de l'ennemi et l'entraîna, soit qu'il ait été poussé par le motif de couvrir Kœnigsberg, ou par tout autre, à attaquer par ce côté, ce qui donna bientôt l'éveil et le temps au corps de Ney et à celui de Bernadotte de se concentrer.

Telle était l'avalanche qui allait fondre sur le général Colbert; toutefois il ne fut pas pris au dépourvu, les premiers postes attaqués avaient résisté énergiquement. Il se hâta de faire prévenir le maréchal Ney ainsi que le maréchal Bernadotte, et en un instant l'alarme courut jusqu'à Varsovie.

Bien qu'il pût juger déjà de ce qui le menaçait, et qu'il eût été attaqué dès le 19 janvier à Schippenbeil, il crut ne devoir commencer son mouvement de retraite que le 20; c'est ce qu'indique une lettre de lui datée de ce jour de Bartenstein : « D'ici à quelques jours, mandait-il, je serai assez occupé pour ne pouvoir vous écrire, demain 20 je commence à me replier en arrière. » Il dut en effet attendre et rallier à lui le 3e de hussards et l'infanterie qui occupait Schippenbeil, et dont la retraite était indiquée sur Bischoffstein. Le 20, les Cosaques se montrèrent plus nombreux; ils étaient suivis par des escadrons de dragons et de hussards, et par de l'infanterie conduite en traîneau. Quelques volées de coups de canon et la ferme contenance de nos troupes les tinrent en respect. Cependant, inquiet de la colonne du 3e de hussards qui venait de Schippenbeil, le général Colbert envoya à sa rencontre un bataillon de grenadiers qui occupait Heilsberg et deux pièces de canon. « Je ne crains rien pour moi, mandait-il au commandant Lecanu, mais pour la colonne qui vient de Bischoffstein. » En effet, près du village de Porwangen, sur la route d'Heilsberg à Seeburg, le 3e de hussards avait été serré de près; l'un de ses escadrons, s'étant laissé entraîner par son ardeur, avait été ramené sur l'infanterie, lorsqu'arriva le bataillon d'Heilsberg, qui,

chargeant l'ennemi à la baïonnette, le culbuta. Le soir, le général Colbert, ayant réuni la plus grande partie de son monde à Seeburg, s'y arrêta, pour donner le temps à tout ce qui pouvait être encore en arrière d'arriver.

Le 21, l'ennemi, qui pendant toute la journée avait inquiété nos postes, faisant mine de vouloir s'établir la nuit dans les villages d'Elsau et de Lokau, vers les huit heures du soir, le général Colbert se porta en avant, fit attaquer ces villages et en chassa l'ennemi après lui avoir tué du monde, pris deux officiers et 15 hussards russes. Il le fit poursuivre jusqu'à deux lieues au delà, près de Felhau et de Franckenau. Ce vigoureux retour offensif lui permit le lendemain de se retirer sur Wartenbourg et Alt-Wartenbourg sans être inquiété. Ses reconnaissances, poussées au loin, n'avaient rien rencontré ; ce fut seulement le soir que l'ennemi reparut, mais il se retira dès les premiers coups de fusil. Enfin, le 25, le général Colbert, avec tout son monde rejoignit le quartier général à Hohenstein.

« Je me le rappelle encore, me racontait le général Jomini ; j'étais chez le maréchal, la nuit était avancée, le temps effroyable, lorsque tout à coup nous vîmes entrer un grand jeune homme dont le manteau était tout couvert de neige : c'était le général Colbert. » Ney fut doublement heureux de le revoir ; pas un homme, pas un canon n'avait été laissé en arrière, et toutes les troupes du 6e corps, prévenues à temps, s'étaient successivement repliées et concentrées autour d'Hohenstein, après avoir évité le coup qui leur était destiné.

On a vu combien tout d'abord l'empereur avait blâmé le mouvement en avant du maréchal Ney. Si Jomini se

trouvait en ce moment près du maréchal, c'est qu'il avait été envoyé pour lui manifester son mécontentement. Lorsque la nouvelle de l'attaque des Russes arriva, l'Empereur crut qu'ils ne s'étaient mis en mouvement que parce que le maréchal Ney était allé les provoquer ; mais il se convainquit bientôt, dit Savary (1), que Ney avait eu une heureuse inspiration. Aussi Napoléon, si sévère d'abord, dit dans le 54e bulletin daté du 27 janvier : « Quelques bataillons d'infanterie légère du maréchal Ney s'étaient portés à 20 lieues en avant de leurs cantonnements, l'armée russe en avait conçu des alarmes et fait un mouvement sur sa droite ; ces bataillons sont rentrés dans la ligne de leurs cantonnements, sans éprouver aucune perte » (2). Le blâme, s'il y en a encore un, est bien léger, et il y a un éloge. Déjà il avait écrit au général Clarke : « Le maréchal Ney, de son propre mouvement, s'est avancé de 20 lieues hors de ses cantonnements ; il vient de les reprendre, sans que l'ennemi ait eu aucun succès. »

L'armée elle-même, ajoute le duc de Rovigo, revint de l'opinion qu'elle s'était faite, et reconnut que c'était à ce mouvement en avant fait par le maréchal Ney, à cette espèce de reconnaissance avancée, qu'elle avait dû de n'être pas prise à l'improviste par cette irruption soudaine de l'armée russe.

Le 6e corps étant à l'abri d'une attaque, Benningsen marcha sur Bernadotte, dans la direction de Liebstadt et de Mohrungen, tandis que le corps prussien de Lestocq s'avançait sur Mehlsack et Schlodien.

(1) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. III, p. 40.
(2) *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, n° 11,696.

Bernadotte, prévenu à temps, avait pu rassembler son corps d'armée à Mohrungen. Attaqué assez imprudemment par l'avant-garde russe commandée par le général Markow, il la culbuta ; ce fut en vain que le général Anrepp, arrivant avec sa division, tenta de reprendre l'avantage ; ses troupes furent repoussées, et il fut enlevé par un boulet. Malgré son succès, Bernadotte, voyant qu'il allait avoir toute l'armée russe sur les bras, se retira sur Osterode. Ces faits se passaient le 25 janvier.

Cette prise d'armes au milieu de l'hiver avait vivement contrarié Napoléon ; son armée avait besoin de repos, les approvisionnements n'étaient pas suffisamment assurés, le froid était devenu très vif ; la Narew et la Vistule charriaient des glaçons qui pouvaient emporter les ponts : mais ce qu'il redoutait le plus, c'était qu'un dégel subit ne vînt renouveler les scènes de Pultusk et de Golymin. Toutefois son parti fut bientôt pris, et il allait sous peu faire tourner contre les Russes leur entreprise. Voyant Benningsen lancé à la poursuite de Bernadotte, il ordonna à celui-ci de se retirer successivement par Loebau et Strasbourg, de manière à l'attirer sur la Vistule, vers laquelle le général russe était naturellement amené par la pensée qu'en menaçant Dantzig il forcerait Napoléon à repasser ce fleuve.

Déjà les Prussiens marchaient sur Graudenz et allaient le débloquer. L'Empereur donna immédiatement l'ordre de lever tous les cantonnements ; en peu de jours son armée fut concentrée dans un espace de douze à quinze lieues, prête à déborder la gauche des russes, à se jeter sur leurs derrières et à leur couper la route

de Kœnigsberg. Pour cela, il fallait surtout les laisser s'engager à la poursuite de Bernadotte. Aussi Berthier écrivait à Ney : « Si le prince de Ponte-Corvo est obligé de se retirer sur Thorn pour couvrir cette place, laissez-le faire, et vous, avec votre corps d'armée, vous flanquerez et appuierez le maréchal Soult, de manière à ce que votre corps, celui de ce maréchal et celui du maréchal Augereau ne forment qu'un seul corps. » Le 28, le mouvement se dessinait, et Ney écrivait à Berthier : « L'ennemi continue toujours à déborder la gauche du prince de Ponte-Corvo ; plût au ciel que les Russes fussent là 60,000, pas un seul ne reverrait sa patrie, si Sa Majesté marche à eux avec toutes ses forces. »

Ney (6e corps) occupait Gilgenbourg et Hohenstein ; Augereau (7e), Neidenbourg ; Davout (3e), Mysnice ; Soult (4e) et la cavalerie de réserve, Willenberg, où l'Empereur arriva avec sa garde le 31 janvier.

Le 5e corps fut placé à Brock pour contenir le corps d'Essen sur la Narew. Le maréchal Lannes étant malade, l'Empereur avait confié le commandement de ce corps au général Savary.

Le maréchal Lefebvre avec le 10e corps restait près de Thorn.

Enfin Bernadotte, qui était à Strasbourg, devait, par une marche de nuit, se dérober à l'ennemi, gagner Gilgenburg et s'y réunir à Ney. Pendant ce temps, un régiment de cavalerie légère était chargé d'entretenir pendant la nuit les feux de bivouac du 1er corps ; il devait ensuite se retirer sur Thorn, y faire rentrer les bagages, puis enfin prévenir le maréchal Lefebvre du mouvement de l'armée.

Le 31, Benningsen, dont le quartier général était à Mohrungen, ne se doutait encore de rien et ne pensait qu'à poursuivre Bernadotte, lorsque le hasard vint lui dévoiler le danger dont il était menacé. L'officier chargé par Berthier de porter les derniers ordres à Bernadotte et les dépêches qui contenaient tout le plan de l'Empereur (1), fut pris par les Cosaques. Cet accident était doublement fatal : tout à la fois il éclairait l'ennemi et laissait Bernadotte dans l'ignorance de ce qui se passait et de ce qu'il avait à faire.

Quelques heures plus tard, et le péril devenait inévitable pour les Russes ; il n'y avait pas un moment à perdre. De suite Benningsen, avec toutes ses forces qu'il se hâta de rappeler à lui, chercha à regagner à marches forcées ses communications. Il avait eu d'abord la pensée de se jeter sur le centre de l'armée française à Allenstein, pour l'empêcher de manœuvrer par ses ailes. Le 2 février, il n'y avait encore à Allenstein que la cavalerie de réserve du grand-duc de Berg et trois divisions du maréchal Soult ; mais, le 3, Napoléon était arrivé avec le gros de ses forces. Benningsen abandonna donc son projet et forma l'armée russe en bataille sur les hauteurs de Junckowo, sa gauche appuyée à l'Alle. L'Empereur résolut de la tourner par Bergfried, tandis que Davout, marchant par Wartenbourg et Spiegelberg, la prendrait à revers. La résistance opiniâtre que les Russes opposèrent à Soult au pont de Bergfried leur permit de gagner jusqu'à la nuit, dont ils profitèrent pour se retirer.

(1) Jusqu'à cette époque, l'Empereur ne se servait pas encore de chiffres pour ses dépêches.

Dès lors commence une espèce de course : les Français s'efforcent de gagner la gauche des Russes ; ceux-ci redoublent d'efforts pour gagner du terrain, tandis que leur arrière-garde, vivement poursuivie par Murat et Ney, faisait tête de temps en temps avec plus ou moins de succès pour donner au gros de l'armée le temps de se dégager.

Benningsen, en quittant la position de Junckowo, avait laissé derrière lui trois arrière-gardes ; celle de droite fut dépostée et poussée par le maréchal Ney sur Schlitt ; elle devait ensuite se diriger sur Liebstadt dans le but de rencontrer le corps prussien qui avait été aperçu la nuit précédente et s'efforcer de joindre les Russes. Murat eut à Deppen un engagement de cavalerie ; Soult suivit l'ennemi sur Heiligenthal et Anckendorf; Davout marcha sur Rosen-Garten. Benningsen, se voyant ainsi pressé, s'arrêta et forma son armée en bataille à Wolfsdorf. Il voulait procurer du repos à ses troupes qui avaient marché toute la nuit, et donner le temps au général Lestocq, qui courait grand danger d'être coupé, de le joindre. Cependant, inquiet des partis qui se montraient sur sa gauche et qui avaient déjà pénétré dans Guttstadt, le 5 au matin il se mit en marche par Arensdorf et Frauendorf.

Le 4 au soir, l'Empereur était arrivé à Schlitt : dès lors, par les rapports qui lui étaient faits, il jugea que l'ennemi se dirigeait sur Landsberg.

Il donna l'ordre aux maréchaux Soult et Davout de s'efforcer de déborder sa gauche, et à Murat de pousser sans relâche l'arrière-garde. Le 5, le maréchal Ney, après avoir franchi la Passarge à Deppen, arrivait à

Waltersdorf, lorsqu'il vit déboucher par Hermenau une colonne ennemie : c'était l'avant-garde du corps prussien, forte de 5 bataillons, 10 escadrons et une batterie et demie d'artillerie, qui venait de Mohrungen et se dirigeait sur Liebstadt. La tête de colonne de Ney atteignait à peine Wuchsnick. Le matin, il avait rencontré le général Lasalle avec sa division de cavalerie légère, et l'avait engagé à couvrir sa droite; puis le maréchal, dirigeant sa première division d'infanterie formée en quatre colonnes, entre Truckinen et Herzogwalde, plaça la seconde en bataille à la droite de Waltersdorf, afin d'y attirer l'ennemi et permettre à sa droite de déborder la gauche des Prussiens et les couper de Liebstadt.

Vivement attaqué en face, tourné par sa gauche, l'ennemi rejeté sur Alt-Reichau, chargé enfin par le 20e et le 26e de dragons, lorsqu'il était déjà fort ébranlé par la fusillade, fut mis dans une déroute complète. Le général Roguet le poursuivit jusqu'à Mohrungen ; près de 3,000 hommes, 16 pièces de canon, furent pris. Ce qui échappa dut son salut à une charge des hussards de Prittwitz, commandée par un Français, M. de la Rochaymon : triste effet de nos discordes qui plus d'une fois, à cette époque, nous firent rencontrer des Français parmi les plus redoutables et les plus habiles de nos adversaires. Le général Lestocq, n'osant pas se hasarder à soutenir son avant-garde, changea de direction, traversa la Passarge à Spanden et arriva le 7 à Hussehnen entre Zienten et Preussich-Eylau.

Pendant que Ney battait ainsi l'ennemi à Alt-Reichau, le général Lasalle, qui couvrait sa droite ainsi

qu'il avait été convenu, avait été attaqué par 1,500 hommes de cavalerie qu'il contint, dit le maréchal, avec sa valeur ordinaire, et qu'il contraignit à se replier.

Édouard Colbert, tout nouvellement nommé colonel du 7e de hussards, conduisait là pour la première fois son régiment à l'ennemi. « Qui n'a pas chargé, dit-il dans ses *Souvenirs*, à la tête d'un brave régiment dont il vient d'être nommé colonel et auquel on brûle de se faire connaître, n'a jamais eu le bonheur au cœur. J'étais sous les ordres du général Victor de Latour-Maubourg ; il ordonna la charge, donna et reçut le premier coup de sabre; je donnai, je crois, le second. Dans la cavalerie légère, il est indispensable que les chefs paient de leur personne, voire même les officiers généraux. Cette charge fut heureuse, ainsi que plusieurs autres qui la suivirent; cette bonne journée cloua et riva mes épaulettes sur mes épaules, comme je le désirais » (1).

Le 5 au soir, le maréchal Ney portait son quartier général à Liebstadt; déjà sa cavalerie légère était à six lieues en avant, à Open, où le général Colbert avait rencontré Murat avec la cavalerie de réserve. Dans la soirée, le grand-duc écrivait de Freymarckt à l'Empereur :

« Freymarckt, 5 février 1807, 8 heures du soir.

« Sire,

« Votre Majesté ne s'était pas trompée en me disant que l'ennemi s'était retiré sur la route d'Heilsberg, car,

(1) *Souvenirs inédits du général Édouard Colbert.*

arrivé à Open, il a fait un crochet sur Freymarckt, jusqu'au milieu de la forêt, où, apprenant sans doute l'arrivée du maréchal Soult à Freymarckt, il a gagné une route qui semble conduire à Karchauneu, et il paraît avoir bivouaqué à l'entrée du bois, entre Open et Freymarckt. Voyant qu'à cause de la nuit il me serait impossible de déboucher sur Freymarckt sans l'infanterie, et qu'à Freymarckt ma cavalerie ne pourrait rien manger, je me suis décidé à suivre de ma personne le général Leval (du corps de Soult) à Freymarckt et de laisser les divisions Klein et Millaud avec le général Colbert à Open et à envoyer à Benern la division d'Hautpoul où elle sera très mal. Le général Colbert a ordre de faire reconnaître Wormditten et Migehnen.

« Toute la cavalerie se mettra en marche dès six heures du matin pour se diriger sur Freymarckt et Heilsberg, quoique je sois persuadé que ce que j'avais ce soir devant moi se retire sur Landsberg, à moins que Votre Majesté ne me donne des ordres contraires. Dans tous les cas, je prie Votre Majesté de m'envoyer ses ordres de bonne heure, ayant ma cavalerie un peu loin. »

Pendant la nuit, Murat reçut l'ordre de partir au jour pour marcher sur Landsberg ; il devait être suivi par le maréchal Soult derrière lequel marchait l'Empereur. Le maréchal Davout devait se diriger sur Heilsberg.

La brigade de cavalerie légère du général Durosnel, suivant une direction intermédiaire entre Landsberg et Heilsberg, avait pour mission de maintenir les communications entre le grand-duc de Berg et le maréchal Davout.

Murat ayant reçu pendant la nuit un billet au crayon

du général Colbert, lui rendant compte de ce qui se passait sur sa gauche à Wormditten, lui donna l'ordre de le joindre et fit marcher sa cavalerie légère en tête de ses colonnes pour battre la forêt qui s'étend, pendant près de trois lieues, de Freymarckt jusqu'en avant de Frauendorf.

Après avoir passé Gross-Glandau à une lieue de Hof et à deux lieues de Landsberg, on rencontra une forte arrière-garde ennemie. Douze bataillons étaient appuyés à un bois, la route au centre était coupée par plusieurs lignes de cavalerie; à gauche était placée l'artillerie sur une hauteur très favorable au tir. Il semble, d'après les rapports fort incomplets et assez peu clairs de cette affaire, que Murat, comptant sur ses nombreux escadrons, voulut d'abord enlever la position avec sa seule cavalerie. Voici, au reste, ce que j'ai entendu raconter par un ami de mon père, qui, bien que je fusse très jeune, se plaisait à me confier des souvenirs qu'il savait devoir m'être précieux un jour. « Pour aborder l'ennemi, me disait-il, il fallait franchir un petit pont placé sur un ruisseau marécageux; on ne pouvait passer que par quatre. Votre père fit passer au galop ses premiers escadrons avec ordre de se former en avant ordre inverse en bataille. Cet ordre mal compris commença à mettre un peu de confusion. Cependant on en vint à la charge; mais, fusillés à gauche par une nombreuse infanterie, en butte au feu de l'artillerie placée à droite, menacés enfin par la cavalerie, ces escadrons furent ramenés. Votre père, avec un autre régiment, tenta une nouvelle charge, mais il rencontra les mêmes obstacles, et, chargé cette fois par les cuiras-

siers russes, il fut mis dans le désordre le plus complet. J'arrivais derrière lui avec ma brigade, ajoutait-il ; à peine eus-je franchi ce malheureux petit pont que, voyant un hussard démonté, je lui demandai où était leur général. « Oh ! le général, il est bien f... et son cheval aussi. » Je chargeai à mon tour, et bientôt j'éprouvai le même sort que votre père et fus vigoureusement ramené. »

Cependant, nous avions gagné un peu de terrain, l'ennemi commençait à être ébranlé ; Murat avait fait franchir le dangereux défilé aux cuirassiers du général d'Hautpoul ; l'infanterie du général Legrand, du corps de Soult, arrivait sur la droite de l'ennemi : « Alors, dit Murat, je me portai vigoureusement en avant avec toute la division d'Hautpoul ; ce mouvement a été décisif ; un cri général de : Vive l'Empereur ! Rallions-nous au prince ! s'est fait entendre, une charge générale a eu lieu : tout a été culbuté, infanterie, cavalerie et canons. » Le village de Hof avait été enlevé, et l'infanterie du général Legrand y arrivait presque en même temps que la cavalerie. Benningsen envoya des troupes fraîches pour le reprendre, elles furent repoussées par l'infanterie et prises à revers par les cuirassiers qui pénétrèrent dans les carrés et jonchèrent le champ de bataille de 200 morts ou blessés. Sir Robert Wilson cite le fait assez extraordinaire de deux bataillons russes foulés aux pieds par leur propre cavalerie fuyant devant la nôtre.

Le résultat de ce combat fut la prise de 9 canons, 4 drapeaux, 7 à 800 prisonniers ; enfin, pour l'ennemi, une perte de 12 à 1,500 hommes. Murat dit dans son rapport à l'Empereur :

« La cavalerie de Votre Majesté a mérité aujourd'hui les éloges que vous lui avez si souvent prodigués. Votre Majesté a vu avec quelle audace elle est revenue à la charge; les dragons ont chargé après le général Colbert; après avoir pris quatre pièces de canon, arrêtés par le feu de trois régiments d'infanterie, ils ont dû céder, mais j'étais déjà en avant du défilé avec la division du général d'Hautpoul; » et il termine en disant: « Sire, je dois les plus grands éloges aux généraux Belliard, d'Hautpoul, Klein, Saint-Sulpice, Pinard et Colbert (1). »

Ces éloges avaient été chèrement achetés par mon père: ses deux régiments avaient beaucoup souffert, plusieurs officiers avaient été tués, blessés ou pris; enfin un de ses aides de camp, Brunel, qu'il aimait tendrement et dont le maréchal Ney avait plus d'une fois vanté la valeur, avait été tué.

Les Français bivouaquèrent sur les hauteurs du Hof où l'Empereur établit son quartier général. Les Russes se placèrent d'abord en avant de Landsberg, couverts par une petite rivière, la Stein, puis ils profitèrent de la nuit pour se retirer sur Preussich-Eylau, où ils arrivèrent le 7 au matin, laissant en avant de la ville un corps d'environ 15,000 hommes. A deux heures après midi, le grand-duc de Berg, soutenu par le corps du maréchal Soult, arrivait en présence de cette arrière-garde. Le maréchal la fit aussitôt attaquer par son infanterie. La lutte fut des plus vives; l'ennemi s'étant retiré dans la ville, l'Empereur donna ordre de l'en chas-

(1) Voir les Pièces justificatives.

ser. Ce ne fut qu'à dix heures du soir que les généraux russes Markow et Barclay l'abandonnèrent. Enfin Murat pensa que le gros de l'armée russe allait aussi se mettre en retraite ; il le dit à l'Empereur, qui lui-même ne crut pas à une affaire générale immédiate ; toutefois il fit presser l'arrivée d'Augereau. Le maréchal Davout était à droite sur la route de Demnau ; Ney, comme on peut se le rappeler, près de Wormditten, sur la route de Kreutzbourg, cherchait à couper le corps prussien du général Lestocq. L'Empereur le fit prévenir de se rapprocher d'Eylau et d'y arriver le 8, de manière à pouvoir livrer bataille le 9. Du moins le duc de Rovigo affirme que ces dernières paroles furent dites, mais seulement de vive voix, aux officiers porteurs des dépêches ; c'est ce qui va être éclairci plus tard.

Tandis qu'il y avait ainsi doute dans l'armée française, la résolution du général Benningsen était arrêtée de livrer bataille. Depuis huit jours, toujours poussé l'épée dans les reins, parfois faisant mine de s'arrêter, puis regagnant par des marches de nuit quelque avance sur nos colonnes, c'est ainsi qu'il était arrivé à une journée de Kœnigsberg.

Il n'y avait plus moyen de reculer : se laisser pousser jusqu'à cette ville et livrer bataille sous ses murs eût été jouer d'un seul coup le sort de son armée et risquer tout à la fois le dernier rempart de la monarchie prussienne.

Benningsen avait donc rassemblé toutes ses forces, dont une partie arrivait par des routes différentes de celle qu'il avait suivie. Il avait fait également venir de l'artillerie, et c'était avec 80,000 hommes et 400 pièces

de canon au moins, dont 150 de position, qu'il attendait l'armée française dans la plaine en arrière d'Eylau. Il y avait enfin de grandes probabilités pour qu'il pût être promptement rejoint par le corps du général Lestocq.

Le 8 au matin, en commençant la bataille, l'armée française n'avait en ligne que le corps de Soult de 18,000 hommes, bientôt celui d'Augereau de 15,000, la garde de 9,000, enfin les 10,000 chevaux de Murat, en tout 52,000 hommes. A partir de midi, Davout était entré en ligne avec 18,000 hommes; ce fut donc avec 70,000 hommes que Napoléon soutint le fort de la bataille; Ney n'arriva que le soir vers sept heures.

En infanterie et en cavalerie, les forces des deux partis étaient à peu près égales, mais en artillerie les Russes avaient une grande supériorité.

Le champ de bataille était une vaste plaine d'une lieue carrée, légèrement ondulée par de petits monticules, entre lesquels se trouvaient plusieurs lacs : tout était glacé et disparaissait sous la neige comme sous un linceul.

Je n'ai pas l'intention de raconter les détails de cette terrible bataille ; j'en rappellerai seulement les caractères principaux et quel en fut le résultat.

Constatons d'abord la supériorité des Russes en artillerie, comme nombre de pièces et comme calibre. L'artillerie des divisions avait au moins 150 pièces de 12 et 250 pièces de 6 ou obusiers. Toute l'artillerie à cheval en outre était réunie et formait une réserve de 60 pièces. Les Français n'en avaient pas en tout plus de

deux cents. Ce prodigieux développement de l'artillerie ne vint donc pas, comme on serait disposé à le croire, de Napoléon, qui avait fait ses campagnes d'Italie avec 40 pièces de canon.

La bataille d'Eylau fournit l'exemple d'une des plus grandes charges de cavalerie qui aient été faites, d'un des plus grands et périlleux efforts qui aient jamais été tentés par la cavalerie.

On était au commencement de la bataille ; l'Empereur avait fait porter en avant le 7e corps d'armée commandé par Augereau, pour attaquer le centre des Russes, tandis que leur gauche devait être attaquée et tournée par le général Davout. Ce corps, égaré au milieu des tourbillons de neige, perdant sa direction et se jetant trop à gauche, tomba au milieu des réserves de l'armée russe ; mitraillé, chargé, il disparut presque en entier. Il fallait masquer le vide qui s'était fait dans notre centre, arrêter le succès des Russes là où s'accumulaient toutes leurs forces. L'Empereur ordonna à Murat de se jeter avec sa cavalerie sur le centre. Tout se précipite alors: dragons, cuirassiers, grenadiers à cheval de la garde ; deux lignes de l'infanterie russe sont renversées, foulées aux pieds, on arrive jusqu'à la troisième adossée à un bois. La large trouée qu'on venait de faire était jonchée de cadavres, mais il fallut revenir, et l'infanterie russe avait eu assez de fermeté pour se reformer après le passage de cet ouragan, en faisant face en arrière ; il fallut donc encore la renverser pour se frayer un passage. Là périrent : les généraux d'Hautpoul et Corbineau, Dahlman, colonel des chasseurs de la garde impériale. Malheureusement les dé-

tails manquent sur la manière dont fut dirigée cette grande charge.

Dans le désordre causé par cette formidable attaque, une colonne russe s'avança jusqu'au cimetière d'Eylau où était l'Empereur, et arriva à quelques pas de lui. « Jamais rien de ma vie ne m'a plus impressionné, raconte le général Bertrand ; nous tremblions tous, l'Empereur ne bougea pas ; il dit seulement plusieurs fois en voyant les Russes : Quelle audace ! et ordonna à un bataillon de la garde de s'avancer. A la vue de ces grenadiers, les Russes s'arrêtèrent. Le peloton d'escorte les chargea en tête, et, pris en flanc par la brigade du général Bruyère, tout fut bientôt sabré ou dispersé. » La grande charge avait un peu atténué le désastre du 7e corps et arrêté les Russes, qui, tout en maintenant leurs positions, étaient cependant ébranlés. A une heure environ, Davout, que l'Empereur attendait impatiemment, débouchait sur la gauche des Russes. A trois heures, il avait fait reculer de près d'une lieue leur aile gauche. Ce fut à ce moment qu'arriva à Althof le corps de Lestocq qui s'était habilement dérobé à la poursuite du maréchal Ney. Benningsen voyait sa gauche refoulée, l'ennemi déjà sur ses derrières ; le combat pouvait d'un moment à l'autre se changer en déroute, tandis que sa droite tenait encore ferme. Il ordonna donc à Lestocq, qui était arrivé près de cette droite, de filer derrière l'armée russe et de se joindre à la gauche.

Le village de Kutschitten, alors attaqué par les Prussiens réunis aux Russes, fut repris, mais ce fut en vain que Lestocq tenta de s'emparer d'Anklappen. Davout

rassembla tout ce qu'il pouvait avoir de réserves. « C'est ici, disait l'intrépide maréchal en parcourant les rangs, c'est ici que les braves trouveront une mort glorieuse, les lâches iront périr en Sibérie. » L'ennemi ne put repasser la lisière du bois d'Anklappen ; la nuit survint, le maréchal Davout conservait une place très avancée derrière la gauche de l'ennemi. A ce moment arrivait de l'autre côté le maréchal Ney qui occupait Schmoditten et Schloditten, se trouvant ainsi placé derrière la droite des Russes et sur la route principale qui conduit à Kœnigsberg. L'ennemi comprit le danger, et, bien qu'il fût dix heures du soir, il fit attaquer Schloditten par une partie de la division Sacken, qui fut vigoureusement repoussée. Ce fut le dernier combat de la journée.

Voici ce qui était arrivé au maréchal Ney. Parti le 7 au matin de Wormditten, il avait bivouaqué dans les environs de Landsberg, d'où il était parti le 8, marchant à travers la forêt d'Eylau sur Kreutzbourg, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, dans le but de rencontrer le corps prussien et de le couper. Ce corps, composé de 10 bataillons, de 25 escadrons et de deux batteries et demie d'artillerie, était parti le matin à huit heures de Hussehnen et devait se diriger par le chemin le plus court sur Althof.

Il avait à peine atteint le village de Wackern, qu'on aperçut les Français débouchant de la forêt. Lestocq laissa 20 escadrons en avant de Schlautinen et fit occuper le bois de Wackern par plusieurs compagnies d'infanterie, avec ordre de maintenir leur position aussi longtemps qu'elles le pourraient, tandis que lui, avec

le gros de son monde, tournant à gauche, gagnait Pompicken, puis se rabattait sur Althof.

Quant à son arrière-garde, pressée par les Français, elle ne put le rejoindre et se retira sur Kreuzbourg.

Le maréchal Ney ignorait complètement ce qui se passait à Eylau ; il n'entendait pas le canon, lorsqu'à deux heures de l'après-midi arriva l'un de ses officiers d'ordonnance, Montesquiou-Fezensac, qu'il avait envoyé la veille de Landsberg au quartier impérial pour rendre compte de sa position. Fezensac avait été retenu à Eylau toute la nuit, et ce n'avait été que le matin, aux premiers coups de canon et lorsque l'Empereur était déjà à cheval, qu'on lui avait ordonné de retourner près du maréchal Ney, de lui rendre compte de la position des deux armées, de lui dire de quitter la route de Kreutzbourg et d'appuyer à droite pour former la gauche de la grande armée, en se liant au corps du maréchal Soult (1).

Le maréchal, laissant le général Colbert et une brigade d'infanterie pour contenir les Prussiens qui se trouvaient encore devant lui, se porta immédiatement sur Althof, où il n'arriva qu'après les Prussiens et à la nuit. En arrivant, il adressait au major la lettre suivante écrite au crayon :

« J'ai poussé cet après-midi le corps du général Lestocq jusqu'à Schmoditten où l'ennemi a pris position, et où il paraît avoir fait sa jonction avec les Russes.

« La 1re brigade du général Marchand occupe Schlo-

(1) *Mémoires du duc de Fezensac*, p. 156 et suiv.

ditten, mais n'y restera que jusqu'à dix heures du matin, si l'ennemi reste en présence.

« La 2e brigade de cette division reste en avant d'Althof.

« La 2e brigade du général Gardanne est placée en arrière de ce village.

« La 1re brigade est restée à Pompicken, où l'ennemi avait laissé un corps de flanquement assez considérable d'infanterie, de cavalerie et du canon.

« La cavalerie légère du général Lasalle, ainsi que la brigade de dragons, est arrivée à Althof où je resterai également.

« Nous avons pris deux pièces de canon à l'ennemi et fait quelques prisonniers.

« J'attends les ordres de Votre Altesse sur la position que je devrais occuper demain en cas de bataille contre les Russes (1).

« Le Maréchal Ney. »

Cette lettre, écrite vers les huit heures du soir, témoigne de l'incertitude où l'on était encore des événements. Le soir, le maréchal, faisant un mauvais souper dans une chaumière, engagea les officiers à se reposer pour la bataille du lendemain. « S'il le faut, disait-il, je mettrai pied à terre, le sabre à la main, et j'espère qu'on me suivra. » Le 9, à deux heures du matin, le général Dutaillis, chef d'état-major du 6e corps, mandait au maréchal Soult : « J'ai l'honneur de vous prévenir que la brigade du général Liger-Belair a occupé Schloditten ce soir à sept heures, ainsi que j'ai déjà eu

(1) Voir les *Pièces justificatives*.

l'honneur de vous le dire. Vers dix heures du soir, il a été attaqué par les Russes; l'ennemi a été culbuté et a perdu cinq ou six cents hommes tués ; il s'est retiré.

« Le maréchal Ney, qui voulait faire évacuer ce village vers deux heures du matin, a jugé à propos de l'évacuer dès ce soir; l'ennemi n'y est pas rentré jusqu'à présent. »

Soult transmettait immédiatement ce billet au major général, le priant de le mettre de suite sous les yeux de l'Empereur; puis il ajoutait: « L'ennemi a sans doute réoccupé le village de Schloditten, mais on remarque qu'il y a dans sa ligne une diminution considérable, car il n'y a presque pas de feux dans la position qu'il occupe. Tout est, du reste, fort tranquille. »

Cette évacuation de Schloditten, même après en avoir repoussé les Russes, révèle encore les doutes qui existaient dans l'esprit de Ney sur l'issue de la bataille. Il prit une position un peu plus en arrière, mais occupant toujours la route de Kœnigsberg, de telle façon que l'ennemi ne pouvait se retirer par là sans passer sous son canon.

Nous connaissons de la guerre et les enivrements de la victoire et les effroyables misères qu'elle entraîne après elle. Les deux lettres que je viens de rapporter nous montrent, ce qui est moins connu, quelles sont les incertitudes, quelles anxiétés traversent souvent l'esprit des plus habiles et des plus braves.

J'en reviens à ce qui se passait au quartier général à huit heures du soir. L'Empereur avait ordonné que les feux de bivouac fussent allumés sur toutes nos lignes. C'était prouver d'abord qu'il ne craignait pas

que l'ennemi pût juger de sa position; c'était enfin montrer à ses propres soldats sa confiance et la leur témoigner.

A onze heures du soir, après que l'attaque contre Schloditten eût échoué, Benningsen et ses généraux tinrent un conseil à cheval. Osterman-Tolstoï, Knoring et Lestocq émirent l'avis de préparer une nouvelle attaque pour le lendemain. « Pour la première fois, disaient-ils, Bonaparte est battu en bataille rangée; il serait impolitique au plus haut degré de détruire l'effet moral immense produit par un tel fait en se retirant devant lui. » Le général en chef ne partagea pas cet avis. Déjà on connaissait le nombre des hommes mis hors de combat: il était de plus de 17,000, des milliers de soldats avaient en outre abandonné leurs régiments; on ne pouvait pas compter sous les armes plus de 40,000 hommes. Les vivres manquaient complètement. Sans doute l'armée russe avait en grande partie maintenu ses positions, mais ses communications sur Kœnigsberg pouvaient être coupées à droite, ses derrières étaient menacés à Anklappen, toutes ses réserves étaient épuisées, on ne pouvait plus compter sur aucun renfort, tandis que le corps de Ney était arrivé et que celui de Bernadotte pouvait arriver pendant la nuit. A ces considérations, il faut en ajouter une qui pouvait bien n'avoir pas échappé au général russe: c'est que les 7,000 hommes de la garde impériale à pied n'avaient pas tiré un coup de fusil dans la journée (1). Or, les Prussiens qui en arrivant pendant la

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, nº 11,796.

bataille avaient fait un peu pencher la balance en faveur des Russes, n'étaient pas plus de 6 à 7,000 ; la considération avait donc sa valeur.

Benningsen ordonna la retraite; elle se fit pendant la nuit, sans être inquiétée; les Russes prirent la route de Kœnigsberg et s'arrêtèrent à Wittenberg qui n'en est qu'à trois lieues; les Prussiens du général Lestocq se retirèrent par Domnau et Friedland. L'ennemi avait abandonné plusieurs milliers de blessés.

On a dit que Napoléon avait eu un instant l'intention de se retirer. Que Napoléon ait pu prévoir l'éventualité d'une retraite, cela est possible, c'était son devoir comme général; mais qu'il ait donné aucun ordre à cet égard, c'est ce qui n'est fondé sur aucun renseignement sérieux.

Et pourquoi se serait-il retiré? A quel moment? Ce n'était pas après la grande charge; la crise était passée, Davout arrivait, et ses succès contre l'aile gauche des Russes étaient incontestables. Serait-ce au moment où les Prussiens arrivèrent et où Kutschitten fut repris? Mais Davout n'en occupait pas moins la plus grande partie du terrain qu'il avait conquis, et se trouvait à Anklappen et Klein-Sausgarten encore très avancé sur l'aile gauche des Russes. Ce fut alors qu'arriva Ney à Schmoditten et Schloditten, menaçant les communications de l'ennemi. Dès lors, il n'y avait plus de chances pour les Russes, et toutes les raisons qui décidèrent Benningsen à se retirer étaient autant d'arguments pour faire rester Napoléon.

CHAPITRE XXVIII

Aspect du champ de bataille d'Eylau. — Les Russes se retirent sur Kœnigsberg. — Napoléon prend la résolution de s'arrêter. — Son plan. — Murat passé la Frisching. — Le général Colbert à Pompicken. — Murat aux avant-postes. — Les Cosaques. — Les dragons et le 3e de hussards. — Ordres pour la retraite. — Ney couvre la retraite de l'armée. — Le général Colbert couvre la retraite du 6e corps. — Le 6e corps à Guttstadt. — Le général Colbert à Heilsberg. — Il rejette l'ennemi au delà de Sensee. — Ney abandonne Guttstadt. — Ordre de l'empereur de le reprendre. — Mouvement en avant des maréchaux Soult et Bernadotte. — Position du 6e corps. — Fin et résumé de la seconde partie de la guerre de Pologne. — Le général Colbert pendant cette campagne. — Des qualités nécessaires au commandement des avant-gardes et des arrière-gardes.

Lorsque le lendemain l'aube vint éclairer le champ de bataille silencieux et glacé, on en vit toute l'horreur. Plus de 10,000 hommes étaient là, morts ou expirants, près de 30,000 avaient été blessés, 4,000 chevaux tués. L'impression fut telle, que l'imagination grossit encore ces nombres.

Depuis, un examen fait avec plus de calme a permis d'approcher autant que possible de la vérité. Les Russes eurent 8,000 tués, près de 20,000 blessés; les Français 3,000 tués et 7,000 blessés. L'Empereur, dans

le bulletin, porte le nombre des blessés à 5,700, sa perte en tués à 1,900; 24 pièces de canon, 16 drapeaux furent trouvés dans la neige au milieu des cadavres.

Les Russes prétendirent avoir emporté 9 aigles, l'Empereur ne parle dans son bulletin que de la perte de l'aigle du 18e de ligne. Pouvait-il ne parler que de celle-là et dissimuler la perte des autres?

A neuf heures du matin, on pouvait encore apercevoir à l'horizon des Cosaques éclairant l'arrière-garde des colonnes, sur les routes de Kœnigsberg et de Domnau. L'armée russe atteignit Wittenberg dans la matinée. Après une lutte aussi acharnée, une longue marche de nuit à travers la neige, elle était dans un grand état de confusion et de désordre : des corps entiers avaient disparu; pour d'autres, on ne voyait plus que quelques hommes groupés autour d'un drapeau.

La consternation fut d'autant plus grande à Kœnigsberg, que Benningsen, avec sa forfanterie habituelle, y avait fait annoncer une grande victoire.

Si l'armée française eût marché sur Tapiau, la position des Russes eût été affreuse : ils se seraient trouvés resserrés dans une impasse, entre la mer et le Kurisz-Haf, sans pouvoir s'échapper. Voilà de ces conseils qu'il est aisé de donner dans un livre. Le calcul stratégique paraît d'ailleurs fort juste et s'appuie sur l'autorité de Jomini; mais, dans les circonstances données, pouvait-on prendre un pareil parti? Napoléon en jugea différemment : il résolut de s'arrêter.

« J'ai fait ce que je voulais, écrivait-il à l'Impératrice, le 9, du champ de bataille, j'ai repoussé l'ennemi

en faisant échouer ses projets. » En effet, il n'avait point attaqué les Russes, c'étaient eux qui l'avaient attaqué. Si après Pultusk il avait pris ses quartiers d'hiver, c'est que, par suite des raisons que j'ai déjà fait valoir, il ne se croyait pas encore en mesure de frapper un coup décisif. Si, dans la courte campagne qu'il venait de faire, il avait pour le moment déjoué les projets de l'ennemi, il ne s'en trouvait pas moins dans la même position qu'avant, et les raisons qui l'avaient déterminé à s'arrêter existaient encore. A cette époque d'ailleurs, quelque audacieux qu'il fût, il ne tentait pas l'impossible comme il le fit plus tard : il comptait encore avec la nature et les forces humaines.

Son armée avait besoin de repos. Si ce n'eût été ecnore que l'infanterie, elle se refait vite ; comme on l'a dit avec raison, il ne lui faut que du pain et des souliers. Mais la cavalerie, mais l'artillerie? outre les hommes, il y a des chevaux à nourrir. On se trouvait au plus fort de l'hiver, dans un pays épuisé, sans ressources, sans magasins. D'un autre côté, Napoléon savait l'armée russe assez maltraitée pour ne pouvoir tenter quelque chose de sérieux. Il avait donc résolu de se retirer derrière la Passarge, d'y attendre ses renforts, ses munitions, de s'établir plus fortement sur la Vistule en s'emparant de Dantzig ; puis enfin, le beau temps arrivé, de se porter alors en avant avec toutes chances de succès. C'était le plan conçu après Pultusk, forcément troublé par l'attaque soudaine des Russes.

Tout étant bien arrêté dans sa pensée, immédiatement après la bataille, Napoléon appela à lui quelques

divisions de cavalerie restées en arrière; il prit les mesures nécessaires à l'évacuation des blessés, et commença dès lors à tout préparer pour la retraite. Toutefois, voulant bien constater son succès et que le champ de bataille lui était resté, non seulement il continua à l'occuper, mais, poussant en avant sa cavalerie, soutenue par le 6e corps qui était le moins fatigué, il fit serrer les Russes autour de Kœnigsberg.

Le général Colbert (1), avec sa brigade de cavalerie, une portion du 6e léger et deux pièces de canon, fut chargé d'occuper Pompicken, Porschkam, poussant des reconnaissances sur Kreutzbourg, avec ordre de rester dans cette position, jusqu'à l'arrivée des troupes du prince de Ponte-Corvo qu'on attendait d'un moment à l'autre.

Dès le 9, Murat avait suivi la retraite des colonnes russes. Voulant franchir la Frisching, petite rivière qui va se jeter dans la mer à Braudenbourg, il demanda à Ney de l'infanterie pour le soutenir : le maréchal refusa, disant qu'un tel mouvement était contraire aux intentions de l'Empereur qui avait ordonné de ne point s'engager sérieusement. Ce ne fut que sur l'ordre du major général que Ney donna au grand-duc de Berg le 69e pour garder le pont de Gross-Lauth, et dès qu'il put disposer de la cavalerie du général Colbert, lui faisant passer la Frisching, il l'établit à Uderwangen et à Unruh, pour maintenir ses communications avec Murat. Celui-ci, persuadé que les Russes allaient éva-

(1) Voir les Pièces justificatives. Mathieu Dumas, t. XIX, p. 416 Berthier à Ney.

cuer Kœnigsberg, poussait toujours en avant. Désirant connaître par lui-même la position de l'ennemi, il se porta jusqu'à ses avant-postes, et à son retour il écrivait à l'Empereur : « Afin de m'assurer si Ludwigswalde est occupé par les mêmes troupes, j'ai été jusqu'à nos vedettes éloignées tout au plus de 50 ou 100 pas de celles de l'ennemi; j'ai été fort surpris de les voir si près les unes des autres sans se fusiller, et en ayant demandé la raison, le maréchal des logis qui commandait le premier piquet m'a répondu : « Il n'y a qu'un instant, les Cosaques nous ont fait signe d'approcher, ayant laissé leurs lances en arrière; nous avons été à eux, ils nous ont offert de l'eau-de-vie, nous avons bu ensemble comme les meilleurs amis du monde, et ils nous ont dit en nous serrant la main : *Braves Cosaques*, *braves Franches;* et nous sommes depuis ce temps, comme vous voyez, fort tranquilles. Comme j'étais là, ajoutait-il, est arrivé un officier du 16e régiment de chasseurs à cheval avec un trompette, pour aller remettre aux avant-postes une lettre et de l'argent pour un de leurs officiers. L'officier ennemi s'est avancé, il a très bien reçu l'officier, a pris la main du trompette, la lui a serrée en lui disant : *Braves Franches.* Ce matin, le général qui commande les avant-postes a embrassé mon aide de camp Lagrange (1).

« Je suis d'opinion que l'ennemi ne tiendra pas dans Kœnigsberg, et je l'en crois déjà parti. J'ai pris ce soir les honnêtetés des Cosaques et celles de leurs uhlans et

(1) Comte Charles de Lagrange, mort général de division.

hussards pour des adieux : je parierais que je ne me trompe pas » (1).

Murat ne fut pas long à reconnaître son erreur. « L'armée ennemie, se hâtait-il d'écrire le lendemain 13, est concentrée sous les murs de Kœnigsberg. » Les Russes étaient loin d'être aussi tranquilles qu'il l'avait supposé et les Cosaques aussi pacifiques qu'il avait cru.

Les Cosaques jouèrent un rôle dans cette campagne de Pologne et acquirent une importance qu'ils ne semblent pas avoir conservée depuis. Montés sur de petits chevaux, à l'aspect chétif, mais infatigables, vivant de peu, les Cosaques, un fouet suspendu au poignet, un pistolet à la ceinture, ayant un sabre et une lance dont le bout n'était parfois garni que d'un clou, se montraient partout, devant, derrière nos colonnes, sur les flancs, les harcelant sans cesse et parfois même osant attaquer notre cavalerie.

Le 15, il y eut à nos avant-postes une échauffourée, qui ne montra que trop l'ascendant moral qu'ils avaient pris sur quelques-unes de nos troupes. Une division de dragons, après avoir fait une reconnaissance vers Borchersdorf, sur la route de Friedland, se retirait par brigades et par échelons, « lorsque, ce qui paraîtrait impossible à croire, ce qui m'indigne et m'afflige, dit dans son rapport le général qui les commandait, c'est qu'une misérable charge de 200 Cosaques et de deux escadrons de hussards, d'abord repoussés par mon aile

(1) Lettre de Murat à l'Empereur, 12 février, de Gross-Lauth. — Archives du dépôt de la guerre.

droite, a fini par mettre le désordre dans deux escadrons. J'ai mené moi-même à la charge successivement deux ou trois régiments, nous avons tout enfoncé, et, au milieu du succès, une colonne sortie d'un village, forte de quatre escadrons de hussards, a remis le désordre dans nos rangs, et j'ai eu la douleur de voir mes trois lignes, non pas culbutées, mais faisant demi-tour les unes après les autres. J'aurais voulu mourir dans la mêlée, quatre grenadiers d'élite m'ont sauvé la vie; mais je déclare, mon prince, que je ne veux plus commander à de pareilles troupes. Je n'ai pu rallier les dragons qu'à une lieue de Weissenstein, près d'Uderwangen » (1).

Maintenant voici comment le maréchal Ney rend compte de cette affaire qui se passait devant ses avant-postes :

« Romitten, 14 février.

« Ce matin la division de dragons du général Milhaud se retirait très en désordre de Weissenstein, où elle avait été inquiétée; le 3e de hussards s'étant porté en avant, les 50 Cosaques qui avaient causé cette alarme se replièrent, et la division de dragons, après avoir eu beaucoup de peine à rallier ses fuyards, rentra dans ses cantonnements » (2).

En somme, on n'avait perdu qu'une quarantaine de chevaux et il y avait eu une centaine d'hommes tués ou blessés. A notre gauche, les troupes du corps de

(1) Rapport du général Milhaud (pièces justificatives).
(2) Voir les Pièces justificatives.

Bernadotte ayant éprouvé un échec assez semblable, les Russes annoncèrent pompeusement dans un bulletin daté d'Eylau, du 25 février, que douze régiments français avaient été détruits en entier (1).

Quant aux dragons auxquels était arrivée cette mésaventure, ce n'était pas tout à fait de leur faute, ils étaient tout aussi braves que leurs camarades, mais leur arme avait été victime d'une idée fausse, malheureuse : on s'était fort épris, au commencement du siècle, de l'idée de former des hommes qui fussent à la fois de bons fantassins et d'excellents cavaliers. Le matin, comme on l'a souvent répété, on leur démontrait que la cavalerie était impuissante contre l'infanterie, et le soir que l'infanterie devait inévitablement être culbutée par de bonne cavalerie. Une fois qu'on eut des hommes munis de cette double instruction, lorsqu'il s'agit d'aller en Pologne, on pensa à la mettre à profit. Il y avait de 5 à 6,000 dragons formés par le général Baraguey d'Hilliers; on n'avait pas pour le moment de chevaux pour les monter, on les fit partir à pied, et ce ne fut qu'après avoir fait ainsi 4 ou 500 lieues, qu'on leur en donna. Il est assez facile de comprendre qu'une cavalerie ainsi formée ne pouvait avoir la même expérience, la même habitude que celle composée d'hommes qui n'avaient fait que le métier de cavalier et n'avaient pas cessé de le faire. Aussi les dragons en Pologne ne furent-ils pas toujours heureux : d'où vint le nom de *gibier de Cosaques*, que des camarades peu charitables leur donnèrent à cette époque.

(1) Voir de Canitz, *Histoire de la cavalerie.*

Ajoutons que ces *gibiers de Cosaques*, peu d'années après, étant redevenus en Espagne tout simplement des cavaliers, formèrent une des cavaleries les plus belles et les plus redoutables de l'Europe. On peut à cet égard interroger les Anglais.

Cependant approchait le moment arrêté dans la pensée de Napoléon pour commencer son mouvement rétrograde. Le 16 février, les maréchaux reçurent leurs instructions. Le jour fixé, tous les avant-postes devaient rester dans leurs positions ordinaires, afin de masquer le mouvement de retraite. On devait commencer par faire filer tout ce qui pouvait encombrer la marche de l'armée : la grosse cavalerie prendrait les devants; puis les corps d'armée se mettraient en marche : Davout à la droite, se dirigeant par Bartenstein sur Heilsberg, Soult au centre marchant sur Liebstadt; Bernadotte sur Wormditten; enfin le major général écrivait à Ney : « L'Empereur, Monsieur le Maréchal, vous confie le commandement de l'arrière-garde; vous aurez sous vos ordres, outre votre corps d'armée, la division de cavalerie légère du général Lasalle, la brigade du général Guyot détachée du corps de Soult, et la division de dragons du général Klein. »

Dans la nuit du 16, le maréchal Ney fit repasser la Frisching à sa cavalerie établie sur la rive droite et garder les ponts et les gués par de l'infanterie.

Le 17, au matin, le corps d'armée se mit en marche et bivouaqua le soir autour d'Eylau que l'Empereur, avec sa garde, avait déjà quitté. Le 18, on se remit en marche pour Landsberg. Pour éviter l'encombrement, la cavalerie des généraux Klein et Lasalle flanquait la

division Gardanne; puis suivait la division Marchand; le général Colbert, qui fermait la marche, occupait encore à midi Eylau et Schmoditten. Le temps s'étant mis au dégel, la plaine était devenue impraticable; la route elle-même fut bientôt défoncée. On avait fait sortir d'Eylau tout ce qu'on avait pu prendre de blessés; plusieurs des voitures dans lesquelles ils étaient entassés se brisèrent ou restèrent embourbées : canons, chariots d'artillerie, enfonçaient dans la boue. Voici au reste comment M. de Fezensac, témoin oculaire, raconte cette pénible journée :

« Je fus chargé, ce jour-là, de suivre le général Colbert qui couvrait la retraite; nous partîmes donc les derniers; la route était couverte de blessés, de chariots de toutes espèces qui restaient enfoncés dans la neige. Beaucoup de blessés, réfugiés dans ces voitures, nous conjuraient vainement de ne pas les abandonner. J'arrêtai en même temps l'explosion de deux caissons, hors la route, qu'on voulait faire sauter, lorsque je m'aperçus qu'ils étaient remplis de blessés. Le général envoya un officier pour recommander tous ces malheureux au bourgmestre d'Eylau et au commandant de l'avant-garde russe dont les Cosaques occupaient la ville. Plus de cinquante chevaux du train avaient péri en route; on put craindre un instant d'être obligé d'abandonner des canons qu'on parvint enfin à tirer de la boue ou de la neige où ils étaient à moitié ensevelis. »

Le 19, le corps d'armée se remit en route pour Freymarkt. Le général Colbert avait été relevé à l'arrière-garde par la cavalerie du 4e corps. Les Cosaques se montrèrent en assez grand nombre et parvinrent à en-

lever quelques chasseurs. Ce fait, grossi, arriva à l'Empereur, qui de suite fit écrire à Ney qu'il était étonné qu'on eût laissé ainsi quelques Cosaques prendre l'initiative, et qu'il fallait s'arranger pour les repousser vigoureusement. La vérité était que les chevaux de notre cavalerie, épuisés par la marche et surtout par le manque de vivres, tombaient d'inanition.

Pendant que le 6e corps occupait Freymarkt et les environs, les autres corps qui le devançaient atteignaient les cantonnements qui leur étaient assignés. Dès que le maréchal Davout eut quitté Heilsberg, le maréchal Ney y envoya de Zechern le général Colbert avec de la cavalerie et un régiment d'infanterie, le 39e de ligne, pour relever la division Gudin, veiller à l'enlèvement de 50,000 sacs de farine et se maintenir dans cette position, sans toutefois se compromettre.

Pendant ce temps, le maréchal gagnait Guttstadt avec le gros de son corps d'armée, et se disposait à prendre ses cantonnements, lorsqu'il apprit que les Prussiens, repassant l'Alle, avaient attaqué le général Colbert. En effet, le 22 vers 2 heures, les Prussiens, infanterie et cavalerie, s'étaient montrés devant le poste avancé de Markheim ; ce poste s'étant replié, le général Colbert avait fait prendre les armes à sa cavalerie et à un bataillon du 39e, et, s'étant porté en avant, avait reconnu que l'ennemi se renforçait. Il avait alors pris ses dispositions, et défendait le défilé qui conduit à la ville, lorsqu'il apprit que l'ennemi, avec les deux régiments de grenadiers de Fabrizzi et de Scheffer, de la cavalerie et du canon, s'avançait par la rive gauche de l'Alle. Le général Colbert, n'occupant Heilsberg que

provisoirement, ordonna la retraite qui se fit en bon ordre, et en se retirant fit brûler le pont d'Heilsberg.

Un des aides de camp du maréchal, qui avait assisté à ce petit engagement, en allant rendre compte de ce qui s'était passé, rencontra sur sa route à Liebenberg le 7e de hussards commandé par le colonel Edouard Colbert ; il le fit monter à cheval pour soutenir le général Auguste Colbert, s'il était besoin. Il prévint en même temps les généraux Lasalle et Marcognet, et le maréchal contremanda la prise de possession des cantonnements. Il écrivait de Guttstadt au major général : « Je vais attendre jusqu'à demain pour connaître les desseins de l'ennemi ; s'il arrive sur Guttstadt probablement, comme il l'a fait aujourd'hui sur Heilsberg, par les deux rives de l'Alle, j'empêcherai de contrarier ses vues jusqu'à ce qu'il soit à bonne portée de mes troupes et de mon artillerie ; alors j'ordonnerai l'attaque générale et l'enfoncerai sur tous les points. J'espère que la leçon qu'il recevra le fera tenir tranquille » (1).

Le lendemain, tout était disposé pour recevoir l'ennemi, mais il se borna à établir ses postes sur les hauteurs de Bevernicken et de Langwiese sur la rive gauche de l'Alle, et à Wosseden, Reichenberg et Sussenberg. Le général Colbert eut l'ordre de le chasser de ces trois endroits et de ne pas lui permettre de passer sur la rive gauche de la Sensee. Ayant laissé l'ennemi s'approcher de Liebenberg, Kolm et Stoltzhagen, tout à coup il reprit l'offensive et le poussa très vigoureusement, lui tuant, lui blessant et lui prenant du monde,

(1) Guttstadt, 22 février, 6 heures du soir.

jusqu'au delà de la petite rivière de la Sensee qui se jette un peu plus loin dans l'Alle. Le général Colbert rentra alors dans sa position.

A la chute du jour, un parlementaire se présenta porteur d'une lettre du colonel de Kleist, aide de camp du roi de Prusse, qui, envoyé par son souverain pour remettre une lettre à l'empereur Napoléon, demandait la permission de traverser nos avant-postes. Le général Colbert, d'après les ordres du maréchal, répondit à M. de Kleist que s'il affirmait sur l'honneur avoir des communications verbales à faire à l'Empereur on le laisserait passer, sans quoi sa lettre seule serait reçue et envoyée; sur son affirmation, il fut admis à passer et des chevaux furent commandés sur la route pour le conduire au quartier général.

La mission de M. de Kleist était relative à des ouvertures de paix que Napoléon avait fait faire au roi de Prusse par le général Bertrand, et dont j'aurai occasion de parler plus tard.

Cependant le maréchal Ney, dans sa position de Guttstadt, ne voyait pas sans inquiétude l'ennemi gagner sur sa gauche par la rive gauche de l'Alle, arriver jusqu'à Scharnick, Wolfsdorf, et se montrer déjà en forces sur ces points; sur la rive droite de l'Alle, il était arrivé à Seebourg: les avant-postes du général Colbert avaient saisi une correspondance qui annonçait l'approche de nombreuses colonnes russes.

L'Empereur insistait toutefois pour que le maréchal n'abandonnât pas Guttstadt. « Il est tout simple, lui faisait-il écrire par Berthier, que l'ennemi avance sur tous les points de la ligne des avant-gardes d'in-

fanterie et de cavalerie, sans que cela puisse prouver qu'il soit décidé à continuer la campagne, et, quand il aurait ce projet, le dégel en ralentirait l'exécution et le lui ferait ajourner. L'Empereur demande donc que vous ne quittiez pas Guttstadt de la journée de demain, car l'ennemi, dans votre position, ne peut vous forcer qu'avec un corps de troupes considérable, et avec des mouvements préparatoires qui vous donneront toujours le temps d'éviter un engagement et de vous porter sur la route d'Allenstein. L'ennemi, en se rendant maître de Guttstadt, se trouverait maître d'un point important, utile à nos troupes en hiver : Guttstadt évacué, nos cantonnements seraient à découvert.

« L'ennemi a cherché à savoir si nous voulions oui ou non tenir en position ; rien ne prouve qu'il soit résolu à nous déposter de nos positions. Au surplus, Monsieur le Maréchal, l'intention de l'Empereur est de livrer bataille à l'ennemi, en concentrant toutes ses forces sur le plateau d'Osterode où il doit réunir 90,000 hommes.

« Après vous avoir fait connaître, Monsieur le Maréchal, les intentions de l'Empereur, Sa Majesté s'en rapporte à votre expérience et à votre zèle pour son service. En tout cas, vous devez garder le point de Guttstadt » (1).

Quelque temps avant, le maréchal, pour acquérir quelque certitude sur les forces et les desseins de l'ennemi, avait fait attaquer Peterswalde par le 6e d'infan-

(1) Lettre du major général à Ney, 26 février 1807. (Cette lettre n'arriva que lorsque Guttstadt était évacué.)

terie légère. Bien qu'il fût occupé plus fortement qu'on ne le supposait, le village fut emporté, les trois bataillons russes qui le défendaient fort maltraités ; on leur tua beaucoup de monde, on en prit deux à trois cents, parmi lesquels le général major de Korf et plusieurs officiers supérieurs. Les Russes ayant été renforcés par des troupes venues de Zechern, le maréchal se contenta de se maintenir dans ses positions, sans vouloir s'engager davantage. « Comme il devient certain, mandait-il au quartier général, que les lettres interceptées par le général Colbert, hier, contiennent la vérité, je crois nécessaire, pour ne pas compromettre, en avançant, mon corps d'armée, de me replier sur Allenstein. J'envoie à Osterode le général fait prisonnier; il est disposé à donner tous les renseignements, *pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal* (1) (ce sont là ses expressions); aussi, avec des caresses, on peut en tirer des lumières. » Puis il ajoutait : « Le 6e léger s'est couvert de gloire dans l'attaque de Peterswalde. » On est étonné de ne pas voir le maréchal citer les noms du général de brigade Liger-Belair, du colonel Laplane, auxquels revenait une grande part de l'honneur de la journée. Mais il en était souvent ainsi à cette époque: il y avait des gens dont la réputation était si bien établie, qu'ils semblaient au-dessus de l'éloge. Dans cette même journée, toutes les attaques faites sur la rive droite de l'Alle avaient été repoussées par les généraux Colbert et Lasalle (2).

(1) Archives du dépôt de la guerre.
(2) Rapport du maréchal Ney.

Malgré ce succès, le maréchal Ney crut devoir faire ses préparatifs pour se porter le lendemain plus en arrière: il fit replier le 39e de ligne sur Schmolainen, à l'exception de quelques compagnies laissées dans la forêt pour couvrir le mouvement de retraite qui devait s'opérer le lendemain à quatre heures du matin.

Le lendemain 27, en effet, les divisions des généraux Marchand et Gardanne abandonnèrent les positions qu'elles occupaient pour se diriger sur Allenstein. Les généraux Belair et Colbert, qui avaient passé sur la rive gauche de l'Alle pour les soutenir, et qui s'étaient maintenus le plus longtemps possible à Schmolainen, se retirèrent sur la droite, détruisant les passages et créant tous les obstacles qui pourraient arrêter l'ennemi. Le général Colbert fermant la marche avec le 39e et le 10e de chasseurs, arriva à Guttstadt, qu'il ne quitta qu'à midi et demi, suivant et couvrant le corps d'armée qui se dirigeait sur Allenstein.

On était en route depuis deux heures, lorsque tout à coup une nuée de Cosaques fondit sur l'arrière-garde. Les voltigeurs et quelques compagnies du 39e les attendirent à bout portant et firent un feu très meurtrier qui commença à jeter le désordre parmi eux; le 10e de chasseurs les chargea alors, et en sabra et prit une trentaine. Leur audace sembla d'abord un peu calmée par cette réception, ils se bornaient depuis quelque temps à suivre en faisant le coup de pistolet, lorsqu'à la sortie du village de Spiegelberg, ils firent une charge générale en poussant des cris affreux; cette fois, ils eurent à essuyer tout le feu d'un bataillon qui en jeta un grand nombre par terre; puis le 10e de chasseurs, se

précipitant sur eux, acheva de les mettre dans une déroute complète. Dès lors, on ne les aperçut plus que nous suivant de loin. Leur rage était telle, que plusieurs dont les chevaux avaient été tués, refusèrent de se rendre et furent tués à coups de baïonnette.

Enfin l'ennemi renonça à toute tentative et disparut. « Le général Colbert me dit, écrivait le maréchal Ney dans son rapport : Je me moque de tous les Cosaques de la terre avec un régiment aussi bien commandé que le 39e (1). »

Pendant cette marche, le général Lasalle avec sa cavalerie légère et huit compagnies de voltigeurs était en communication avec le général Colbert, couvrant son flanc gauche, et se retirait par Eschenau, Gratken, Tollack et Alt-Wartenburg. Vers le soir, le corps d'armée avait atteint Allenstein.

On lit, dans la correspondance de Berthier avec les maréchaux, correspondance dictée par l'Empereur lui-même, et en tout cas inspirée par lui, les passages suivants : « L'Empereur est immuable dans ses plans ; ce ne sont pas les mouvements de retraite de l'ennemi qui dirigent ses vastes projets. » Une telle prétention à l'immuabilité, en présence des événements si divers et si complexes que présente la guerre, pourrait paraître étrange, si ce n'était le génie qui parle, et on sait que le génie a de ces intuitions profondes qui semblent évoquer pour lui l'avenir et lui permettre d'asseoir ses jugements, régler ses projets avec une précision qui semble les rendre immuables.

(1) Colonel Soyer.

Ainsi, dès que Napoléon a pu juger en Pologne de la nature du pays et des circonstances, il adopte un plan de campagne dont il ne se départ plus, quelles que soient les tentatives de l'ennemi pour l'en faire sortir, quels que soient les avantages que plus d'une fois il semblait lui laisser prendre; enfin, lorsqu'il fait un mouvement rétrograde après Eylau, il s'établit derrière la Passarge, sa droite couverte par l'Alle, de Guttstadt jusqu'à Allenstein. Là, quels que puissent être les mouvements des Russes, quelles que soient les inquiétudes de Ney placé dans une position aussi avancée que Guttstadt, il fait établir d'une manière définitive ses cantonnements, sachant bien que les Russes ne franchiraient pas cette ligne. Toutefois il admet encore cette hypothèse : le cas où l'ennemi, s'aveuglant assez pour la franchir, oserait l'attaquer, il le recevrait sur le plateau d'Osterode, où il pouvait en un jour et demi concentrer 90,000 hommes.

Ces deux points arrêtés, Napoléon reste immuable dans ses plans : aussi, à peine reçoit-il la nouvelle de l'évacuation de Guttstadt, qu'il ordonne à Ney de le reprendre. La lettre qu'il fit alors écrire par Berthier exprime d'une manière si nette la pensée de l'Empereur, dépeint si bien la position, donne une idée si juste de sa correspondance avec les maréchaux, que je la reproduis ici en grande partie.

« Osterode, le 18 février.

« L'Empereur, Monsieur le Maréchal, m'ordonne de vous faire connaître que la position de Guttstadt est nécessaire comme tête de nos cantonnements; il faut

donc le reprendre, mais ne l'occupant que comme avant-garde, en choisissant, s'il est possible, une bonne position sur la rive gauche de l'Alle dominant la ville et empêchant de s'en approcher ; c'est là où doit être appuyée votre droite; votre gauche doit l'être à la Passarge, du côté d'Elditten; vous devez occuper par des postes d'infanterie toute la rive gauche de l'Alle jusqu'à Allenstein; vous devez placer votre quartier général entre Deppen et Guttstadt.

« Tous les débouchés depuis Elditten jusqu'à Guttstadt doivent être occupés par de l'infanterie et de la cavalerie; vous devez reconnaître les points les plus importants en arrière, pour y placer du canon et des réserves; le point de ralliement de votre corps doit être à Deppen; par ces moyens vous abandonnerez toute la rive droite de l'Alle, en vous contentant de la faire reconnaître tous les jours par de fortes reconnaissances; vos avant-postes seront couverts par l'Alle et vos troupes se trouveront plus serrées.

« L'ennemi cherchera-t-il à pénétrer en force entre Guttstadt et Liebstadt, il se trouvera entre votre corps et celui du maréchal Soult.

« Attaquera-t-il votre position de Guttstadt, vous la soutiendrez avec tout votre corps; et si l'ennemi, au lieu d'attaquer Guttstadt avec 12 à 15,000 hommes, l'attaquait avec un corps d'armée, vous auriez le temps de le voir se déployer, se former, et celui de vous replier sur la Passarge et sur l'armée.

« Vous voyez, Monsieur le Maréchal, que vous formez l'extrême droite de l'armée, et si l'ennemi manœuvre sur la droite de l'Alle avec de fortes colonnes d'in-

fanterie, il se disséminera quand nous nous concentrerons; mais tout porte à penser qu'il désire ainsi que nous du repos.

« Il serait à souhaiter que l'ennemi jetât beaucoup de forces sur sa gauche où il ne peut nous faire aucun mal. Le système de Varsovie n'étant nullement lié à celui-ci qui en fait un à part, l'Empereur ne manquerait pas de saisir cette occasion pour marcher sur l'ennemi.

« Guttstadt nous est donc nécessaire, car il ne faut pas que l'ennemi se serve de l'Alle comme d'un rideau pour nous masquer ses mouvements » (1).

Déjà, par suite de la première lettre que j'ai citée, le maréchal Ney avait pris des dispositions analogues à celles indiquées ici. L'Empereur enfin, voulant assurer la reprise de Guttstadt, effrayer l'ennemi et le forcer désormais à se tenir sur la réserve, ordonna pour le 3 mars une prise d'armes générale.

Bernadotte et Soult, débouchant par le pont de Spanden, devaient envelopper les avant-postes ennemis, puis se porter, le premier sur Mehlsac, le second sur Wormditten, tandis que Ney, après avoir culbuté tout ce qu'il trouverait devant lui, marcherait sur Guttstadt et s'en emparerait.

Cette expédition devait être considérée sous le même rapport que le serait la sortie d'une place forte; puis les maréchaux devaient rentrer dans leurs cantonnements. Les choses se passèrent comme l'Empereur l'avait ordonné.

(1) Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires*, t. XVIII, p. 489.

Bernadotte se porta vers la gauche sur Mehlsac, en faisant replier tous les avant-postes; Soult, présentant des têtes de colonnes sur les quatre points de Spanden, Alcken, Sporthenen et Pithenen, déboucha par Alcken et Sporthenen, et poussa devant lui tout ce qu'il rencontra.

Dans le même temps, Ney, à trois heures du matin, faisait prendre les armes sans batteries à ses troupes réunies en grande partie à Deppen; la brigade Roguet de la division Gardanne marchait à l'ennemi par Queetz, puis, laissant à droite Glottau, se dirigeait rapidement sur Guttstadt qui devait être attaqué dans le même moment par le général Liger-Belair venant de Knopen. Pendant ce temps, le général Colbert avec une brigade d'infanterie, le 39e de ligne, le 6e léger et sa cavalerie arrivant à Glottau, tournait à gauche, passait en avant de Guttstadt, occupait Lingnau et Altkircken, de manière à couper la retraite à l'ennemi de ce côté. La cavalerie du général Lasalle, les brigades Marcognet et Labassée étaient placées en réserve dans la plaine qui est au-dessous de Glottau, ainsi que la division dn général Grouchy qui fermait la marche.

Vivement attaqué, l'ennemi se hâta d'évacuer Guttstadt; il n'avait point eu le temps de s'y établir et d'y transporter ses magasins qui étaient à Heilsberg et qui devaient arriver le jour même. Aussi le maréchal Ney, en annonçant à l'Empereur la reprise de Guttstadt, se hâtait-il de lui faire connaître la difficulté de sa position et l'impossibilité où il était en présence de l'ennemi de se procurer des subsistances dans un pays totalement épuisé. « Je trahirais tous mes devoirs, écrivait-il, si je

ne faisais connaître cette position à l'Empereur; » et il demandait instamment l'organisation d'un service régulier de vivres.

Quant aux Russes, effrayés de cette attaque soudaine sur toute leur ligne, ne sachant pas où s'arrêterait cette marche en avant, ils vinrent d'Heilsberg dans la matinée du 4 mars, au nombre de 7 à 8,000, tâter les avant-postes de la ligne de Zechern à Peterswalde et cherchèrent à pénétrer dans la forêt de Guttstadt : repoussés sur un point, ils se portaient sur un autre. Les Français se contentèrent de maintenir leur position par un feu meurtrier d'infanterie et d'artillerie. Le 50ᵉ de ligne fut un de ceux qui firent le plus de mal à l'ennemi. De notre côté, le 27ᵉ eut plus de 300 hommes mis hors de combat.

Après avoir fait dans son rapport un grand éloge de ses troupes, chefs et soldats, le maréchal Ney se plaint amèrement d'un de ses généraux qui a manqué par son incapacité de compromettre le succès de ces deux journées du 3 et du 4. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le général Gardanne (1) manque de bravoure, mais la bravoure est la qualité la moins essentielle chez un général (2). »

Le but principal que se proposait l'Empereur, la reprise de Guttstadt, était rempli. Les généraux Bernadotte et Soult étaient rentrés dans leurs cantonnements.

(1) Il y avait dans l'armée deux généraux Gardanne; celui dont il est question ici avait eu ses beaux jours à Marengo. L'autre Gardanne, dont Gouvion Saint-Cyr fait l'éloge dans ses Mémoires, était gouverneur des pages de l'Empereur et fut envoyé en mission en Perse.

(2) Voir les Pièces justificatives.

Ney restait seul en avant, isolé, ayant devant lui à Launau plus de 10,000 hommes. « Mes avant-postes, écrivait-il, sont à demi-portée de pistolet des Russes. Je pourrais les couvrir de mitraille, mais l'Empereur ne veut point qu'on engage ses troupes. » Cette position, outre qu'elle était fatigante, provoquait incessamment l'ennemi sans utilité. Sur les ordres de l'Empereur, Ney se retira peu à peu.

Le 7, le général Colbert avec le 6e léger, le 39e de ligne, le 3e de hussards et le 10e de chasseurs, vint prendre position sur les hauteurs en arrière de Zechern ; l'artillerie était placée de manière à battre la plaine et le village. Suivaient les brigades Marcognet et Labassée de la division Marchand, la division Gardanne, la cavalerie du général Lasalle, formant une suite d'échelons successifs jusqu'à Schmolainen et Guttstadt.

Peu de jours après, cette position était encore modifiée : le quartier général s'établit à Guttstadt. Le général Colbert occupait Kossen, où il devait se retrancher, et les faubourgs de la ville; puis le corps d'armée s'étendait à gauche, de manière à occuper l'intervalle compris entre l'Alle et la Passarge, depuis Guttstadt jusqu'à Elditten. L'Empereur recommandait au maréchal de construire quelques bonnes redoutes, de se couvrir par des abattis et des palissades qui pussent mettre les avant-postes à l'abri des excursions de la cavalerie ennemie. Ce fut alors enfin qu'on put penser à camper les troupes et à les baraquer. Comme le soldat avait presque toujours bivouaqué depuis le commencement de la campagne, ce devait être pour lui un grand avantage, pourvu qu'il pût avoir des distributions régulières de vivres,

car, il faut le dire, malgré la sollicitude de l'Empereur, ce n'était qu'au milieu des privations que se continuait cette interminable lutte.

J'ai prolongé ce récit, lorsque déjà depuis quelque temps l'histoire se tait.

Après la terrible journée d'Eylau, les quelques jours qui la suivirent, puis la retraite, une fois que l'armée a franchi la Passarge, il semble qu'elle n'ait plus eu qu'à se reposer et à se refaire dans de bons cantonnements bien approvisionnés. Nous avons vu s'il en était ainsi, surtout pour le corps du maréchal Ney, dans la position avancée de Guttstadt. Si l'on consulte sa correspondance, on verra que pendant tout le mois de mars et même en avril, les avant-postes furent toujours en présence, sur le qui-vive, que tous les jours il y eut des coups de fusil tirés, et que parfois même on y entendit le canon.

Là toutefois, vers les derniers jours de mars, se termine la seconde période de la guerre de Pologne commencée le 20 janvier par l'attaque faite par l'armée russe sur les cantonnements de Ney à Schippenbeil et Bartenstein. Pendant deux mois, au fort de l'hiver, au milieu de la neige, passant de 10 degrés de froid à un temps de dégel qui rendait les marches des plus pénibles, sans magasins, souvent sans vivres, ni pour les hommes ni pour les chevaux, les deux armées n'avaient cessé de combattre avec une héroïque et si égale opiniâtreté, qu'il serait difficile de proclamer le vainqueur, si les succès des Français n'étaient constatés par ce fait : que Napoléon fit toujours en définitive ce qu'il voulut, tandis que les projets des Russes furent constamment déjoués.

Voici comment Napoléon dépeint les difficultés, les

souffrances, les horreurs de cette campagne rude entre toutes : « Officiers d'état-major, colonels, officiers, ne se sont pas déshabillés depuis deux mois, et quelques-uns depuis quatre (j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes), au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches, sans aucune espèce de douceurs, et se battant à la baïonnette sous la mitraille, très souvent les blessés obligés de s'évacuer en traîneau, en plein air pendant 50 lieues » (1).

Si l'on se demande maintenant quel mobile poussait ainsi Russes et Français à affronter de pareils maux et les leur faisait supporter, ce mobile, chez les Russes, se trouve dans un patriotisme exclusif, barbare, dans lequel se confond le sentiment religieux, car à la haine de l'envahisseur se joint celle qu'ils ressentent contre ceux dans lesquels ils voient les ennemis de Dieu. Le soldat russe trouve sa force dans son peu d'impressionnabilité ou son manque d'imagination; les Français au contraire grandissent par l'imagination. Ce n'est plus aujourd'hui le sol de la patrie qu'ils défendent à 500 lieues de ses frontières, mais c'est la gloire qu'ils poursuivent, la gloire qui les exalte, la pensée qu'ils marchent sur les pas d'un grand homme, de Napoléon, les fascine, les éblouit. Jamais, peut-être, l'esprit guerrier n'atteignit un tel paroxysme, jamais on ne vit plus d'émulation pour courir à la mort, et il semblait que cette ardeur était d'autant plus grande qu'on était placé plus haut.

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, lettre 11,911.

Rien ne peut dépasser l'intrépidité des Lannes, des Murat, des Ney. « Messieurs les officiers, disait mon père, vous êtes là pour vous faire tuer les premiers. »

Il faut aussi remarquer que, surtout à partir de cette époque, l'esprit de l'armée tendait à se modifier : on commençait à ne plus faire la guerre par nécessité, par devoir, mais à la faire pour le plaisir de la faire, par suite de l'éclat qu'on y trouvait.

Déjà sous le Consulat, puis sous l'Empire, une foule de jeunes gens, appartenant aux classes riches de la société, à l'ancienne aristocratie, à l'émigration même, y entraient, soit en passant par l'École militaire de Fontainebleau, soit par engagement. L'Empereur lui-même s'associait à ce mouvement en envoyant des brevets de sous-lieutenant à ces fils de famille.

Berthier, Murat, Ney, Augereau lui-même, les accueillaient avec plaisir, et les états-majors s'aristocratisaient.

On le voit, on était loin de la simplicité de l'armée du Rhin ou de l'esprit démocratique de l'armée d'Italie. Sans doute on combattait toujours pour la patrie, pour sa grandeur, mais enfin chaque jour l'armée tendait à devenir plus exclusivement l'armée de Napoléon.

Si j'ai suivi pas à pas le 6e corps, j'ai pu le faire naturellement et sans troubler l'ordre du récit, car le rôle de ce corps dans cette campagne en indique les phases principales : elle commence avec lui et finit avec lui.

Le premier attaqué, l'armée est avertie par lui. S'il ne prend pas une part directe à la journée d'Eylau, il y joue indirectement un rôle décisif. Enfin, lors de la retraite, c'est lui qui la protège; placé dans la position

avancée de Guttstadt, lors de l'établissement des cantonnements, il est la sentinelle avancée qui la couvre.

J'ai pu également à chaque pas rencontrer le nom de celui qui m'inspire ce livre. Dès que le maréchal Ney a brisé à Soldau le corps du général Lestocq, il lance à la poursuite des Prussiens le général Colbert, qui, les poussant, les harcelant sans cesse, arrive jusqu'à Schippenbeil, à 10 lieues de Kœnigsberg : poursuite hardie dont le maréchal Ney fut blâmé au point de vue stratégique, surtout à celui de la prudence, mais qui en définitive eut l'avantage de faire découvrir le mouvement agressif de l'armée russe, donna l'éveil au 6e corps, à l'armée tout entière, et cela sans qu'on eût à regretter la moindre perte (1). Le général Colbert avec sa troupe d'élite avait su se faire jour à travers des flots de Cosaques et une cavalerie qui à la moindre hésitation pouvait l'écraser sous le nombre (2).

Lorsque l'armée marche de nouveau en avant, Colbert reprend l'avant-garde. Murat le rencontre un peu avant Landsberg, et le charge d'éclairer la marche de ses nombreux escadrons. Colbert les précède et franchit le premier, avec ses hussards et ses chasseurs, sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, le périlleux ruisseau qu'il fallait traverser pour aborder les Russes, qui ne cédèrent enfin que sous les charges réitérées des escadrons de fer que commandait d'Hautpoul.

Encore tout meurtri, lui et les siens, de cette rude journée, il est envoyé pour éclairer Kreutzbourg à l'ex-

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, lettre 11,696.
(2) Mathieu Dumas, t. XVIII, p. 305.

trême gauche de l'armée, préparer la jonction du corps de Bernadotte, et, revenu auprès du maréchal Ney, il passe la Frisching pour établir des communications entre le 6e corps et la cavalerie de Murat, poussée en avant vers Kœnigsberg.

Lorsque l'armée opère son mouvement de retraite, si, pour se servir de l'expression de l'Empereur, le 6e corps a l'honneur de couvrir cette retraite, le général Colbert a l'honneur de couvrir cette arrière-garde. Le dernier, il quitte Eylau, suivant et protégeant les derniers des blessés. Toujours à l'arrière-garde pendant ce mouvement rétrograde, il est toujours en face de l'ennemi. Nous l'avons vu combattre à Heilsberg, Zechern, Schmolainen, Reichenberg, Liebenberg, Spiegelberg, Guttstadt; enfin chaque jour est un combat, combats dont l'histoire ne parle pas et qui cependant ont leurs héros.

Tel est le métier de celui qui commande les avant-gardes ou les arrière-gardes et la cavalerie légère (1) : il doit être l'œil et le bouclier de l'armée, l'œil qui suit tous les mouvements de l'ennemi, le bouclier qui la protège et pare les premiers coups; il doit l'éclairer au loin dans toutes les directions, l'avertir et la couvrir.

Tandis que par ses avant-postes il est en contact avec l'ennemi, il doit, par une communication continuelle, être toujours en rapport avec l'armée. S'il couvre les siens d'un voile qui dérobe leurs mouvements à l'ennemi, il doit en même temps, par tous les moyens possibles,

(1) Voir les *Mémoires de Napoléon*, t. VII, p. 64 et suivantes (Paris, Bossange, 1850).

s efforcer de pénétrer le mystère dont également s'entoure son adversaire.

La tactique, une cavalerie manœuvrière habilement conduite, peuvent seules lui assurer ces résultats. Tantôt par une retraite soudaine il engage l'ennemi à se porter en avant, tantôt c'est une attaque inopinée et à force ouverte.

Parfois, pénétrant à plusieurs lieues à travers les corps ennemis, il va semer au loin l'inquiétude, dérober sur les derrières mêmes de l'armée ennemie le secret de ses forces et de ses projets (1).

Courses hardies qui réclament à la fois une singulière audace et beaucoup de prudence de la part du chef, comme des troupes une grande habitude de la guerre. Les plus jeunes soldats savent marcher en avant, mais une fois le coup porté, le résultat obtenu, savoir se dérober à l'ennemi, se retirer, fuir avec sang-froid, réclament une fermeté, une présence d'esprit bien autrement difficile à rencontrer.

A ces qualités essentiellement guerrières, le commandant des avant-postes doit en réunir d'autres : il doit s'efforcer de ménager le pays qu'il occupe : c'est d'abord un moyen de se procurer plus facilement et plus longtemps des subsistances, et celui d'obtenir des renseignements, de se créer des relations, des intelligences. Partout on peut trouver des mécontents, des gens bavards et avides.

(1) Voir au 2e volume, p. 265. Le général Colbert pénètre jusqu'à Trente, à vingt lieues de l'armée, sur les derrières du corps de Rohan, qui tenait encore devant le maréchal Ney. Il prévient l'armée d'Italie, qui prend ce corps à revers et complète sa destruction.

C'est l'ensemble de toutes ces qualités qui constitue l'habile général commandant les avant-postes. Par lui, le général en chef est mis à même de juger des desseins de l'ennemi. Certain de la vigilance qui met ses troupes à l'abri d'une attaque inattendue, il peut avec calme combiner ses plans et faire jouir son armée d'un repos et d'une sécurité qu'il partage lui-même.

Le maréchal Ney disait : « Je ne dors tranquille que lorsque Colbert commande mes avant-postes. »

Je n'ai rien à ajouter à ces paroles.

CHAPITRE XXIX

Napoléon à Osterode. — Mission du général Bertrand près du roi de Prusse. — Situation générale de l'Europe. — Difficultés pour faire vivre l'armée. — Réorganisation de l'artillerie. — Mesures prises pour compléter les cadres de l'armée. — Quelle est la cause principale de désorganisation. — Calme de Napoléon, sa liberté d'esprit. — Citations de sa correspondance. — L'éducation des femmes. — Lettres à ses frères Louis, Joseph. — Finkenstein. — Position de l'armée derrière la Passarge. — Le 6e corps à Guttstadt. — Rapports du maréchal Ney. — Lettres d'Auguste Colbert. — Capitulation de Dantzig.

Un peu en arrière de la ligne des cantonnements de l'armée, à quelques lieues d'Allenstein et de Mohrungen, est un village nommé Osterode, situé sur les bords d'un lac formé par la Drewenz. C'est là que l'Empereur avait établi son quartier général; il se trouvait à 27 lieues de Dantzig et de la ligne de la Vistule, à 40 lieues de Varsovie.

Depuis trois mois qu'il était en Pologne, malgré de terribles combats, Napoléon n'avait point encore frappé de ces coups décisifs auxquels il avait habitué le monde : aussi les Russes, dans leur jactance, osaient même se dire vainqueurs, et tout ce que nous avions

d'ennemis en Europe répétait qu'il était à moitié vaincu. Toutefois, tel était l'ascendant de son génie, le prestige dont l'entourait sa gloire, en un seul mot, telle était sa force, sa puissance, que ces prétendus vainqueurs se sentaient incapables de franchir la limite qu'il leur avait imposée, tandis que de la grange qu'il habitait à Osterode, en quelque sorte impassible, il contenait l'Autriche, l'Allemagne, faisait entendre sa voix à Constantinople et gouvernait son vaste empire.

Ce n'était toutefois pas sans regrets que Napoléon se voyait entraîné dans ces lointains pays; on a pu juger des raisons qui l'y avaient amené après Iéna. Une fois en Pologne, il n'y avait pas trouvé ce qu'il attendait; puis la nature des lieux, le climat, avaient arrêté ses combinaisons. Mais, plus la position était difficile, plus il fallait s'élever au-dessus d'elle, la dominer. Un seul moment d'hésitation, un seul pas en arrière, pouvait tout compromettre.

Peu de jours après la bataille d'Eylau, il avait envoyé le général Bertrand près du roi de Prusse « pour lui offrir de le remettre en possession de ses États jusqu'à l'Elbe; lui dire que seul il voulait avoir la gloire de réorganiser la Prusse, barrière nécessaire entre la France et la Russie; qu'il fallait que le trône de Prusse fût occupé par la maison de Brandebourg ou par toute autre. Le général Bertrand devait faire entendre que l'Empereur ne tenait plus à la Pologne depuis qu'il la connaissait, puis enfin laisser entrevoir que la démarche dont il était chargé était *aigre-douce* » (1).

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, n° 11,810.

Soit que Frédéric-Guillaume voulût, par point d'honneur, rester fidèle à son allié l'empereur Alexandre, et racheter par sa fermeté une faiblesse politique qui lui avait attiré tant de reproches; soit qu'enfin il entrevît des espérances, un avenir plus prospère, il ne répondit que d'une manière évasive aux propositions qui lui étaient faites, et, peu de temps après, la convention de Bartenstein, entre l'empereur de Russie et lui, vint resserrer leurs liens.

De ce côté donc, vis-à-vis de la Russie et de la Prusse, c'était la guerre, mais la guerre telle qu'on l'avait prévüe, telle qu'on l'attendait.

A Constantinople, le général Sébastiani, trouvant un appui dans les sentiments du sultan Sélim, avait, par son énergie, son habileté, relevé le courage des Turcs. Les tentatives des Anglais dans les Dardanelles avaient complètement échoué, et la Porte, fidèle à notre alliance, continuait à faire la guerre à la Russie.

A l'autre extrémité de l'Europe, le favori Godoy, qui gouvernait l'Espagne, avait, au commencement de la guerre de Prusse, tenté de se soustraire à la suprématie de la France. La victoire d'Iéna avait suffi pour l'arrêter, et Napoléon lui imposa de fournir un contingent de 20,000 hommes qui devait nous servir d'auxiliaire dans le nord de l'Allemagne.

Napoléon avait sur ses derrières un adversaire plus gênant que véritablement redoutable, mais enfin qui pouvait donner un point d'appui aux Anglais : c'était le roi de Suède Gustave IV. Le maréchal Mortier, chargé de le contenir, après quelques combats, pénétra en Poméranie et culbuta les Suédois à Anklam. Il eût pu

tirer un plus grand parti de ses succès, mais il conclut un armistice dont Napoléon fit porter la durée à un mois, de façon à lui assurer le temps d'achever la réduction de Dantzig sans être inquiété.

Le grand, le véritable danger pour Napoléon pouvait venir du côté de l'Angleterre et de l'Autriche. L'empereur Alexandre avait demandé des subsides au cabinet britannique et sa coopération active pour créer une diversion dans le nord, par l'envoi d'un corps de troupes qui se réunirait aux Suédois. Lord Howick, chef du ministère, refusa l'un et l'autre. « On ne saurait supposer, écrivait-il, qu'un empire aussi vaste et aussi puissant que la Russie ne puisse trouver en lui-même des moyens suffisants pour sa défense. Si l'on avouait qu'on n'en a pas les forces, il resterait peu d'espoir de succès dans une guerre dont tout le fardeau retomberait alors sur l'Angleterre. La Russie étant attaquée dans ses propres frontières, et étant devenue partie principale dans la guerre, Sa Majesté sera prête à faire tout ce que, dans cette situation, on est en droit d'attendre d'elle et tout ce qu'exige l'intérêt commun. Comme l'Angleterre doit prévoir qu'à cause des succès et surtout à cause de la haine invétérée du gouvernement français, la lutte peut devenir fort longue, il est du devoir de Sa Majesté de ménager autant que possible les ressources que lui offre l'attachement éprouvé de son peuple » (1). Plus tard, un ministère tory ayant succédé à lord Howick, il adhéra à la convention de

(1) Garden, *Histoire des traités de paix*, t. X, p. 217 et suivantes.

Bartenstein ; mais il était trop tard : la paix venait d'être conclue à Tilsit.

Quant à l'Autriche, son action, qui pouvait être directe, était bien autrement menaçante. Ne pouvait-elle se jeter sur l'Italie, ou plutôt, portant 150,000 hommes sur l'Elbe, placer Napoléon dans la position la plus critique, et peut-être d'un seul coup se venger d'Ulm et d'Austerlitz ? Mais le cabinet autrichien était méticuleux, formaliste, les opinions y étaient divisées. Le prince Charles redoutait la guerre ou voulait par des lenteurs se donner le temps d'armer. Le général baron de Vincent et le général de Neipperg furent envoyés à Varsovie pour offrir la médiation de leur souverain, sauf à parler plus haut lorsqu'on serait prêt et que l'occasion s'en présenterait.

On le voit, au milieu des hostilités avouées ou non avouées, des mauvais vouloirs de toute l'Europe, Napoléon fut grandement servi par le peu d'accord qu'il y avait entre ses adversaires, l'indécision, l'égoïsme des uns, la pusillanimité des autres. Toutefois les dangers de la position étaient grands, et il eût suffi d'un échec militaire ou politique pour qu'un tollé général éclatât contre lui d'un bout de l'Europe à l'autre. Il le savait mieux que personne, et écrivait à Cambacérès : « Rien que l'opinion que j'éprouverais en France la moindre contrariété, ferait déclarer plusieurs puissances contre nous » (1).

Aussi n'est-ce pas une des choses les moins curieuses, dans le spectacle déjà extraordinaire de cette guerre

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, n° 12,336.

lointaine, que le calme en quelque sorte olympien que respire l'attitude de Napoléon et dont peut faire juger sa correspondance. Rien ne montre mieux la vigueur et la sûreté des vues de cet étonnant génie.

Son but est nettement arrêté : il faut d'abord se débarrasser des Russes, les refouler chez eux et achever d'écraser les Prussiens. Tout autre dénoûment serait pour lui reculer, et il ne peut reculer.

L'Autriche a offert sa médiation, sans doute c'est pour Napoléon un embarras et une menace; toutefois, il ne peut la repousser. Mais il sait qu'elle est longue à se décider, et tout se résume pour lui en une affaire de temps. Pour résoudre la question militaire, il fallait s'emparer des places fortes de Dantzig et de Graudenz qui pouvaient mettre en péril sa base d'opérations; enfin s'assurer des moyens de subsistance, des munitions, réunir le plus de forces possible, et puis attendre le beau temps afin de pouvoir marcher en avant.

Un des problèmes les plus difficiles était sans doute de faire vivre une grande armée pendant la mauvaise saison, dans un pays depuis longtemps occupé et épuisé. La difficulté n'était pas encore tant de se procurer des vivres que de les transporter, en plein hiver, par des routes défoncées par le dégel. L'armée russe avait, à ce point de vue, un grand avantage, ayant le port de Kœnigsberg qui la mettait en rapport avec la mer, tandis que tous les transports pour l'armée française devaient s'effectuer par terre. Aussi, malgré les soins incessants de l'Empereur, et quoi qu'on ait pu dire, l'armée eut souvent à souffrir dans ses cantonnements d'une extrême pénurie. Les lettres des maré-

chaux, la correspondance de l'Empereur, en font foi, et cette grave question est l'objet de sa constante, et l'on peut dire de sa principale préoccupation. « Je suis bien peiné, écrivait-il le 6 mars au maréchal Ney, des souffrances qu'endurent vos troupes : il y aura tous les jours 12,000 rations de pain, 12,000 de farine et 20,000 rations d'eau-de-vie à votre disposition, mais les moyens de transports nous manquent. Recommandez aux soldats d'épargner le pays ; en le ruinant, on se prive de ressources » (1).

Il mandait à Soult, quelques jours avant : « Notre position ici sera belle lorsque nos vivres seront bien assurés. Dites-moi clairement quelles ont été les choses jusqu'à cette heure et où elles en sont actuellement. Parlez-moi du pain, des pommes de terre, de la viande et de l'eau-de-vie. La grande difficulté pour tirer des vivres d'Elbing sera des voitures. Je suppose que vous faites battre du blé dans les cantonnements et moudre dans les moulins » (2).

Enfin, à M. Daru : « Vous ne sauriez mettre trop d'activité ni employer trop de moyens pour nous approvisionner, car tout est là. C'est la pénurie des vivres qui enchaîne toutes nos opérations ; lorsque nous en aurons, je serai maître de mes mouvements » (3).

Une autre raison lui imposait également l'inaction : presque toutes les munitions étaient épuisées ; enfin les Russes avaient montré en artillerie une telle supériorité numérique que Napoléon sentit l'indispensable

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, nº 11,347.
(2) *Ibid.* t. XIV, nº 11,886.
(3) *Ibid.* t. XIV, nº 11,972.

nécessité d'augmenter beaucoup la sienne. Les arsenaux de Magdebourg, de Custrin, lui fournirent de grandes ressources, et, pour utiliser toutes les munitions qui s'y trouvaient, on fit refondre des pièces françaises sur le modèle prussien ; enfin tout ce qu'il y avait d'artilleurs en France eut ordre de rejoindre. Quand on pense que Napoléon évalue à 10,000 le nombre de fusils, de petites armes perdues ou brisées dans une bataille comme celle d'Austerlitz, on peut se faire une idée de l'immense consommation qui avait dû se faire en équipements, harnachements, vêtements, bottes ou souliers, toutes choses qu'il faut nécessairement entretenir ou renouveler.

Il y avait enfin à combler les vides qui s'étaient faits dans l'armée. Le nombre des blessés, depuis cette seconde partie de la campagne, pouvait s'élever à 7,000 (1). En suivant la proportion indiquée par les rapports de M. Daru, qui est de 47 blessés sur 136 malades, on arrive au chiffre d'environ 28,000 malades et blessés (2), auxquels il faut ajouter, d'après les éva-

(1) Voir le rapport de M. Daru. *Précis des événements militaires*, t. XIX.

(2) La constatation exacte du nombre des blessés est fort difficile à faire, parce que ce nombre varie incessamment. Ainsi on a pu porter, d'après les renseignements qui semblent les plus dignes de foi, le nombre des blessés à la bataille d'Eylau à 7,000, et, peu de temps après, on voit Larrey affirmer que le nombre des blessés, depuis la reprise de la campagne, ne dépasse pas 6,000. Le 8 mars, c'est-à-dire un mois après la bataille, M. Daru ne fait monter le nombre des blessés qu'à 4,600, ce qui étonne fort l'Empereur, qui supposait ce nombre plus considérable (*). Pour ce qui est du chiffre de 7,000 blessés à Eylau, on peut, dans une certaine mesure, expliquer ce chiffre. Le soir ou le lendemain d'une bataille, on porte comme blessé tout ce

(*) *Correspondance de Napoléon*, nos 11,791 et 11,992.

luations qui semblent les plus certaines, 30,000 maraudeurs, traînards et gens absents de leurs corps par toute autre cause, ce qui donne un chiffre total de près de 60,000 hommes. La décomposition de ce chiffre, telle que nous venons de la faire, semble démontrer que, pour les armées les plus fortement constituées et les plus habilement commandées, la cause de l'organisation la plus puissante n'est pas dans la guerre proprement dite, dans les moyens de destruction qu'elle emploie, dans les maladies même qu'engendrent les fatigues, les privations et le climat, mais bien dans le désordre inévitable qu'entraîne nécessairement toute grande agglomération d'hommes.

Lorsque l'armée jouit de quelque repos et fut placée dans ses cantonnements, des mesures énergiques prises par l'Empereur firent rentrer sous les drapeaux une partie de cette foule; des malades, des blessés rejoignirent. Nous avons vu plus haut, non seulement quelle avait été la prévoyance de Napoléon pour s'assurer de toutes parts de nombreux renforts, mais encore pour les faire arriver aux corps qu'ils étaient destinés à renforcer, déjà rompus aux habitudes militaires par leur séjour à Mayence ou bien dans d'autres places, et par leurs marches en corps nombreux à travers l'Allemagne.

Ainsi, dans l'étendue de cet immense empire, des Abruzzes à la Poméranie, de l'Océan Atlantique à la

qui a été atteint, et le plus souvent, les chefs de corps sont disposés à en grossir le nombre; dès le lendemain, il est diminué de tous ceux qui n'ont été touchés que légèrement, et même de ceux qui, bien que plus sérieusement atteints, n'entrent pas dans les hôpitaux.

Vistule, sur un ordre parti d'Osterode, les routes se couvrirent de troupes.

Déjà l'Empereur avait tiré d'Italie la division de cuirassiers du général Espagne; il en fit venir les divisions Boudet et Molitor, qui, placées sur l'Elbe, devaient former, avec les troupes espagnoles de la Romana et celles du roi Louis de Hollande, une armée de 50,000 hommes échelonnée derrière lui. Placée sous les ordres du maréchal Brune, elle avait pour mission de défendre les embouchures de l'Elbe et du Weser, de prévenir tout débarquement que pourraient tenter les Anglais et leurs alliés, et de couvrir Berlin, Magdebourg, Hameln et Stettin. Entre cette armée et la grande armée proprement dite, se trouvait encore le 8e corps, commandé par Mortier et composé de trois divisions. Il était chargé du siége de Colberg et de la défense des côtes depuis les bouches de l'Oder jusqu'à celles de la Vistule, tout prêt à se porter sur Dantzig, si besoin en était. Le maréchal Lefebvre était chargé avec le 10e corps, composé de Polonais, de Badois, de Saxons et de quelques bataillons français, de la prise de cette ville importante. Comme corps d'observation, il avait à côté de lui le maréchal Lannes avec les grenadiers d'Oudinot. Dantzig était défendue par le général Kalkreuth, avec 12,000 Prussiens et trois bataillons russes. Là encore, nous trouvons un de ces Français que les troubles de sa patrie avaient rejetés dans les rangs de l'ennemi: Boussemard, l'un des ingénieurs les plus distingués qu'ait produits la patrie de Vauban. Il sauta avec la 72e mine, qu'il faisait jouer contre les assaillants. Le siége, commencé le 1er avril, fut long,

laborieux et savant. Le général Chasseloup-Laubat commandait le génie, Lariboisière l'artillerie; enfin l'Empereur, n'étant pas éloigné, exerçait toujours la suprême direction. En nommant Lefebvre au commandement en chef, il avait voulu rendre hommage au courage du grenadier, et mettre en évidence un homme qui s'était élevé par sa bravoure seule.

Cependant le prince Jérôme, secondé par Vandamme, achevait la conquête de la Silésie. Glogau, Breslau, Brieg, Schweidnitz, étaient tombées en notre pouvoir; Neisse, Glatz, Kosel, allaient bientôt subir le même sort.

Je parlais, il y a peu d'instants, du calme que montrait Napoléon au milieu des préoccupations de la politique et de la guerre. Déjà plus d'une fois j'ai eu occasion de faire remarquer avec quelle facilité ce merveilleux esprit embrassait à la fois l'ensemble des combinaisons les plus vastes et pénétrait les moindres détails.

Une lettre, prise entre tant d'autres, peut montrer jusqu'où allait cette prévoyance minutieuse qui ne laissait rien échapper, car nul mieux que Napoléon ne savait qu'il n'y a pas de détail si infime qui ne contribue au résultat de l'ensemble.

« Finkenstein, 18 avril 1807.

« Monsieur le général Sangis, 700 dragons sont partis il y a quinze jours et sont arrivés à Breslau; 700 autres viennent d'y être envoyés. Il me faut donc à Breslau et à Glogau 1,400 fusils de dragons. Il manque 200 sabres et 1,400 paires de pistolets. J'y ai envoyé

600 cuirassiers, auxquels il manque 250 sabres et 600 paires de pistolets. J'y ai envoyé 800 chasseurs et hussards, auxquels il manque 300 sabres, 800 paires de pistolets et 800 carabines. Il y a outre cela, à Breslau et en Silésie, 2,000 malades français, dont 400 sont déjà guéris, c'est encore 2,000 fusils qu'il faut »(1).

On peut juger aussi de ce qu'il exigeait de ses lieutenants. Il terminait ainsi une lettre adressée à Junot: « Avant de vous coucher, rendez-moi chaque jour compte de ce que vous avez fait et vu dans la journée, et de la manière dont se fait le service » (2).

Mais ce n'est pas tout: sortant de cette atmosphère de négociations politiques, de combinaisons militaires, de soins administratifs et de détails techniques, on le voit, avec une singulière liberté d'esprit, s'occuper des sujets les plus divers; ainsi, c'est avec une justesse de vues, une délicatesse de pensées et de sentiments qu'on ne saurait dépasser, que d'Osterode il écrit tout un programme d'éducation pour les jeunes filles d'Écouen. J'en citerai quelques passages, ils donneront peut-être au lecteur le désir de le connaître dans son entier:

« Qu'apprendra-t-on aux demoiselles qui sont élevées à Écouen ? Il faut commencer par la religion dans toute sa sévérité. N'admettez, à cet égard, aucune modification. La religion est une importante affaire dans une institution publique de demoiselles. Elle est, quoi qu'on en puisse dire, le plus sûr garant pour les mères et pour les maris. Élevez-nous des croyantes et non pas des raisonneuses. La faiblesse du cerveau des fem-

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, n° 12,405.
(2) *Id.*, t. XV, n° 13,412.

mes, la mobilité de leurs idées, leur destination dans l'ordre social, la nécessité d'une perpétuelle et constante résignation et d'une sorte de charité indulgente et facile, tout cela ne peut s'obtenir que par la religion, par une religion charitable et douce... Je désire qu'il en sorte non des femmes très agréables, mais des femmes vertueuses : que leurs agréments soient de mœurs et de cœur, non d'esprit et d'amusement.

« Il serait sans doute également superflu de remarquer qu'il n'y a rien de plus mal conçu, de plus condamnable, que de faire monter les jeunes filles sur un théâtre, et d'exciter leur émulation par des distinctions de classe. Cela est bon pour les hommes, qui peuvent être dans le cas de parler en public et qui, étant obligés d'apprendre beaucoup de choses, ont besoin d'être soutenus et stimulés par l'émulation. Mais, pour des jeunes filles, il ne faut point d'émulation entre elles ; il ne faut pas éveiller leurs passions et mettre en jeu la vanité, qui est la plus active des passions du sexe » (1).

Il me paraît difficile de mieux penser et surtout de mieux dire. Combien il y aurait à citer de choses semblables écrites au lendemain d'Eylau et à la veille de Friedland, pendant ce qu'on appelle le repos d'Osterode et de Finkenstein ! Questions de philosophie, d'histoire, de littérature, d'art, sont examinées par Napoléon d'une manière originale, souvent profonde, et toujours avec un admirable bon sens.

Les lettres qu'il adresse à ses frères Joseph, roi de Naples, Louis, roi de Hollande, sont des plus curieu-

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, n° 12,585.

ses à lire ; outre l'intérêt qu'elles présentent, les enseignements qu'elles renferment, nulle part peut-être le caractère de l'homme, ses idées intimes, ne se révèlent d'une manière plus vive, plus saisissante.

Ainsi dans une lettre à Louis: « Vous gouvernez trop cette nation en capucin, la bonté d'un roi doit toujours être majestueuse et ne doit pas être celle d'un moine... L'amour qu'inspirent les rois doit être un amour mâle, mêlé d'une respectueuse crainte et d'une grande opinion d'estime. Quand on dit d'un roi que c'est un bon homme, ou un bon père, si vous voulez, peut-il soutenir les charges du trône, comprimer les malveillants et faire que les passions se taisent ou marchent dans sa direction » (1)?

Dans une lettre à Joseph : « Quand on commence à avoir l'habitude des affaires, on méprise toutes les théories, et l'on s'en sert comme les géomètres, non pour marcher en ligne droite, mais pour continuer dans la même direction.

« Je crois à l'attachement de M. R..., je crois à sa probité, à ses lumières; mais sa fibre s'accoutumera-t-elle jamais au *calme des affaires ?* C'est ce que l'expérience seule prouvera » (2).

« Le moyen de faire entendre à des hommes de l'imagination de R..., que le temps est le grand art de l'homme, que ce qui doit être fait en 1810 ne peut être fait en 1807 ! La fibre gauloise ne s'accoutume pas à ce grand calcul du temps ; c'est cependant par cette seule

(1) *Correspondance de Napoléon*. t. XV, n° 12,294.
(2) *Ibid.*, t. XV, n° 12,530.

considération que j'ai réussi dans tout ce que j'ai fait » (1).

Dans une lettre déjà citée à Joseph : « Ce ne sont point les hommes que je compte dans mon armée, mais les hommes qui ont de l'expérience et de la valeur (2). »

« Portez attention à la bonne discipline de vos troupes; un mois de relâchement cause un mal qui ne peut être réparé que par six mois de soin (3). »

Parlant de son frère Jérôme, il dit : « Je l'ai jeté exprès dans un commandement isolé et en chef, car je ne crois pas au proverbe que, pour savoir commander, il faut savoir obéir » (4).

On aurait beaucoup à citer... Oui sans doute, c'est un curieux spectacle que celui de ce merveilleux esprit auquel rien n'échappe, qui comprend tout, qui empreint de son génie tout ce qu'il touche ; mais c'est un spectacle plus grand encore et bien digne d'attention que de voir le même homme, un des plus grands par la puissance et par le génie qu'ait produits l'humanité, attirer sur lui, sur nous, des désastres jusqu'alors inconnus, laisser sans doute après lui de grandes choses, le souvenir d'une gloire immense, mais aussi des aspirations, des illusions remplies de périls. Dans les premiers jours d'avril il quitta Osterode pour s'établir au château de Finkenstein.

Voici quelle était vers la fin de ce mois la position de

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, nº 11,911.
(2) *Ibid.*, t. XV, nº 12,530.
(3) *Ibid.*, t. XV, nº 12,582.
(4) *Ibid.*, t. XV, nº 12,530.

l'armée française, laquelle resta à peu de chose près la même jusqu'à la fin de mai.

J'ai déjà souvent parlé de l'Alle et de la Passarge; ces deux rivières prennent leur source à peu de distance l'une de l'autre près d'Hohenstein, formant entre elles un angle assez peu ouvert. La première coule vers le nord en passant par Bergfried, Guttstadt, Heilsberg, Schippenbeil et va se jeter dans la Prégel ; l'autre, coulant au nord, après une course de 20 à 25 lieues, se jette dans le Frisches-Haff près de Braunsberg. Le 1er corps, celui de Bernadotte, occupait la basse Passarge avec des têtes de pont à Braunsberg et à Spanden. Le 4e, commandé par Soult, se liant au premier par ses cantonnements, occupait Liebstadt, Mohrungen, Liebmuhl ; ses avant-postes étaient sur la Passarge avec des têtes de pont près d'Elditten et de Lomitten. A trois lieues environ, à l'est d'Elditten, est Guttstadt sur l'Alle: c'est là que le maréchal Ney était avec le 6e corps occupant le poste intermédiaire de Wolfsdorf. En arrière à droite était le maréchal Davout, dont les troupes étaient réparties autour d'Osterode et d'Allenstein; la garde impériale entourait l'Empereur à Finkenstein ; Lannes était à Marienbourg avec les grenadiers d'Oudinot. La réserve de cavalerie du grand-duc de Berg, qui comptait près de vingt mille chevaux disponibles, était autour d'Elbing et dans l'île de Nogat.

Zayoncheck avec un corps polonais occupait Neidenbourg. En outre de cette armée, qui était à vrai dire l'armée agissante, le 5e corps était placé en observation sur l'Omelef et la Narew; un instant commandé par Savary qui avait remporté, le 16 février, un avantage

signalé à Ostrolenka sur les troupes du général Essen, il était alors placé sous les ordres du maréchal Masséna. Varsovie était occupée par une division bavaroise.

J'ai déjà parlé de Mortier, qui était en Poméranie, des troupes avec lesquelles le prince Jérôme était chargé d'achever la réduction de la Silésie, enfin de celles occupées au siège de Dantzig.

Jeté en avant dans sa position de Guttstadt, entre l'Alle et la Passarge, Ney formait l'avant-garde de l'armée. Les Russes ne pouvaient faire un mouvement sans qu'il s'en aperçût, lui-même ne pouvait bouger sans les avoir à l'instant sur lui, et, comme je l'ai déjà dit, quoi qu'il n'y eût pas d'affaires bien sérieuses, on était constamment sur le qui-vive.

J'ai sous les yeux ce qu'on pourrait appeler le journal du maréchal Ney, sa correspondance avec l'Empereur et le major général : on y voit ses inquiétudes continuelles, oui, les inquiétudes de Ney! Car cet homme si bouillant, toujours prêt à offrir sa poitrine aux balles de l'ennemi, était le chef le plus vigilant, le plus prudent. Ney, dont nul ne dépassait l'audace dans le combat, se montrait la veille inquiet, mais de cette inquiétude du lion, toujours prêt à s'élancer. Aussi parfois lui échappait-il de ces mots : « Si l'ennemi continue à me serrer de si près, je l'écraserai. »

Ses divisions formant entre elles des échelons pouvaient se réunir promptement et conservaient les principales communications. Toutefois le maréchal observait que, dans l'hypothèse où l'ennemi se porterait en force sur Wolfsdorf et Lingnau, il serait obligé de se concentrer sur *Queetz et* Anckendorf, si le maréchal Soult ne

pouvait venir à son secours. Quant au pont de Bergfried, le maréchal ne cessa de le signaler comme une trouée par laquelle on pouvait pénétrer sur ses derrières, et insistait sur la nécessité de le faire occuper par des troupes du maréchal Davout.

Enfin voici comment il se résumait : « Si l'ennemi prend l'offensive, la position de mes troupes éloignées comme elles le sont de tout appui n'est nullement rassurante. J'ai à peine 14,000 hommes d'infanterie et au plus 600 chevaux. Le terrain que j'occupe est accessible partout. » L'événement prouva qu'il avait raison. Puis il ajoutait : « Cependant, si l'intention de Sa Majesté est que je tienne même contre des forces supérieures, je le ferai sans doute avec toute la vigueur dont mes troupes sont animées ; elles ne demandent qu'à bien faire leur devoir » (1). Ici encore le maréchal disait vrai. Voilà le véritable homme de guerre, il apprécie sa position, en mesure les dangers, les signale, mais est tout prêt à les braver s'il le faut.

Les troupes une fois baraquées, convertes par des postes d'infanterie, retranchées derrière des ouvrages en terre, des palissades, des abatis nombreux faits dans la forêt de Launau et dans Guttstadt, purent jouir d'un repos réel ; cependant, comme on était fort près des Russes, il n'y avait pas de jour où des coups de fusil ne fussent échangés, ou que les vedettes ne fussent attaquées par les Cosaques, ce qui parfois donnait lieu à des luttes fort vives et à de beaux traits de courage que le maréchal se plaît à raconter. Au milieu d'un

(1) Voir les Pièces justificatives.

combat entre des Cosaques, des hussards russes et deux escadrons du 10e de chasseurs, le chef de bataillon Delorme se jette au milieu des Cosaques ; après en avoir tué un, il est blessé d'un coup de lance qui lui traverse le bras et pénètre dans le flanc ; frappant à son tour son adversaire, tous les deux roulent à terre. Delorme arrache alors la lance de son côté et en tue son ennemi.

Le même jour, 200 Cosaques et des hussards avaient fait replier nos vedettes sur les postes retranchés de l'infanterie. « Je faisais ma tournée, dit le maréchal, et je suis accouru aux coups de fusil. J'ai aussitôt ordonné à trois postes d'infanterie de vingt-cinq hommes chacun d'attaquer l'ennemi sur les deux flancs, tandis qu'un escadron du 10e de chasseurs les contiendrait dans la plaine. Les Cosaques se repliaient et tout paraissait fini, lorsque tout à coup un gros d'ennemis, jusqu'alors caché, est venu fondre sur le peloton de vingt-cinq hommes commandé par le sergent Villefranche. Ce brave homme, sans se laisser intimider par les hourras des Cosaques, a encouragé ses hommes, et, après avoir formé un petit carré, a exécuté ses feux si à propos que l'ennemi, qui s'était acharné sur lui avec fureur et l'a chargé huit fois, n'a pu l'entamer » (1). J'ai cru devoir citer ce que Ney avait jugé digne d'être raconté. On est heureux de pouvoir quelquefois rapporter les noms de héros inconnus.

Le général Colbert, qui avait eu d'abord ses cantonnements placés à Queetz, occupa pendant une partie du mois d'avril et tout le mois de mai Komalmen, très

(1) *Voir les Pièces justificatives.*

petit village entre Guttstadt et Liebstadt. Le 3e de hussards et le 10e de chasseurs avaient été fort réduits par la longue campagne qu'ils venaient de faire : en trois mois, ils avaient perdu 289 chevaux. « Les Français, dit Canitz dans son *Histoire de la cavalerie*, négligent en général les soins que réclament leurs montures, mais, si jamais on a pu être tenté d'oublier, en faveur de la rapidité des opérations, cette partie si essentielle de l'entretien des corps de troupes, ce fut certainement dans cette campagne : en effet, chaque marche forcée depuis l'Ilm jusque sur la Vistule, produisit une récolte de nouveaux trophées » (1). Il faut aussi ajouter qu'une des causes principales des pertes en chevaux qu'éprouva non seulement la cavalerie, mais l'artillerie, fut le manque de nourriture. La plupart du temps on n'avait à leur donner à manger que le chaume des maisons, rarement de l'avoine. Les rapports du maréchal Ney sont remplis de plaintes incessantes à cet égard ; cette pénurie dura même pendant les cantonnements. On avait bien envoyé la grosse cavalerie, les dragons et la division de cavalerie légère de Lasalle se refaire à Elbing et dans l'île de Nogat, mais je ne vois nulle part que la cavalerie du 6e corps ait été appelée à jouir de cet avantage ; on la renforça par l'arrivée du 15e de chasseurs, beau régiment qui venait d'Italie.

Ce séjour prolongé dans de mauvais villages, au milieu des boues de la Pologne, pesait à tous. « Vous devez être fatigués de bals et de galas, écrivait Auguste

(1) Canitz, *Histoire de la cavalerie*, p. 199.

Colbert, nous ne lisons que les pompeux récits des fêtes brillantes données à l'Impératrice. Nos fatigues ici sont moins gracieuses, à peine si j'ai conservé le souvenir d'une chambre un peu propre; nous végétons dans la crotte. Nous sommes au repos, il est vrai, mais quel repos! mille fois mieux la guerre, au moins elle agite et donne de l'appétit. »

Puis, dans un moment de réflexion plus sérieuse : « Encore si nos ennuis, si nos fatigues pouvaient profiter à ceux qui viendront après nous ? Mais, histoire de bonnes gens ! »

Enfin, le 24 mai, Dantzig capitulait. C'était une importante et glorieuse conquête. Elle nous assurait d'immenses ressources et rendait disponibles plus de 20,000 hommes.

L'Empereur donna le titre de duc de Dantzig au maréchal Lefebvre, voulant qu'un soldat sorti des rangs les plus obscurs du peuple et que tout Paris avait connu comme sergent aux gardes françaises, fût le premier à porter un titre de la noblese qu'il allait créer.

CHAPITRE XXX

L'armée française prête à entrer en campagne. — Force des deux armées. — Benningsen prend l'offensive et attaque Ney à Guttstadt. — Combats du 5 et du 6 juin. — L'Empereur concentre ses forces. — Il marche en avant. — Combat d'Heilsberg. — Retraite des Russes. — Davout marche sur Grossendorf. — Plan de Napoléon. — Murat, Soult et Davout marchent vers Kœnigsberg. — L'armée à Preussich-Eylau. — Benningsen fait repasser son armée sur la rive gauche de l'Alle et occupe Friedland. — Lannes. — Oudinot. — Dispositions de l'Empereur. — Bataille de Friedland. Défaite des Russes. — Les débris de leur armée se retirent sur Wehlau. — L'armée française marche sur Tilsit. — Ney couvre la droite de l'armée. — Le général Colbert à Insterburg, Gumbinnen. — Les Baskirs et les Kalmouks. — Lettre de Benningsen au prince Bagration, demande d'armistice. — Napoléon entre à Tilsit.

Le printemps, après s'être fait longtemps attendre dans ces froides régions, apparaissait enfin. Les routes se séchaient ; l'artillerie, la cavalerie pouvaient marcher à travers la campagne. Napoléon avait reçu tous ses renforts et toutes ses munitions, l'armée comptait 150,000 hommes d'infanterie et 20,000 cavaliers ; rien ne le forçait plus au repos, il avait la libre disposition de ses mouvements et de ses forces. Ce fut le moment que les chefs de l'armée ennemie choisirent pour l'attaquer, lorsqu'ils n'avaient su profiter ni de la position

difficile de l'armée française pendant l'hiver, ni même tenter rien de sérieux pour délivrer Dantzig.

On a donné pour raison à cette inaction que l'armée russe comptait sur des renforts considérables. Le calcul était mauvais, car il était à présumer que Napoléon en recevrait de son côté ; dès lors les rapports ne changeraient pas, et les Russes avaient perdu les avantages de la situation.

Là se place un des exemples qui montrent que, sans une bonne administration, il n'y a ni armée ni guerre possibles.

Le 6 novembre 1806, on avait ordonné dans l'empire russe la levée d'une milice qui devait fournir 660,000 hommes. Tout se fit, mais sur le papier seulement ; des 200,000 hommes qui devaient rejoindre l'armée active, il n'en arriva que 6,500 (1). L'armée avait reçu en tout, y compris la garde impériale, environ 30,000 hommes ; toute l'armée russe n'en comptait pas plus de 125 à 130,000 en y comprenant le corps prussien du général Lestocq de 12,000 hommes et le corps placé sur la Narew ; tandis que Napoléon, grâce à sa prévoyance, à son énergique administration, pouvait mettre en ligne de 160 à 170,000 hommes.

Pour compenser cette infériorité du nombre, le général Benningsen avait fortifié Heilsberg, en établissant sur les deux rives de l'Alle de grands ouvrages ouverts à la gorge, protégés par de nombreuses batteries. Le gros de l'armée russe était entre Heilsberg et Bartenstein, où était arrivé l'empereur de Russie.

(1) Canitz, *Histoire de la cavalerie*, p. 205 et suivantes.

L'avant-garde occupait Launau, ce poste qui pendant l'hiver n'avait cessé de préoccuper le maréchal Ney.

Malgré ces préparatifs entièrement défensifs, le chef de l'armée russe avait résolu de porter les premiers coups et formé le projet d'entourer et d'enlever le corps du maréchal Ney. Il faut convenir que la position avancée qu'occupait le 6e corps devait nécessairement en faire naître l'idée. Qui sait d'ailleurs si Napoléon ne l'avait pas placé ainsi pour engager l'ennemi à sortir de ses retranchements ?

Le 4 juin, l'armée russe établit sa droite à Wormditten, le centre à Arensdorf, et la gauche à Launau. Le 5, le corps prussien, à l'extrême droite, devait attaquer Spanden, et le général russe Doctorof, avec deux divisions, se porter sur Lomitten. Il devait, après avoir rejeté les Français sur la rive gauche de la Passarge, se rabattre à gauche, et remontant la rivière jusqu'à Elditten, rendre toute communication impossible entre le corps de Soult et celui de Ney.

L'avant-garde, sous les ordres de Bagration, partant de Launau, se dirigeait par Gronau sur Altkirck, afin de couper les avant-postes français qui étaient à Peterswalde. Gortchakow, après avoir passé l'Alle, devait attaquer le flanc droit du maréchal Ney par Amt-Guttsdadt ; une troisième colonne enfin allait passer la rivière à Bergfried pour tourner la droite du sixième corps, tandis que le gros de l'armée russe poussait par Wolfsdorf afin de lui couper la retraite.

Dès cinq heures du matin, Ney fut prévenu par ses avant-postes qu'un corps considérable d'infanterie, cavalerie et artillerie se dirigeait sur Altkirck : c'était

Bagration. Le colonel Soyer, avec le 39e, lui barra le passage. Attaqué par l'infanterie, chargé plusieurs fois par la cavalerie, ce brave régiment résista, et ce ne fut qu'après les plus grands efforts que l'ennemi s'empara d'Altkirck. Cette vigoureuse résistance permit au maréchal et au général Marchand de prendre leurs dispositions de défense et aux avant-postes de Peterswalde de se replier. Les autres colonnes russes arrivèrent également sur Amt-Guttstadt, Wolfsdorf, et l'Alle fut franchie à Bergfried. Dès huit heures du matin, le 6e corps était entouré et ses communications interceptées avec le corps du maréchal Soult et celui du maréchal Davout.

Mais c'était dans ces moments de suprême danger que Ney grandissait de toute sa hauteur, que le héros apparaissait tout entier. Rien n'égalait alors la promptitude, la sûreté de son coup d'œil : il voyait tout, prévoyait tout et parait à tout. Sa contenance, son sang-froid fortifiaient les cœurs et les remplissaient d'un courage invincible. Ce ne fut que vers les onze heures, que les Russes, s'avançant sur un terrain qui ne leur était cédé que pied à pied, purent déployer sur le front de Lingnau et d'Altkirck environ 15,000 hommes d'infanterie, une nombreuse artillerie et autant de cavalerie, dit le maréchal, « que j'avais d'infanterie ». Comme cavalerie, il n'avait que les trois régiments du général Colbert, le 10e et le 15e de chasseurs, et le 3e de hussards : en tout 6 à 700 chevaux.

Bientôt l'affaire devint tellement vive, que souvent toutes les brigades et les divisions réunies ne cessaient de faire des feux de deux rangs et par bataillons. L'en-

nemi, renouvelant sans cesse ses charges, essaye de nous enlever avec sa nombreuse cavalerie. Le 6e, le 25e et le 31e de ligne les repoussent cinq fois avec une admirable bravoure ; le 15e de chasseurs et le 3e de hussards se multiplient et font des prodiges de valeur (1). Chaque fois que l'ennemi charge notre infanterie, ils en profitent pour tomber sur lui et le culbuter. Le colonel du 15e de chasseurs, Mouriez, est tué ; le chef d'escadron Valmabelle, Adrien d'Astorg, aide de camp du général Colbert, blessés et faits prisonniers (on les avait crus morts), Rodolphe de Latour-Maubourg blessé et nombre d'autres officiers de chasseurs et de hussards tués ou blessés. A côté du maréchal, le général Roguet est renversé d'un coup de mitraille.

A deux heures, le corps d'armée commença sa retraite sur Deppen. Pendant deux heures encore, malgré les charges réitérées de la cavalerie ennemie, malgré les efforts de son infanterie, pas un peloton ne fut entamé. La retraite s'opéra avec un ordre et un ensemble qu'on obtient rarement dans une affaire aussi chaude ; et, sans avoir perdu ni un drapeau ni un canon, le maréchal prit position à Anckendorf.

L'armée russe s'était arrêtée, ayant son avant-garde à Queetz, sa droite appuyée au petit lac de Nauendorf ; sa gauche s'étendait jusqu'à Glottau.

« Je viens de reconnaître la position et les forces de l'ennemi, dit le maréchal dans son rapport : il montre deux grande lignes d'infanterie et une de cavalerie ; j'ai estimé, de même que les généraux qui m'accom-

(1) Voir le rapport du maréchal Ney. (Pièces justificatives.)

pagnent, les deux lignes d'infanterie à 35 ou 40,000 hommes » (1).

Toutefois, la tentative de Benningsen avait échoué ; il eût fallu que la droite des Russes, venant de Wolfsdorf, eût poussé rapidement dès le début de la journée sur Anckendorf et eût ainsi coupé la route de Guttstadt à Deppen. La seule ressource alors pour le maréchal Ney eût été de se retirer sur Allenstein.

Mais il n'en était rien. Ney, au contraire, occupait Anckendorf et restait maître de la route de Deppen. Il n'était que quatre heures, et beaucoup d'autres que lui, en présence de forces aussi considérables, eussent mis à profit l'immobilité de l'ennemi, pour se mettre de suite à l'abri de l'autre côté de la Passarge. Ney n'était pas homme à abandonner le terrain sans combattre, et, tranquille, il s'établit sur les hauteurs d'Anckendorf, ayant sa droite couverte par le lac Queetz et des bois.

« Si la journée du 5 a été glorieuse pour le corps dont Votre Majesté m'a confié le commandement, la journée du 6 a été une vraie bataille rangée, engagée par neuf régiments et environ 600 hommes de cavalerie, contre 30,000 hommes d'infanterie et au moins 60 bouches à feu » (2). C'est ainsi que Ney résumait dans son rapport l'affaire du 6.

Dès cinq heures du matin, les tirailleurs de l'avant-garde de Bagration parurent devant le front du 6e corps. A gauche se montraient les colonnes des généraux Alsufief, Uwarow et Galitzin, partis de Wolfsdorf. A

(1) Voir les Pièces justificatives.
(2) Voir les Pièces justificatives.

droite était Gortchakow venant de Queetz, puis en arrière marchait la garde impériale sous les ordres du grand-duc Constantin. La présence du prince donna lieu à des hourras qui firent croire aux Français que l'empereur Alexandre était là et commandait en personne. On voyait les colonnes russes se déployer, puis se reformer, s'avançant avec circonspection et une grande lenteur; on attendait la colonne de gauche, mais Gortchakow qui la commandait, au lieu de venir directement de Queetz sur Anckendorf, avait pris à gauche et contournait le lac de Queetz.

Le maréchal, voyant que sa droite n'était pas attaquée et ne pouvait l'être immédiatement, porta sa gauche au-devant des Russes et les attaqua par un feu violent de mousqueterie et d'artillerie. De cinq heures à dix heures, la lutte continua ainsi, nos troupes tenant au feu avec un acharnement incroyable contre un ennemi si grandement supérieur en nombre. A onze heures seulement, le maréchal, menacé d'être débordé à droite par Gortchakow qui arrivait enfin, tandis que de grosses colonnes d'infanterie et de cavalerie avaient déjà dépassé son flanc gauche, jugea, dit-il, qu'il était impossible de tenir plus longtemps sans courir le risque d'un désastre. Il ordonna donc la retraite par divisions, les divisions se dépassant successivement par échelons et protégées par le feu de l'artillerie. Les nombreux escadrons de l'ennemi tentèrent alors plusieurs charges; mais, vigoureusement reçus, comme la veille, par notre infanterie et repris au retour par notre cavalerie, malgré le nombre, ils renoncèrent à attaquer nos échelons.

Au moment où nous avions quitté Anckendorf, l'ennemi avait essayé par une charge générale de jeter le désordre dans nos rangs, mais inutilement. Nos régiments continuaient leurs feux de deux rangs et par bataillons, comme au champ de manœuvres. Après avoir de nouveau fait tête à l'ennemi à Heiligenthal et nous être arrêtés encore deux fois à demi-portée de canon, le 6e corps atteignit enfin le défilé de Deppen, contenant toujours l'ennemi, et franchit la Passarge sous la protection de son artillerie, très habilement dirigée par le colonel Becquilly. Mais la journée n'était pas finie; l'ennemi, plus opiniâtre que la veille, attaqua Deppen et fit des efforts incroyables pour l'emporter. Le village fut pris et repris à la baïonnette jusqu'à six fois, et l'ennemi, voyant son impuissance à nous en déloger, finit par y mettre le feu, ainsi qu'au pont sur la Passarge.

« Nous avons usé, mandait le maréchal, toutes nos munitions à canon, à quelques coups de mitraille près, ainsi que nos cartouches d'infanterie. Il est instant de venir à notre secours et de nous envoyer des munitions et du pain. L'ennemi se retire, on ne voit plus que ses avant-postes ; je resterai de mon côté en bataille, adossé au bois, à cheval sur les routes de Mohrungen et de Liebstadt » (1). C'est ainsi qu'il terminait son rapport.

Les pertes qui la veille s'étaient élevées à 1,800 tués ou blessés, avaient peut-être été moins considérables le second jour, mais plusieurs généraux et un grand nombre d'officiers supérieurs avaient été blessés. Le général Dutaillis, chef de l'état-major, avait le bras emporté; le

(1) Voir les Pièces justificatives.

général Marcognet, Frappart, le colonel du 50e, étaient grièvement blessés,et l'adjudant-commandant Malleraut était atteint mortellement.

Cette retraite de deux jours devant des forces considérables, qu'on appelle le combat de Deppen ou de Guttstadt, a été avec raison fort vantée, et ce n'est point ici au sucès que l'éloge s'adresse, c'est à l'habileté consommée que montra Ney, à son calme intrépide et à l'aplomb de ses troupes. Entouré, pressé de tous côtés par des forces très supérieures, le maréchal ne fit en définitive que ce qu'il voulut, et comme il le voulut : mettant à profit les moindres accidents du sol, se couvrant par les lacs qui coupaient le champ de bataille, il ralentissait les mouvements des Russes et doublait la force de son infanterie. Sa cavalerie, malgré son incroyable infériorité, sut tirer parti des moindres accidents de la lutte pour se jeter sur l'ennemi. L'artillerie, malgré sa faiblesse relative, fit parfois taire le feu de celle qui lui était opposée. Enfin, le maréchal, et c'est cela surtout qui est digne de remarque, sut conserver dans les mouvements d'une opération défensive, d'une retraite, un calme, un ordre, une précision qu'il est souvent difficile d'obtenir dans les opérations offensives les mieux combinées. Aussi, mon père, bien qu'il eût pris sa part dans le drame, entraîné par un sentiment d'admiration, écrivait le soir même : « Le maréchal et ses troupes se sont couverts de gloire. » Ce sentiment fut bientôt celui de toute l'armée, et tous ceux qui avaient fait la campagne de Pologne, se sont toujours rappelé Guttstadt (1).

(1) Il y a quelque différence entre mon récit, celui du général Ma-

Le 5, pour faciliter l'attaque contre le 6e corps, des démonstrations avaient été faites par les Russes le long de la Passarge; le pont de Lomitten, vivement attaqué, avait été énergiquement défendu par le général Frère, du corps de Soult. A Spanden, le corps prussien avait été repoussé par le maréchal Bernadotte, qui fut blessé d'une balle derrière l'oreille. L'Empereur donna le commandement du 1er corps au général Victor, récemment fait prisonnier, et qui venait d'être échangé contre Blücher.

Dès le 5, à deux heures, Napoléon apprenait ces diverses attaques; immédiatement il fait prévenir les maréchaux Soult et Davout de se lier, le premier par sa droite, le second par sa gauche, au maréchal Ney. En même temps, l'ordre est donné à Lannes de se porter sur Kreutzbourg; le grand-duc de Berg reçoit celui de rassembler toute la cavalerie de réserve. Ces ordres étaient envoyés à la fois par le major général et l'Empereur, qui écrivait à chacun des maréchaux. Dans les ordres donnés à l'adjudant général envoyé près de Ney, je remarque qu'il lui est recommandé de donner cinq et six fois de ses nouvelles dans la journée, et plus s'il est nécessaire.

Le mouvement offensif des Russes n'avait nullement pris Napoléon au dépourvu, mais l'avait étonné. « Qu'est-ce que tout cela veut dire? écrivait-il; il est absurde qu'ils veuillent tenter une affaire générale après la prise de Dantzig... Cette marche vers Allenstein

thieu Dumas et celui de M. Thiers. Je me suis surtout appuyé sur les rapports du maréchal Ney.

pourra donner lieu à des choses singulières » (1). Ce qu'il ordonna donc d'abord fut la concentration de ses troupes, indiquant même Saalfeld comme le point de rassemblement, dans le cas où l'ennemi continuerait son mouvement en avant. Mais les Russes restant immobiles devant Deppen, sur la rive droite de la Passarge, il s'y porta dès le 7 avec sa garde, le corps de Lannes et les divisions de cavalerie de Lasalle, de Grouchy et de Nansouty. L'Empereur se rendit au bivouac du maréchal Ney, voulant le féliciter en face de toute l'armée. « Ce fut un beau spectacle, m'a raconté souvent un des témoins de cette scène. Le 6e corps était sous les armes, et nous défilions devant lui. Ce n'était pas sans émotion que nous voyions ces braves régiments, tout fiers de leur lutte de la veille; tous les yeux cherchaient l'intrépide maréchal. Parmi les généraux du corps d'armée, plusieurs étaient connus : Marchand, Maucune, etc., etc. Mais, ajoutait celui qui me rapportait ces souvenirs, et il me sera permis de le suivre, pour nous autres jeunes gens entrant dans la carrière, il y en avait surtout un qui attirait notre attention : c'était le général Colbert. A cheval à la tête de ses escadrons, on était tout d'abord frappé de cette grande distinction qui était en toute sa personne ; son air de jeunesse contrastait avec les visages brunis des vieux soldats qui le suivaient, et l'on s'étonnait cependant de voir en lui un soldat d'Italie, un Égyptien. Chacun se rappelait Iéna, la dernière campagne... Nous savions quelle était sa bonté pour les jeunes gens; aussi le général Colbert était-il pour nous l'objet d'une

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, nos 12,731 et 12,741.

sympathie toute particulière, et un modèle que nous nous efforcions de suivre (1).

L'Empereur, voulant s'assurer quelle était la force de l'ennemi devant Deppen, le fit tâter par quelques troupes d'infanterie et de cavalerie, conduites par le général Maucune. On acquit la certitude que les Russes, étant en forces, s'étendaient du côté de Schlitt.

La concentration de l'armée française avait été si rapide, que, dès le 7, Napoléon était à Deppen avec deux corps d'armée, sa garde et sa cavalerie de réserve, Mortier à Mohrungen; Davout, qui avait fait un mouvement à gauche pour appuyer la droite de Ney, allait franchir la Passarge à Nauendorf; Victor et Soult poussaient des reconnaissances en avant de Spanden, et, dès le 8, le maréchal Soult, débouchant par Elditten et Pithenen, marchait sur Wolfsdorf, afin de menacer les communications de l'ennemi avec le camp d'Heilsberg.

Le 9 au matin, l'Empereur fit franchir la Passarge aux corps qui étaient avec lui à Deppen; le grand-duc de Berg poussa vivement l'arrière-garde de Bagration, et, après de beaux combats de cavalerie livrés par la division Lasalle et la division Nansouty, l'ennemi fut obligé de se jeter dans Guttstadt, où Murat entra de vive force, après l'avoir rejeté sur la rive droite de l'Alle. Le corps de Ney et celui du maréchal Lannes occupaient Guttstadt. Pendant ce temps, l'armée russe, se retirant par la rive droite de l'Alle, gagna Heilsberg dans la nuit. Le 10, la cavalerie de réserve, le corps du maréchal

(1) Celui qui parlait ainsi était le général de Lawœstine. (Voir les Pièces justificatives.)

Soult et celui du maréchal Lannes descendaient la rive gauche, Davout occupait Altkirck, Mortier Guttstadt, Ney restait en réserve avec la garde.

Ainsi donc, tout ce grand mouvement offensif de l'armée russe aboutissait, au bout de quatre jours, à une retraite sous le camp retranché d'Heilsberg. La route de Kœnigsberg par Landsberg à Eylau était ouverte, et l'armée française, en franchissant la Passarge, coupait le corps de Lestocq de l'armée russe.

Dans ces conditions, Heilsberg n'avait plus, à bien dire, d'intérêt stratégique, mais la position était forte et préparée de longue main. Benningsen comptait sur la solidité de ses troupes, et espérait là trouver un second Eylau. Ses prétentions ne pouvaient pas aller plus loin, et encore cette fois il avait devant lui une armée supérieure en nombre, dans toute sa force et l'entrain d'un premier élan. La cavalerie de réserve et Soult arrivèrent devant Heilsberg. Murat, entraîné par son ardeur, engagea précipitamment sa cavalerie contre une armée qui s'appuyait sur une position retranchée et hérissée de canons. Soult le suivit, deux régiments de fusiliers de la garde et la division du général Verdier du corps du maréchal Lannes, furent également engagés. L'Empereur n'était arrivé qu'un peu tard sur les lieux. Le combat fut des plus sanglants : de part et d'autre on montra une ardeur et une opiniâtreté peu communes. Il n'y eut pas d'autre résultat que 18,000 tués ou blessés, Russes et Français couchés sur le champ de bataille, et beaucoup d'honneur pour ceux qui soutinrent cette lutte : Soult, le général Saint-Hilaire, Savary, le général Roussel, de la garde, qui eut la tête emportée par un boulet. Le

général Espagne avait été blessé, Murat eut un cheval tué sous lui. Mon père n'était pas à Heilsberg, mais dans sa correspondance, il dit, en parlant de cette affaire : « Mon frère Édouard a bien fait. » Effectivement, je trouve dans le bulletin (1) : « A l'affaire d'Heilsberg, le colonel Colbert, du 7e de hussards, a montré la plus brillante intrépidité. » Du côté des Russes, il faut citer Bagration, Uvarow, le général Losching qui fut tué. Ce dernier, par son audace et son habileté, avait sauvé Bagration d'une déroute complète.

Le lendemain, l'Empereur fit ranger les corps d'armée comme pour une grande bataille, et disposés de façon à ce qu'elle fût décisive. Les Russes restèrent immobiles; on les voyait massés en colonnes, au milieu de leurs canons. L'Empereur ordonna alors au maréchal Davout de se porter sur Grossendorf, de manière à intercepter le chemin d'Eylau. Benningsen était dans une grande perplexité; il était déjà convaincu qu'un corps français considérable était en marche sur Kœnigsberg ; l'attitude de l'armée française, que les pertes de la veille n'avaient point éprouvée, tandis que sa propre armée était déjà affaiblie, le mouvement enfin de Davout qui menaçait de déborder sa droite, le décidèrent à abandonner, dans la nuit du 11 au 12, le camp de Heilsberg, et toute l'armée russe, passant sur la rive droite de l'Alle, se mit en retraite sur Bartenstein.

L'impuissance de l'armée russe était démontrée par l'abandon de la rive gauche de l'Alle ; elle laissait ses blessés, ses magasins, ses retranchements élevés avec

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, n° 12,793.

tant de peine, et Napoléon tenait désormais la corde de l'arc que Benningsen avait à décrire pour secourir Kœnigsberg ou gagner Wehlau, sa ligne de retraite sur la Prégel.

Ce ne fut toutefois que le 13 que le plan de Napoléon se dessina complètement. Tandis qu'il contenait les Russes à droite, épiant le moment de les écraser, il envoya sur sa gauche 50,000 hommes pour achever de disperser le corps prussien auquel était jointe une division russe, et s'emparer de Kœnigsberg, la grande et importante communication des alliés avec la mer, le dépôt principal en vivres, en munitions, enfin la dernière ressource, le dernier espoir de la monarchie prussienne.

Est-ce à dire que Napoléon eût conçu ce plan dès le premier jour de la reprise des hostilités? Non. Ainsi qu'on l'a remarqué, il pouvait bien avoir dès le début l'œil sur Kœnigsberg, sur son importance, mais il ne se décide à y porter un grand détachement, ce qui pouvait offrir quelque danger, que lorsque les Russes ont abandonné Heilsberg, et qu'il s'est convaincu de leur impuissance. Ce ne fut donc que le 13 juin, de Preussich-Eylau, que Murat reçut l'ordre de se porter avec la plus grande partie de sa cavalerie de réserve sur la Frisching, de la franchir à Gross-Lauth, et de marcher sur Kœnigsberg. Davout devait le suivre par Wittenberg, et Soult se diriger sur Kreutzbourg. « Poussez votre reconnaissance vivement, mandait l'Empereur; si vous voyez moyen d'entrer dans Kœnigsberg, vous devez de préférence y faire entrer le maréchal Soult, parce que je préfère y entrer par ma gauche » (1).

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, n° 12,749.

Le reste de l'armée était à Eylau et dans les environs; le 1er corps, commandé par le général Victor, avait rejoint; Ney occupait Schloditten et Althof, ces villages où il était arrivé le soir de la grande bataille.

Maintenant, au lieu du lugubre spectacle qui était resté dans tous les souvenirs, se montraient, au milieu de vertes campagnes, de nombreux villages aux blanches murailles; au lieu de ces champs glacés qui, naguère encore, retentissaient sous les pieds des chevaux, sur lesquels bondissait l'obus, on voyait des lacs tranquilles réfléchissant une riante nature; on avait peine à reconnaître les mêmes lieux, et on eût voulu retrouver un souvenir qu'on l'eût cherché en vain. La nature ne conserve pas plus le souvenir de nos douleurs et de nos joies qu'elle ne s'y associe; immuable, elle poursuit son cours, nous passons devant elle, et le même soleil éclaire les champs de carnage ou les jours d'allégresse.

Tandis que Lannes se portait sur Domnau, Mortier et Ney sur Lampasch, que l'Empereur avec sa garde et le 1er corps était encore à Eylau, Benningsen, descendant la rive droite de l'Alle, se trouvait le 13 à Schippenbeil, tourmenté de la pensée qu'un corps français pourrait se porter sur Kœnigsberg ou le devancer sur la Prégel. Il se hâta donc d'envoyer en avant le prince Galitzin avec 32 escadrons et 20 bouches à feu, pour occuper Friedland, où ne se trouvaient que quelques escadrons de hussard français. Il est à observer qu'à ce moment, Benningsen ne pouvait que conjecturer le mouvement sur Kœnigsberg, puisque ce ne fut que ce même jour, le 13 à onze heures du matin, que les or-

dres de se porter sur cette ville furent donnés à Murat, à Soult et à Davout.

Les Russes apprirent qu'à peu de distance derrière Posthenen était le général Oudinot, avec 8 à 10,000 grenadiers, et que ce n'était qu'en arrière que se trouvait le gros de l'armée. Ils se contentèrent d'occuper Friedland et de reconnaître Posthenen, Southenen et Henrichsdorf.

Friedland est une petite ville sur la rive gauche de l'Alle, située dans un coude fort aigu formé par la rivière. L'espace déjà fort restreint est encore diminué par un ruisseau aux bords escarpés, qui divise l'angle en deux parties.

Benningsen n'arriva que le soir à 8 heures; le gros de son infanterie était en arrière, et, au lieu d'attaquer de suite, avec ce qu'il avait de monde, le corps français le plus rapproché, il donna ordre de jeter des ponts sur l'Alle pour faire passer toute son armée. Ainsi le même homme, qui, deux jours avant, derrière des retranchements, n'avait osé tenir devant l'armée française, allait aujourd'hui l'attaquer dans les conditions les plus défavorables. Dira-t-on que la fortune le livrait à Napoléon? Eh! non. Ici le génie dominait la fortune, et du jour où le général russe avait été rejeté de l'autre côté de l'Alle et avait abandonné Heilsberg, il se débattait contre des impossibilités et devait être partout devancé, soit qu'il se retirât sur Wehlau, soit qu'il tentât de secourir Kœnigsberg. Tel est le caractère des combinaisons stratégiques conçues par le génie : c'est de décider de la victoire avant le combat, qui semble *n'être plus* qu'une affaire de détail, détail, il faut le

dire, auquel Napoléon s'entendait aussi admirablement bien. Ainsi, dans le cas présent, le problème se réduisait à broyer, à détruire avec 80,000 hommes, libres de tous leurs mouvements, une armée de 60,000 hommes entassés sur un espace étroit, entourés de toutes parts, pouvant à peine se mouvoir, et ayant à dos une rivière.

On sait d'ailleurs l'habileté suprême de Napoléon à frapper les coups décisifs, quelle grandeur, quelle importance il savait donner à ce dernier acte du drame, où toute la gloire d'une campagne venait se résumer dans ces noms immortels de Marengo, Austerlitz, Iéna, auxquels il allait ajouter celui de Friedland.

Lorsque l'armée russe commença à passer les trois ponts sur l'Alle pour occuper Friedland et la rive gauche, elle n'avait devant elle que les dix bataillons de grenadiers et de voltigeurs d'Oudinot, trois régiments de dragons, un régiment de hussards et deux régiments de grenadiers saxons, tout le corps du maréchal Lannes, moins la division Verdier. Les mouvements des Russes étaient très lents ; de Sporthenen où ils étaient, jusqu'à Henrichsdorf, où ils voulurent établir leur droite, il y avait environ deux lieues. Lannes et Oudinot déployèrent beaucoup d'habileté pour défendre un front aussi étendu, avec les douze ou treize mille hommes qu'ils avaient ; se couvrant des feux de leurs tirailleurs, profitant des bois, des accidents de terrain, faisant manœuvrer leurs colonnes, ils purent faire croire à la présence de forces beaucoup plus considérables.

L'Empereur, prévenu, s'empressa d'envoyer Mortier à leur secours et hâta la marche de Ney, de Victor et

de sa garde. Puis il fit écrire à Murat : « L'ennemi est ici en bataille avec toute son armée ; il a voulu d'abord déboucher par la route de Stockeim sur Kœnigsberg ; maintenant il ne paraît plus songer qu'à recevoir la bataille qui va s'engager. J'espère que vous serez entré dans Kœnigsberg, et, comme le corps de Soult suffit pour garder cette ville, vous vous serez sans doute rabattu avec le reste de la cavalerie et le corps de Davout sur Friedland. Cela est d'autant plus urgent qu'il est possible que l'affaire dure encore demain. Tâchez donc d'arriver à une heure du matin. Si j'aperçois au début de l'action que l'ennemi soit trop en forces, il serait possible que je me contentasse aujourd'hui de le canonner et que j'attendisse votre arrivée » (1).

Précédant alors ses troupes, l'Empereur arriva vers une heure en vue de Friedland. Lannes et Oudinot l'attendaient avec impatience. Depuis trois heures du matin ils étaient en présence de l'ennemi et se battaient depuis six heures. Les habits d'Oudinot étaient déchirés par les balles, son cheval était couvert de sang. Tout bouillant de l'ardeur du champ de bataille : « Hâtez-vous, Sire, dit-il à l'Empereur, mes grenadiers sont bien fatigués, mais donnez-nous du renfort, et nous jetterons les Russes à l'eau. » Lorsque l'Empereur eut vu lui-même la position, il ne voulut pas croire d'abord que l'intention des Russes fût de rester de ce côté de l'Alle, tant la position lui parut extraordinairement aventurée.

Après avoir envoyé plusieurs officiers, il dépêcha

(1) *Vie politique et militaire de Napoléon,* t. II, p. 414.

Savary, qui bientôt revint lui dire que, s'étant assez avancé pour bien voir les ponts, il avait parfaitement vu l'armée russe qui continuait à passer sur la rive gauche, et que, dans une heure, elle aurait entièrement passé et serait prête. « Eh bien! moi, je suis prêt, dit l'Empereur; j'ai donc une heure sur eux, et, puisqu'ils en veulent, je vais leur en donner; c'est d'ailleurs aujourd'hui l'anniversaire de Marengo. »

Enfin l'armée russe avait achevé de s'entasser dans l'espace renfermé par le coude de la rivière : à la gauche étaient trois divisions sous les ordres de Bagration, placées un peu en avant de Friedland, ayant leur gauche appuyée à l'Alle et la droite au ruisseau du moulin qui partage la plaine en deux parties à peu près égales. La droite, sous Gortchakow, également forte de trois divisions, avait sa gauche au ruisseau et s'étendait par sa droite jusqu'à l'Alle; les deux tiers de la cavalerie couvraient la plaine jusqu'à Henrichsdorf; le reste était à l'aile gauche. Les ponts que Benningsen avait fait jeter sur l'Alle, par lesquels l'armée russe avait passé et qui étaient sa seule retraite, étaient placés derrière sa gauche.

Un moment suffit à Napoléon pour combiner son plan d'attaque : se jeter sur la gauche des Russes, s'emparer de Friedland et des ponts, tandis qu'on se contenterait de contenir la droite, qui, s'étendant vers le nord, se trouverait coupée et renfermée par l'Alle.

L'ordre suivant, modèle de précision et de clarté, fut alors immédiatement rédigé et donné : « Le maréchal Ney prendra la droite, depuis Posthenen jusque vers Sorlack, et il appuiera à la position actuelle du général

Oudinot. Le maréchal Lannes fera le centre, qui commencera à la gauche du maréchal Ney, depuis Henrichsdorf jusqu'à peu près vis-à-vis le village de Posthenen. Les grenadiers d'Oudinot, qui forment actuellement la droite du maréchal Lannes, appuieront sensiblement à gauche pour attirer sur eux l'attention de l'ennemi. Le maréchal Lannes reploiera ses divisions autant qu'il le pourra, et, par ce ploiement, il aura la facilité de se placer sur deux lignes. La gauche sera formée par le maréchal Mortier, tenant Henrichsdorf et la route de Kœnigsberg, et de là s'étendant en face de l'aile droite des Russes. Le maréchal Mortier n'avancera jamais, le mouvement devant être fait par notre droite, qui pivotera sur la gauche.

« La cavalerie du général Espagne et les dragons du général Grouchy, réunis à la cavalerie de l'aile gauche, manœuvreront pour faire le plus de mal possible à l'ennemi, lorsque celui-ci, pressé par l'attaque vigoureuse de notre droite, sentira la nécessité de battre en retraite.

« Le général Victor et la garde impériale à pied et à cheval formeront la réserve et seront placés à Grünhof, Bothkeim et derrière Posthenen.

« La division des dragons Lahoussaye sera sous les ordres du général Victor; celle des dragons Latour-Maubourg obéira au maréchal Ney ; la division de grosse cavalerie du général Nansouty sera à la disposition du maréchal Lannes, et combattra avec la cavalerie du corps d'armée de réserve, au centre.

« Je me trouverai à la réserve.

« On doit toujours avancer par la droite, et on doit

laisser l'initiative du mouvement au maréchal Ney, qui attendra mes ordres pour commencer.

« Du moment que la droite se portera sur l'ennemi, tous les canons de la ligne devront doubler leur feu dans la direction utile, pour protéger l'attaque de cette aile » (1). Il faut ajouter à ces dispositions, que la cavalerie légère des généraux Beaumont et Colbert fut placée à la gauche sous les ordres du général Grouchy, pour l'aider à se débarrasser des Cosaques qui menaçaient ses derrières et sa gauche (2).

Cependant, à travers les grands bois qui entourent la position de Friedland, arrivaient les corps d'armée venant de Domnau. Le 8e corps d'abord vint occuper l'espace compris entre Henrichsdorf et Posthenen. En faisant entrer en ligne la division Dupas, le maréchal Mortier eut son cheval emporté par un boulet. Le maréchal Ney se plaça ensuite près du bois de Posthenen; vers les trois ou quatre heures, Victor se liait à sa gauche; enfin l'infanterie et l'artillerie de la garde arrivaient à Posthenen. On sait que le maréchal Lannes occupait le centre. L'armée française formait donc un cercle concentrique à l'armée russe acculée dans le coude de la rivière.

Comme dans les pays du Nord les jours sont extrêmement longs au mois de juillet, l'Empereur pensa qu'il pouvait donner quelque repos aux troupes avant de commencer. On en profita pour visiter les armes et s'assurer des munitions.

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, n° 12,756.
(2) *Mémoires du maréchal Grouchy*, t. II, p. 329.

Rangés autour de Napoléon, Lannes, Ney, Mortier, Victor, Oudinot, recevaient ses derniers ordres et partaient pour rejoindre leurs corps d'armée. Ney, comme on l'a dit, devait conduire la droite et commencer l'attaque. Fier de cet honneur, avide de périls, insatiable de gloire, son air respirait une telle ardeur, qu'en le voyant partir l'Empereur s'écria : « Cet homme est un lion. » Vers cinq heures, trois salves d'une batterie de vingt pièces de canon donnèrent le signal de la bataille. Le 6e corps, précédé d'une nuée de tirailleurs, s'avance en échelons par la droite. La division Marchand était en tête, suivie de la division Bisson. La cavalerie russe, ayant débordé notre droite, allait se précipiter sur nos divisions en marche, lorsque le général La Tour-Maubourg, se formant rapidement en bataille à droite, charge avec ses dragons et culbute les escadrons russes dans l'Alle et les escarpements qui la bordent. Au centre, le général Sénarmont, avec une batterie de 30 pièces, se porte audacieusement à 400 pas environ dans la plaine, en avant, et ouvre sur les Russes un feu terrible. Les feux de l'artillerie du 1er corps se concentrent également sur la gauche des Russes, qui bientôt sont attaqués par la mousqueterie de Ney, qui déjà atteignait la tête de l'étang et touchait à la ville de Friedland, lorsqu'une partie de la garde impériale russe, massée en arrière, se précipite avec intrépidité sur la division Bisson, y met le désordre, et force la division Marchand à s'arrêter. Mais le général Dupont qui était à leur gauche a vu d'un coup d'œil le danger que couraient ses anciens camarades du camp de Montreuil ; il change de direction à droite, fond sur

le flanc de la garde russe, la culbute à son tour, puis avec les troupes de Ney que le maréchal a bientôt entraînées, tous réunis, ils poussent les Russes dans la ville et sur la rivière. Benningsen tente alors de sauver son artillerie, en la faisant repasser sur la rive droite. L'infanterie qui reste, toujours plus pressée, se serre en masses confuses, au milieu desquelles notre canon fait d'horribles ravages. Le général russe essaya, dit-on, de rassembler ce qu'il avait de troupes sur la rive droite et de reprendre l'offensive, sous la protection d'une batterie de 50 pièces de canon. Mais la tâche était devenue impossible ; tout ce qui était sur la rive gauche, incessamment poussé par les troupes de Ney et de Victor, était dans le désordre, la confusion la plus complète, et ce fut avec grande peine que Bagration, faisant passer l'Alle aux débris de son infanterie, se retira, après avoir mis le feu à la ville et fait incendier les ponts. Tandis que cette terrible lutte avait lieu à notre droite et se terminait par la destruction de la gauche des Russes, notre centre et notre gauche combattaient la droite de l'armée russe, mais ne la poussaient pas ; la laissant même s'engager sur la route de Kœnigsberg, ils se contentaient de la tenir en échec, pendant que l'œuvre de destruction se préparait et s'accomplissait à leur gauche. Averti, mais trop tard, de ce désastre par les flammes de Friedland et des ponts incendiés, Gortchakow se rabat en hâte sur la ville; une de ses divisions y pénètre, et là, une lutte s'engage avec nos soldats. Pendant que Gortchakow poussait toujours en avant, pensant trouver encore des ponts qui étaient déjà détruits, Lannes, Mortier, char-

gent avec fureur, les grenadiers d'Oudinot se précipitent à la baïonnette ; les Russes luttent en désespérés : ils surent mourir. Grand nombre périt dans l'Alle, d'autres la traversèrent à la nage et parvinrent même à faire passer leurs canons. La cavalerie de leur aile droite put se retirer, en descendant la rive gauche de la rivière.

La nuit était close, les derniers bruits de la terrible bataille se taisaient peu à peu, et les lueurs de l'incendie éclairaient çà et là, dans la ville et aux abords des ponts, d'effroyables scènes de carnage ; l'armée russe était détruite, et ses faibles débris se hâtaient de fuir du côté de Wehlau.

Ce fut le lendemain qu'on put juger de l'effroyable boucherie. Dès la pointe du jour, l'Empereur, avant que ses soldats ne fussent réveillés, parcourut le champ de bataille, « l'un des plus horribles qu'on pût voir, » suivant sa propre expression. Les carrés étaient marqués par des cadavres encore rangés, l'emplacement des batteries par les chevaux morts : c'était dans un espace qui n'avait pas plus de 500 mètres de côté (250 toises) qu'étaient surtout entassées les victimes. Les Russes y avaient laissé en tués ou blessés près de 18,000 hommes, et les Français de 8 à 9,000 ; 80 pièces de canon, 20,000 prisonniers étaient en notre pouvoir. Quelques personnes ont prétendu qu'on aurait pu faire plus encore, si les 40 escadrons qui étaient à notre aile gauche avaient été lancés dans la soirée même à la poursuite de l'ennemi, et on regretta l'absence de Murat. En tout cas, les ponts étant détruits, cette poursuite n'eût pu *avoir lieu que* sur la rive gauche de l'Alle. Le fait

est que les Russes prirent douze heures d'avance, et que dans leur fuite rapide, ayant atteint la Prégel à Wehlau dans la matinée du 15, ils purent la passer sans être inquiétés.

La nouvelle de la défaite de l'armée russe étant arrivée à Kœnigsberg, le corps prussien du général Lestocq et la division russe de Kamenski se hâtèrent de se retirer. Murat avec sa cavalerie se rabattit sur Tapiau, et le maréchal Soult entra dans Kœnigsberg. Ce qu'on y trouva en ressources de toutes espèces était immense : il y avait de quoi nourrir l'armée pendant trois ou quatre mois. Le maréchal Davout, ayant passé la Prégel, se dirigea sur Labiau, dans l'intention de couper au général Lestocq la route de Tilsitt. La cavalerie du général Marulaz ramassa 2 à 3,000 prisonniers dans la forêt de Boum, mais on ne put empêcher la jonction des Prussiens avec l'armée russe.

Le gros de l'armée française était précédé par la cavalerie de Murat qui l'avait rejoint. Victor le soutenait immédiatement ; puis venaient Lannes, Mortier et la garde.

On atteignit encore l'arrière-garde des Russes à Popetiken : ce fut la dernière fois ; ils passèrent le Niémen à Tilsitt et ne parurent plus. Le prince Bagration, après avoir quitté la ville, fit incendier les ponts. Le 19 juin, Murat y pénétrait.

Tandis que le gros de l'armée avait ainsi poursuivi sa route sur Tilsitt, le maréchal Ney avait reçu à Wehlau l'ordre de se porter à droite pour couvrir le flanc de l'armée. Le général Colbert pénétra dans Insterbourg où *étaient des magasins* considérables.

Le 18, ayant fait une marche forcée, il arriva à cinq heures du soir à Gumbinnen, surprit l'ennemi, s'empara d'un parc d'artillerie, de munitions considérables, et ramassa près d'un millier de prisonniers.

Le maréchal Ney, s'étant établi à Gumbinnen, poussa ses avant-postes sur Stalluponen, Scherwerod, Neustadt et Kowno, sur la route de Wilna. On vit encore quelques Cosaques; parmi eux étaient des Kalmouks et des Baskirs ayant des arcs, des flèches, et portant des carquois. Nos soldats s'en amusaient beaucoup, et les appelaient des *Cupidons*.

L'armée française avait atteint la limite extrême de sa course. Avec les carquois et les flèches des Baskirs apparaissait un autre monde : allions-nous encore y pénétrer ? Vingt mois nous avaient bien suffi pour parcourir dans tous les sens la vieille Europe, laissant derrière nous l'Autriche et la Prusse vaincues ; la Russie elle-même allait demander merci.

Le 19 juin, Murat venait d'entrer à Tilsitt, lorsqu'un parlementaire envoyé par le prince Bagration lui remettait la lettre suivante qu'il venait de recevoir du général en chef Benningsen :

« *A Son Excellence M. le prince Bagration.*

« 19 juin 1807.

« Mon Prince,

« Après les flots de sang qui ont coulé ces jours derniers, dans des combats aussi meurtriers que souvent répétés, je désirerais de soulager les maux de cette guerre destructive en proposant un armistice, avant

que d'entrer dans une lutte, dans une guerre nouvelle, peut-être plus terrible encore que la première. Je vous prie, mon Prince, de faire connaître aux chefs de l'armée française cette intention de ma part, dont les suites pourraient peut-être avoir des effets d'autant plus salutaires qu'il est déjà question d'un congrès général, et pourraient prévenir une effusion inutile de sang humain.

« Vous voudrez bien me faire parvenir ensuite les résultats de votre démarche, et me croire avec la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, mon Prince, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur (1).

« B. BENNINGSEN. »

Quelques heures après, Napoléon entrait dans Tilsitt.

(1) Archives du dépôt de la guerre.

CHAPITRE XXXI

Savary. — M. de Talleyrand à Kœnigsberg. — A quoi bon passer le Niémen? — Napoléon, Alexandre désirent la paix. — Armistice. — Entrevue sur le Niémen. — Le radeau de Tilsitt. — Entente des deux souverains. — Courtoisie de Napoléon. — L'empereur Alexandre à Tilsitt. — Arrivée du roi de Prusse. — La reine Louise. — Conclusion du traité. — Dures conditions imposées à la Prusse. — Alliance entre l'empereur de Russie et l'empereur des Français. Leurs projets. — Traité de Tilsitt.

« Si la paix n'est pas faite dans quinze jours, disait Savary à M. de Talleyrand, qui se rendait à Tilsitt, l'Empereur passe le Niémen. — Eh! à quoi bon passer le Niémen? » répondit celui-ci. Cet *à quoi bon*, dit du ton le plus flegmatique, était bien fait, il faut en convenir, pour couper court à tous les rêves dont se repaissaient alors les imaginations. On avait accompli des prodiges, on en rêvait de nouveaux, sans bien se rendre compte de la situation. Le *à quoi bon* de M. de Talleyrand était la froide réalité des choses, à côté du songe. « Eh! qu'aller chercher derrière ce fleuve? ajoutait-il; il faut que l'Empereur abandonne ses idées sur la Pologne, cette nation n'est propre à rien, on ne peut organiser que le désordre avec elle; nous avons un autre compte



bien autrement important à régler, voici une occasion favorable d'en finir avec ceux-ci (1), il ne faut pas la laisser échapper » (2).

Napoléon était au reste dans les mêmes sentiments, tout du moins porte à le croire. Dans ses lettres confidentielles à l'Impératrice, à ses frères, à Cambacérès, à Fouché, il ne cesse de répéter que Friedland doit mettre fin à la querelle, que c'est un dénouement, et il est facile de voir qu'il est heureux de sortir d'une situation dont il appréciait mieux que personne les difficultés et les périls.

L'empereur Alexandre avait aussi beaucoup de motifs pour désirer la paix. Il était irrité contre l'Angleterre qui l'avait abandonné, et mécontent de l'Autriche qui ne l'avait pas aidé. Il avait fait assez de sacrifices pour un allié entièrement dépouillé et dont il n'avait plus rien à attendre ni même à espérer. Ses débuts à la guerre n'avaient pas été heureux; toutefois la dernière lutte avait été assez disputée, assez honorable même, pour que son amour-propre et celui de son peuple ne fussent pas engagés, et qu'il lui fût alors permis de s'arrêter et de ne pas jouer plus longtemps la fortune de la Russie contre son redoutable rival. On convint donc facilement d'un armistice, et bientôt une entrevue fut décidée entre les deux Empereurs.

Jamais souverains plus grands par la puissance ou par le génie ne s'étaient ainsi réunis pour discuter leurs intérêts. L'événement était donc grand par lui-même,

(1) M. de Talleyrand faisait allusion à la question d'Espagne.

(2) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. III, p. 119.

et tel que le monde n'en avait pas encore vu de semblable. Les circonstances devaient d'ailleurs l'entourer de cet éclat qui séduit la foule et frappe les imaginations.

Dans la carrière de Napoléon, tout prend une forme inusitée, imprévue. Après Austerlitz, c'était à son bivouac qu'il avait reçu l'empereur d'Allemagne; ici c'est sur un fleuve, limite de l'empire de Russie, sur un radeau, *le radeau de Tilsitt,* qu'il reçoit Alexandre.

Napoléon fit donc construire sur le Niémen un radeau isolé au milieu du fleuve : sur le radeau était un pavillon surmonté des aigles de France et de Russie, formant salon destiné aux deux Empereurs. A côté, était un autre radeau, également avec pavillon, destiné à leur suite.

Le 22 juin, sur chacune des rives, étaient rangées sur trois lignes la garde impériale française et la garde impériale russe.

Les deux Empereurs quittèrent en même temps les bords du fleuve : Napoléon était accompagné du grand-duc de Berg, du prince de Neufchâtel, du maréchal Bessières et de Duroc. Alexandre était suivi du grand-duc Constantin, du général Benningsen, du général Ouvarow et du prince Labanof. Le canot de Napoléon, conduit par les marins de la garde, arriva le premier; l'Empereur monta sur le radeau, et, traversant le salon, vint ouvrir la porte par laquelle devait entrer Alexandre, arrivant de l'autre côté. Les deux souverains s'embrassèrent, aux acclamations des deux armées. « Je hais les Anglais autant que vous, dit Alexandre, et suis prêt à vous seconder dans tout ce que vous entrepren-

drez contre eux. » Il exprimait ainsi son ressentiment contre le cabinet britannique, et dès les premiers mots attirait à lui Napoléon, qui lui répondit : « S'il en est ainsi, tout s'arrangera facilement, et la paix est faite. »

En une heure de conversation, les deux souverains s'entendirent sur les bases principales du traité. Comme nous l'avons dit, tous les deux avaient hâte d'en finir, et, beaucoup de motifs les rapprochant, ils se faisaient mutuellement des avances. Quelque grand que fût Napoléon, la pensée d'une intimité avec un souverain de vieille souche, et l'un des plus puissants du monde, flattait son orgueil, et j'oserais dire, ce qui serait plus exact, ses sentiments de parvenu : il est certains prestiges dont ne s'affranchissent même pas les esprits les plus fermes. De l'autre côté, Alexandre avait trop d'intelligence, un esprit trop élevé, était d'une nature trop distinguée, trop sensible, pour ne pas subir, dans de certaines limites, l'ascendant de la gloire et du génie de l'homme extraordinaire, qui venait de s'arrêter victorieux sur le seuil de son empire et lui tendait la main. Quant à Napoléon, c'était d'ailleurs avec toute la courtoisie possible qu'il faisait ces avances.

Une partie de la ville de Tilsitt fut neutralisée. Alexandre vint s'y établir avec un bataillon de sa garde. Napoléon, avec tous les soins les plus minutieux de l'hospitalité, avait fait préparer une maison pour le recevoir; il avait fait meubler sa chambre, envoyé son nécessaire en vermeil, et un de ces petits lits en fer, à rideaux de soie verte, dont il se servait en campagne. On avait enfin pourvu à tous les détails d'un service

digne d'un souverain : cuisiniers, valets de pied, rien n'y manquait.

Des plénipotentiaires furent nommés pour suivre les détails du traité : du côté de la France, M. de Talleyrand ; pour la Russie, le baron de Budberg.

Le lendemain du jour de l'entrevue des deux Empereurs arriva le roi de Prusse. Homme d'honneur, honnête homme, souverain estimable, Frédéric-Guillaume s'était cependant laissé entraîner depuis 1805 à une politique étroite, ambiguë, pour ne pas dire perfide, qui lui avait attiré le blâme de toute l'Europe.

Il venait traiter de la paix, et la défaite l'avait mis à la discrétion du vainqueur. Entièrement dépossédé, il ne lui restait plus que Mémel et quelques lambeaux de territoire. Il allait enfin se trouver placé entre Napoléon fort mal disposé, pour ne pas dire irrité contre lui, et Alexandre son allié, tout prêt à l'abandonner. Sa position était d'autant plus difficile, que Frédéric-Guillaume n'avait ni dans l'esprit, ni dans les manières, cette désinvolture, cette aisance qui dissimule les embarras intérieurs.

Les trois souverains se promenaient presque tous les jours à cheval. Le roi de Prusse, ou se faisait attendre, ou restait en arrière, et sa gaucherie contrastait avec l'élégance d'Alexandre et la dignité de Napoléon. Sa tristesse, son air morose gênaient les autres souverains. Ainsi, après le dîner qui avait toujours lieu chez l'empereur des Français, sous prétexte d'affaires, Napoléon et Alexandre se retiraient, sauf à se rencontrer quelques moments après chez l'un ou chez l'autre.

C'était alors dans de longues et intimes conversa-

tions que Napoléon exerçait sa séduction sur l'esprit du jeune czar, lui entr'ouvrant les horizons d'une politique qui leur partageait l'Europe, sinon le monde.

Aussi le roi de Prusse, dans son isolement et sa tristesse, écrivait-il au roi de Suède : « Immédiatement après l'armistice, mon allié a conclu la paix pour lui seul. Ainsi abandonné et laissé sans secours sur le théâtre de la guerre, je me vois forcé, quelque pénible que cela soit pour moi, de signer la paix, quoique les circonstances en aient rendu les conditions dures et accablantes » (1).

Après quelque hésitation, il avait fait venir la reine pour tâcher d'obtenir de meilleures conditions; l'empereur des Français l'avait envoyé chercher dans ses voitures. La reine Louise avait une réputation méritée de beauté, de grâce et d'esprit. Elle avait ardemment poussé à la guerre, et Napoléon, en parlant d'elle dans ses bulletins, avait trop souvent oublié les égards qu'on doit à une femme, à une reine, même à une ennemie. Le rapprochement devait donc être difficile; mais la reine comptait sur son habileté, sur le charme de sa beauté, sur sa coquetterie même : elle se trompait. Elle l'embarrassa parfois, mais, bien qu'il la trouvât spirituelle, elle ne le séduisit point. Napoléon était de l'avis du Chrysale de Molière (2) : les femmes faisant de grandes phrases et visant à l'effet, ne lui plaisaient point. « Je n'aime que les femmes douces et simples, » disait-il. Parlant, à Sainte-Hélène, de sa première entrevue

(1) *Mémoires d'un homme d'État*, t. IX, p. 425.
(2) *Les Femmes savantes*.

avec la reine : « Elle me reçut, racontait-il, comme mademoiselle Duchesnois (1) dans la Chimène du Cid, renversée en arrière, criant justice. » Avec plus de simplicité, la reine Louise eût peut-être réussi. Napoléon voulant en finir, ses instances n'eurent d'autre effet que de hâter la conclusion du traité.

Lorsqu'elle apprit qu'il était signé, elle ne voulait plus revoir Napoléon ; enfin, sur les prières d'Alexandre, elle consentit à venir dîner avec les souverains. Lorsqu'elle partit, Napoléon la reconduisit jusqu'au bas de l'escalier ; la reine alors, lui prenant la main, la serra et lui dit : « Est-il possible que j'aie eu le bonheur de voir d'aussi près l'homme du siècle et de l'histoire, et qu'il ne me laisse pas la liberté et la satisfaction de pouvoir l'assurer qu'il m'a attachée pour la vie ! — Madame, je suis à plaindre, répondit l'Empereur, c'est un effet de ma mauvaise étoile. » Puis ils se quittèrent ; la reine se jeta en sanglotant dans sa voiture (2). Qui oserait affirmer que ces larmes n'ont été pour rien dans nos douleurs de 1815 et dans celles bien autrement poignantes du moment où j'écris (3)?

Napoléon a dit depuis que si la reine de Prusse était arrivée plus tôt à Tilsitt, elle eût pu exercer une influence sur les négociations. A-t-il voulu atténuer par ces paroles le mauvais effet produit par sa rigueur à l'égard de la reine? Aurait-elle eu en effet quelque influence en arrivant à Tilsitt dès le début des négociations? C'est fort difficile à dire.

(1) Actrice célèbre du Théâtre-Français.
(2) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 311.
(3) Octobre 1870.

Le traité débutait ainsi : « L'empereur des Français, par considération pour son auguste allié l'empereur de toutes les Russies, consent à rendre au roi de Prusse une partie de ses États. » Tout ce qui avait été acquis depuis Frédéric, à l'exception de la Silésie, lui était enlevé. Sur une population de dix millions environ d'habitants, on lui en prenait plus de quatre millions. Si les conditions étaient dures, la forme était outrageante. Ainsi, l'Empereur ne traitait pas même directement avec le roi de Prusse, c'était avec l'empereur Alexandre et à sa considération qu'il accordait de telles conditions.

Il faut le dire, cette affaire de la Prusse, déjà si sérieuse, si difficile au point de vue politique, se compliquait encore par l'irritation des personnes. Napoléon avait voulu d'abord se faire du roi de Prusse un allié puissant; il n'avait jamais rencontré en lui qu'un allié douteux, acceptant les avantages qui lui étaient offerts, mais nourrissant toujours une inimitié qui finit par éclater, et la guerre fut moins dirigée contre la puissance française que contre Napoléon. C'était l'homme de la Révolution, l'intrus sur un trône, que poursuivait le parti de la cour animé par la reine. Depuis les désastres d'Iéna jusqu'au lendemain d'Eylau, Napoléon, toujours convaincu de la nécessité de l'existence de la Prusse, avait plusieurs fois offert la paix ; mais Frédéric-Guillaume la repoussant toujours, et préférant se laisser enlever jusqu'au dernier lambeau de ses États, Napoléon s'était vu forcé d'entrer dans d'autres voies et de faire ce qu'il n'eût pas voulu.

De là l'irritation qui se créa entre ces deux hommes,

et qui ne fit que s'accroître, lorsqu'ils furent en présence, par la gaucherie du roi, parfois maladroit dans son langage, et incapable de traiter lui-même ses affaires. Aussi est-ce surtout à partir de cette époque qu'on remarque dans les paroles de Napoléon une amertume de langage qui contraste d'une manière singulière avec le ton plein d'élévation et de convenance des lettres qu'il avait jusque-là adressées à Frédéric-Guillaume, et de là enfin la manière dure et méprisante dont il traita la Prusse, et qui sema dans ce pays les germes d'une implacable haine contre lui et les Français.

En outre des provinces qu'elle perdait, la Prusse avait à payer d'énormes contributions, 600 millions, et l'occupation française, qui devait durer d'abord jusqu'au 1er octobre, se prolongea beaucoup plus : le but de Napoléon était de la mettre dans l'impuissance de lui nuire. On a dit qu'il eût mieux valu la détruire tout à fait, ou tout au contraire en faire cette grande puissance intermédiaire entre la Russie et l'Allemagne, qu'il avait conçue d'abord, et se l'attacher.

La détruire ? Alexandre aurait-il pu se prêter au dépouillement complet, absolu de son allié ? D'ailleurs le soulèvement n'eût-il pas été général ? La refaire plus grande et plus puissante, en lui adjoignant une partie de la Pologne ? Le même Alexandre eût-il été de cet avis ? Quant à Napoléon, il ne se serait pas fait pour cela un ami de la Prusse : il y avait déjà trop de haine entre les personnes, entre les peuples.

Le traité avec la Russie était loin de présenter de semblables difficultés. D'abord il n'était point question de territoire : à peine un lambeau, une rectification de

frontière à Bayalitch, que se fit accorder Alexandre aux dépens de son allié. Pour Napoléon, ce qu'il voulait, c'était un allié contre l'Angleterre, un allié pour son blocus continental, et c'est ce que lui avait offert Alexandre dès les premiers mots.

L'empereur de Russie reconnaissait Joseph comme roi de Naples, Louis comme roi de Hollande, et Jérôme comme roi de Westphalie, royaume que Napoléon créait aux dépens des provinces enlevées à la Prusse et d'une partie de la Hesse. Plus tard il devait y joindre le Hanovre, mais il le réservait encore pour se ménager des rapprochements avec l'Angleterre. Son but, en créant ce royaume pour le plus jeune de ses frères auquel il fit bientôt épouser la princesse Catherine de Wurtemberg, fille du roi, était de fortifier la confédération du Rhin que reconnaissait également l'empereur Alexandre.

Des provinces polonaises annexées à la Prusse, lors du partage de 1792, fut formé le grand-duché de Varsovie ; il fut donné au roi de Saxe, qui resta l'allié fidèle de Napoléon jusqu'à la fin.

Jusqu'ici, il n'y avait que la reconnaissance de faits accomplis ou qui allaient l'être ; mais par des articles plus ou moins secrets, les deux souverains qui, la veille encore, combattaient avec acharnement, épris tout d'un coup d'une confiance mutuelle, enivrés de leur puissance, et se voyant pour ainsi dire les seuls maîtres du monde, essayèrent d'en disposer, poursuivant l'un et l'autre le but principal de leurs désirs.

C'était d'abord un traité d'alliance offensive et défensive, ayant pour objet l'Angleterre et la Turquie. L'empereur de Russie devait d'abord offrir sa médiation à

l'Angleterre pour traiter avec la France. Si l'Angleterre n'acceptait pas, ou si ayant accepté elle n'avait pas, au 1er novembre, consenti à conclure la paix, en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances devaient jouir d'une égale et parfaite indépendance sur les mers, et en restituant toutes les conquêtes faites sur la France et sur ses alliés depuis 1805, ou tout au moins fait une réponse satisfaisante, la France et la Russie sommeraient en commun les cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne de fermer leurs ports aux Anglais, et de déclarer la guerre à l'Angleterre (1).

C'était la paix, ou le blocus continental s'étendant à toute l'Europe : tel était le dilemme. Ces clauses contenaient d'ailleurs la juste revendication d'un droit au profit de tous, contre l'abus de la force ; enfin les conditions offertes à l'Angleterre n'étaient pas exorbitantes, le Hanovre devant entrer en compensation des cessions qu'elle ferait.

Il serait difficile de parler en termes semblables de la partie du traité relatif à la Turquie. Napoléon, entraîné par son nouvel allié, abandonnant la politique traditionnelle de la France, celle que lui-même avait jusqu'alors poursuivie, consentait au démembrement de l'empire turc. Pendant les négociations de Tilsit, était arrivée la nouvelle d'une révolution qui venait de renverser le sultan Sélim.

Napoléon avait été séduit par les qualités de Sélim et avait voulu s'en faire un appui. Ainsi que nous l'avons vu, il lui avait envoyé un ambassadeur intelli-

(1) Voir Garden, *Histoire générale des traités de paix*, t. X, p. 36.

gent, énergique, qui avait fait sortir pour un moment les Turcs de leur torpeur. Malgré son habileté, Sébastiani ne put éviter la catastrophe. Cette révolution soudaine, la chute d'un homme sur lequel on avait fondé des espérances, ce souverain déposé par son neveu et bientôt étranglé, sur l'anathème d'un vieux mufti, semblaient démontrer qu'il n'y avait aucun fonds à faire sur un pareil gouvernement ; du moins tels sont les motifs qu'on a mis en avant pour justifier ou du moins atténuer le changement si rapide de Napoléon à l'égard de l'empire ottoman, et voici la stipulation à laquelle il souscrivait : « Si par suite des changements qui viennent de se faire à Constantinople, la Porte n'acceptait pas la médiation de la France, ou si après l'avoir acceptée elle n'avait pas conduit à un résultat satisfaisant, la France ferait cause commune avec la Russie contre la Porte-Ottomane, et les hautes parties contractantes s'entendraient pour soustraire les provinces de l'empire ottoman en Europe, la ville de Constantinople et la province de Roumélie exceptées, au joug et aux vexations des Turcs. »

Oui, tout était abandonné, sauf Constantinople, cette reine des capitales, joyau tel qu'on n'ose pas y toucher, de peur d'avoir à se le disputer.

On a pensé que, par d'autres articles, les détails mêmes du partage étaient réglés. Il semble prouvé qu'il n'y a pas eu d'articles écrits, mais il y avait eu des entretiens dans lesquels les deux souverains avaient examiné bien des éventualités, sondé bien des horizons, discuté bien des hypothèses, et, dans la suite, il arriva à Alexandre et à Napoléon, en y faisant allusion, de lais-

ser pénétrer quelques-uns des mystères de leurs conversations intimes. Toutefois il est certain que, pendant quelque temps, la pensée de Napoléon s'est arrêtée sur cette question du partage de l'empire ottoman.

Dans sa correspondance avec son ambassadeur Sébastiani, et avec Marmont qui commandait en Dalmatie, il les charge de prendre des renseignements, d'examiner quelles seraient les meilleures combinaisons de partage, ce qui devrait échoir à la France et à la Russie. Mais rien de cela n'était dans le traité de Tilsitt.

D'autres articles enfin, dont je n'ai pas encore parlé, stipulaient la cession des bouches du Cattaro à l'empire français, la reconnaissance de Joseph comme roi de Sicile ; Ferdinand de Naples devait avoir en compensation l'île de Candie et les îles Baléares.

Maintenant, si nous considérons le traité de Tilsitt et la situation dans leur ensemble, nous voyons Napoléon à l'apogée de sa force et de sa puissance. L'édifice est immense : à sa base, ce grand empire français, la France dans sa plénitude jusqu'au Rhin ; puis s'y ajoutent l'Italie, la Hollande, et au centre la confédération du Rhin. Du haut de ce trône qui domine l'Europe, il tend sa main au puissant empereur de Russie, et tous deux s'entendent pour fermer les ports du monde à l'Angleterre, le seul rival qui soit encore debout devant Napoléon. Tout cela est prodigieux de fortune et de génie. Mais lorsqu'on considère tout cet échafaudage de puissance, ne fait-il pas l'effet de ces fragiles monuments, dont le moindre dérangement d'équilibre cause la ruine ?

Sur quoi cet édifice était-il fondé ? Sur le succès, sur

la victoire. Trouvait-il son appui dans l'intérêt des peuples, dans l'esprit, les sentiments des souverains? Et ces 10 millions d'Allemands en quelque sorte retournés contre eux-mêmes! N'y avait-il pas là quelque chose contre nature, portant en soi-même son germe de destruction? Et pour parler plus particulièrement du traité de Tilsitt, cette Prusse humiliée, ruinée, vaincue mais non soumise, n'allait-elle pas devenir un foyer de haine et de vengeance?

La création du grand-duché de Varsovie était loin de satisfaire aux espérances des Polonais. Enfin, si l'empereur Alexandre, sous l'influence des circonstances présentes, entraîné, ébloui, s'abandonnant à Napoléon, faisant alliance avec lui, une partie de la nation russe se trouvait blessée dans sa dignité par ce prompt revirement, et la nation tout entière voyait ses intérêts compromis par la rupture des relations commerciales avec l'Angleterre.

Napoléon eût-il pu agir différemment à Tilsitt? Qu'on le remarque: les guerres de 1800, 1805, 1806 et 1807 furent pour lui des guerres défensives; il fut dominé par les faits, entraîné par les conséquences naturelles des choses, si l'on veut, par la fortune, par le destin.

CHAPITRE XXXII

Le général Colbert à Prenn. — Fêtes données à Tilsitt. — La paix. — Cantonnements de l'armée française. — Auguste Colbert à Varsovie. — Le 10e de chasseurs est rappelé en France. — Aides de camp du général Colbert. — Discours de l'Empereur au Corps législatif. — Lettre de Napoléon à Alexandre. — Le général Marmont à Auguste Colbert. — Napoléon crée une noblesse. — Etiquette de la cour impériale. — Déjeuners de l'Empereur. — Monge. — La grappe de raisin. — L'École polytechnique. — L'impératrice Joséphine. — Spontini. — *La Vestale.* — La peinture en 1808. — David. — Gros. — Gérard. — Girodet. — Prud'hon. — Progrès des sciences mathématiques et naturelles. — Laplace. — Lagrange. — Berthollet. — Cuvier. — Geoffroy Saint-Hilaire. — Aspect de l'avenir. — L'Espagne. — Le Portugal. — Auguste Colbert repart pour la Silésie.

Pendant que se débattaient ces grands intérêts, que les deux souverains donnaient cours aux rêves de leur ambition, l'armée française, dispersée dans ses cantonnements, attendait la nouvelle d'une paix conquise par ses rudes travaux.

Le général Colbert occupait avec sa cavalerie quelques petits villages sur la route de Wilna, lui-même était établi à Prenn au bord du Niémen. Tous, officiers et soldats, prêtaient avec avidité l'oreille aux moindres

échos qui leur arrivaient de Tilsitt. Tout leur paraissait merveilleux, ou bien excitait leur surprise : c'était l'entrevue des deux Empereurs sur le radeau, puis l'intimité qui s'était établie entre eux, leurs promenades à cheval ; le triste rôle du roi de Prusse était aussi l'objet des conversations. Un autre jour, ils apprenaient les fêtes que se donnaient tour à tour les deux gardes impériales, fêtes où la confiance, l'abandon, la gaieté étaient telles, que les officiers échangèrent un jour leurs uniformes. Les avances mutuelles que se faisaient le grand-duc Constantin et Murat contribuaient beaucoup à cet entrain. Enfin, on racontait que l'empereur Napoléon passant en revue la garde russe, prenant sa croix de la Légion d'honneur, l'avait donnée au grenadier russe qui était à la droite du premier rang de la garde, en lui disant : « Tu te souviendras que c'est le jour où nous sommes devenus amis, ton maître et moi. » Puis l'empereur Alexandre avait également décoré de sa main un soldat de notre garde.

Enfin arriva la grande nouvelle : « La paix est signée ! » « C'est une affaire bâclée, écrivait mon père à Paris ; cet hiver, ou peut-être cet automne, nous nous reverrons ; ainsi, gaieté et espérance ! » Ce cri de joie était au reste celui qui s'échappait de tous les cœurs. Il y avait vingt mois que la grande armée était partie pour Austerlitz, dix mois qu'elle avait commencé la guerre de Prusse et celle de Pologne, et en supposant que les héros ne se fatiguent pas de la gloire, toujours est-il qu'il y a place dans leurs cœurs pour d'autres sentiments. Enfin, l'absence n'est-elle pas un sacrifice de tous les instants ? L'homme de guerre jette chaque jour

sa vie à travers les dangers et la gloire; sans y penser, il brave la mort, il ne saurait braver l'absence.

Ce qu'ils saluaient donc dans la paix, c'était le retour; et cependant, pour le plus grand nombre, ce retour devait encore se faire attendre plus d'une année, comme nous le verrons, jusqu'à l'entier payement des contributions de guerre imposées à la Prusse.

Les différents corps de la grande armée furent donc répartis dans la Prusse proprement dite, en Silésie, en Poméranie, sur les côtes de la Baltique, depuis l'Oder jusqu'au Weser, en Hanovre, en Westphalie et sur le Rhin. Tous ces corps d'armée conservèrent leur organisation. Dans les premiers jours de juillet, l'armée, abandonnant ses positions de guerre, se mit en marche pour ses nouveaux cantonnements.

Mon père laissa filer ses régiments, qui avaient deux cent soixante lieues à faire pour gagner les rives de l'Oder, et prit sa route par Varsovie, qui piquait sa curiosité. Il y a en effet, dans tout ce qui touche à la Pologne, quelque chose qui attire : le souvenir de sa grandeur et celui de ses malheurs. On est séduit par l'éclat chevaleresque de sa vaillante mais ingouvernable noblesse, par l'élégance somptueuse dont elle s'entoure et qui emprunte quelque chose à l'Asie; on est enfin attiré par la réputation d'esprit et le charme dont savent s'entourer les femmes de ce pays. Mon père retrouvait d'ailleurs à Varsovie le maréchal Davout, vieille connaissance d'Égypte. On se rappelle peut-être qu'ils étaient revenus en France sur le même navire, à travers mille aventures.

Mon père voulut rapporter de Varsovie quelques

échantillons du luxe de cette Asie, à laquelle on semble toucher. Il avait trouvé de ces beaux châles de l'Inde, qu'il connaissait depuis l'Égypte, fort peu répandus encore en France, et dont nos dames françaises faisaient le plus grand cas ; puis de ces riches étoffes aux couleurs vives, brodées d'or et de soie, qu'on fait pour les harems. Tout cela fut envoyé à ma mère ; je le conserve encore, frêles tissus qui ont survécu et survivront encore à ceux qui ont pu y attacher quelque valeur de souvenir et d'affection.

Enfin, après douze jours de route, Auguste Colbert, devançant ses régiments, arriva à Glogau en Silésie. « Dès qu'on quitte la Pologne, mandait-il, on croit être sorti du Purgatoire. Je suis dans un grand château, la vue est superbe, l'Oder coule au bas des jardins et anime le paysage. Le maître est un bon prince, la maîtresse une méchante femme. Ce n'est pas rare ; Montaigne dit, dans son chapitre des *trois bonnes femmes*, qu'on n'irait pas jusqu'à la douzaine.

« Je chasse, je me repose de mes fatigues déjà oubliées, mais ce n'est point encore ici qu'est mon paradis. »

Vers la fin d'août, le 10e de chasseurs fut rappelé en France. Mon père vit s'éloigner de lui ce régiment, qui depuis longues années était sous son commandement. Comme colonel, il l'avait conduit à Hohenlinden, puis, pendant cinq ans de paix, il avait mis tous ses soins à le former, à l'instruire, à donner aux officiers et soldats ces qualités militaires qu'ils mirent bientôt au jour, dans la campagne de 1805, au brillant combat d'Elchingen, aux intrépides charges d'Iéna, puis en Polo-

gne, aux combats de Soldau, Heilsberg, Landsberg et Guttstadt.

Dans ces drames sanglants et parfois héroïques, une âme les avait pénétrés, entraînés, celle de leur chef; confiants dans son habileté, ils lui avaient prodigué leur dévouement, et, de cet échange mutuel, était résultée une gloire commune, désormais inséparable.

Le 10e de chasseurs quittait donc son ancien colonel, son général: il ne devait plus le revoir. Mais le souvenir, l'esprit d'Auguste Colbert devait y vivre longtemps. Le 3e de hussards, qui était avec lui depuis 1805, qui avait partagé les mêmes périls, conquis la même gloire, lui restait, ainsi que le 15e de chasseurs, qui était arrivé en Pologne un peu avant le combat de Guttstadt, où il avait payé son intrépidité par des pertes nombreuses.

Quant à la portion plus intime de la famille militaire du général Auguste Colbert, ses aides de camp et officiers d'ordonnance, elle avait été fort éprouvée. A Iéna, d'Astorg et Brunel avaient été blessés, Brunel tué à Landsberg, Rodolphe de La Tour-Maubourg blessé à Guttstadt, d'Astorg encore blessé et fait prisonnier à Friedland, Alfred de La Tour-Maubourg avait remplacé Brunel. Ces jeunes hommes étaient des amis dévoués à mon père, d'ailleurs fort lié avec leurs familles.

Bien qu'il y eût une grande différence d'âge entre mon père et le général Victor de La Tour-Maubourg, déjà colonel en 1792, oncle d'Alfred et de Rodolphe, beaucoup de sympathie, une amitié réelle existait entre eux. Où cette intimité commença-t-elle? Je ne le sais pas précisément, à moins que ce n'ait été en Égypte, où le

colonel de La Tour-Maubourg arriva peu de temps avant le départ de mon père, et fut alors comme lui, pendant quelque temps, aide de camp du général Kléber.

Le général de La Tour-Maubourg était établi à Sagan, fort près de Glogau ; on voisinait donc souvent, on chassait. Les jeunes gens dont étaient entourés les généraux entretenaient une gaieté à laquelle ceux-ci se prêtaient facilement. Parmi les aides de camp et officiers d'ordonnance de M. de La Tour-Maubourg, était un parent fort rapproché de ma mère, Camille d'Aramon, tête vive, cœur dévoué, rempli d'ardeur pour son métier (1).

Mon père eut aussi la visite de son frère Édouard, le colonel du 7e de hussards. Deux jours après Friedland, il avait été blessé de plusieurs coups de lance ; ses blessures guérirent assez vite, mais il fut de ceux qui restèrent en Pologne, cantonné dans un triste village, séjour à faire regretter la guerre et les Cosaques : aussi venait-il, le plus souvent possible, se consoler près de ses amis de Silésie.

Ces privilégiés, malgré tout le pittoresque d'un beau pays de montagnes, ne tardèrent pas à trouver l'exil bien long, et d'autant plus pénible, que relégués au bout de l'Europe, loin des communications, les nouvelles de France ne leur arrivaient qu'avec une extrême lenteur. Et d'ailleurs, ayant pris part aux grands faits qui venaient de s'accomplir, ils étaient avides d'entendre le bruit de leur gloire, de savoir ce qu'on disait à

(1) En Espagne, en 1811, étant aide de camp du maréchal Suchet, il reçut sur la brèche de Tarragone une affreuse blessure qui brisa sa carrière.

Paris, ce qu'on disait en France, comment l'Empereur avait été reçu...

Peu à peu cependant, et à de longs intervalles, arrivaient les nouvelles des fêtes, des solennités par lesquelles se manifestaient les joies du triomphe, l'enthousiasme de la nation ; car ce n'était pas seulement une gloire immense, mais tout un ensemble de prospérités : le trésor grossissant, les charges publiques diminuées, l'industrie et le commerce qui se réveillaient enfin, d'incomparables travaux d'utilité générale accomplis... le mont Cenis, le Simplon s'abaissant sous des routes magnifiques, etc.

Voici dans quel langage Napoléon, à son retour, s'adressait au Corps législatif :

« Messieurs les députés des départements au Corps législatif, Messieurs les tribuns et les membres de mon conseil d'État :

« Depuis votre dernière session, de nouvelles guerres, de nouveaux triomphes, de nouveaux traités de paix ont changé la face de l'Europe politique.

« Si la maison de Brandebourg qui, la première, se conjura contre notre indépendance, règne encore, elle le doit à la sincère amitié que m'a inspirée le plus puissant empereur du Nord.

« Un prince français règnera sur l'Elbe. Il saura concilier les intérêts de ses nouveaux sujets avec ses premiers et ses plus sacrés devoirs.



« La maison de Saxe a recouvré, après cinquante ans, l'indépendance qu'elle avait perdue.

« Les peuples du duché de Varsovie, de la ville de *Dantzig*, ont recouvré leur patrie et leurs droits.

« Toutes les nations se réjouissent d'un commun accord de voir l'influence malfaisante que l'Angleterre exerçait sur le continent, détruite sans retour.

« La France est unie aux peuples de l'Allemagne par les lois de la confédération du Rhin; à ceux des Espagnes, de la Hollande, de la Suisse et des Italies, par les lois de notre système fédératif. Nos nouveaux rapports avec la Russie sont cimentés par l'estime réciproque de ces deux grandes nations.

« Dans tout ce que j'ai fait, j'ai eu uniquement en vue le bonheur de mes peuples, plus cher à mes yeux que ma propre gloire.

« Je désire la paix maritime. Aucun ressentiment n'influera jamais sur mes déterminations; je n'en saurais avoir contre une nation, jouet et victime des partis qui la déchirent, et trompée sur la situation de ses affaires comme sur celles de ses voisins.

« Mais, quelle que soit l'issue que les décrets de la Providence aient assignée à la guerre maritime, mes peuples me trouveront toujours le même, et je trouverai toujours mes peuples dignes de moi.

« Français, votre conduite dans ces derniers temps, où votre Empereur était éloigné de plus de cinq cents lieues, a augmenté mon estime et l'opinion que j'avais de votre caractère. Je me suis senti fier d'être le premier parmi vous.

« Si, pendant ces dix mois d'absence et de périls, j'ai été présent à votre pensée, les marques d'amour que vous m'avez données ont excité constamment mes plus vives émotions. Toutes mes sollicitudes, tout ce qui pouvait avoir rapport même à la conservation de

ma personne, ne me touchaient que par l'intérêt que vous y portiez et par l'importance dont elles pouvaient être pour vos futures destinées. *Vous êtes un bon et grand peuple !*

« J'ai médité différentes dispositions pour simplifier et perfectionner nos institutions.

« La nation a éprouvé les plus heureux effets de l'établissement de la Légion d'honneur. J'ai créé différents titres impériaux, pour donner un nouvel éclat aux principaux de mes sujets, pour honorer d'éclatants services par d'éclatantes récompenses, et aussi pour empêcher le retour de tout titre féodal, incompatible avec nos constitutions.

« Les comptes de mes ministres des finances et du trésor public vous feront connaître l'état prospère de nos finances. Mes peuples éprouveront une considérable décharge sur la contribution foncière.

« Mon ministre de l'intérieur vous fera connaître les travaux qui ont été commencés ou finis. Mais ce qui reste à faire est bien plus important encore : car je veux que dans toutes les parties de mon empire, même dans le plus petit hameau, l'aisance des citoyens et la valeur des terres se trouvent augmentées par l'effet du système général d'amélioration que j'ai conçu.

« Messieurs les députés des départements au Corps législatif, votre assistance me sera nécessaire pour arriver à ce grand résultat, et j'ai le droit d'y compter constamment » (1).

Beaucoup de ces choses ont été glorieusement con-

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XV, n° 13,034.

sacrées par l'histoire et la postérité; mais d'ailleurs, quelque opinion qu'on puisse avoir sur le fonds, il faut convenir qu'il y a dans ce langage une singulière magie.

L'enthousiasme était donc général, l'avenir apparaissait radieux. Quelles nations avions-nous désormais à combattre? Toutes n'étaient-elles pas vaincues? Sans doute, de pauvres mères pouvaient bien pleurer en silence, mais les douleurs de quelques-uns disparaissaient devant l'ivresse générale; et d'ailleurs, la victoire, les triomphes aident à supporter bien des sacrifices.

Sans doute aussi, des esprits chagrins et par trop investigateurs auraient pu faire remarquer qu'une partie de la prospérité financière était due aux immenses ressources que nous avions tirées des pays envahis : la Prusse seule avait fourni plus de 400 millions. Qui prévoyait alors que cette dure pression exercée sur un peuple serait la source d'une implacable haine et de terribles représailles?

Mais non : le ciel paraissait resplendissant et pur, on rêvait un long avenir de paix, et cependant de nouveaux projets roulaient déjà dans la tête du maître. Ainsi il écrivait, le 2 février, à l'empereur de Russie :

« Monsieur mon frère, le général Savary vient d'arriver. J'ai passé des heures entières avec lui pour m'entretenir de Votre Majesté. Tout ce qu'il m'a dit m'a été au cœur, et je ne veux pas perdre un moment pour la remercier de toutes les bontés qu'elle a eues pour lui, et qu'elle a pour mon ambassadeur.

« Votre Majesté aura vu les derniers discours du parlement d'Angleterre, et la décision où l'on y est de

pousser la guerre à outrance. Dans cet état de choses, j'écris directement à Caulaincourt. Si Votre Majesté daigne l'entretenir, il lui fera connaître mon opinion. Ce n'est plus que par de grandes et vastes mesures que nous pouvons arriver à la paix et consolider notre système. Que Votre Majesté augmente et fortifie son armée. Tous les secours et assistances que je pourrai lui donner, elle les recevra franchement de moi; aucun sentiment de jalousie ne m'anime contre la Russie, mais le désir de sa gloire, de sa prospérité, de son extension. Votre Majesté veut-elle permettre un avis à une personne qui fait profession de lui être tendrement et vraiment dévouée? Votre Majesté a besoin d'éloigner les Suédois de sa capitale; qu'elle étende de ce côté ses frontières aussi loin qu'elle le voudra; je suis prêt à l'y aider de tous mes moyens.

« Une armée de 50,000 hommes, russe, française, peut-être même un peu autrichienne, qui se dirigerait par Constantinople sur l'Asie, ne serait pas arrivée sur l'Euphrate qu'elle ferait trembler l'Angleterre, et la mettrait aux genoux du continent. Je suis en mesure en Dalmatie; Votre Majesté l'est sur le Danube. Un mois après que nous en serions convenus, l'armée pourrait être sur le Bosphore. Le coup en retentirait aux Indes, et l'Angleterre serait soumise. Je ne me refuse à aucune des stipulations préalables, nécessaires, pour arriver à un si grand but. Mais l'intérêt réciproque de nos deux États doit être combiné et balancé. Cela ne peut se faire que dans une entrevue avec Votre Majesté, ou bien après de sincères conférences entre Romanzof et Caulaincourt, et l'envoi ici d'un homme

qui fût bien dans le système. M. de Tolstoï est un brave homme, mais il est rempli de préjugés et de méfiances contre la France, et est bien loin de la hauteur des événements de Tilsitt, et de la nouvelle position où l'étroite amitié qui règne entre Votre Majesté et moi ont placé l'univers. Tout peut être signé et décidé avant le 15 mars. Au 1er mai, nos troupes peuvent être en Asie, et, à la même époque, les troupes de Votre Majesté à Stockholm. Alors les Anglais, menacés dans les Indes, chassés du Levant, seront écrasés sous le poids des événements dont l'atmosphère sera chargée. Votre Majesté et moi aurions préféré la douceur de la paix, et de passer notre vie au milieu de nos vastes empires, occupés de les vivifier et de les rendre heureux par les arts et les bienfaits de l'administration; les ennemis du monde ne le veulent pas. Il faut être plus grands malgré nous. Il est de la sagesse et de la politique de faire ce que le destin ordonne, et d'aller où la marche irrésistible des événements nous conduit. Alors cette nuée de pygmées, qui ne veulent pas voir que les événements actuels sont tels, qu'il faut en chercher la comparaison dans l'histoire et non dans les gazettes du dernier siècle, fléchiront et suivront le mouvement que Votre Majesté et moi aurons ordonné; et les peuples russes seront contents de la gloire, des richesses et de la fortune qui seront le résultat de ces grands événements.

« Dans ce peu de lignes, j'exprime à Votre Majesté mon âme tout entière. L'ouvrage de Tilsit règlera les destins du monde. Peut-être de la part de Votre Majesté et de la mienne, un peu de pusillanimité nous

portait à préférer un bien certain et présent à un état meilleur et plus parfait; mais puisqu'enfin l'Angleterre ne veut pas, reconnaissons l'époque arrivée des grands changements et des grands événements (1).

« NAPOLÉON. »

Tout cela, je le veux bien, resta à l'état de rêve, mais du côté de l'Espagne s'amoncelaient de gros nuages qui renfermaient la tempête.

Mon père reçut à cette époque une lettre qui montre quelle atmosphère d'ambition et d'ardeur fébrile Napoléon créait autour de lui : ce qu'il appelait le *feu sacré*. Elle est d'ailleurs d'un homme dont le rôle a été assez important, pour qu'il y ait quelque intérêt à le bien connaître. C'est Marmont dont j'ai déjà eu l'occasion de parler plus d'une fois. Sa liaison avec mon père datait d'Italie et d'Égypte.

« Zara, 24 février.

« Puisque vous ne m'avez pas oublié tout à fait, mon cher Colbert, je dois vous en remercier. En vérité, un aussi grand éloignement, une aussi longue absence et une aussi cruelle obscurité (2), mettent l'amitié à une rude épreuve; et puisque la vôtre en a triomphé, je dois savoir l'apprécier plus que jamais. J'ai bien souffert, mon cher Colbert, pendant la campagne de Pologne; et, pour se faire une idée de mes tourments, il faudrait les avoir éprouvés. Toujours est-il que je suis vieilli et

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVI, n° 13,745.
(2) Marmont avait alors trente-trois ans ; il était général en chef, gouverneur de la Dalmatie.

changé, et, qu'encore un peu, je perdrais mes facultés. C'est une terrible chose que l'inaction, lorsqu'on est dévoré du désir de faire, lorsque tout le monde prend sa part d'événements si extraordinaires et si merveilleux : l'avenir me dédommagera peut-être; fasse le ciel que vos prévisions et mes espérances ne soient pas encore une de ces brillantes illusions dont j'avais si vainement rempli mon imagination. Adieu, mon cher Colbert, pensez à moi, aimez-moi, écrivez-moi lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire, et croyez à la sincérité des sentiments de la vive amitié que je vous ai vouée. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« Marmont. »

Enfin, mon père ayant obtenu un congé depuis longtemps impatiemment attendu, partit pour Paris, où il arriva vers la fin de février. Après seize mois d'absence, il retrouvait ceux qu'il aimait, la réalité de ce qui semblait n'être plus qu'un rêve qui n'avait cessé de remplir sa pensée. Je vois dans sa correspondance ses préoccupations de chaque jour, ses inquiétudes, ses espérances, où se peignent si bien la tendresse du père et l'affection du mari.

Lorsque Auguste Colbert arriva à Paris, il trouva la société en voie de transformation : ce qui pouvait rester de la République, de l'esprit d'égalité, qui semblait avoir été la plus chère conquête de la Révolution, s'effaçait chaque jour et était remplacé par les formes et les usages monarchiques.

De vieux républicains disparaissaient sous les titres de prince, de duc, de comte; le sans-culotte Augereau

était devenu duc de Castiglione : c'était un nom de victoire, et le ridicule que pouvait avoir l'homme disparaissait sous la gloire du soldat.

Une pensée poursuivait sans cesse Napoléon : « Nous n'avons rien fondé, disait-il, la Révolution a tout réduit à l'état de grains de sable, que le moindre vent soulève » (1). Il ne pensait pas qu'un trône pût s'établir sur le sable mouvant de la démocratie.

Il avait donc voulu créer une noblesse, la rendre éclatante par les illustrations qu'elle renfermerait, et qui ne rappelleraient que des souvenirs de gloire ou des services rendus.

Voulant développer en elle les instincts de fixité et d'esprit de conservation que faisaient déjà naître les intérêts de position, il voulut y joindre ceux que créeraient la fortune et de grandes propriétés territoriales.

Tel était le corps que Napoléon voulait interposer entre la souveraineté et les masses populaires, espérant par là trouver des conditions de stabilité pour son œuvre.

Déjà, dans les années précédentes, il avait fait dans l'ordre civil plusieurs princes : Cambacérès, Lebrun, Talleyrand; Bernadotte et Berthier furent aussi nommés princes. En 1808, il créa ducs la plupart des maréchaux. On a vu que Lefebvre avait été le premier nommé duc de Dantzig. Pour la plupart, le duché était attaché à un nom de bataille. Ainsi, Masséna fut duc de Rivoli,

(1) *Opinions de Napoléon exprimées au Conseil d'État*, recueillies par Pelet de la Lozère, p. 154 à 159.

Lannes duc de Montebello, Ney duc d'Elchingen, Davout duc d'Auerstaedt. Pour les autres, le nom de leur duché était emprunté au pays où des dotations leur étaient données : ainsi, Soult duc de Dalmatie, Bessières duc d'Istrie, Mortier duc de Trévise. La plupart des généraux de division et conseillers d'État avaient le titre de comte, puis il y eut environ 400 barons.

Le difficile n'était pas de créer des titres, de les doter même magnifiquement, et il est bon d'observer en passant que les dotations étaient prises sur les pays conquis. On peut bien ainsi créer une noblesse ; mais une aristocratie, c'est-à-dire le pouvoir pondérateur, conservateur, que cherchait Napoléon, ce grand corps puissant par la cohésion de ses membres, par les racines profondes qu'il étend dans tout le pays et qui sont le gage le plus certain du calme et de la stabilité ! non, on ne crée pas, on n'improvise pas une aristocratie. Elle ne se rencontre que là où elle est née de la nature des choses, des conditions sociales, là où elle a su se faire une place, se créer un rôle nécessaire. Imaginez donc Rome sans patriciens, l'Angleterre sans son aristocratie !

Les institutions, d'ailleurs, ne peuvent se développer qu'avec le temps, et le règne de Napoléon fut trop court pour qu'on puisse bien juger de sa tentative.

A côté de ces graves questions s'en trouvaient d'autres beaucoup moins sérieuses, mais auxquelles Napoléon attachait cependant de l'importance.

Dans sa cour, dont les splendeurs n'ont jamais été dépassées, et organisée, il faut le dire, avec un ordre remarquable, il fit renaître l'étiquette de l'ancien

régime : on feuilleta dans le passé de la monarchie, et on en fit sortir tout un code méticuleux, qu'on appela le code de l'étiquette de la cour impériale : les grandes entrées, les petites entrées, le grand lever, furent rétablis, et la foule des courtisans, anciens nobles, anciens républicains, s'y prêta avec une singulière facilité.

Napoléon croyait-il ces formes nécessaires au respect dont devait être entouré le souverain ? Était-ce tout simplement pour copier la monarchie? Ou bien était-ce la suite de cet esprit systématique d'ordre qu'il portait partout ?

Toutefois au milieu de cet appareil en quelque sorte byzantin, il conserva sa simplicité personnelle. Ainsi, l'Empereur déjeunait sur un petit guéridon en acajou, sur lequel on mettait une serviette. Il est vrai que le préfet du palais et les assistants se tenaient debout, l'épée au côté, chapeau sous le bras. Ce déjeuner était souvent fort court, quelques minutes ; d'autres fois, l'Empereur se mettait à causer, et faisait entrer quelques personnes. Celles qui jouissaient particulièrement de cette faveur étaient les savants : Monge, Berthollet et Costaz qui avait été de l'Institut d'Égypte.

Monge était un des hommes que l'Empereur aimait le plus, et, de la part de Monge, c'était une adoration pour l'Empereur. Bien que devenu comte de Péluse, et portant l'habit de cour, Monge avait su conserver toute sa simplicité et sa bonhomie.

Un jour donc, c'était en hiver, il assistait au déjeuner, lorsqu'on le vit relever une des basques de son habit, en tirer avec effort et précaution un gros paquet

de sa poche, et le poser sur la table de l'Empereur. Les assistants étaient ébahis, le rouge montait au front du préfet du palais ; Monge ouvrit alors son paquet, et en tira une superbe grappe de raisin qu'il offrit à l'Empereur : « Eh ! comment faites-vous donc, Monge, pour avoir d'aussi beau raisin à cette époque ? Je n'en ai pas de si beau à Fontainebleau. — Ah ! Sire. » Et le savant se mit à raconter tous les soins qu'il prenait pour conserver ses belles grappes, devant un auditoire désormais calme et rassuré, en voyant l'Empereur prendre autant de plaisir à écouter Monge qu'à manger le raisin.

Qu'on me permette de rapporter une autre petite anecdote, qui montre ce qu'il y avait parfois de fermeté dans la naïve et spirituelle bonhomie de l'illustre savant.

Il y avait eu à l'École polytechnique une espèce de révolte républicaine, l'Empereur était furieux et voulait envoyer tous les élèves comme soldats dans les régiments. Monge intercédait pour eux, l'Empereur restait inflexible. « Mais cependant, Sire, ajouta Monge, Votre Majesté doit se rappeler la peine que nous avons eue autrefois à en faire des républicains ; et puis, ma foi ! l'Empereur a tourné *si court*, *si court*.... » L'Empereur sourit et se calma.

Si l'Empereur attirait tous les regards, dominait tout par sa grandeur de souverain et par sa grandeur personnelle, une femme régnait dans cette cour, par sa bonté et par un charme dont Napoléon, plus que tout autre, avait éprouvé l'influence : c'était Joséphine.

Joséphine n'était pas une beauté régulière, mais une

grâce indicible était répandue sur toute sa personne, se révélait dans le moindre de ses mouvements, dans ses poses, sa manière de se mettre ; voilà ce qui attirait. Mais ce qui avait subjugué l'âme impétueuse de Napoléon, c'était la douceur de Joséphine, l'inaltérable égalité de son caractère. D'un esprit mesuré, d'un sens droit, douée de discernement, d'un tact parfait, ayant une grande connaissance du monde, souvent, dans les premiers temps surtout, elle modéra l'ardeur de Napoléon, et sut influer sur sa conduite. Aussi, plus tard, le peuple disait : « Joséphine n'est plus là, *ça va mal.* »

Son cœur était toujours prêt à soulager toutes les infortunes. Que de gens lui ont dû, les uns la vie, d'autres leurs biens ! Quant à sa générosité, elle n'avait pas de bornes, et la seule chose qu'on pût lui reprocher, c'était de donner sans calculer.

Sans être éblouie de l'éclat du trône, elle sut avec dignité monter au rang suprême, et semblait y être naturellement placée, comme depuis elle sut en descendre sans ostentation ni faiblesse, entourée du respect de tous.

Napoléon l'avait aimée avec fougue dans sa jeunesse ; il ne cessa jamais de l'aimer. Il lui écrivait en 1814, le lendemain de la bataille de Brienne, alors que tout croulait autour de lui :

« J'ai cherché dans plusieurs combats à rencontrer la mort, je ne puis la redouter, elle serait aujourd'hui un bienfait pour moi, mais je voudrais revoir une seule fois Joséphine. »

L'Impératrice aimait les arts, les comprenait, avait le *sentiment* du beau, et il n'y a pas d'encouragement

plus précieux pour les artistes que de se voir compris. Elle était bonne musicienne. Tout le monde connaît les gracieuses compositions de sa fille, la reine Hortense. Toujours, soit aux Tuileries, soit à la Malmaison, elle attira les artistes les plus distingués. L'Empereur aimait aussi assez la musique, surtout la musique italienne; cependant les deux ou trois airs qu'il fredonnait quelquefois étaient des airs français.

Pour son retour de Pologne, Fouché avait fait composer par Esménard et Persuis un grand opéra, le *Triomphe de Trajan*. La louange y était si lourde et si peu ménagée, qu'au bout de quelques représentations, l'Empereur le fit interdire.

L'Opéra se dédommagea bientôt, vers la fin de la même année 1807, en représentant l'œuvre d'un jeune compositeur italien, Spontini : c'est l'opéra de la *Vestale*, qui est et restera un chef-d'œuvre.

L'Impératrice aimait aussi la peinture, les beaux marbres; elle se forma une précieuse collection (1) de tableaux anciens et de quelques tableaux modernes, entre autres plusieurs œuvres de Prud'hon.

L'école de David était alors dans sa plus grande vogue; l'exposition de 1808 contenait des œuvres qui firent alors grand bruit : c'était l'*Atala mise au tombeau*, de Girodet, froide peinture d'un sujet touchant; les *Trois Ages*, par Gérard, gracieuse composition et bien agencée; mais les deux seuls tableaux qui, à vrai dire, aient survécu sont : *Napoléon visitant le champ de*

(1) Cette collection se trouve en grande partie au palais de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

bataille d'Eylau, par Gros, ensemble saisissant, et qui renferme des beautés de premier ordre : la tête de Napoléon, des figures d'une grande expression, et des chevaux comme Gros, seul peut-être, a su les faire. Enfin la *Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*, par Prud'hon, un des plus beaux tableaux qu'ait produits l'école française.

Je me suis laissé entraîner à parler de ces choses qui peuvent servir à faire connaître une époque. Il y a tant de gens aujourd'hui qui croient que sous l'Empire on ne savait faire que l'exercice, et qui sont disposés à penser que tout effort de l'esprit était étouffé par le despotisme ! Que de choses n'aurait-on pas à ajouter !

A quelle époque les sciences mathématiques et physiques pénétrèrent-elles plus avant dans la connaissance de la nature ? Laplace, ramenant tous les phénomènes célestes au principe de la gravitation universelle, franchit des limites devant lesquelles s'était arrêté Newton, doutant de son propre génie. Lagrange donnait à l'analyse une perfection, une élégance, une précision de formes qui n'avaient pas encore été atteintes. Peut-on oublier Monge, Berthollet ?

Et déjà les Poisson, les Thénard, les Gay-Lussac, les Arago, ne marchaient-ils pas sur leurs traces ? Cuvier, faisant l'histoire des révolutions du globe, montrait à nos yeux étonnés plusieurs générations d'êtres entièrement disparus. A côté du nom de Cuvier ne faut-il pas placer celui de Geoffroy Saint-Hilaire ? N'est-ce pas encore l'époque où Chateaubriand publiait les récits d'Eudore et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem?* Enfin, l'homme que M. Thiers a proclamé le plus grand

écrivain de son temps, n'est-ce pas Napoléon lui-même (1) ?

Si l'époque était grande par la gloire, elle l'était aussi par le génie. L'ensemble de la situation était grandiose et prospère ; on croyait à la stabilité, et désormais on marchait d'un pas plus ferme vers un avenir qui semblait assuré, lorsque bientôt on apprit qu'une armée partait pour envahir le Portugal, qu'une autre la suivait en Espagne ; puis éclatait dans ce pays la révolte du prince des Asturies contre le roi son père. L'Empereur partait pour Bayonne, où il était rejoint par l'Impératrice.

Il y avait dans ces événements quelque chose d'imprévu, de sombre, de tortueux même, et fort différent de ce qu'on avait vu jusque-là. L'opinion publique était inquiète. Après en avoir fini avec le Nord, qu'allait-on faire dans cet extrême midi de l'Europe qui n'inspirait aucune crainte d'agression, et qui d'ailleurs avait été plutôt un allié fidèle ? Auguste Colbert partageait ces craintes. Il lui semblait voir dans cette Espagne quelque chose de fatal qui menaçait le grand homme qu'il aimait et admirait. Ce fut avec ces tristes pressentiments qu'il dut repartir pour la Silésie.

(1) M. Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VIII, p. 152 et 153.

CHAPITRE XXXIII

Retour en Silésie. — Les Francs et les Français. — Frédéric. — Voltaire. — Napoléon. — Départ d'Auguste Colbert. — Rêves d'avenir. — Dresde. — Carolath. — Hirschberg. — L'Espagne. — Politique de Louis XIV. — Politique de Napoléon. — La famille royale. — Godoy. — Aranjuez. — Le prince des Asturies. — Une armée française s'empare de Lisbonne. — Conversation avec Savary. — Murat à Madrid. — Lettre de l'Empereur. — Il arrive à Bayonne. — Les princes espagnols. — Le roi Charles IV. — Soulèvement à Madrid. — Abdication du roi d'Espagne en faveur de Napoléon. — Charles IV à Compiègne. — Ferdinand à Valençay. — L'Empereur à Bordeaux. — Capitulation de Baylen. — Napoléon et Alexandre à Erfurt. — Les princes allemands. — Adieux des deux Empereurs.

Une fois encore, Auguste Colbert traversait cette Allemagne, où depuis deux ans il faisait la guerre, où déjà il l'avait faite en 1800.

Les Français ont d'ailleurs eu toujours à peu près la même vie agitée, guerroyante. L'historien Lemontey (1) compare les campagnes de Louis XIV, sur les bords du Rhin, aux excursions des Francs, qui, chaque année au printemps, allaient faire la guerre, pour rentrer ensuite chez eux. Les proportions seulement ont

(1) Lemontey, *la Monarchie de Louis XIV*, p. 75.

changé. Ce n'est plus pour une ville, pour une place forte ou quelques lieues de terrain qu'on se bat, mais depuis la Révolution, et par suite du génie conquérant d'un homme, on en est venu, comme au temps d'Alexandre, à envahir les États, les royaumes, l'Europe tout entière, et Napoléon avait porté les avant-postes de la France à 500 lieues de ses frontières.

Bien que Frédéric ait dit, dans la haute idée qu'il se faisait de la France et de sa puissance, que « s'il en était roi, pas un coup de canon ne se tirerait en Europe sans sa permission, » il y a lieu de penser qu'il eût été fort étonné de voir les Français faire la police dans cette Silésie qu'il avait enlevée à Marie-Thérèse. Voltaire et lui eussent-ils jamais pensé que, moins de cent ans après eux, on verrait le drapeau noir et blanc de la maison de Brandebourg menacer Paris et flotter sur ses remparts? Napoléon enfin eût-il jamais supposé, en 1807, que ses prodigieuses victoires, que ses invasions triomphantes donneraient le secret d'autres victoires, et montreraient le chemin à d'autres invasions?

Ah! si, comme le dit Bossuet, « la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit (1), » nos prévisions ne vont pas non plus bien loin; et le génie d'un Frédéric et d'un Napoléon n'entrevoit même pas ce qui arrivera cinquante ans après.

Mon père avait donc regagné la Silésie, que nos troupes occupaient encore, lorsque déjà nous envahissions l'Espagne et le Portugal. Il partait, comme je l'ai dit, préoccupé des événements qu'il voyait se préparer, triste

(1) *Histoire universelle*, ch. VIII.

de quitter si brusquement sa famille et ses amis, pour aller dans un pays où il n'y avait plus rien à faire. Sa carrière lui paraissait bien lente et la vie lui semblait s'avancer bien rapide. Mécontent du présent, il se mit à rêver, dans l'avenir, le repos, les joies de la famille. Ses lettres à cette époque sont toutes remplies de projets : « Ma chère amie, écrivait-il à sa femme, notre petite famille va bientôt s'augmenter, tu es trop à l'étroit dans ton petit appartement; j'ai vu une maison rue X... qui nous conviendrait : il y a un jardin; le quartier est beau ; si tu veux, nous l'achèterons. Eh bien! encore dix ou douze années de service, et j'irai me retirer près de toi ; nous vivrons et vieillirons ensemble comme Philémon et Baucis. »... Il est bien permis de rêver l'avenir à trente ans, de faire des projets. Et toute notre vie n'est-elle pas une suite de rêves, de projets? Nous vivons peu par le présent, et nous poursuivons sans cesse un avenir, un lendemain, un moment qui le plus souvent nous échappe.

Après s'être arrêté quelques jours à Dresde, chez M. de Bourgoing, le ministre de France, Auguste Colbert gagna Carolath où étaient ses régiments; il vit à Glogau le général Marchand, qui, en l'absence du maréchal Ney, commandait le 6e corps; enfin il retrouva encore à Sagan le général La Tour-Maubourg.

Ses cantonnements ayant été changés, il fut envoyé dans la vallée d'Hirschberg. Établi dans le château d'un comte Shefskoski, ce fut de cette espèce de retraite qui se prolongea pendant plusieurs mois, au milieu d'un calme profond, qu'il suivit avec anxiété les phases du drame *qui se* déroulait à Bayonne, et qui bientôt allait

embraser l'Espagne et ouvrir pour Napoléon l'ère des revers.

De tous les actes de sa carrière, la guerre d'Espagne est celui qui a été le plus universellement blâmé, celui qui a été considéré comme la plus grande faute qu'il ait commise, faute qu'il a reconnue lui-même à Sainte-Hélène en termes sévères.

Dans cette grande affaire, très complexe, il y a des choses fort différentes à examiner : les principes d'abord, les considérations politiques qui ont pu entraîner Napoléon, puis les moyens qu'il a employés. L'opinion peut varier sur ces questions et varier même sur chacune d'elles, suivant le point de vue où l'on se place.

Tout d'abord, il faut reconnaître qu'il n'y a sécurité, liberté complète d'action pour la France, que lorsqu'elle est assurée de n'avoir rien à redouter du côté de l'Espagne, et qu'il est du plus haut intérêt pour elle de s'assurer son amitié et son alliance. Il avait fallu à l'ancienne France plus de deux siècles de luttes pour en arriver là, et plus d'une fois elle avait été sur le point de succomber.

L'Espagne a eu de singulières destinées, plus extraordinaires que réellement grandes, car sa grandeur a été plutôt due à des circonstances fortuites, qu'elle n'a été fondée sur un développement qui lui fût propre : aussi s'est-elle affaissée sous le poids de cette grandeur factice. Isolée à l'extrémité du continent, séparée du reste de l'Europe à laquelle elle ne touche que par la France, le résultat du mariage des derniers souverains de sang espagnol fut de réunir sous le sceptre d'un seul monarque, outre les couronnes des Espagnes et des Amériques,

les Pays-Bas, l'Italie, auxquels l'élection de Charles-Quint à l'Empire vint encore ajouter l'Allemagne. Cette puissance, dont le caractère fut surtout espagnol, enserra alors la France et fut sur le point de l'écraser. Si Charles-Quint eut François Ier pour prisonnier, son fils Philippe II entretenait encore des garnisons dans Paris et dans Rouen, à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle (1). Heureusement que cette race de souverains dégénéra vite : Philippe III et Philippe IV ne furent que des incapables; Charles II n'était plus qu'un impuissant, au moral comme au physique; et cependant il ne fallut rien moins que la persévérance et le génie de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin, pour désorganiser, démembrer cette formidable puissance.

Cette question espagnole forma le fond de la politique de Louis XIV; elle est le pivot autour duquel elle se meut, et, lorsqu'il s'agit d'accepter le testament par lequel Charles II appelait Philippe d'Anjou à lui succéder, Louis XIV ne recula pas devant sa parole engagée (2), devant les chances d'une guerre qui mit la France à deux doigts de sa perte.

On a dit qu'il avait cédé à l'orgueil de placer un de ses petits-fils sur le trône. L'événement a prouvé qu'il avait accompli un grand acte politique, qui mit fin à une rivalité qui, pendant deux siècles, avait ensanglanté l'Europe, régénéra pour un temps l'Espagne, et fit disparaître pour la France un danger incessant, une cause

(1) *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, par M. Mignet. (Introduction, p. XLII.)
(2) *Traité de Ryswick*, septembre 1701.

permanente de faiblesse, l'existence d'une puissance hostile placée sur ses derrières, pouvant l'attaquer, alors qu'elle avait l'Europe en face.

Napoléon, en voulant s'assurer de l'Espagne, établir entre les deux peuples une communauté de vues et d'intérêts, ne faisait donc que suivre les grandes traditions de la politique française, de même qu'en plaçant à Naples une royauté française, il renouvelait en quelque sorte le pacte de famille de 1752.

Mais, indépendamment de ces considérations, il en existait pour Napoléon, à son point de vue, d'autres également puissantes.

Laisser l'Espagne, le Portugal et l'immense étendue de leurs côtes échapper au système continental, c'était entraîner la ruine, la chute de son système commercial et maritime. Sans doute, depuis le traité de Bâle, l'Espagne n'avait cessé d'aider la France de toutes ses ressources ; elle lui avait en quelque sorte abandonné ses flottes et les avait sacrifiées pour elle ; mais il était aisé de voir que cette alliance, ce dévouement, étaient plutôt l'effet de la contrainte que celui d'une sympathie réelle : l'attitude du gouvernement espagnol, la proclamation du prince de la Paix avant la bataille d'Iéna, en étaient la preuve.

De semblables entraînements, de semblables faits, pouvaient se reproduire. Chaque jour l'influence anglaise faisait des progrès, surtout dans les villes du littoral. Quant au Portugal, n'était-il pas, depuis longtemps déjà, plutôt une province anglaise qu'un État indépendant ?

Dès la fin de 1806, il fut donc arrêté dans la pensée

de Napoléon de fermer la péninsule aux Anglais. A Tilsitt, il communiqua ses projets à Alexandre, dont le consentement fut le prix de l'abandon qu'on lui faisait de l'empire ottoman.

Mais c'est ici que commence, à bien dire, le drame compliqué qui amena la sanglante guerre d'Espagne, et eut un résultat tout opposé à celui que poursuivait Napoléon : celui d'ouvrir le continent aux Anglais, de leur donner un champ de bataille, de leur fournir enfin, par le soulèvement de tout un peuple, un levier contre sa puissance.

Les races royales s'épuisent vite en Espagne. Il n'avait pas fallu deux siècles à celle de Charles-Quint pour arriver à l'imbécillité. La descendance de Louis XIV présentait un spectacle à peu près aussi triste. Charles IV, qui occupait le trône, était un homme vieux avant l'âge, usé par la chasse, la goutte, et comme hébété par l'indolence au sein d'un pouvoir suprême qui pesait trop à sa faiblesse.

Sa femme était une princesse de Parme, il en avait eu plusieurs enfants. L'une de ses filles avait été faite reine d'Étrurie par Bonaparte premier consul. Ferdinand, l'héritier de la couronne, avait vingt-deux ans, et était déjà veuf d'une princesse de Naples. Au milieu de cette famille royale se trouvait un homme sorti d'un rang obscur, don Manuel Godoy, qui avait épousé une princesse de la maison de Bourbon. L'amour insensé de la reine en avait fait un ministre, un prince, et la débonnaireté du roi en avait fait un favori, l'ami indispensable sur lequel il se débarrassait du soin des affaires.

Bien que Ferdinand n'eût pas une âme bien élevée,

il ressentait l'injure que lui faisait la présence, le pouvoir de cet homme, qui lui était odieux comme à toute la nation, et justement, à cause de cette haine, Ferdinand était détesté par sa mère et par le roi. La cour d'Espagne était donc à chaque instant le théâtre d'indignes et scandaleuses querelles.

Le spectacle de cette famille, de cette royauté avilie, fit croire à Napoléon qu'il en était ainsi de la nation, et influa beaucoup sur sa conduite : ce fut un grand malheur. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé, mais il était déjà trop tard.

Tout d'abord, voulant expulser les Anglais du Portugal, il avait fait sommer le Prince régent de leur fermer les ports du royaume et de confisquer leurs biens. Le régent éluda la question plutôt qu'il n'y satisfit.

Napoléon s'était d'ailleurs assuré le concours de l'Espagne par un traité secret signé à Fontainebleau (1) : on donnait à la reine d'Étrurie, qui rendait la Toscane à l'Italie, un petit royaume formé des provinces des Algarves ; l'Alentejo en formait un autre pour Godoy. Enfin le roi d'Espagne, en échange, abandonnait à l'empereur des Français les provinces situées entre les Pyrénées et l'Èbre.

Dès le 17 décembre, une armée française de près de 25,000 hommes, composée de recrues, presque d'enfants, commandée par le général Junot, franchit la Bidassoa. Lancée à travers l'Espagne, elle devait le plus rapidement possible atteindre Lisbonne. Rien ne témoigne plus de la terreur qu'inspiraient alors le nom de

(1) 27 octobre 1807.

Napoléon et les armées françaises, que cette marche extraordinaire à travers un pays toujours frémissant à la vue de l'étranger. Au bout de six semaines, après des fatigues inouïes, les plus dures privations, Junot arriva devant Lisbonne, n'ayant avec lui que quelques centaines de soldats affamés et à peine vêtus. Le Prince régent s'était embarqué le 13 pour le Brésil, emmenant sa flotte et ses trésors. L'histoire eut alors à enregistrer, peut-être pour la première fois, le fait inouï d'une ville de 300,000 habitants, renfermant une garnison de 14,000 hommes, une immense artillerie, une flotte alliée mouillée dans son port, frappée de stupeur et se livrant, sans essayer la moindre défense, à une poignée d'hommes. Les Espagnols, de leur côté, avaient pénétré par l'Alentejo jusqu'à Évora et Sétuval. Tandis que la folle vanité de Godoy entraînait son pays dans une entreprise dont il ne semblait pas voir les périls, plus que jamais les haines, les dissensions, déchiraient la malheureuse cour d'Espagne.

Le prince des Asturies, en butte aux attaques de Godoy, croyant avoir tout à redouter de lui dans le présent et pour l'avenir, imagina, d'après les conseils de son ancien précepteur, le chanoine Escoiquiz, homme habile, instruit, et qui lui était profondément dévoué, de s'adresser directement à Napoléon, de se placer sous sa protection et de lui demander la main d'une princesse de la famille impériale, espérant par là se mettre à l'abri des tentatives et de l'oppression de Godoy. Le prince adressa en effet une lettre en ce sens, le 18 octobre 1807. Il appelait Napoléon le héros destiné par la *Providence* à sauver l'Europe et à raffermir les trônes,

L'Empereur n'y répondit pas , toutefois il ne repoussa pas l'idée d'une alliance, et pensa à une fille de son frère Lucien ; mais il fut arrêté par l'opposition qu'il rencontra de la part de son frère.

Godoy, ayant appris la démarche du prince des Asturies, eut l'audace de le faire arrêter, ainsi que ses plus dévoués partisans, le duc de l'Infantado, Escoiquiz ; il fit saisir, fouiller ses papiers, puis, sur quelques indices, quelques mots de sa correspondance, il construisit une accusation monstrueuse, et alla jusqu'à pousser le malheureux Charles IV à proclamer à la face de l'Espagne que son fils avait voulu le détrôner et attenter aux jours de sa mère. Dans une bien triste lettre, Charles IV dénonçait ces mêmes faits à l'Empereur, et lui demandait ses conseils. L'indignation, ou, pour mieux dire, la consternation, fut grande en Espagne : on ne pouvait croire à de telles horreurs. Godoy vit qu'il avait été trop loin ; Napoléon ne répondait pas, et ce silence l'effrayait. Il fit intervenir la reine comme médiatrice, et le roi pardonna à son fils ce qui en définitive n'avait été qu'une imprudence.

Cependant les troupes françaises pénétraient chaque jour en Espagne, sous le prétexte de se diriger sur le Portugal ou de l'accomplissement du traité de Fontainebleau. Saint-Sébastien, Barcelone et d'autres places furent occupées et parfois surprises. En Portugal, la prise de possession du pays se faisait au nom de l'empereur des Français.

L'inquiétude croissait chaque jour en Espagne, l'irritation éclatait de toutes parts contre le prince de la Paix, qu'on accusait de livrer le pays, tandis que d'un

autre côté courait le bruit que le mouvement des Français sur Madrid n'avait pour objet que d'éloigner le favori, et était sollicité par ses ennemis.

Godoy, effrayé de la tournure que prenaient les événements et des difficultés dont il se voyait entouré, résolut d'emmener le roi et la reine à Séville, pour de là, peut-être, gagner plus tard Cadix et l'Amérique.

La cour était à Aranjuez. Dès que la nouvelle de ces projets fut répandue, l'exaspération fut à son comble. La foule, aux cris de *mort à Godoy*, envahit sa maison et la mit au pillage.

Le lendemain, des scènes de tumulte se reproduisirent à l'arrivée de milliers d'individus venus de Madrid. Godoy, caché depuis trente-six heures dans un grenier, fut enfin découvert, et ne dut la vie qu'à la protection des gardes du corps et à l'intervention du prince des Asturies.

Pendant ce temps, le roi Charles IV, que cette foule furieuse avait cependant toujours entouré de ses respects, plus tremblant pour son favori que pour lui-même, chercha à la calmer, en déclarant le prince de la Paix déchu de toutes ses places et de ses dignités, et il abdiqua en faveur de son fils Ferdinand ; mais deux jours après, l'effervescence étant apaisée, il protesta contre cette abdication.

Cependant le prince des Asturies avait fait son entrée solennelle comme roi dans Madrid, et deux jours après, Murat, à la tête d'une armée, y entrait également.

C'était une complication de plus au milieu de circonstances déjà si difficiles. Murat rêvait le trône d'Espagne,

et professait une grande amitié pour le prince de la Paix. Le 27 mars, Napoléon reçut à Saint-Cloud la nouvelle de ces événements : une lettre de Charles IV et les dépêches de Murat l'en instruisaient.

« Monsieur mon frère, écrivait le roi à l'Empereur, vous apprendrez sans doute avec peine les événements d'Aranjuez et leurs résultats. Votre Majesté ne verra pas sans quelque intérêt un roi qui, forcé d'abdiquer la couronne, vient se jeter dans les bras d'un monarque, son allié, se remettant en tout à sa disposition, qui peut seul faire son bonheur, celui de toute sa famille et de ses fidèles sujets.

« Je n'ai déclaré me démettre de la couronne en faveur de mon fils que par la force des circonstances, et lorsque le bruit des armes, les clameurs d'une garde insurgée me faisaient assez connaître qu'il fallait choisir entre la vie et la mort, qui eût été suivie de celle de la reine.

« J'ai été forcé d'abdiquer, mais, rassuré aujourd'hui et plein de confiance dans la magnanimité et le génie du grand homme qui s'est toujours montré mon ami, j'ai pris la résolution de m'en remettre en tout ce qu'il voudra bien disposer de mon sort, de celui de la reine et de celui du prince de la Paix. J'adresse à Votre Majesté Impériale une protestation contre les événements d'Aranjuez et contre mon abdication. Je m'en remets et me confie entièrement dans le cœur de Votre Majesté.

« Je proteste et déclare que mon décret du 19 mars, par lequel j'ai abdiqué la couronne en faveur de mon fils, est un acte auquel j'ai été forcé pour prévenir de plus grands malheurs et l'effusion du sang de mes su-

jets bien-aimés. Il doit en conséquence être regardé comme nul. »

Ces événements changeaient la face des choses en Espagne, et bouleversaient les combinaisons de l'Empereur. On le vit très préoccupé ; il fit venir Savary et eut avec lui une conversation que j'abrège :

« Vous allez partir pour Madrid, » dit-il ; puis, après lui avoir raconté ce qui s'était passé : « J'étais bien préparé à quelques changements en Espagne, mais je crois voir, à la tournure des affaires, qu'elles prennent une marche tout autre que je ne croyais. Avant de reconnaître le fils, je veux être instruit des sentiments du père ; c'est lui qui est mon allié, c'est avec lui que j'ai des engagements ; et s'il réclame mon appui, je le lui donnerai tout entier et le remettrai sur le trône, en dépit de toutes les intrigues.

« Je vois maintenant qu'il avait raison d'accuser son fils d'avoir tramé contre lui, cet événement le décèle, et jamais je ne donnerai mon assentiment à une pareille action : elle déshonorerait ma politique et tournerait un jour contre moi. Rien ne pourra me faire reconnaître cet acte (l'*abdication*), avant qu'il ne soit revêtu de toute la légalité qui lui manque. Autrement, il suffira d'une troupe de traîtres qui s'introduira la nuit chez moi pour me faire abdiquer et renverser l'État.

« Si le prince des Asturies règne, j'ai besoin de connaître ce prince, de savoir s'il est capable de gouverner lui-même, et, dans ce cas, quels sont ses principes. Je voudrais pouvoir m'établir sur le même pied avec le fils qu'avec le père.

« Il faudrait que l'on eût bien peu de sens en Espagne, si on croyait que je laisserais les Espagnols me préparer de nouveaux embarras en s'alliant avec l'Angleterre. Je crains tout d'une révolution, dont je ne conçois ni la direction ni l'intrigue. Le mieux du mieux serait d'éviter une guerre avec l'Espagne ; elle serait une sorte de *sacrilège* (ce fut son expression) ; mais je ne balancerai pas à la faire à la maison de Bourbon, si le prince qui veut gouverner cet État adoptait une politique semblable. Je me trouverais alors dans la même position que Louis XIV. On a dit qu'il avait agi par ambition, mais non. S'il n'avait pas mis un de ses petits-fils sur le trône d'Espagne, un archiduc y eût été appelé. Dès lors l'Espagne devenait l'alliée naturelle de l'Angleterre, et Louis XIV, dans toutes les guerres qu'il aurait eues, soit avec l'une ou avec l'autre de ces deux puissances, aurait eu bientôt les deux ensemble à combattre. Comment aurait-il résisté à une guerre maritime, accompagnée d'attaques en Flandre, en Alsace, en Italie, en Roussillon et en Navarre ?

« La question est plus compliquée aujourd'hui, mais cela ne change rien à la politique ni à l'intérêt des peuples. La France a aujourd'hui le même besoin de rester alliée de l'Espagne, dans la paix comme dans la guerre.

« Tant que Charles IV aurait régné, je pouvais compter sur la paix et je n'avais que très peu de changements à lui demander.

« Je vous le répète, si le père veut remonter sur le trône, je suis prêt à le seconder ; s'il persiste dans son abdication, mandez-moi ce que je puis croire des sentiments du fils et de ses alentours que je ne connais pas.

« Dans tous les cas, je ne reconnaîtrai pas la marche qui a été suivie pour le faire succéder à son père: il faudra que cet acte soit *purifié* par une sanction publique du roi Charles IV. Mais si je ne puis m'arranger avec le fils, ni avec le père, je ferai maison nette. J'assemblerai les Cortès et je recommencerai l'ouvrage de Louis XIV, je suis prêt pour ce cas-là.

« Je vais me rendre à Bayonne ; je n'irai à Madrid que si j'y suis absolument forcé » (1).

La lettre suivante, adressée au grand-duc de Berg, à Murat, au même moment, achève de faire connaître la pensée de Napoléon, quant au but qu'il se propose, et ses incertitudes quant aux moyens :

« Monsieur le grand-duc de Berg, je crains que vous ne me trompiez sur la situation de l'Espagne, et que vous ne vous trompiez vous-même. L'affaire du 20 mars a singulièrement compliqué les événements. Je reste dans une grande perplexité.

« Ne croyez pas que vous attaquiez une nation désarmée, et que vous n'ayez que des troupes à montrer pour soumettre l'Espagne. La révolution du 20 mars prouve qu'il y a de l'énergie chez les Espagnols. Vous avez affaire à un peuple neuf; il a tout le courage et il aura tout l'enthousiasme que l'on rencontre chez des hommes qui n'ont point usés les passions politiques.

« L'aristocratie et le clergé sont les maîtres de l'Espagne. S'ils craignent pour leurs privilèges et pour leur existence, ils feront contre nous des levées en masse

(1) *Mémoires du duc de Rovigo*, p. 253 et suivantes.

qui pourront éterniser la guerre. J'ai des partisans ; si je me présente en conquérant, je n'en aurai plus.

« Le prince de la Paix est détesté, parce qu'on l'accuse d'avoir livré l'Espagne à la France ; voilà le grief qui a servi l'usurpation de Ferdinand. Le parti populaire est le plus faible.

« Le prince des Asturies n'a aucune des qualités qui sont nécessaires au chef d'une nation ; cela n'empêchera pas que, pour nous l'opposer, on n'en fasse un héros. Je ne veux pas qu'on use de violence envers les personnages de cette famille ; il n'est jamais utile de se rendre odieux et d'enflammer les haines. L'Espagne a plus de 100,000 hommes sous les armes, c'est plus qu'il n'en faut pour soutenir avec avantage une guerre intérieure ; divisés en plusieurs points, ils peuvent servir de noyau au soulèvement total de la monarchie.

« Je vous présente l'ensemble des obstacles qui sont inévitables ; il en est d'autres que vous sentirez : l'Angleterre ne laissera pas échapper cette occasion de multiplier nos embarras ; elle expédie journellement des avisos aux forces qu'elle tient sur les côtes du Portugal et dans la Méditerranée ; elle fait des enrôlements de Siciliens et de Portugais.

« La famille royale n'ayant point quitté l'Espagne pour aller s'établir aux Indes, il n'y a qu'une révolution qui puisse changer l'état de ce pays : c'est peut-être celui de l'Europe qui y est le moins préparé. Les gens qui voient les vices monstrueux de ce gouvernement et l'anarchie qui a pris la place de l'autorité légale font le plus petit nombre ; le plus grand nombre profite de ces vices et de cette anarchie.

« Dans l'intérêt de mon empire, je puis faire beaucoup de bien à l'Espagne. Quels sont les meilleurs moyens à prendre ?

« Irai-je à Madrid ? Exercerai-je l'acte d'un grand protectorat, en prononçant entre le père et le fils ? Il me semble difficile de faire régner Charles IV : son gouvernement et son favori sont tellement dépopularisés, qu'ils ne se soutiendraient pas trois mois.

« Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est pour cela qu'on l'a fait roi. Le placer sur le trône sera servir les factions qui, depuis vingt-cinq ans, veulent l'anéantissement de la France. Une alliance de famille serait un faible lien : la reine Élisabeth et d'autres princesses françaises ont péri misérablement lorsqu'on a pu les immoler impunément à d'atroces vengeances. Je pense qu'il ne faut rien précipiter, qu'il convient de prendre conseil des événements qui vont suivre. Il faudra fortifier les corps d'armée qui se tiendront sur les frontières du Portugal et attendre.

« Je n'approuve pas le parti qu'a pris Votre Altesse Impériale de s'emparer aussi précipitamment de Madrid. Il fallait tenir l'armée à dix lieues de la capitale. Vous n'aviez pas l'assurance que le peuple et la magistrature allaient reconnaître Ferdinand sans contestation. Le prince de la Paix doit avoir dans les emplois publics des partisans ; il y a, d'ailleurs, un rattachement d'habitude au vieux roi, qui pouvait produire des résultats. Votre entrée à Madrid, en inquiétant les Espagnols, a puissamment servi Ferdinand. J'ai donné ordre à Savary d'aller auprès du vieux roi voir ce qui se passe : *il se concertera* avec Votre Altesse Impériale. J'aviserai

ultérieurement au parti qui sera à prendre ; en attendant, voici ce que je juge convenable de vous prescrire :

« Vous ne m'engagerez à une entrevue, en Espagne, avec Ferdinand, que si vous jugez la situation des choses telle, que je doive le reconnaître comme roi d'Espagne. Vous userez de bons procédés envers le roi, la reine et le prince Godoy. Vous exigerez pour eux et vous leur rendrez les mêmes honneurs qu'autrefois. Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puissent pas soupçonner le parti que je prendrai : cela ne vous sera pas difficile, *je n'en sais rien moi-même.*

« Vous ferez entendre à la noblesse et au clergé que, si la France doit intervenir dans les affaires d'Espagne, leurs privilèges et leurs immunités seront respectés. Vous leur direz que l'Empereur désire le perfectionnement des institutions politiques de l'Espagne, pour la mettre en rapport avec l'état de civilisation de l'Europe, pour la soustraire au régime des favoris. Vous direz aux magistrats et aux bourgeois des villes, aux gens éclairés, que l'Espagne a besoin de recréer la machine de son gouvernement ; qu'il lui faut des lois qui garantissent les citoyens de l'arbitraire et des usurpations de la féodalité, des institutions qui raniment l'industrie, l'agriculture et les arts ; vous leur peindrez l'état de tranquillité et d'aisance dont jouit la France, malgré les guerres où elle est toujours engagée, la splendeur de la religion, qui doit son rétablissement au concordat que j'ai signé avec le pape ; vous leur démontrerez les avantages qu'ils peuvent tirer d'une régénération politique : l'ordre et la paix dans l'intérieur ; la considération et la puissance dans l'extérieur ; tel doit être

l'esprit de vos discours et de vos écrits. Ne brusquez aucune démarche ; je puis attendre à Bayonne ; je puis passer les Pyrénées, et, me fortifiant vers le Portugal, aller conduire la guerre de ce côté.

« Je songerai à vos intérêts particuliers, n'y songez pas vous-même. Le Portugal restera à ma disposition. Qu'aucun projet personnel ne vous occupe et ne dirige votre conduite ; cela me nuirait et vous nuirait encore plus qu'à moi.

« Vous allez trop vite dans vos instructions du 14 ; la marche que vous prescrivez au général Dupont est trop rapide, à cause de l'événement du 19 mars. Il y a des changements à faire ; vous donnerez de nouvelles dispositions. Vous recevrez des instructions de mon ministre des affaires étrangères.

« J'ordonne que la discipline soit maintenue de la manière la plus sévère ; point de grâce pour les plus petites fautes. L'on aura pour l'habitant les plus grands égards ; l'on respectera principalement les églises et les couvents.

« L'armée évitera toute rencontre, soit avec les corps de l'armée espagnole, soit avec des détachements ; il ne faut pas que, d'aucun côté, il soit brûlé une amorce.

« Laissez Solano dépasser Badajoz : faites-le observer ; donnez vous-même l'indication des marches de mon armée, pour la tenir toujours à une distance de plusieurs lieues des corps espagnols. *Si la guerre s'allumait, tout serait perdu.*

« C'est à la politique et aux négociations qu'il appartient de décider des destinées de l'Espagne. Je vous re-

commande d'éviter des explications avec Solano, comme avec les autres généraux et les gouverneurs espagnols.

« Vous m'enverrez deux estafettes par jour ; en cas d'événements majeurs, vous m'expédierez des officiers d'ordonnance ; vous me renverrez sur-le-champ le chambellan de Tournon, qui vous porte cette dépêche ; vous lui remettrez un rapport détaillé (1).

« NAPOLÉON. »

On le voit, Napoléon ne s'abuse plus, la réalité des choses lui apparaît tout entière ; ce n'est plus à un vieux roi débonnaire, à un favori ambitieux et cupide qu'il a affaire : c'est toute une nation qui, blessée dans sa fierté, se lève contre lui ; ce ne sont plus des enfants, des conscrits qui suffiront pour en imposer à l'Espagne. Il prononce même ce mot qui n'est que trop prophétique : « Si la guerre éclate, tout est perdu. » Et cependant, il ne s'arrête pas et ne doit pas s'arrêter ; il lui faut l'Espagne. « S'il faut refaire l'œuvre de Louis XIV, je suis prêt, » dit-il.

Toute cette lettre est d'ailleurs des plus curieuses, comme étude du caractère de Napoléon. On y trouve cette faiblesse que trop souvent il eut à l'égard de certaines gens qui gâtaient ses affaires. Ainsi, il désapprouve évidemment la conduite de Murat, il est mécontent de la manière dont cette affaire est engagée, l'ambition de Murat lui cause un embarras de plus. Eh bien, il se contente de transiger en quelque sorte

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVI, nº 13,696 (29 mars 1808).

avec cette ambition, et seulement de la faire changer d'objet.

L'Empereur, voulant se rapprocher des événements, partit de Paris le 2 avril 1808. Après s'être arrêté quelques jours à Bordeaux, où il fut rejoint par l'Impératrice, le 14 avril, ils arrivèrent à Bayonne. Le château de Marrac, à peu de distance de la ville, avait été préparé pour leur habitation.

Cependant de nouvelles troupes françaises pénétraient chaque jour en Espagne. Murat était à Madrid avec le corps de Moncey ; le général Dupont occupait Aranjuez et l'Escurial ; chaque jour la surexcitation des esprits gagnait dans le pays.

Ce qui se passait à Madrid et à Aranjuez montre dans quel état de confusion, de désordre, la faiblesse, la corruption, le marasme moral et politique avaient jeté l'Espagne.

D'un côté le vieux roi protestait contre l'abdication que, disait-il, on lui avait arrachée. La reine et lui n'avaient d'autre pensée que de sauver leur ami Godoy, qui était toujours en prison, et de se soustraire eux-mêmes au pouvoir de leur fils qui voulait les faire partir pour Badajoz. Leurs regards, leurs prières se tournaient vers Napoléon, comme le protecteur à la merci duquel ils se mettaient.

Murat, qui depuis longtemps entretenait des relations assez étroites avec le prince de la Paix, leur donnait son appui. D'ailleurs, suivant les ordres de l'Empereur, il n'avait point reconnu Ferdinand comme roi. Ce dernier s'efforçait par tous les moyens de l'attirer, de lui complaire, et, par la confusion la plus bizarre, il l'avait

nommé, lui Murat, général d'une armée qui envahissait sa capitale, membre de la junte suprême qu'il venait de créer, et à la tête de laquelle il avait placé son oncle, l'Infant don Antonio.

En même temps, Ferdinand envoyait son frère don Carlos pour saluer l'Empereur et lui porter une lettre par laquelle il lui demandait de le reconnaître comme roi.

Ainsi, tandis que le père protestait contre les violences dont il accusait son fils, le fils, avec force protestations de dévouement, demandait par une lettre, à un homme qu'au fond il détestait, le prix de ses violences.

Voici la lettre que lui écrivit Napoléon :

« *A Ferdinand, prince des Asturies.*

« Bayonne, 16 avril 1808.

« Mon frère, j'ai reçu la lettre de Votre Altesse Royale. Elle doit avoir acquis la preuve, dans les papiers qu'elle a eus du roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté. Elle me permettra, dans la circonstance actuelle, de lui parler avec franchise et loyauté.

« En arrivant à Madrid, j'espérais porter mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses États et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique. Le renvoi du prince de la Paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui de ses sujets. Les affaires du Nord ont retardé mon voyage. Les événements d'Aranjuez ont eu lieu. Je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du prince de la Paix ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les rois

d'accoutumer les peuples à répandre du sang et à se faire justice eux-mêmes ; je prie Dieu que Votre Altesse Royale n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un prince qui a épousé une princesse du sang royal et qui a si longtemps régi le royaume. Il n'a plus d'amis : Votre Altesse n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse. Les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment, d'ailleurs, pourrait-on faire le procès au prince de la Paix, sans le faire à la reine et au roi votre père ? Ce procès alimentera les haines et les passions factieuses : le résultat en sera funeste pour votre couronne. Votre Altesse Royale n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère ; si le procès la déshonore, Votre Altesse déchire par là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides. Elle n'a pas le droit de juger le prince de la Paix ; ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai souvent manifesté le désir que le prince de la Paix fût éloigné des affaires ; l'amitié du roi Charles m'a porté souvent à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Misérables hommes que nous sommes ! Faiblesse et erreur, c'est notre devise ! Mais tout cela peut se concilier. Que le prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient les Espagnes, et, aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes que pour précipiter du trône mon allié *et mon ami.* Comme souverain voisin, il m'est permis

de vouloir connaître, avant de reconnaître cette abdication. Je le dis à Votre Altesse Royale, aux Espagnols, au monde entier : si l'abdication du roi Charles est de pur mouvement, s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre et je reconnais Votre Altesse Royale comme roi d'Espagne. Je désire donc causer avec elle sur cet objet. La circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi, si, à son tour, des factions de quelque nature qu'elles soient venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté, et je pense avoir contribué, par les insinuations que j'ai faites, à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. Votre Altesse Royale avait bien des torts, je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite et que j'ai toujours voulu ignorer. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés : toute démarche près d'un souverain étranger de la part d'un prince héréditaire est criminelle. Le mariage d'une princesse française avec Votre Altesse Royale, je le tiens conforme aux intérêts de mes peuples, et surtout comme une circonstance qui m'attacherait par de nouveaux liens à une Maison dont je n'ai eu qu'à me louer depuis que je suis monté sur le trône. Votre Altesse Royale doit se défier des écarts des émotions populaires. On pourra commettre quelques meurtres sur nos soldats isolés, mais la ruine des Espagnes en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine général de la Catalogne, et fait tout

ce qui pouvait donner du mouvement aux têtes. Votre Altesse Royale connaît ma pensée tout entière. Elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées. Elle peut être certaine que, dans tous les cas, je me comporterai avec elle comme avec le roi son père. Qu'elle croie à mon désir de tout concilier et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime (1).

« NAPOLÉON. »

Cette lettre, par les réponses qu'elle contient, fait connaître ce que renfermait celle de Ferdinand, ce qu'il demandait, et fait apprécier les sentiments de ce prince, qui, après avoir usé de violence à l'égard de son père, de son roi, concevait la triste pensée de livrer à tous les scandales d'un procès la honte de sa mère.

La lettre de Napoléon était d'ailleurs assez peu faite pour engager le prince à se trouver face à face avec lui. Toutefois, après des alternatives d'hésitation, il persista dans son projet d'aller le trouver, poussé par la nécessité où il était de se faire reconnaître, et craignant que tout ne se décidât sans lui. Enfin, au dire de ses partisans, une raison influa encore sur sa décision. Peu de temps après l'affaire d'Aranjuez, Isquirdo, envoyé par le prince de la Paix à Paris, était revenu avec un projet de traité qui apportait des modifications à celui de Fontainebleau, dans ce sens que l'Empereur abandonnait tout le Portugal à l'Espagne, moyennant la cession des provinces

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVII, n° 13,750.

placées entre les Pyrénées et l'Èbre, et Ferdinand espérait pouvoir faire réduire cette cession à la Navarre.

Le 20 avril, il arriva à Bayonne, accompagné du duc de l'Infantado, de MM. de Cévallos, de Labrador et du chanoine Escoiquiz, son ancien précepteur. L'Empereur fit la première visite à Ferdinand, mais ne lui donna pas le titre de Majesté. Le soir, le prince et son frère vinrent à Marrac. L'Empereur trouva Ferdinand très médiocre : il dit qu'il regrettait son père ; il causa avec les personnes de l'entourage, et ne fut pas plus satisfait. On peut dire que ce fut de ce moment qu'il résolut définitivement de prendre le parti vers lequel il penchait depuis longtemps.

Le lendemain, dans un long entretien avec Escoiquiz, entretien rapporté par ce dernier et qui est un document historique des plus curieux, il déclara hautement ses projets : « Les intérêts de mon empire et de ma famille, dit-il, exigent que les Bourbons ne règnent plus en Espagne ; tant qu'ils y règneront, je ne puis compter sur une alliance sincère avec elle. Sans doute ils la feindront tant qu'ils seront seuls, parce que l'infériorité de leurs forces ne leur permet pas de me nuire, mais leur haine n'attendra, pour se réunir à mes ennemis et pour m'attaquer, que le moment où ils me verraient occupé par une guerre dans le Nord, chose à laquelle je suis exposé à chaque instant, et je ne veux d'autres preuves de ce que je vous dis, que la perfidie avec laquelle Charles IV, malgré sa prétendue fidélité à mon alliance, voulut me faire la guerre. »

Escoiquiz soutint les intérêts de son maître avec habileté et chaleur, l'Empereur lui laissait d'ailleurs toute li-

berté de discussion; seulement, dit-il, souriant avec bonne humeur, il me tirait de temps en temps l'oreille, répétant : « Mauvaise politique, mauvaise politique, chanoine. »

Puis Napoléon ajouta : « J'ai d'ailleurs l'intention de faire au prince des Asturies et à ses frères un sort qui les dédommagera autant que possible, tant lui que ses frères, de ce que ma politique leur fait perdre en Espagne.

« Vous lui proposerez donc de ma part de renoncer à tous ses droits à la couronne d'Espagne, moyennant quoi je lui céderai celle d'Étrurie, avec le titre de roi, et une entière indépendance pour lui et ses héritiers mâles à perpétuité. Je lui avancerai aussi en pur don une année des revenus de cet État, pour y faire son établissement » (1).

Tel fut en effet ce qu'on lui proposa en échange de ce grand empire des Espagnols, sur lequel ne se couchait pas le soleil, — le royaume d'Étrurie!

Ferdinand résista, ses conseillers refusèrent; l'un d'eux, M. de Labrador, avec la plus grande énergie, dit à M. de Champagny « qu'il se laisserait plutôt couper le bras que d'apposer sa signature à un pareil traité. »

Il ne faudrait pas croire cependant que tout ce qui se passait à Bayonne tournait ainsi au mélodrame. L'Empereur recevait toujours les princes d'Espagne et leurs conseillers. Il y avait des conférences où se discutaient toutes ces brûlantes questions, au moins avec un calme

(1) *Histoire générale des traités de paix*, par le comte de Garden, t. II, p. 142 à 180.

apparent. Napoléon traitait fort bien Escoiquiz, et lui dit que sa conduite était celle d'un honnête homme et d'un sujet fidèle.

Cependant Ferdinand résistait toujours, lorsque, le 30, arrivèrent le vieux roi et la reine. Ils avaient montré hâte de quitter l'Espagne, laissant à Murat tous les pouvoirs.

Napoléon, dès qu'ils furent sur le sol français, les fit recevoir partout avec tous les honneurs dus à la royauté. Dans une lettre à M. de Talleyrand, il raconte en ces termes son impression : « Le prince de la Paix est ici; le roi Charles est un brave homme; je ne sais si c'est sa position ou les circonstances, il a l'air d'un patriarche franc et bon. La reine a son cœur et son histoire sur sa physionomie, c'est vous en dire assez; cela passe tout ce qu'il est permis de s'imaginer. L'un et l'autre dînent aujourd'hui avec moi. Le prince de la Paix a l'air d'un taureau : il a quelque chose de Daru; il commence à reprendre ses sens; il a été traité avec une barbarie sans exemple. Il est bon qu'on le décharge de toute imputation mensongère, mais il faut le laisser couvert d'une légère teinte de mépris. »

Plus haut, parlant du prince des Asturies, il écrivait : « Il est très bête, très méchant, très ennemi de la France. Vous sentez bien qu'avec mon habitude de manier les hommes, son expérience de vingt-quatre ans n'a pu m'en imposer, et il est évident pour moi qu'il faudrait une longue guerre pour m'amener à le reconnaître pour roi d'Espagne. Je lui ai de plus fait notifier que le roi Charles étant sur mes frontières, je ne devais plus avoir de rapports avec lui. J'ai fait arrêter en conséquence ses

courriers, sur lesquels on a trouvé des lettres pleines de haine et de fiel contre les Français, qu'il appelle à plusieurs reprises *ces maudits Français* » (1).

Quelques jours se passèrent sans que rien fût encore décidé, lorsque l'Empereur reçut un courrier extraordinaire de Murat lui annonçant qu'un formidable soulèvement avait eu lieu à Madrid. A un signal donné, les Français isolés avaient été assassinés dans les rues, dans les maisons; une populace furieuse s'était portée aux hôpitaux, où elle avait égorgé des malades et des blessés. Mais les troupes s'étant promptement rassemblées et les mesures les plus énergiques ayant été prises par les chefs, de terribles représailles avaient eu lieu.

Si beaucoup de Français, officiers et soldats, avaient péri, le sang espagnol avait coulé à flots. Qu'on se rappelle ce qu'avait dit Napoléon : « S'il y a un coup de fusil de tiré, tout est perdu. » Tout l'était en effet, et le soulèvement de Madrid n'était que le signal de celui de l'Espagne tout entière : c'était *la guerre au couteau qui commençait.* L'Empereur se promenait à cheval lorsqu'il reçut ces nouvelles; il fut transporté de colère et se rendit directement chez le roi Charles IV, au lieu de retourner chez lui. C'était Savary qui l'accompagnait et dont je cite ici les Mémoires : « En entrant il dit au roi : « Voyez ce que je reçois de Madrid, je ne puis m'expliquer cela. » Le roi lut la lettre que l'Empereur venait de recevoir du grand-duc de Berg. Il avait à peine fini, que, d'une voix ferme, il dit au prince

(1) Bayonne, 1er mai 1808. — *Correspondance de Napoléon t. XVII, n° 13,797.*

de la Paix : « Emmanuel, fais chercher Carlos et Ferdinand. » Ils tardaient à arriver ; le roi Charles IV dit à l'Empereur : « Ou je me trompe, ou les drôles savent quelque chose de cela ; j'en suis au désespoir, mais je ne m'en étonne pas. » Le prince des Asturies entra dans le salon de son père, où étaient l'Empereur et la reine sa mère.

« Nous ne perdîmes pas un mot, ajoute Savary, de tout ce qui fut dit dans cette occasion. Le prince de la Paix écoutait avec nous à la porte du salon qui était en bois de sapin très léger. Le roi Charles IV lui demanda d'un ton sévère : « As-tu des nouvelles de Madrid ? » Nous n'entendîmes pas la réponse du prince, mais le roi reprit vivement : « Eh bien ! je vais t'en donner, moi, » et il lui raconta ce qui s'était passé. « Crois-tu, lui dit-il, me persuader que tu n'as eu aucune part à ce *saccage* (il employa cette expression), toi ou les misérables qui te dirigent ? Était-ce pour faire égorger mes sujets que tu t'es empressé de me faire descendre du trône ? Dis-moi, crois-tu régner longtemps par de pareils moyens ? Quel est celui qui t'a conseillé cette pareille monstruosité ? N'as-tu de gloire à acquérir que celle d'un assassin ? Parle donc. »

« Le prince se taisait, ou du moins nous ne l'entendîmes presque point, mais nous entendîmes distinctement la reine qui lui disait : « Eh bien, je te l'avais bien dit que tu te perdrais ; voilà où tu te mets et nous aussi : tu nous aurais donc fait périr, si nous avions encore été à Madrid ! Comment l'aurais-tu pu empêcher ? »

« *Probablement* le prince se taisait toujours, car nous

entendîmes la reine lui dire : « Eh bien ! parleras-tu ? Voilà comme tu faisais ; à chacune de tes sottises tu n'en savais jamais rien. »

« La position de Ferdinand devait être affreuse, la présence de l'Empereur le gênait horriblement, et ce fut l'Empereur que nous entendîmes lui dire d'une voix assurée :

« Prince, jusqu'à ce moment je ne m'étais arrêté à aucun parti sur les événements qui vous ont amené ici ; mais le sang répandu à Madrid fixe mes irrésolutions. Ce massacre ne peut être que l'œuvre d'un parti que vous ne pouvez pas désavouer, et je ne reconnaîtrai jamais pour roi d'Espagne celui qui, le premier, a rompu l'alliance qui depuis si longtemps l'unissait à la France, en ordonnant le massacre des soldats français, lorsque lui-même venait me demander de sanctionner l'action impie par laquelle il voulait monter au trône. Voilà le résultat des mauvais conseils auxquels vous avez été entraîné ; vous ne devez vous en prendre qu'à eux. Je n'ai d'engagements qu'avec le roi votre père ; c'est lui que je reconnais, et je vais le reconduire à Madrid, s'il le désire. »

« Le roi Charles IV répliqua vivement : « Moi, je ne veux pas. Eh ! qu'irais-je faire dans un pays où il a armé toutes les passions contre moi ? Je ne trouverais partout que des sujets soulevés ; et après avoir été assez heureux pour traverser sans pertes un bouleversement de toute l'Europe, irai-je déshonorer ma vieillesse en faisant la guerre aux provinces que j'ai eu le bonheur de conserver, et conduire mes sujets à l'échafaud ? Non, *je ne le veux* pas ; il s'en chargera mieux que moi. »

Regardant son fils, il lui dit: « Crois-tu donc qu'il n'en coûte rien de régner? Vois les maux que tu prépares à l'Espagne ! Tu as suivi de mauvais conseils, je n'y puis rien ; tu t'en tireras comme tu pourras ; je ne veux pas m'en mêler, va-t'en » (1).

Déplorable scène, qui, si elle n'excitait quelque pitié, n'inspirerait que le mépris. On hésite à la rapporter, et cependant il faut pénétrer dans ces détails, pour juger des motifs qui entraînèrent Napoléon. La vue de tant de faiblesses, l'ensemble de ce triste spectacle, lui firent croire que rien n'était plus simple que de se débarrasser d'un vieillard qui ne demandait qu'à disparaître, et d'un jeune prince qu'il considérait comme fort peu capable. Il jugea ces hommes sur leur peu de valeur personnelle, oubliant que ces hommes étaient revêtus d'un caractère sacré, que derrière eux était toute une nation. Et c'était lui, Napoléon, le restaurateur de l'ordre en France, le vainqueur de l'anarchie, qui livrait l'Espagne à l'anarchie et ouvrait la porte à toutes les révolutions. Tel fut l'acte coupable commis par Napoléon, la grande faute qui retomba sur lui.

Le but qu'il poursuivait, l'alliance de la France et de l'Espagne, était conforme à la saine politique, à l'intérêt des deux pays et de l'Europe entière ; tous les moyens qu'il employa furent mauvais, et, lorsqu'il entreprit de donner à l'Espagne une nouvelle dynastie, croyant la régénérer, son œuvre, dès le début, fut empreinte d'une tache originelle. Il le comprit bien; aussi s'efforça-t-il, en appelant des assemblées de notables,

(1) *Mémoires du duc de Rovigo*, t. III, p. 351 et suivantes.

les Cortès, de lui donner au moins une apparence de légalité et de nationalité.

Le 5 mai, fut conclu le traité de Bayonne, par lequel Charles IV renonçait « d'une manière complète et absolue au trône des Espagnes et des Indes, et cédait tous ses droits à l'empereur Napoléon.

« L'intégrité du royaume devait être maintenue, son souverain indépendant, la religion catholique maintenue, à l'exclusion de toute autre.

« Le palais de Compiègne était à la disposition du roi Charles, sa vie durant, avec une rente de 30 millions de réaux. »

Le 10 mai, Ferdinand signait également une renonciation à tous les droits qu'il pouvait avoir au trône d'Espagne; les Infants don Carlos, don Francisco et don Antonio y adhérèrent.

Deux jours avant, Ferdinand avait adressé en Espagne un manifeste, par lequel il demandait aux Espagnols de ne jamais se soumettre au perfide ennemi qui l'avait dépouillé de ses droits. Et cependant, le 12, de Bordeaux, il adressait au peuple espagnol un manifeste dans lequel il disait « que la plus grande preuve de dévouement qui pût lui être donnée, c'était de se confier aux vues bienfaisantes de Napoléon ». Bientôt toute l'Espagne fut en feu, et les mouvements populaires furent accompagnés en beaucoup d'endroits d'excès horribles.

Napoléon avait d'abord eu la pensée de placer sur le trône d'Espagne son frère Louis, roi de Hollande. Dès le 27 mars 1808, il l'avait consulté à cet effet, dans *l'éventualité* de la vacance du trône d'Espagne. Louis

refusa, et les vues de l'Empereur se tournèrent sur Joseph, roi de Naples.

Pour donner autant que possible à son élévation au trône d'Espagne un caractère de légitimité, l'Empereur faisait annoncer par Murat à la junte de Madrid que, tous les droits à la couronne d'Espagne lui étant cédés, il désirait que la junte désignât sur qui devait se porter la préférence pour l'appeler au trône. Après quelque hésitation, et cependant dans un bref délai, la junte répondit qu'il lui paraissait convenable que le choix tombât sur le frère aîné de Napoléon. Cette déclaration ayant été rapportée à Bayonne, l'Empereur convoqua dans cette ville une junte de 150 notables espagnols.

Elle s'assembla le 15 juin. Dès le 16, Napoléon ayant nommé son frère Joseph roi, la junte vota la constitution libérale qui lui était présentée, et, dès le lendemain, le nouveau roi se mit en route pour Madrid.

Depuis quelques jours déjà, le vieux roi Charles IV, la reine et Godoy étaient partis pour Compiègne, qu'ils devaient quitter bientôt pour chercher un climat plus doux. Ferdinand et don Carlos allaient s'établir au château de Valençay, appartenant à M. de Talleyrand, qui leur fut assigné pour demeure.

Je me suis arrêté sur ces affaires d'Espagne plus longtemps peut-être que ne le comportait ce livre. Mais, je le répète, pour les apprécier avec quelque impartialité, il me paraît indispensable de pénétrer dans les détails, et de juger sur les pièces officielles de ce grand procès. Vouloir raconter ou juger d'une manière sommaire serait s'exposer à l'erreur et y entraîner les autres.

Peu de sujets historiques ont fourni plus matière à discussion, chacun des historiens, ou prétendus tels, se plaçant au point de vue exclusif de sa nationalité ou de son esprit de parti. Quelques-uns n'ont pas d'expressions assez fortes pour condamner les machiavéliques combinaisons de Napoléon; il en est d'autres qui, ne pensant qu'au résultat définitif qu'il se proposait, ont, comme lord Byron, regretté qu'il n'ait pas réussi. De tous ces jugements, il en est un par lequel je crois devoir terminer; c'est celui porté par Napoléon lui-même. Aucun homme peut-être n'a été plus doué que lui de la faculté de s'isoler, de s'envisager lui-même, de se juger enfin, et de le faire, en beaucoup de cas, avec un tact, une profondeur, une justesse qu'on ne rencontrerait pas ailleurs. Ainsi, il disait à Sainte-Hélène : « Cette malheureuse guerre m'a perdu, elle a divisé mes forces, multiplié mes efforts, attaqué ma moralité ; et pourtant on ne pouvait laisser la Péninsule aux machinations des Anglais. Les événements ont prouvé que j'avais fait une grande faute dans le choix des moyens, car la faute est bien plus dans les moyens que dans les principes. Nous ne pouvions laisser l'Espagne à la disposition de mes ennemis ; il fallait l'enchâsser, de gré ou de force, dans notre système.

« Je donnais aux Espagnols une constitution libérale. Je crus nécessaire, trop légèrement peut-être, de changer leur dynastie. On m'accusa dans cette affaire de perfidie, d'ambition, de mauvaise foi ; il n'y eut rien de tout cela. On sera complètement certain un jour que, dans les grandes affaires d'Espagne, je fus complète-*ment étranger* à toutes les intrigues de cour ; que je ne

manquai de parole ni à Charles IV ni à Ferdinand VII ; que je ne rompis aucun engagement vis-à-vis du père et du fils ; que je n'employai point de mensonge pour les attirer tous deux à Bayonne, mais qu'ils y accoururent à l'envi l'un de l'autre. Quand je les vis à mes pieds, que je pus juger par moi-même de toute leur incapacité, je pris en pitié le sort d'un grand peuple, je saisis aux cheveux l'occasion unique que me présentait la fortune pour régénérer l'Espagne, l'enlever à l'Angleterre et l'unir intimement à notre système. Dans ma pensée, c'était poser une des bases fondamentales du repos et de la sûreté de l'Europe. Mais loin d'y employer d'ignobles, de faibles détours, comme on l'a répandu, si j'ai péché, c'est au contraire par une audacieuse franchise.

« *Je dédaignai les voies tortueuses et communes, je me trouvais si puissant!... J'osai frapper de trop haut. Je voulais agir comme la Providence, qui remédie aux maux des mortels par des moyens à son gré, parfois violents, et sans s'inquiéter d'aucun jugement.*

« Toutefois, j'embarquai fort mal toute cette affaire, je le confesse; l'immoralité dut se montrer par trop patente, l'injustice par trop cynique, et le tout demeure fort vilain, parce que j'ai succombé » (1).

L'Empereur quitta Bayonne le 23 juillet. Ses armées couvraient déjà la plus grande partie de l'Espagne. Son frère Joseph, le nouveau roi, avait fait, le 30, son entrée solennelle à Madrid, et cependant il s'éloignait inquiet, indécis, rempli de perplexité; il se voyait engagé beau-

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 288-289.

coup plus loin qu'il ne l'avait pensé, qu'il ne l'avait voulu, et à peine avait-il gagné Bordeaux, qu'il apprenait qu'un désastre, jusqu'alors inconnu à ses armes, les avait frappées. Dupont, l'un de ses meilleurs généraux, avait mis bas les armes à Baylen avec 14,000 hommes. « Votre main aurait dû sécher, » dit Napoléon au général Legendre, chef d'état-major de Dupont, qui avait signé la capitulation.

L'effet que produisit cette nouvelle en Europe fut grand, comme on le pense. Les Français n'étaient donc plus invincibles? Les circonstances étaient graves. — Pour en finir avec l'Espagne, Napoléon pouvait faire revenir les armées qu'il avait en Prusse : mais alors, qui lui garantissait l'Allemagne, l'Autriche? Il voulut donc alors s'assurer si l'alliance qu'il avait faite à Tilsit avait quelque solidité, et, dans ce cas, resserrer ses liens avec Alexandre.

Bientôt, de part et d'autre, on résolut d'ouvrir des conférences à Erfurt. Les deux souverains y arrivèrent le 27 septembre. Napoléon fit les honneurs à Alexandre et à tous les rois et princes, qui bientôt s'y rendirent; c'étaient les rois de Saxe, de Wurtemberg, de Westphalie, le prince royal de Bavière, le prince Guillaume de Prusse, et quantité de princes de la confédération du Rhin. L'hospitalité fut magnifique. Chaque jour, il avait à sa table la plus grande partie de cette foule dorée; il avait fait venir de Paris les acteurs de la Comédie-Française, qui tous les soirs jouaient devant un parterre de rois, faisant applaudir les œuvres de Racine, Corneille et Voltaire même, dans le pays de Schlegel et de Gœthe. Alexandre et Napoléon étaient aux petits

soins l'un pour l'autre, et ils montraient, dit un témoin, autant de franchise et de cordialité dans leurs rapports qu'il est permis à des souverains d'en avoir ou d'en montrer. Tout le monde sait comment un jour, à ce vers d'*Œdipe* :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

le Czar, saisissant l'allusion, se tourna de la manière la plus gracieuse vers l'empereur des Français.

Les princes allemands contribuèrent à l'éclat de la réception faite à l'empereur de Russie. Le duc de Rovigo raconte que le duc de Saxe-Weimar, qui était tout à côté de chez lui, donna une magnifique fête. Un déjeuner fut servi sous une tente absolument pareille à celle qu'avait Napoléon la veille de la bataille d'Iéna ; elle était tendue au même endroit ; les feux de bivouac étaient allumés à la même place. Après le déjeuner, tous les convives, rois, princes, montant à cheval, le duc leur montra lui-même la route suivie par les colonnes françaises pour attaquer l'armée prussienne. Le fait est d'ailleurs curieux : il témoigne qu'à cette époque l'hostilité contre la France était encore loin d'exister, au moins d'une manière générale et apparente. Quant au côté sérieux de ce qui se passa à Erfurt, Napoléon obtint d'Alexandre l'assentiment à l'élévation de Joseph au trône d'Espagne, ainsi qu'aux changements opérés en Italie ; enfin la Russie s'engageait à faire cause commune avec la France, dans le cas d'une levée de boucliers de l'Autriche. De son côté, Napoléon s'engageait à ne pas s'opposer à la réunion définitive de la

Moldavie et de la Valachie à l'empire russe. Quant au partage de l'empire ottoman, Napoléon s'efforça de démontrer à Alexandre l'inopportunité de cette entreprise. Son ambassadeur à Constantinople, Sébastiani, l'avait fait changer d'avis depuis Tilsitt sur cette question. Enfin, après trois semaines de conférences, dont le principal objet apparent était les négociations avec l'Angleterre pour la paix maritime, les deux souverains se séparèrent. Alexandre vint dire adieu à Napoléon, qui le reconduisit à cheval jusqu'à la distance de deux lieues, où les voitures de l'empereur Alexandre attendaient. Pendant tout ce trajet, les deux souverains s'entretinrent seuls ensemble. En se séparant, ils s'embrassèrent : ils ne devaient plus se revoir que les armes à la main.

Napoléon revint à Erfurt au petit pas, et paraissant rêveur et pensif. Il sentait qu'il lui faudrait désormais composer avec un rival en puissance, qu'à ce moment même il était obligé de réclamer le consentement de la Russie à ses projets sur l'Espagne, qu'enfin, lui qui naguère encore disposait en maître de l'Europe vaincue, il n'allait plus y exercer qu'un pouvoir contrôlé (1).

Ne sentait-il pas dès lors le poids de la guerre d'Espagne ? Mais il fallait avant tout triompher, et il se disposa à aller se mettre à la tête de ses armées.

Déjà les 1er, 6e et 11e corps d'armée, commandés par Victor, Ney et Mortier, s'étaient mis en marche. Ces vieilles divisions illustrées par Austerlitz, Iéna, Friedland, Ulm, abandonnant la Pologne et l'Allemagne,

(1) *Histoire générale des traités de paix*, par M. le comte de *Garden, t. XI,* p. 288 et 290.

descendaient vers l'extrême midi, par une route de plus de 400 lieues. La grande armée était dissoute: peu d'années encore, et une nouvelle grande armée, l'Europe tout entière, devait remonter vers le Nord, flux et reflux d'hommes que l'histoire n'avait pas encore eu à raconter. Toutes les colonnes de cette armée devaient traverser la France pour se rendre en Espagne : c'était pour un instant revoir la patrie ; beaucoup de ces hommes, des régiments tout entiers, en étaient éloignés depuis plusieurs années. Partout les populations se portaient à leur rencontre, leur dressaient des arcs de triomphe.

A la vue de ces vieilles troupes, de ces généraux dont l'habileté avait été tant de fois éprouvée, Napoléon disait: « J'ai d'abord envoyé des agneaux aux Espagnols, ils les ont dévorés ; je leur envoie des loups qui les dévoreront. » Sans nul doute, toutes les probabilités semblaient être pour lui, mais il y a toujours dans les affaires humaines, dans celles de la guerre, un côté inattendu, imprévu. Les vainqueurs de Baylen étaient loin d'égaler l'habileté de ceux qu'ils avaient vaincus, et certes ils ne leur étaient pas supérieurs en courage.

CHAPITRE XXXIV

Les troupes françaises quittent la Silésie. — Murat, roi de Naples. — L'Espagne. — L'opinion publique s'inquiète. — Retour d'Auguste Colbert à Paris. — Il part pour l'Espagne. — Les Pyrénées. — La prédiction. — L'Empereur et le maréchal Ney à Vittoria. — Les Juntes. — Positions de l'armée espagnole. — Sir John Moore. — L'armée anglaise. — Plan de Napoléon. — Soult à Gamonal. — Victor à Espinosa. — Ney à Soria. — Lannes à Tudela. — Marche de Napoléon sur Madrid. — Somo-Sierra. — Madrid. — Capitulation. — Députation à l'Empereur. — Le général Colbert. — L'armée anglaise en Espagne. — L'Empereur quitte Madrid. — Le général Colbert forme l'extrême avant-garde de l'armée. — On rencontre les Anglais à Mayorga. — Le gué de Villafer. — Jomini. — Bessières. — Le général Colbert à Benavente. — Il prend la tête du corps d'armée du maréchal Soult. — Retraite des Anglais. — Le général Franceschi à Mancilla. — Le général Colbert fait deux mille prisonniers. — Astorga. — Sir John Moore s'établit à Calcabellos. — Mort du général Colbert.

Depuis plus de quatre mois, mon père était de retour en Silésie, lorsqu'arriva l'ordre du départ. Des bords de l'Oder, le rendez-vous était donné sur l'Èbre. Du fond de la tranquille vallée d'Hirshberg, il avait vu s'accomplir de grands événements politiques. Murat, son ancien général, était devenu roi; il avait remplacé Joseph sur le trône de Naples. Si l'on peut mêler les petites choses aux grandes, il me sera permis d'ajouter ici que

le nouveau roi, fidèle à son ancienne amitié, venait d'appeler près de lui, pour commander un des régiments de sa garde, Alphonse Colbert, le frère de mon père.

Ce qui attirait surtout l'attention, c'était l'Espagne, sur laquelle semblaient se concentrer tous les orages. Il y avait, dans les événements qui s'y accomplissaient, quelque chose de sombre et de funeste dont s'inquiétaient le dévouement de mon père à l'Empereur et son admiration pour sa gloire. Cette impression était au reste générale, et, si l'opinion ne se montrait pas ouvertement hostile à une guerre avec l'Espagne, elle était loin de s'y montrer favorable.

Avant leur départ définitif, les troupes du 6e corps furent rassemblées dans un camp près de Dresde pour être dirigées ensuite sur Mayence, et de là sur Bayonne, près de cent jours de route. C'était le 8 septembre seulement que le 6e corps avait connu sa destination.

Mon père écrivait de Francfort : « Nous allons décidément en Espagne. Je pars de suite pour Paris; le 28 octobre ma brigade doit être à Bayonne, je la rejoindrai à Bordeaux ; je n'aurai donc guère que trois semaines à rester. » Ces quelques instants, quelque rapides qu'ils fussent, allaient encore resserrer les liens qui l'attachaient à des êtres chéris. Il retrouvait, au moment où pour la seconde fois elle allait le rendre père, cette compagne aimée à laquelle il écrivait un jour : « Notre union, ma chère amie, n'est pas comme celle de bien d'autres ; l'amitié, l'estime, la resserreront toujours plus nous avancerons dans la vie. » Une autre fois, en lui disant qu'il avait pensé à elle au milieu d'une fête, il ajou-

tait : « N'êtes-vous pas de toutes mes fêtes comme de tous mes ennuis? » Il revoyait enfin ce fils, dont nous avons vu son inquiète tendresse se préoccuper sans cesse au milieu d'une vie d'agitation et de périls. Il le trouvait rendu à la santé, pouvant maintenant le reconnaître et l'appeler de ce nom si doux à l'oreille d'un père. Ah! s'il eût pu prévoir que ces moments étaient les derniers... Il fallut cependant partir. L'âme encore tout émue, il écrivait d'Orléans : « Ma chère amie, tu devrais être habituée aux départs. — Je suis chagrin de t'abandonner en ce moment. — Je ne sais pas pleurer, mais la colère me vient de suite. » Puis de Pampelune : « Je viens de faire quatre-vingts lieues à franc étrier, j'ai rattrapé ma brigade. Tout est en meilleur ordre ici qu'à Paris, et les pauvres Espagnols en verront de cruelles. »

On le voit, son langage change, ce n'est plus le froid raisonneur de Silésie, le tendre père de famille : le soldat a senti la poudre, et déjà l'ardeur du combat l'agite.

En traversant les Pyrénées, mon père avait avec lui ses deux aides de camp, Alfred de Latour-Maubourg et Adrien d'Astorg. Tous trois étaient jeunes; le général avait trente ans, ses deux aides de camp de vingt à vingt-cinq.

Mon père, voulant attendre ses troupes, fit faire halte et étendre un déjeuner sur l'herbe. Ils avaient la gaieté de leur âge, l'insouciance au moins apparente que donne une vie habituée aux périls, et se livraient à de joyeux propos. Près d'eux était une vieille femme, une vieille bergère qui faisait paître un troupeau; peu à peu elle

s'était rapprochée, et comme fascinée par leur vue, immobile, elle les contemplait; puis on l'entendit marmotter et répéter quelques mots, à tel point que l'attention des jeunes gens fut attirée. « Eh bien! la vieille, qu'est-ce que vous dites donc? — Je dis, reprit-elle, que c'est dommage. — Comment dommage? — Oui, bien dommage! Vous êtes bien jeunes, bien beaux tous les trois; vous allez en Espagne, vous n'en sortirez pas! »

Le 3 à Pampelune, mon père était le 5 à Vittoria, où bientôt arrivèrent le maréchal Ney, puis l'Empereur.

Le désastre de Baylen avait forcé Joseph à abandonner Madrid, et entraîné l'évacuation de la plus grande partie des provinces envahies; l'Espagne était à reconquérir. Une fois délivrés de la présence des Français, les comités nationaux de défense avaient pu s'entendre et centraliser leur action. Une junte suprême, composée de deux délégués, envoyés par chacune des juntes provinciales, siégeait à Aranjuez et régularisait, autant qu'elle le pouvait, le soulèvement général et l'explosion de vengeance qui éclatait dans toute l'Espagne.

A côté de ce peuple, partout en armes, où toutes les classes étaient préparées à tous les sacrifices, se trouvait encore une armée régulière ou à peu près, qui comptait plus de 100,000 hommes.

Voici quelles étaient les positions occupées par cette armée, vers le 8 novembre 1808. Le général Blake, avec 45,000 hommes, était en avant de Bilbao, avec l'intention d'arriver sur les derrières de Vittoria où se trouvait le quartier général de l'armée française. Au centre, à Burgos, était l'armée d'Estramadure, de *20,000 hommes*, commandée par le comte de Belve-

der. Puis, à droite, l'armée d'Andalousie, sous les ordres de Castanos, bordait l'Èbre de Calahora à Tudela; cette armée comptait environ 30,000 hommes; à sa droite était Palafox, avec 20,000 hommes, rêvant de tourner l'armée française. En arrière se trouvait encore un corps de 10,000 hommes; enfin l'armée anglaise, disséminée de la Corogne jusqu'à Talavera : telles étaient les forces que Napoléon allait trouver en face de lui.

Quant à l'armée française, voici quelle était sa position à la même époque. Le corps de Moncey formait la gauche à Tafalla; le sixième corps, ainsi que nous l'avons déjà dit, arrivait à Vittoria, et le corps de Soult était à Miranda sur l'Èbre; celui de Victor, en marche de Vittoria sur Orduna; Lefebvre, duc de Dantzig, occupait à l'extrême droite les hauteurs de Durango; la garde était avec l'Empereur à Vittoria; Saint-Cyr allait pénétrer en Catalogne pour débloquer Barcelone. Plus tard le corps de Mortier, et celui de Junot ramené de Portugal par suite de la convention de Cintra, devaient encore augmenter les forces de l'armée; toutefois, l'Empereur se trouvait dès lors en mesure de frapper un coup décisif.

D'après les dispositions de l'armée ennemie, le centre, placé à Burgos avec 15 ou 20,000 hommes, était évidemment trop faible, il devait infailliblement succomber, et une fois détruit, dispersé, les deux armées de droite et de gauche, isolées, sans liaison entre elles, se trouvaient dans une position critique. Blake surtout, éloigné du côté de Bilbao, pouvait être tourné par sa droite et coupé; l'armée d'Andalousie, commandée par Castanos, pouvait être à la fois attaquée de front, tour-

née et coupée de Madrid par sa gauche. Tel fut, d'une manière très sommaire, le plan que conçut l'Empereur.

Parti de Paris le 29 octobre, il était arrivé à Bayonne le 3 novembre, d'où il repartait à cheval, accompagné des maréchaux Soult et Lannes, pour Tolosa, et le lendemain il arrivait à Vittoria. Sautant à bas de cheval, il entra dans la première auberge et fit étaler ses cartes; les renseignements qu'il reçut l'ayant confirmé dans son opinion, il donna immédiatement ses ordres. L'effort devait d'abord porter sur le centre de l'armée espagnole.

Moncey, avec une division en avant de Pampelune, surveillait les Espagnols sur l'Aragon; le reste du troisième corps était concentré à Lodosa et devait rester sur la défensive; Lagrange, renforcé de la cavalerie légère de Colbert (1), était envoyé à Logrono; Soult, avec le deuxième corps, marchait rapidement sur le comte de Belveder à Burgos; Victor et Lefebvre devaient pousser Blake dès que Soult et la garde auraient achevé d'enfoncer le centre, ce qui fut rapidement, trop rapidement fait. Le 10, à Gamonal, Soult défaisait l'armée d'Estramadure, lui prenait ses drapeaux, ses canons et 3,000 hommes. En même temps, le 10 et le 11, Victor, sans doute un peu piqué par des reproches que l'Empereur lui avait adressés la veille, attaque Blake à Espinosa, le culbute, lui tue, blesse ou fait prisonniers plus de 10,000 hommes. Dans la matinée du 12, les débris de cette armée dépassaient Burgos, sur laquelle se dirigeait Soult. L'Empereur espé-

(1) Napier, *History of the War in the peninsula*, t. I, p. 380.

rait encore pouvoir arriver sur les derrières de l'armée de Galice. Un peu moins d'ardeur de la part de Victor, et toute cette armée était détruite.

Restaient encore les armées commandées par Castanos et Palafox, concentrées sur l'Èbre, aux environs de Tudela. C'étaient les vainqueurs de Baylen, les défenseurs de Saragosse.

L'Empereur les fit attaquer de front pendant qu'ils étaient déjà tournés. Le 19 novembre, Ney, avec 13 ou 14,000 hommes, les divisions du général Marchand et du général Dessoles, partait d'Aranda et arrivait le 21 à Soria; le 22 ou le 23 au plus tard, il pouvait occuper Agreda, se trouvant ainsi placé sur les derrières de l'armée espagnole de l'Èbre, et coupant toutes les communications avec Madrid.

Dans le même temps, Lannes, à peine remis d'une violente chute de cheval qu'il avait faite dans les montagnes de Lodosa, arrivait le 19 à Logrono. Il donna l'ordre à la division Lagrange et à la cavalerie de Colbert de descendre par la rive droite de l'Èbre jusqu'à Lodosa. Le lendemain, toutes ces troupes s'y trouvaient rassemblées et se réunissaient au corps d'armée du maréchal Moncey, qui débouchait par le pont de Lodosa avec les divisions Musnier, Grandjean, Maurice Mathieu et la cavalerie, commandée par Lefebvre-Desnouettes.

Toute cette armée, formant une masse de 26 à 28,000 hommes, suivant le cours de l'Èbre, arriva le 22 en présence de l'ennemi. L'armée espagnole, forte de 46,000 hommes environ, occupait un front de près de deux lieues. La droite était placée à Tudela,

et la gauche s'étendait jusqu'à Cascante; à droite étaient les Aragonais, au centre les Valenciens et les Murciens, à gauche les Andalous.

Lannes fit immédiatement attaquer la droite et le centre par deux divisions d'infanterie soutenues par soixante pièces de canon. Après quelque résistance, une trouée s'étant faite au centre, Colbert avec ses chasseurs et ses hussards, Lefebvre-Desnouettes avec ses lanciers polonais s'y précipitent, puis se rabattant à gauche, prenant à revers l'infanterie de la droite ennemie, bientôt toute cette partie du champ de bataille ne présente plus que le spectacle de la déroute complète des Espagnols poursuivis à outrance dans toutes les directions, à travers les bois d'oliviers, par la cavalerie soutenue par la division Maurice Mathieu. Une masse imposante d'infanterie se trouvait encore à Cascante; c'était cette armée d'Andalousie qui se glorifiait d'avoir vaincu les Français à Baylen. Castanos, leur général, avait déjà été entraîné par la déroute du centre. En son absence, le général La Pena tenta de se porter en avant; il fit d'abord replier quelques troupes de cavalerie. Mais la division Lagrange arrivait formée en échelons à courte distance, son général en tête. Lagrange (1) est blessé; mais bientôt ses soldats, vieilles troupes éprouvées, abordent l'infanterie espagnole, la culbutent, et tout ce qui restait de cette armée, naguère encore si fière, fuit en désordre. Si le maréchal Ney, qui, ainsi que nous l'avons dit, était déjà le 21 à Soria, se fût trouvé à Catalayud ou à Agreda, il eût pu prendre au passage Casta-

(1) Lagrange (Joseph), comte, né en 1763, mort en 1836.

nos et la plus grande partie de l'armée vaincue. Mais, une fois arrivé à Soria, le maréchal s'était arrêté. Le pays était montagneux, difficile; les populations fuyaient devant lui, ou ne montraient que des dispositions hostiles; on ne pouvait obtenir aucun renseignement certain; des bruits exagérés par les Espagnols portaient l'armée de Castanos à 60,000 hommes; la nouvelle se répandit même de la défaite des Français. La position était embarrassante. Si le maréchal, se conformant à ses instructions, se portait sur Agreda, il ne pouvait guère arrêter le mouvement de l'ennemi sur Tarragone ou Catalayud; il s'éloignait trop de Lannes, dans le cas où celui-ci aurait besoin de secours. Il s'arrêta donc. Ney ne se remit en marche que le 25, traversa le champ de bataille à Cascante, et arriva le 27 à Mallen, où il fut rejoint par le général Colbert, qui lui ramenait sa cavalerie. Voilà comment la combinaison de l'Empereur n'amena pas tous les résultats qu'on pouvait en attendre.

Toutefois, la victoire de Tudela était importante: trente pièces de canon, 3,000 prisonniers, en étaient les trophées; la perte de l'ennemi pouvait s'évaluer à 8 ou 10,000 hommes.

Si, dans l'Est comme dans l'Ouest, la destruction des armées espagnoles n'avait pas été complète, elles avaient été toutefois partout mises en déroute et dispersées, et désormais l'Empereur, sans inquiétude pour ses flancs, pouvait marcher sur Madrid. On sait quelle importance il mettait à s'emparer des capitales, calculant, en cela comme en tout, l'influence morale, qu'il considérait souvent, et avec raison, comme supérieure à la force

matérielle. Madrid était d'ailleurs le lieu où pouvaient se rallier, se centraliser les moyens de défense. Il résolut donc de s'y porter directement.

Partant d'Aranda, il avait à traverser le Douro, puis à franchir le redoutable passage des montagnes de Guadarama. En même temps, le duc de Dantzig recevait l'ordre de partir de Carion et de se diriger par Palencia, Valladolid, Almeida et Ségovie, couvrant ainsi par cette marche le flanc droit de l'Empereur, contenant le pays de Léon, la Castille, menaçant la Galice et Salamanque, tout en étant à portée d'arrêter les têtes de colonne de l'armée anglaise, qu'on savait d'une manière confuse être de ce côté. A gauche, venant de Tudela et Saragosse et suivant par Catalayud et Siguenza, Maurice Mathieu et Ney devaient pousser à outrance les troupes de Castanos, désorganisées et réduites à l'état de bandes.

A mesure que les troupes pénétraient plus avant en Espagne, de nouveaux corps venaient les remplacer dans le Nord; ainsi le général Delaborde, avec une partie des troupes qui avaient fait l'expédition de Portugal, occupait Vittoria et Burgos; le maréchal Mortier devait descendre sur l'Èbre.

En suivant sur la carte les dispositions prises par Napoléon, on ne peut s'empêcher de remarquer quelle est la prévoyance, la prudence de ce génie dont les grandes et hardies conceptions semblent surtout attirer l'attention. Déjà trois armées ennemies ont été détruites ou dispersées; il a pu juger du peu de résistance que peuvent lui opposer les armées espagnoles, et cependant il n'abandonne rien de toutes les précautions qui doivent assurer ses flancs et sa ligne d'opérations; il ne livre

rien au hasard, et c'est alors seulement qu'il pousse vers Madrid.

Parti le 28 d'Aranda avec le corps de Victor, sa garde, et une partie de sa cavalerie de réserve, après avoir passé le Douro, il avait le lendemain son quartier général à Boceguillas, au pied des montagnes de Guadarama. Le col étroit par lequel on pouvait les franchir était à Somo-Sierra ; on y arrivait par des rampes longues et abruptes. Le point principal était occupé par 8 ou 9,000 hommes d'infanterie, placés des deux côtés de la chaussée et commandés par un brave officier, don Juan de San-Benito ; une batterie de 16 pièces de canon était placée en travers de la route de manière à la balayer. En avant de cette position et du côté de Boceguillas, était à Sepulveda un poste d'observation de 3,000 hommes ; le 30, à six heures du matin, l'Empereur le fit attaquer, il ne tint pas et se sauva à la débandade. Pendant ce temps, les tirailleurs d'infanterie couronnaient les hauteurs à droite et à gauche de la route, tandis que sur le milieu de la chaussée s'avançait le gros des troupes, la cavalerie et l'Empereur lui-même ; un brouillard épais était suspendu aux flancs de la montagne et en remplissait les gorges. Lorsque l'Empereur arriva sur le terrain, voyant que l'attaque allait traîner en longueur, profitant de l'effet magique que produisait toujours sa présence, et du brouillard qui laissait l'ennemi dans l'incertitude des moyens d'attaque, se tournant tout d'un coup vers les lanciers polonais qui étaient à côté de lui : « Allons! enlevez-moi cela, et au galop. » Les lanciers se précipitent, arrivent sur les batteries *que les* Espagnols abandonnent, frappés de tant d'au-

dace; tout fuit, et en quelques heures, la cavalerie était arrivée à Buitrago, après avoir franchi le redoutable passage (1).

La nouvelle, bientôt apportée dans Madrid par quelques cavaliers que poussaient nos hussards, vint y jeter l'alarme et l'effroi. La junte centrale d'Aranjuez prend la fuite, une foule de gens de la campagne s'étaient réfugiés dans la ville; la populace, grossie de cette foule, parcourt les rues en poussant des cris, demandant des armes : fiévreuse ardeur, sous laquelle le plus souvent se dissimulent de lâches sentiments; les rues sont barricadées, les maisons crénelées, des canons sont hissés sur des charrettes, « équipage grotesque qui témoigne jusqu'où peut aller le délire d'un peuple livré à lui-même » (2); les cris « à la trahison! » se font entendre; les cartouches qu'on a distribuées sont remplies de sable; on en accuse le marquis de Perales, corrégidor de Madrid, jadis l'idole du peuple, et bientôt il est étranglé par ses hommes en délire.

La ville était dans cet état d'effervescence et de

(1) Ainsi que le remarque Napier, l'historien anglais de la guerre de la Péninsule, si l'on ne considère cette charge des lanciers qu'en elle-même, et comme moyen tactique, ce ne serait qu'une extravagante folie; mais ce qui est digne d'admiration, c'est la sagacité avec laquelle Napoléon juge en un instant de la situation, des circonstances. Là est le génie, surtout celui qui convient au commandement de la cavalerie, où il faut savoir saisir la minute, où la décision doit être prompte comme l'éclair et où le coup doit frapper comme la foudre.

Il y a encore une remarque dans cette affaire où tout le succès fut dû à l'effet moral : c'est que l'arme, la lance elle-même, y fut pour beaucoup. Les Espagnols avaient déjà appris à connaître les terribles effets de cette arme qui était devenue pour eux un objet de terreur.

L'arme de la lance, créée dans l'armée française par Napoléon en 1807, a été supprimée en 1872. (Voir les notes.)

(2) *Correspondance de Napoléon*, t. XVIII, nº 14,530.

désordre, lorsque, le 2 au matin, les habitants virent les hauteurs qui dominent Madrid au nord se couvrir de masses profondes de cavalerie, semblables à un sombre nuage qui menaçait la ville. C'était la cavalerie de la garde et trois divisions de dragons commandées par Bessières qui précédait l'Empereur. Le maréchal fit sommer Madrid ; on lui répondit avec mépris. Son parlementaire fut au moment d'être assommé par la populace, et il ne fut sauvé que par les troupes de ligne qui comprirent quelle serait leur responsabilité.

L'Empereur, étant arrivé dans l'après-midi, reconnut la ville. On eût pu l'emporter de vive force : il préféra l'amener à se rendre ; effrayer, non pas détruire. Trente pièces de canon eurent bientôt fait une trouée dans le mur qui entoure le Retiro, par lequel l'infanterie devait pénétrer. Une fois maître du Retiro, on est maître de Madrid. L'Empereur évita avec soin que trop de troupes fussent engagées, pour qu'il n'y eût pas irruption soudaine et violente dans la ville. Le 3 décembre, à cinq heures, don Fernand de Morla, l'un des membres de la junte, et don Yriarte, se présentèrent au quartier général pour supplier l'Empereur d'épargner Madrid.

Admis dans sa tente, ils lui dirent que tous les gens sensés reconnaissaient l'impuissance où était la ville de se défendre, mais, ajoutaient-ils, la dernière classe du peuple, soutenue par des gens de la campagne, était dans une surexcitation telle, qu'ils demandaient la journée du 4 pour les amener à comprendre la nécessité de capituler. C'était dans l'attitude d'un suppliant et dans les formes les plus humbles que parlait Morla.

« Vous employez en vain le nom du peuple, dit l'Empereur; si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-même vous l'avez excité, vous l'avez égaré par des mensonges. Rassemblez les curés, les chefs des couvents, les alcades, les principaux propriétaires, et que, d'ici à six heures du matin, la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux ni ne dois retirer mes troupes. Vous avez massacré les malheureux prisonniers français qui étaient tombés entre vos mains. Vous avez, il y a peu de jours, laissé traîner et mettre à mort, dans les rues, deux domestiques de l'empereur de Russie, parce qu'ils étaient nés Français. L'inhabileté et la lâcheté d'un général avaient mis en vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée. Vous, monsieur Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagées comme un butin entre vos soldats! Quel droit aviez-vous d'ailleurs de tenir un pareil langage? La capitulation vous l'interdisait. Voyez quelle a été la conduite des Anglais, qui sont bien loin de se piquer d'être rigides observateurs du droit des nations; ils se sont plaints de la convention du Portugal, mais ils l'ont exécutée. Violer les traités militaires, c'est renoncer à toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne que les bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Bailen? Voilà comme l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en *sont rendus* coupables. J'avais une flotte à

Cadix; elle était l'alliée de l'Espagne, et vous avez dirigé contre elle les mortiers de la ville où vous commandiez. J'avais une armée espagnole dans mes rangs; j'ai mieux aimé la voir passer sur les vaisseaux anglais et être obligé de la précipiter du haut des roches d'Espinosa, que de la désarmer. J'ai préféré avoir 7,000 ennemis de plus à combattre que de manquer à la bonne foi et à l'honneur. Retournez à Madrid. Je vous donne jusqu'à demain six heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il s'est soumis; sinon, vous et vos troupes, vous serez tous passés par les armes » (1).

Le 4, à six heures du matin, le général Morla et don Fernand de la Vera, gouverneur de la ville, revenaient au quartier général dire que la ville se soumettait. A dix heures, tous les postes étaient remis aux troupes françaises.

Un mois avait suffi pour détruire ou disperser les armées espagnoles de Saint-Sébastien aux Asturies, des Asturies jusqu'à Talavera et de Talavera jusqu'à Saragosse; tout était soumis; et au delà de ces limites, sauf quelques rares exceptions, il n'y avait plus qu'apathie ou terreur, de sorte qu'une armée française eût pu, dit le colonel Napier, marcher d'une extrémité à l'autre de la Péninsule. Mais ce n'était pas assez pour Napoléon, il sentait que la victoire et la conquête matérielle étaient une base trop fragile; il voulut s'emparer de l'esprit des Espagnols; entraîné par les idées du siècle, il pensa, et crut à tort, qu'il pouvait se poser en régénérateur des

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVIII, n° 14,530.

mœurs, des idées, du gouvernement d'une vieille nation, et dans une proclamation il leur disait : « Tout ce qui s'opposait à votre prospérité et à votre grandeur, je l'ai détruit; les entraves qui pesaient sur le peuple, je les ai brisées; une constitution libérale vous donne, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle. »

Napoléon n'était point entré à Madrid, et s'était établi à Chamartin, maison de campagne du duc de l'Infantado, située à deux lieues de la ville. Le 9 décembre, une députation de 1,200 personnes des plus notables, conduite par le corrégidor, vint lui offrir une adresse de félicitations et lui exprimer le désir de voir le roi Joseph revenir parmi eux.

Voici la réponse que leur fit Napoléon :

« J'agrée les sentiments de la ville de Madrid. Je regrette le mal qu'elle a essuyé, et je tiens à bonheur particulier d'avoir pu, dans ces circonstances, la sauver et lui épargner de plus grands maux.

« Je me suis empressé de prendre des mesures qui tranquillisent toutes les classes des citoyens, sachant combien l'incertitude est pénible pour tous les peuples et pour tous les hommes.

« J'ai conservé les ordres religieux, en restreignant le nombre des moines. Il n'est pas un homme sensé qui ne jugeât qu'ils étaient trop nombreux. Ceux qui sont appelés par une vocation qui vient de Dieu resteront dans leurs couvents. Quant à ceux dont la vocation était peu solide et déterminée par des considérations mondaines, j'ai assuré leur existence dans l'ordre des ecclésiastiques séculiers. Du surplus des biens des cou-

vents, j'ai pourvu aux besoins des curés, de cette classe la plus intéressante et la plus utile parmi le clergé.

« J'ai aboli ce tribunal contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient. Les prêtres doivent guider les consciences, mais ne doivent exercer aucune juridiction extérieure et corporelle sur les citoyens.

« J'ai satisfait à ce que je devais à moi et à ma nation. La part de la vengeance est faite; elle est tombée sur dix des principaux coupables. Le pardon est entier et absolu pour tous les autres.

« J'ai supprimé des droits usurpés par les seigneurs dans le temps des guerres civiles, où les rois ont trop souvent été obligés d'abandonner leurs droits pour acheter leur tranquillité et le repos des peuples. J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun pourra établir des hôtelleries, des fours, des moulins, des madragues, des pêcheries, et donner un libre essor à son industrie, en observant les lois et les règlements de la police. L'égoïsme, la richesse et la prospérité d'un petit nombre d'hommes nuisaient plus à votre agriculture que les chaleurs de la canicule.

« Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir dans un État qu'une justice. Toutes les justices particulières avaient été usurpées et étaient contraires au droit de la nation : je les ai réduites.

« J'ai aussi fait connaître à chacun ce qu'il pouvait avoir à craindre, ce qu'il avait à espérer.

« Les armées anglaises, je les chasserai de la Péninsule. Saragosse, Valence, Séville, seront soumises ou *par la persuasion*, ou par la force de mes armes. Il n'est

aucun obstacle capable de retarder longtemps l'exécution de mes volontés.

« Mais ce qui est au-dessus de mon pouvoir, c'est de constituer les Espagnols en nation sous les ordres du roi, s'ils continuent à être imbus des principes de scission et de haine envers la France que les partisans des Anglais et les ennemis du continent ont répandus au sein de l'Espagne. Je ne puis établir une nation, un roi et l'indépendance des Espagnols, si ce roi n'est pas sûr de leur affection et de leur fidélité.

« Les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe. Les divisions dans la famille royale avaient été tramées par les Anglais. Ce n'était pas le roi Charles et son favori que le duc de l'Infantado, instrument de l'Angleterre, comme le prouvent les papiers récemment trouvés dans sa maison, voulait renverser du trône : c'était la prépondérance de l'Angleterre qu'on voulait établir en Espagne, projet insensé dont le résultat aurait été une guerre de terre sans fin et qui aurait fait couler des flots de sang. Aucune puissance ne peut exister sur le continent, influencée par l'Angleterre; s'il en est qui le désirent, leur désir est insensé, et produira tôt ou tard une ruine.

« Il me serait facile et je serais obligé de gouverner l'Espagne, en y établissant autant de vice-rois qu'il y a de provinces. Cependant je ne refuse point à céder mes droits de conquête et à l'établir dans Madrid, lorsque les 30,000 citoyens que renferme cette capitale, ecclésiastiques, nobles, négociants, hommes de loi, auront manifesté leurs sentiments et leur fidélité, donné l'exemple aux provinces, éclairé le peuple et fait con-

naître à la nation que son existence et son bonheur dépendent d'un roi et d'une constitution libérale, favorable aux peuples et contraire seulement à l'égoïsme et aux passions orgueilleuses des grands.

« Si tels sont les sentiments des habitants de la ville de Madrid, que ses citoyens se rassemblent dans les églises, qu'ils prêtent devant le Saint-Sacrement un serment qui sorte, non seulement de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans restriction jésuitique; qu'ils jurent appui, amour et fidélité au roi; que les prêtres au confessionnal et dans la chaire, les négociants dans leur correspondance, les hommes de loi dans leurs écrits et leurs discours, inculquent ces sentiments au peuple : alors je me dessaisirai du droit de conquête, je placerai le roi sur le trône, et je me ferai une douce tâche de me conduire envers les Espagnols en ami fidèle. La génération présente pourra varier dans ses opinions; trop de passions ont été mises en jeu; mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur. Ils placeront au nombre des jours mémorables ceux où j'ai paru parmi vous, et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne.

« Voilà, monsieur le corrégidor, ma pensée tout entière. Consultez vos concitoyens, et voyez le parti que vous avez à prendre; mais, quel qu'il soit, prenez-le franchement et ne me montrez que des dispositions vraies » (1).

Sans doute, il y a là des choses très vraies, fort justes et très sages, au point de vue de la raison pure, qui eussent peut-être fait échapper l'Espagne à la triste

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVIII, n° 14,543.

destinée que nous lui voyons subir. Mais était-ce applicable? On ne gouverne pas une nation par la logique des idées, mais en s'appuyant sur ses mœurs, ses tendances, en un mot sur ce qui constitue sa nature, son tempérament.

On a souvent reproché à Napoléon de n'avoir pas fondé en France ce qu'on appelle la liberté. Et pourquoi ne l'a-t-il pas fondée? C'est parce qu'il savait que la liberté ne se décrète pas, ne s'impose pas, que la nation était saturée de liberté, de licence, que sa force à lui Napoléon, sa popularité, sa puissance, n'existaient que par cela même qu'il arrachait la nation à ses propres écarts, et qu'enfin il ne pouvait créer et gouverner qu'en s'appuyant sur les mœurs et les sentiments de la nation.

On pourrait donc s'étonner de voir Napoléon, oublieux des principes dont il était plus pénétré que personne, se heurter brusquement aux idées religieuses, aux mœurs, aux idées d'une nation hautaine et fière, et, sous les formes d'un langage qu'elle ne comprend même pas, tenter de la transformer, de la régénérer. Sans doute; mais Napoléon arrivait à cette période de sa carrière, où il ne compte plus avec les résistances. Enfin, il lui fallait l'Espagne à tout prix; et, s'il ne réussissait pas de cette façon, il ferait appel à la force.

Napoléon s'était donc trompé, et le langage qu'il venait de faire entendre, les idées qu'il avait émises, bientôt connues dans toute l'Espagne, ne firent qu'irriter le clergé, les moines si influents, effrayer les grands qui craignaient pour leurs droits féodaux et leurs privilèges, lui aliéner même les classes moyennes sur les-

quelles il comptait, et cette foule de petits employés qu'on appelait *scribanos,* qui trouvaient aussi leur intérêt dans l'état présent des choses, et dans les désordres mêmes qui existaient. Mais toutes ces considérations demanderaient trop de développements qui ne sauraient trouver place ici.

Nous avons laissé le 6e corps à la poursuite des Espagnols vaincus à Tudela. Ney avait avec lui les divisions Marchand et Maurice Mathieu; Lefebvre-Desnouettes ayant été rappelé près de l'Empereur, le 20e de dragons et les lanciers polonais furent mis sous les ordres du général Colbert. Ce fut vainement qu'on courut après Castanos : il avait deux jours d'avance. Les malheureux débris de son armée toujours en révolte, passant des ordres de leur premier chef sous ceux de La Pena, puis de l'Infantado, furent toutefois atteints à Guadalaxara par Bessières, que l'Empereur y avait envoyé, avec seize escadrons et la division Lapisse. Le plus grand nombre se sauva dans les montagnes, plusieurs milliers se mirent à couvert derrière le Tage et se réfugièrent à Cuença.

A ce moment, Napoléon avait réuni en Espagne plus de 200,000 hommes. Soult, avec le 2e corps, était sur le Carion, menaçant les Galices. Le 1er corps occupait Tudela; sa nombreuse cavalerie éclairait les routes d'Andalousie, jusqu'aux pieds de la Sierra-Morena. Le 3e corps occupait Talavera, prêt à marcher sur le Portugal; le 7e était en Catalogne. Quand on pense à l'immensité de ses forces, au génie qui les dirigeait, il semblait en vérité que l'heure eût sonné où l'Espagne tout entière allait passer sous le joug : ses armées étaient

détruites, le seul point noir était une petite armée anglaise en Portugal ou dans le nord-ouest, et il semblait, en vérité, dans les circonstances données, que ce fût la fortune qui la livrât ainsi à l'étreinte de Napoléon et de ses nombreuses légions.

L'Empereur avait avec lui, à Madrid, sa garde et sa réserve de cavalerie; il y fit venir le 6ᵉ corps. Dans la prévision d'une rencontre avec l'armée anglaise, dont il connaissait la solidité, il voulait avoir sous sa main l'un des corps les plus vigoureux et les mieux commandés de son armée (1). Il était d'ailleurs bien aise de montrer aux habitants de Madrid ce 6ᵉ corps, dont le nom avait rempli les bulletins d'Allemagne, de Prusse, de Pologne, et dont la renommée recevait un nouvel éclat de la gloire de l'illustre maréchal qui le commandait.

L'ordre fut donné à Ney, qui était à Guadalaxara, de faire traverser Madrid, le 15 décembre, par les divisions Marchand et Maurice Mathieu, qui devaient être précédées par la cavalerie du général Colbert. Le général Dessoles restait à Alcala, chargé d'approvisionner l'armée. L'entrée dans Madrid se fit donc le 15 en grande pompe, et les Espagnols purent connaître, à la vue de ces belles troupes sorties victorieuses de tant de combats et de fatigues, à leur air martial, à leur belle tenue, à leur sévère discipline, le secret de leurs propres défaites (2).

Quelques jours après, l'Empereur passa la revue du 6ᵉ corps, sur les hauteurs de Chamartin. Il avait repro-

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XV, nº 12,767.
(2) Jomini, tome III de l'*Histoire de Napoléon*.

ché au maréchal Ney, dans cette campagne, de n'avoir pas marché assez promptement de Soria, pour couper la retraite à l'ennemi après Tudela, puis d'avoir perdu du temps ensuite, en allant jusqu'à Saragosse. Toutefois, nul n'appréciait à une plus haute valeur que lui ce grand homme de guerre, et il tenait à lui témoigner toute son estime et toute sa confiance.

La composition du 6e corps, comme régiments, était à peu près la même que dans la dernière campagne. Le général Marchand commandait toujours la 1re division ; le commandement des deux autres avait été donné à deux hommes éminents par leur réputation, le général Dessoles et le général Maurice Mathieu; on y retrouvait les généraux Liger-Belair, Maucune, les colonels Laplane, Dalton, les 9e, 76e, 39e de ligne, le 25e léger dont nous avons parlé si souvent, enfin le 3e de hussards et le 15e de chasseurs. Le 10e de chasseurs, que mon père avait si longtemps commandé, manquait seul; il était passé sous les ordres du général Lasalle, et se montrait digne de son nouveau chef, comme il s'était montré digne du premier. Le maréchal avait toujours son aide de camp Labrune, Jomini pour chef d'état-major, Saint-Simon et Montesquiou-Fezensac pour officiers d'ordonnance. On le voit, les hommes d'Elchingen, d'Iéna, de Landsberg, de Guttstadt et de Friedland se retrouvaient là. Tous ces souvenirs étaient présents à l'Empereur; en voyant mon père, d'autres souvenirs plus anciens vinrent le frapper: l'Italie, l'Égypte, et, comme s'il se fût reproché d'avoir refusé à la jeunesse ce qu'il devait au *mérite* : « Colbert, lui dit-il, vous m'avez depuis long-*temps* prouvé que vous étiez l'un de mes plus braves ;

vos vieux services méritent une récompense, vous l'aurez bientôt. — Sire, hâtez-vous, répondit vivement mon père, car je suis vieux. »

Était-ce un pressentiment? L'ange de la mort l'avait-il touché de ses ailes, comme on l'a poétiquement dit? Non, je ne le crois pas. Auguste Colbert avait l'esprit positif, l'âme très ferme et peu disposée à se laisser frapper. Je ne trouve d'ailleurs rien dans ses lettres de cette époque qui puisse autoriser ce sentiment. Deux jours avant la revue, il avait appris qu'un second fils lui était né, et la lettre par laquelle il répondit à cette heureuse nouvelle (c'est la dernière qu'il ait écrite) ne renferme que des expressions de tendresse et ne contient pas une idée triste; seulement il terminait en disant : « Il ne faut pas t'effrayer si tu n'as pas de nouvelles, il faut l'attribuer aux mouvements militaires et aux difficultés du pays. » Je dois toutefois ajouter que, depuis le commencement de la campagne, il semblait à tous plus insoucieux que jamais du danger. Deux fois, à Cascante, puis à Guadalaxara, une balle lui avait traversé les cheveux, mais suivant l'expression d'un de ses compagnons d'armes : « Tant de jeunesse et de vaillance semblait défier la mort. » Rapprochant sa réponse à l'Empereur de cette téméraire valeur, on a voulu lui donner pour explication je ne sais quelle disposition mélancolique qui l'entraînait fatalement (1).

Ai-je besoin de dire que tout cela n'est que du roman? Ce qui est vrai, c'est qu'Auguste Colbert, avide de gloire et sentant ce qu'il valait, avait hâte de voir s'élargir

(1) Voir les notes.

pour lui un horizon qu'il trouvait trop étroit. Dire qu'il était vieux, n'était en définitive que répondre à la pensée qu'exprimait l'Empereur, et lui répéter avec l'accent d'une juste fierté qu'en effet on le faisait bien attendre (1).

Tandis que Napoléon dispersait les armées espagnoles et s'établissait en maître à Madrid, une armée anglaise, sous les ordres de sir John Moore, partait dans les premiers jours de novembre du Portugal, pour pénétrer en Espagne. L'infanterie et la plus grande partie de la cavalerie se dirigèrent par Ciudad-Rodrigo et Almeida; l'artillerie, les munitions et 30,000 hommes d'infanterie devaient gagner Talavera par Badajos. En outre, 15,000 hommes, commandés par sir David Baird, débarqués à la Corogne, devaient se joindre au gros de l'armée et à sir John Moore, qui avait le commandement en chef. Aucun plan n'avait été combiné, arrêté à l'avance; les seules instructions données au général anglais étaient de se mettre en rapport avec les autorités espagnoles, et de combiner un plan de campagne avec Castanos. Sir John Moore, après avoir été obligé d'attendre son matériel à Salamanque, s'était enfin dé-

(1) Les auteurs des *Victoires et conquêtes* semblent adopter cette explication. Voici, au reste, comment ils rapportent ce qui s'était passé; seulement ils placent la scène à Astorga, le 1er janvier : L'Empereur dit au général Colbert : « Vous m'avez prouvé en Égypte, en Italie, en Allemagne, que vous étiez l'un de mes plus braves; dans peu vous aurez la récompense due à vos brillants services. — Dépêchez-vous, Sire, lui répondit Colbert avec une noble vivacité, car, bien que je n'aie encore que trente ans, je sens que je suis déjà vieux. » Il était loin de penser toutefois que sa fin fût si prochaine. (*Victoires et conquêtes*, t, XVIII, p. 241.)

Sarrazin (*Histoire de la guerre d'Espagne*) rapporte aussi les paroles de l'Empereur.

cidé à marcher, le 27 novembre, sur Valladolid; David Baird devait marcher sur Benavente; une division commandée par le général Hope se dirigeait par Tordesillas, et les troupes venant de Salamanque avaient ordre de gagner Toro. Lorsqu'arriva la défaite des armes espagnoles à Tudela, Moore crut devoir alors se retirer sur Benavente, et donna l'ordre à Baird de regagner la Corogne et Vigo ; mais peu de jours après, entraîné par les promesses que faisaient les Espagnols de le seconder par de nouveaux et énergiques efforts, il prit le parti de se porter de nouveau en avant, de se jeter résolûment sur les communications de l'armée française, en se précipitant avec toutes ses forces sur le corps de Soult, concentré sur le Carion.

Partant de Toro, le 22 décembre, avec 30,000 Anglais, il devait marcher sur Sahagun et tourner Soult par sa gauche, tandis que le corps espagnol de la Romana le tournerait par la droite.

Chose singulière, depuis six semaines, Napoléon avait envahi l'Espagne avec d'immenses armées, il avait remporté des victoires éclatantes, Madrid était en son pouvoir, et, tout à côté de lui, une faible armée anglaise avait pénétré du Portugal en Espagne, tâtonnant, incertaine, et, de part et d'autre, chacun ignorait ce que faisait son adversaire. Faut-il en chercher la raison dans la difficulté ou l'absence des communications? Chercher la cause de ce silence, de cette absence de renseignements, de nouvelles, dans le caractère des habitants du pays? Ceux-ci, par orgueil et souvent par calcul, voulaient cacher leurs défaites, afin de ne pas décourager les Anglais. Quant aux Français, on con-

çoit tout l'intérêt qu'il y avait pour les Espagnols à les laisser dans l'ignorance la plus complète. Aussi, ce ne fut que le 13 décembre que Moore apprit l'occupation de Somo-Sierra, la reddition de Madrid; et encore comment l'apprit-il? Un officier français, porteur des dépêches du maréchal Soult, s'étant pris de querelle avec un maître de poste, fut assassiné; le hasard fit passer par là un officier anglais qui, pour quelques guinées, acheta les dépêches. Tels furent les premiers renseignements certains qu'obtint le général en chef de l'armée anglaise.

Pour Napoléon, il n'avait encore, au 20 décembre, aucune nouvelle de l'armée anglaise, lorsqu'enfin, le 20, le général commandant à Valladolid lui envoya trois soldats français qui, pris à Baylen, s'étaient engagés dans un corps espagnol, puis avaient saisi la première occasion pour déserter. Les renseignements fournis par ces hommes étaient clairs et précis et avaient le caractère de la véracité. Ils affirmaient que 40,000 Anglais étaient en marche par Zamora et Toro sur Sahagun et Léon.

L'Empereur, qui les avait interrogés lui-même, n'hésita pas; tout de suite il prit la résolution de se jeter sur les derrières de l'armée anglaise et de la couper de sa ligne de retraite, qui était Lugo et la Corogne.

On conçoit les regrets que dut éprouver l'Empereur d'être resté aussi longtemps dans l'ignorance de l'état de dispersion où était l'armée anglaise. Avec les forces considérables dont il pouvait disposer, il eût alors pu, d'un seul coup, ruiner à tout jamais l'intervention anglaise, l'obstacle le plus réel à ses projets sur l'Es-

pagne. Toutefois, une occasion semblait encore s'offrir. Napoléon avait tout de suite jugé de ce que voulaient faire les Anglais, et dans une note du 22 décembre, adressée au roi Joseph, il résume ainsi la position: il fallait immédiatement se jeter sur leurs derrières, pendant qu'ils avaient Soult devant eux.

Dès le 20, l'Empereur fit partir le maréchal Ney avec la division Marchand et la division Maurice Mathieu, précédées de la cavalerie du général Colbert; la division du général Dessoles et celle du général Lapisse devaient suivre à quelque distance, marchant par la route de Madrid à Valladolid. Après avoir franchi la Guadarama, l'avant-garde, commandée par le général Colbert, était, le 22, à Médina del Campo, les divisions d'infanterie à Arevalo et dans les environs. Le 23, l'Empereur s'était mis en route avec sa garde; arrivé au pied de la Guadarama, le temps, beau jusque-là, avait tout à coup repris toutes les rigueurs de l'hiver: une tourmente de neige, soulevée par un vent glacial, tourbillonnait dans la montagne et menaçait de tout engloutir; les gens du pays déclaraient le passage impossible, mais ils comptaient sans l'inflexible volonté de Napoléon. Il fit mettre pied à terre au régiment des chasseurs de la garde, et, se plaçant derrière le premier peloton, il leur donna l'ordre d'avancer, en tenant leurs chevaux par la bride; frayant ainsi le passage, ils arrivèrent à Espinar, où l'on fut obligé de s'arrêter. Le lendemain, l'Empereur arriva à Villa-Castin, où il trouva l'infanterie de Ney. Le général Colbert, avec sa cavalerie et cinq bataillons, occupait Rueda et Lasseca. Poussant des reconnaissances sur Tordesillas et

du côté de Salamanque, ces reconnaissances ramenèrent quelques hommes, qui ne fournirent que des renseignements vagues. Toutefois, ils semblaient s'accorder à dire que les Anglais marchaient sur Léon.

L'Empereur n'avait pas d'autres renseignements, ainsi que le constate sa lettre du 25 (1), lorsque le 25, dans la matinée, une reconnaissance de 100 chevaux, du 15e de chasseurs, commandée par le chef d'escadron Lepic, rapporta des renseignements précis, que le rapport du général Colbert et une lettre du maréchal Ney à Berthier firent connaître.

« Medina del Rio Seco, 26 décembre 1808, 9 heures du matin.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'une reconnaissance de 100 chevaux, du 15e régiment de chasseurs, commandée par le chef d'escadron Lepic, s'est dirigée ce matin sur Mayorga. Cet officier y est arrivé à midi précis ; il y a aperçu des vedettes de cavalerie anglaise, et, ordonnant aussitôt la charge, il est entré pêle-mêle dans la ville avec l'ennemi.

« Pendant qu'on faisait le coup de fusil, plusieurs escadrons de dragons anglais sont venus pour lui couper la retraite. Il l'a effectuée par échelons, après avoir essuyé plusieurs charges ; nous avons perdu un officier et plusieurs chasseurs tués ou pris.

« La reconnaissance a été poursuivie mollement jusqu'à Ceinos del Campo.

« Il serait essentiel, je crois, de faire prévenir de

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVIII, n° 14,618.

cette rencontre le général Lefebvre, qui marche sur Benavente, afin qu'il ne se compromette pas. Il serait également très utile d'envoyer ici quelques régiments de cavalerie pour battre la campagne, puisque l'ennemi n'est pas éloigné de nous.

« Il est certain maintenant que l'Empereur tient les Anglais, et, si les forces dont Sa Majesté peut disposer étaient réunies, il y aurait une bataille dans trois jours.

« J'envoie à Palencia pour faire rapprocher de la cavalerie qui est aux environs de cette ville ; mais, comme la proximité de l'ennemi rend cette mission dangereuse, je vous prie, Monseigneur, d'envoyer également ces ordres par Valladolid.

« Les deux divisions Marchand et Maurice Mathieu seront réunies ici demain, vers midi ; la tête de colonne est à Valverde.

« J'ai l'honneur de vous adresser le rapport du général Colbert.

« Le maréchal duc d'Elchingen,

« Ney. »

« *P.-S.* — Un soldat anglais, que la reconnaissance a ramené, assure que l'armée anglaise, forte de 30,000 hommes d'infanterie et de 6,000 de cavalerie, est en pleine marche, venant de Salamanque et Zamora, pour se rendre à Léon. »

L'avis donné par le maréchal, à propos du général Lefebvre-Desnouettes, était très prévoyant. L'Empereur *avait en effet* envoyé ce général en avant, avec les

chasseurs de sa garde, lui recommandant toutefois de ne pas les compromettre. Arrivé sur les bords de l'Esla, apercevant des piquets de cavalerie sur l'autre rive, Lefebvre-Desnouettes passa la rivière avec trois de ses escadrons; mais bientôt il eut sur les bras le gros de la cavalerie anglaise, qui le rejeta sur la rivière. Ses hommes eurent grand'peine à la traverser. Lui-même, ayant eu son cheval tué, allait se noyer, lorsqu'il fut pris. L'Empereur, qui aimait les audacieux, les coups hardis, affecta d'oublier l'imprudence du général Lefebvre pour ne voir que sa hardiesse, et ne lui en voulut nullement. Toutefois, dans ses lettres à l'Impératrice et à son frère Joseph, il ne dissimule pas l'ennui que lui avaient fait éprouver cette échauffourée et l'échec subi par ses chasseurs.

Singulière justice que celle de l'histoire, comme celle au reste qu'on rencontre en ce monde. A propos d'un échec évidemment dû à son imprévoyance, le nom de Lefebvre-Desnouettes est répété, pour ainsi dire prôné par tous ceux qui ont écrit sur la guerre d'Espagne, et le brave chef d'escadron Lepic, qui, le premier, rencontrant les Anglais à Mayorga, se jette hardiment sur eux, et fournit enfin les premiers renseignements exacts sur la marche de l'armée anglaise, personne ne pense à citer son nom.

Ce fut à Valderas, avant-poste du maréchal Ney, où l'Empereur s'était transporté, impatient de pousser en avant, qu'il reçut ces nouvelles. Il n'y avait plus de doute, les Anglais avaient repassé l'Esla et étaient en pleine retraite. En effet, dès que le général anglais *avait appris* la marche de l'Empereur, il avait aban-

donné ses projets sur le corps du maréchal Soult, et s'était hâté de se mettre à couvert derrière l'Esla.

Toutefois Napoléon espérait encore que, de Léon, Soult pourrait atteindre Astorga avant l'ennemi. En remontant l'Esla, la cavalerie du général Colbert avait trouvé un gué à Villafer, sur la route de Medina del Rio Seco, par Aguilar et Astorga. Jomini, comme on sait, chef d'état-major du 6e corps, proposa à mon père de passer le gué. Le maréchal était absent; mon père demanda un ordre par écrit : une altercation s'ensuivit entre lui et Jomini (1), lorsqu'arriva l'ordre de l'Empereur de regagner Benavente, ou plutôt Castro-Gonzalo.

Le 30 décembre, le maréchal Bessières, ayant réuni 6,000 chevaux, se trouvait en face de Benavente, et fut obligé d'attendre vingt-quatre heures, qu'un pont fût rétabli sur l'Esla. L'Empereur, revenu de Valderas, lui donna la cavalerie légère du général Colbert pour former son avant-garde. Le pont rétabli, cette cavalerie courut sur Benavente, traversa la ville, et se dirigea sur la Baneza. Pendant ce temps, dans la même journée, le général Franceschi, du corps du maréchal Soult, forçait le passage Mancilla de las Mulas, défendu par 3,000 hommes du corps de la Romana, dont il prenait la moitié. Soult entra dans Léon sans tirer un coup de fusil. L'avant-garde de Bessières atteignit Ponte de Valombre, celle de Soult, Ponte de Orbigo.

Toutes ces courses, ces combats, avaient lieu par le temps le plus rigoureux, au milieu de la neige, de la

(1) Je laisse le général Jomini raconter lui-même cet incident. (Voir les notes.)

pluie, et à travers des boues qui rappelaient celles de la Pologne.

Déjà la colonne de Bessières approchait d'Astorga, que l'arrière - garde de l'armée anglaise l'occupait encore. Les Anglais y avaient établi de grands dépôts de vivres et de munitions de toutes espèces. Lorsque la retraite avait commencé, le général Moore avait ordonné de les détruire, mais déjà les débris du corps de la Romana, fuyant devant les Français, occupaient la ville, lorsque les divisions anglaises y arrivèrent. Il n'y eut bientôt plus d'ordre, de distributions régulières possibles : tout fut pillé, tout devint la proie d'hommes ivres, qui ne connaissaient plus de discipline ; toutefois il fallait bien fuir, ce qu'ils firent en désordre, laissant sur la route des chevaux tués ou auxquels on avait coupé les jarrets. Le général Colbert traversa Astorga, puis, se lançant au galop sur la route de Villafranca, il ramassa 2,000 prisonniers, des caissons, des armes, et délivra quelques Français faits prisonniers par les Anglais.

Dans cette poursuite incessante, bien qu'il n'y eût pas d'affaires sérieuses, chaque jour on échangeait des coups de fusil et des coups de sabre. Un des aides de camp de mon père, Adrien d'Astorg, reçut une balle en pleine poitrine ; il levait le bras pour sabrer, ce fut à ce mouvement qu'il dut la vie, la balle ayant pu se frayer passage sans offenser rien d'essentiel.

L'Empereur s'était arrêté un jour à Benavente. L'armée, ralentie dans sa marche par les chemins et le mauvais temps, formait une longue et interminable colonne, qui se prolongeait depuis Toro jusqu'à Bena-

vente. Il voulait lui donner le temps de se serrer et de se réunir. Le 1er janvier 1809, impatient de savoir ce qui se passait à son avant-garde, l'Empereur partit pour Astorga. Il était au galop sur la route, suivi du prince de Neufchâtel et de Savary, lorsqu'un officier accourant à toute bride vint dire qu'un courrier de France était arrivé à Benavente, et cherchait à joindre l'Empereur.

Napoléon s'arrêta, mit pied à terre, et fit allumer un feu de bivouac sur la route, où il resta, par une neige très froide et très épaisse, jusqu'à l'arrivée du courrier. Le prince de Neufchâtel ouvrit la valise et remit les dépêches à l'Empereur. « Quoique sa figure ne changeât presque jamais, dit Savary, je crus cependant remarquer que ce qu'il venait de lire lui donnait à penser, d'autant plus que nous remontâmes à cheval, et qu'il ne dit pas un mot jusqu'à Astorga, où il arriva, sans avoir repris le galop. A Astorga, il ne parla plus d'aller jusqu'à la Corogne. » Il venait de recevoir des nouvelles d'Allemagne ; peut-être, dans sa pensée, la guerre était-elle déjà résolue, ou tout au moins probable.

Ce qu'il apprit à Astorga lui confirma que les Anglais étaient en pleine retraite. Dans la soirée, arriva le maréchal Soult. Peu de moments encore, et plus de 50,000 hommes venant de points différents, après avoir franchi par le temps le plus rude au moins 80 lieues, allaient se trouver réunis aux extrémités de l'Espagne.

C'était plus qu'il n'en fallait pour achever la poursuite des Anglais. Il en chargea le maréchal Soult, qui avait avec lui les divisions d'infanterie Merle et Loison

et la brigade Fournier; il lui donna en outre les divisions de dragons Lorges et Lahoussaye.

Le maréchal Bessières fut rappelé au quartier général. Ordre fut donné au général Colbert de rejoindre le corps du maréchal Ney, qui devait rester à Astorga. Cet ordre était déjà donné, lorsque Soult fit observer que la brigade Fournier qui devait former son avant-garde était harassée, et demanda à l'Empereur de lui donner la brigade Colbert plus forte, et qui était déjà en avant.

Ainsi, c'était encore à ces vieux et braves régiments, le 3e de hussards et le 15e de chasseurs, que revenait l'honneur de marcher les premiers.

Il y avait quelques mois à peine qu'ils étaient revenus de Pologne, puis, en Espagne, ils avaient couru à Tudela, à Cascante, à Guadalaxara; depuis Madrid, ils n'avaient cessé de former l'extrême avant-garde de l'armée ; à Mayorga, ils avaient les premiers atteint les Anglais ; puis, poussant en avant et prenant la tête des nombreux escadrons conduits par le maréchal Bessières, ils n'avaient cessé d'être sur les pas de l'arrière-garde anglaise. L'Empereur veut leur donner enfin du repos, lorsque Soult les réclame. Une singulière fatalité semble entraîner mon père.

Lorsque le maréchal Soult prit le commandement de l'armée, deux divisions anglaises, celles de Frazer et de Hope, étaient déjà à Villafranca ; la réserve de cavalerie à Combaros. Au delà de Combaros, le terrain s'élève tout à coup d'une manière abrupte; mais, immédiatement après Rodrigalos, il va en descendant jusqu'à Calcabellos. Un peu avant d'y arriver, la route d'Astorga par Ponferrada croise celle qui vient de Rodrigos.

La cavalerie et la réserve anglaise gagnèrent, pendant la nuit du 2 au 3 janvier, Bembibre, où se trouvait encore la division du général Baird. Bembidre renfermait d'immenses dépôts de vins: la tentation avait été trop forte pour les soldats anglais, et lorsqu'on voulut mettre la division en marche, une foule d'hommes ivres, de maraudeurs, de femmes, d'enfants, auxquels étaient venus se mêler des fuyards du corps de la Romana, encombraient la route. Malgré la présence et les efforts du général en chef Moore, on ne put rétablir l'ordre, et lorsqu'il partit le matin, pour se rendre à Calcabellos, il laissa une forte arrière-garde pour protéger cette foule désordonnée. A peine avait-il quitté la ville, que la cavalerie française, se ruant à travers cette masse confuse, se fit jour à coups de sabres, de pistolets, et arriva si près de la colonne anglaise, que l'infanterie fut obligée de s'arrêter et de faire face pour la contenir.

Le général Moore, continuant sa route, alla avec la réserve jusqu'à Calcabellos. La position était forte, il résolut d'y faire tête à l'ennemi.

La ville de Calcabellos est traversée par la Guia, petite rivière que la saison avait changée en torrent rapide et profond. On la traverse sur un pont en pierres. Du côté de Villafranca, à 2,000 mètres environ du pont, se trouve une côte rapide, élevée, couverte de vignes cultivées en terrasse, supportées par des murs.

Moore y plaça 2,500 hommes d'infanterie avec 6 pièces de canon; puis, de l'autre côté, en avant de Calcabellos, à 2 milles anglais de la rivière, il posta sur une hauteur 400 riflemen et 4 ou 5 esca-

drons, pour surveiller les routes de Bembibre et de Ponferrada.

Le 3 janvier, vers trois heures de l'après-midi, le général Colbert arriva en avant de cette hauteur, suivi à quelque distance par des bataillons de voltigeurs; enfin, plus en arrière, se trouvait toute l'infanterie du général Merle.

Ayant pu juger que la position derrière Calcabellos était fortement occupée, il envoya demander des renforts et presser l'arrivée de son infanterie légère. Toutefois, apercevant de l'indécision parmi les troupes qu'il avait devant lui, il donna l'ordre de les charger. L'ordre fut exécuté avec une telle vigueur, que les Anglais n'attendirent pas l'arrivée des Français et gagnèrent au galop la route et le pont. Leur infanterie, s'étant également mise en retraite, avait pris les devants. Toutefois la cavalerie française arriva encore assez vite sur le pont pour y rencontrer une masse confuse de fantassins, de cavaliers, dont on prit une soixantaine, et parmi eux des officiers d'état-major.

Traversant le pont, la cavalerie s'élançait sur la route, lorsqu'elle fut arrêtée par le général Colbert. On se trouvait en face de la position occupée par l'infanterie anglaise, et ce n'était pas avec des chasseurs qu'on pouvait l'enlever.

Laissant son aide de camp, Alfred de Latour-Maubourg, pour surveiller les Anglais, le général Colbert revint près du pont, d'où approchait la tête de notre infanterie. A mesure qu'elle arrivait, le général, pressant sa marche, trop lente à son gré, la dirigeait de *l'autre côté* du pont, lorsqu'on vint lui annoncer qu'Al-

fred de Latour-Maubourg venait d'être tué. Sans même prendre son chapeau, il s'élance au galop, suivi de quelques hommes, il retrouve son aide de camp, son ami, non pas mort encore, mais mourant. A peine il a le temps de lui dire un dernier adieu, puis il repart; la douleur, l'impatience stimulaient encore son ardeur, il pousse lui-même en avant ses tirailleurs; en vain, un brave officier du 3e de hussards veut l'empêcher d'approcher d'une muraille d'où partait une vive fusillade. « Tu as donc bien peur aujourd'hui de mourir? » lui dit-il. Il était alors si près, tellement en vue de la position disposée en amphithéâtre occupée par l'ennemi, que les Anglais pouvaient distinguer ses traits, entendre sa voix, et ils s'étonnaient de tant de dédain de la mort. Tout à coup on le vit se pencher en avant : les hommes de son escorte crurent qu'il voulait arranger quelque chose à son étrier. Non, il était mort! Une balle venait de l'atteindre au-dessus du sourcil gauche et avait traversé la tête.

Un sentiment de douleur se répandit dans l'armée anglaise (1) lorsqu'on vit tomber le vaillant soldat. Je ne parle pas des larmes des siens.

Tout était donc fini, rêves de gloire, d'avenir, rêves de bonheur : en un instant tout avait disparu, tout était détruit à la fois.

(1) Sa belle et martiale figure, sa voix, son geste, et par-dessus tout sa grande valeur, avaient excité l'admiration des Anglais, et un sentiment général de tristesse se répandit dans l'armée quand le vaillant soldat tomba. (*Histoire de la Péninsule*, par le colonel Napier.) (Voir les Pièces justificatives.)

CHAPITRE XXXV

Lettres de l'Empereur. — Berthier à Soult et à Ney. — Le maréchal Ney au général Canclaux. — Bulletin du *Moniteur*. — Paroles attribuées au général Colbert. — La vérité. — Regrets dans l'armée. — Décret du 1er janvier 1810. — Statue du général Colbert. — Son buste dans la salle des maréchaux. — Tableau de Schnetz. — Les contemporains. — Souvenirs. — Les historiens. — Sainte-Beuve. — Destinée des trois volontaires du bataillon de Guillaume Tell.

Non, tout n'était pas fini, et le souvenir d'Auguste Colbert devait vivre.

Le 4, en apprenant la nouvelle de sa mort, l'Empereur écrivait à Clarke, ministre de la Guerre : « Le général Colbert a été tué à un petit combat d'arrière-garde contre les Anglais, comme vous le verrez par le bulletin. 3,000 Ecossais voulant défendre les gorges de Pieros, près Villafranca, en Galice, pour donner le temps à beaucoup de choses de filer, ont été culbutés ; mais le général Colbert pétillant d'impatience de faire avancer sa cavalerie, poussant les tirailleurs d'infanterie pour arriver à une plaine où il pourrait charger, une balle l'a frappé au front et *l'a tué*. Prenez les mesures convenables pour que

cette nouvelle arrive à sa femme autrement que par les journaux. Témoignez-lui la part que je prends à ses peines et le cas que je faisais de ce bon officier (1).

« NAPOLÉON. »

Le même jour il écrivait à son frère Joseph, et s'exprimait à peu près dans les mêmes termes.

Berthier, répondant à la lettre de Soult, lui dit : « La perte du général Colbert a été vivement sentie par l'Empereur. » Puis au maréchal Ney, après avoir exprimé la vive peine éprouvée par l'Empereur, il ajoute : « Je connais assez l'amitié et l'estime que vous portez à ce général, pour juger de ce que vous éprouvez ; en regrettant un bon officier, je perds un ancien ami. » Mais laissons parler le maréchal Ney. Le 5 janvier, il écrivait d'Astorga au général Canclaux, mon grand-père. Voici cette lettre, expression d'une belle âme, témoignage touchant de la plus chaleureuse amitié :

« Mon cher général,

« Je ne saurais vous exprimer toute la part que je prends à la perte affreuse que vous venez de faire ; la mort d'un fils ne saurait m'affecter davantage. Que d'espérance éteintes ! Que de belles qualités perdues

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVIII, n° 14,647. (Benavente, 4 janvier 1809.)

pour l'État et pour ceux qui, comme moi, avaient pu les apprécier! Je conserverai toute ma vie un douloureux souvenir de ce pauvre et brave Colbert. Je conçois, mon cher général, tout votre chagrin, et ces coups-là, quoique prévus par les militaires, n'en sont pas moins terribles à supporter. Mais je plains surtout madame votre fille : comment y résistera-t-elle? Puisse du moins votre tendresse pour elle être assez ingénieuse pour lui cacher son malheur, jusqu'au moment où sa santé sera assez raffermie! L'idée de sa douleur est déchirante.

« Quoique ce funeste événement ait eu lieu au corps du maréchal Soult, j'ai envoyé un de mes aides de camp pour recueillir ce que Colbert a laissé. Sa femme et ses enfants attacheront un jour du prix à avoir sous les yeux ce qui lui a appartenu.

« C'est d'ailleurs la seule et dernière preuve d'amitié que je puisse donner à ce brave jeune homme.

« Croyez, mon cher général, que vos peines ajoutent, s'il est possible, à mon attachement pour vous.

« Le maréchal duc d'Elchingen,

« NEY. »

L'Empereur, dans sa lettre au ministre de la Guerre, le renvoie au 19e bulletin; en voici les termes :

« Le général de brigade Colbert, commandant l'avant-garde, s'était avancé avec les tirailleurs de l'infanterie pour voir si le terrain s'élargissait et s'il pouvait former sa cavalerie; son heure était arrivée; une balle le frappa au front, le renversa, et il ne vécut qu'un quart d'heure. Revenu un moment à lui, il s'é-

tait fait placer sur son séant, et, voyant alors la déroute complète des Anglais, il dit : « Je suis bien jeune encore pour mourir, mais du moins ma mort est digne d'un soldat de la grande armée, puisqu'en mourant, je vois fuir les derniers et les éternels ennemis de ma patrie. » Le général Colbert était un officier d'un grand mérite. »

La mort avait été instantanée, et le général Colbert n'avait pu prononcer un mot (1).

Tout semble indiquer que les paroles du bulletin ont été dictées par l'Empereur lui-même. *Son heure était arrivée*, est bien une phrase de lui. En faisant dire au général Colbert : « Je suis bien jeune encore pour mourir, » il agit sous l'impression d'un souvenir récent, lorsque, disant au général Colbert à Madrid : « Vous m'avez depuis longtemps prouvé que vous étiez de mes plus braves, vos vieux services méritent une récompense, » mon père lui avait répondu : « Sire, hâtez-vous, car, bien que je n'aie que trente ans, je sens que je suis vieux. » On conçoit alors le rapprochement qui a pu se faire dans sa pensée, car l'Empereur s'était toujours préoccupé de la jeunesse d'Auguste Colbert, et c'était la seule objection qu'il opposât à un avancement plus rapide.

Maintenant on demandera : pourquoi place-t-il dans la bouche du général Colbert des paroles qui n'ont point été prononcées?

L'Empereur, par sa nature d'abord, aimait à drama-

(1) J'ai adopté en grande partie dans mon récit la version anglaise, parce qu'elle m'a paru plus exacte et mieux se rapporter aux traditions que personnellement je possède.

tiser, à poétiser toutes choses; c'était d'ailleurs un moyen dont il se servait habilement pour s'emparer des imaginations, remonter incessamment le moral de son armée et y entretenir ce qu'il appelait le *feu sacré*.

Eh! qu'y avait-il alors de plus nécessaire à poétiser, à exalter, que la mort du champ de bataille, alors que tant de gens pouvaient la rencontrer chaque jour? Aussi il n'en laisse pas échapper l'occasion.

Auguste Colbert n'était pas seulement un officier d'une grande bravoure, appelé par ses qualités militaires à l'avenir le plus glorieux; c'était un homme éminemment remarquable par son esprit et tout l'ensemble de sa personne. Cette réunion des brillantes qualités de l'homme de guerre, jointes à celles de l'homme du monde, formaient un ensemble rempli de séduction; aussi l'impression était-elle profonde pour ceux qui l'approchaient. Pour tout ce qui était jeune dans l'armée, c'était un modèle, un type des plus enviés de la gloire et de tout ce que peut rêver la jeunesse.

On comprend alors que Napoléon n'ait pas voulu le laisser mourir sans mettre dans sa bouche les sentiments qu'il voulait qu'on eût : le dévouement du soldat, toujours trop heureux de mourir quand il meurt à son poste, puis la haine de l'Angleterre.

Si le général Colbert eût pu parler, sans doute ses paroles eussent respiré l'amour du pays, le regret de ne pouvoir plus le servir, celui d'être enlevé à l'avenir de gloire qui lui était réservé; mais, à côté de cela, il y aurait eu quelque chose d'humain, la nature eût parlé :

le « *dulces moriens reminiscitur Argos* » est un sentiment qui se trouve dans les cœurs les plus héroïques, alors qu'il faut dire un éternel adieu à tout ce qui fut cher.

Toutefois, si l'on se place au point de vue de Napoléon, prêtant au général Colbert mourant ses propres sentiments, ceux qui pour lui sont l'expression de l'héroïsme tel qu'il le conçoit, tel qu'il le veut, on ne peut voir en cela qu'un éloge indirect de celui dont il se fait l'interprète.

On a dit qu'au moment où mon père fut tué, sa nomination au grade de général de division allait lui arriver; entre autres le général Marchand me l'a affirmé.

Il y a même lieu de penser que le brevet était déjà signé, car mon grand-père, le général Canclaux, demanda à l'Empereur que cette nomination fût mise au *Moniteur*. Or le général Canclaux, qui avait commandé en chef, administré, homme d'une grande expérience, n'eût pas imaginé de faire une telle demande, si le brevet n'avait pas été signé avant la mort de mon père.

Toutefois, l'Empereur s'y refusa.

Le grade ne constitue pas toujours le mérite, et désormais il devient inutile. Il fit mieux, et témoigna d'une manière plus efficace tout le cas qu'il faisait du mérite d'Auguste Colbert. Il ordonna par un décret impérial (1) qu'une statue du général Colbert, et celles de sept autres généraux morts comme lui

(1) Décret du 1er janvier 1810, inséré au *Moniteur* le 9 février. (Voir les Pièces justificatives.)

au champ d'honneur, seraient placées sur le pont de la Concorde. L'Empereur voulait montrer par là, qu'en dépit du boulet, de la destinée, il savait consacrer la gloire.

De plus, un tableau (1) représentant les derniers moments du général Colbert fut commandé à un peintre de talent, Schnetz. Enfin, l'Empereur fit placer le buste du général Colbert dans la salle des maréchaux aux Tuileries. Il y en avait en tout vingt ou vingt-quatre.

Le général Colbert mourut au moment où l'Empereur, après lui avoir pendant quelque temps imposé une *quarantaine*, allait lui ouvrir enfin la grande carrière. Par tout ce qu'il fit pour lui après sa mort, il sembla regretter de n'avoir pas assez fait pendant sa vie.

La mort du général Auguste Colbert causa dans l'armée d'unanimes regrets. Pour tout le 6e corps : les 69e, 75e, 39e régiments de ligne, 25e et 6e léger, qui avaient surtout combattu sous ses ordres, enfin pour le 15e de chasseurs, ce fut une douleur réelle, profonde. Témoignage glorieux et touchant, le 3e de hussards porta pendant deux ans un crêpe à son étendard.

J'ai dit qu'Alfred de Latour-Maubourg, l'aide de camp de mon père, avait été frappé quelques instants avant lui, et comment il avait été la cause indirecte de sa mort : il succomba le lendemain. Adrien d'Astorg qui avait été si grièvement blessé deux jours avant, survécut et continua sa carrière ; il est mort général de division. On se rappelle ce qu'une femme leur avait dit en tra-

(1) Ce tableau est au musée de Douai.

versant les Pyrénées ; un seul échappa à la fatale prédiction.

Si l'on peut juger de la valeur d'un homme par l'impression qu'il a produite sur ses contemporains, la part d'Auguste Colbert est belle : cette impression a été vive, profonde, sympathique. Que de fois, après de longues années, alors que tant d'événements entraînaient, effaçaient les souvenirs, j'ai rencontré le sien tout vivant encore !

Un jour, dans une foule, je vis un monsieur se retourner tout à coup, en entendant prononcer mon nom, me saisir les deux mains et me dire : « Ah ! que je voie le fils de mon général, d'Auguste Colbert ! » et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. C'était le général Laferrière-Lévêque, l'ancien commandant du 3e de hussards, devenu depuis l'un des plus brillants généraux de la garde impériale.

Une autre fois, une personne qui m'était inconnue, entendant également prononcer ce nom d'Auguste Colbert, s'approcha de moi et me dit d'une voix tout émue : « Ah ! monsieur, que vous devez être fier de votre père ! » C'était le comte Lemercier, sénateur, qui avait longtemps servi sous l'empire. Que de témoignages semblables n'ai-je pas rencontrés !

J'ai déjà cité ces paroles de l'historien Bignon : « Auguste Colbert, dit-il, remarquable entre les plus remarqués, était un de ces hommes auxquels la guerre doit les premiers grades ou la mort des héros. »

Tous les historiens (1) parlent du grand mérite de

(1) Lacretelle, Thiers, Napier, Thibaudeau, etc., etc.

cet homme, si jeune encore, et de l'avenir glorieux que faisaient présager ses grandes qualités. Son nom a été placé à côté de celui des hommes les plus habiles à conduire la cavalerie.

Sainte-Beuve, cet esprit si fin, si pénétrant, qui sait tout comprendre, tout apprécier, n'hésite pas à placer le *mémoire* adressé par Auguste Colbert en 1802, au ministre de la Guerre, et que j'ai rapporté au 2e volume, à côté de ce qui a été écrit de plus élevé, de plus philosophique sur l'esprit militaire et l'organisation des troupes (1).

J'ai raconté au début de ce livre comment trois jeunes volontaires, trois frères, engagés dans le bataillon de Guillaume Tell, section de Brutus, partaient, au fort de la tourmente révolutionnaire, le fusil sur l'épaule, le sac sur le dos.

Nous avons vu quelle a été la carrière de l'un d'eux, le plus jeune des trois ; souvent nous avons pu suivre la trace des autres.

L'aîné, Édouard Colbert, colonel du 7e de hussards, faisait mettre à l'ordre de son régiment le 19e bulletin d'Espagne qui parlait des succès de son frère, lorsqu'il apprit sa mort. Peu de jours après, il était nommé officier général.

Il fit avec une grande distinction la campagne de 1809, et fut cité pour avoir contribué au succès de la bataille de Raab. A Wagram, en pénétrant dans un carré d'infanterie, il tomba frappé d'une balle à la tête ; on le crut mort. Le même jour, l'illustre Lasalle était

(1) Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. XI, p. 249, 250, 251 et 253.

atteint mortellement au front, comme son ami Auguste Colbert.

Nommé au commandement d'une brigade de la garde impériale, Édouard Colbert forma ce qu'on appela les *lanciers rouges*, fit avec eux la campagne de Russie, et fermait la marche de l'armée en quittant Moscou.

Il fut nommé général de division en 1813. En 1815, quoique blessé à l'affaire des Quatre-Bras, il commandait à Waterloo les belles charges où ses lanciers pénétrèrent au milieu des batteries anglaises. Il réunit, après la bataille, les débris de la cavalerie de la garde (1). Il est mort en 1853.

Le second des trois frères, Alphonse, après avoir été dans l'administration de la guerre, était repassé dans l'armée.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le roi Murat lui donna, en 1808, le commandement d'un des régiments de sa garde. Ce fut à Naples qu'il apprit la mort de son frère Auguste. Il vit Murat pleurer amèrement son ancien compagnon d'armes, son ami. Peu de temps après, Alphonse Colbert rentra dans l'armée française comme colonel du 9e (*bis*) de hussards. Ce régiment, placé en Catalogne sous les ordres du maréchal Suchet, y devint la terreur des Espagnols.

En 1814, après une belle affaire près de Lyon, où il enfonça deux carrés et prit du canon, Alphonse Colbert fut nommé général de brigade (2).

(1) *Correspondance de Napoléon*, œuvres, campagne de 1815, retraite de Waterloo, t. XXXI, p. 243.

(2) *Histoire de la campagne de 1814*, par le général de Koch.

En 1815, une brigade de lanciers qu'il commandait, détruisit presque en entier, la veille de Waterloo, une brigade de cavalerie de l'armée anglaise (1). Il mourut en 1836 général de division, commandant à Rennes.

Telle fut la vie, la destinée des trois volontaires de 1793.

(1) Ce sont surtout les Anglais qui m'ont raconté les détails de cette affaire. Le souvenir qu'ils en avaient conservé avait attiré sur moi leur attention, lorsqu'en 1828, jeune officier, j'allai en Angleterre.

O mon père, trop tôt sans doute, tu as été enlevé à la patrie, à la tendresse des tiens.... Tu es mort dans la plénitude de la vie ; mais de cette vie, tu n'as connu ni les dégoûts ni le déclin... Tu es tombé, alors que la patrie rayonnait de gloire et d'espérances... Tu n'as pas vu les sombres jours qui bientôt se sont levés sur elle... deux fois l'étranger foulant son sol..... Tu as échappé à ces douleurs.

Hélas ! si tu avais pu prévoir à quelles autres douleurs, bien plus poignantes encore, nous serions condamnés !

Oui, tu es mort bien jeune, mais ta vie a été remplie, et si ton souvenir doit vivre, il vivra entouré du prestige d'une glorieuse et éternelle jeunesse.

Orsonville, 1872.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTES

SUR LE CHAPITRE XXVII

Ney au Prince de Neufchatel et Valangin, Ministre de la Guerre.

Bartenstein, le 16 janvier 1807.

Monseigneur,

L'ennemi paraît généralement observer la défensive sur le développement de mes postes. Les escarmouches que nous n'avons pas cessé d'avoir avec les Prussiens depuis environ quinze jours, et dont le résultat de part et d'autre était de peu de conséquence, en fatiguant néanmoins beaucoup l'ennemi, ont donné lieu à des pourparlers. Les Prussiens désirent le repos, et de mon côté je le désirerais tout autant, pour permettre à la troupe de se ravitailler et de travailler aux réparations de la chaussure, de l'armement et de l'équipement. En conséquence, les généraux prussiens de Ruchel et de Lestocq ont donné rendez-vous au général Colbert, demain à midi, à Preussich-Eylau, pour arrêter un armistice de quatre jours, avant de reprendre les hostilités, soit verbalement sur parole d'honneur, soit par écrit, sauf l'approbation de nos souverains respectifs. J'ai chargé le général Colbert de demander, comme points de démarcation qui seraient considérés neutres par nos patrouilles, les endroits ci-après : Séeburg, Rastenburg, Barthen, Gerdauen, Friedland, Domnau, Preussich-Eylau, Landsberg, Mehlsach, et de ce point, tirant une ligne droite sur Hei-

ligenthal, de manière qu'il nous resterait une grande partie de l'Alle et toute la Passarge. Je ne sais si les Prussiens consentiront à cette démarcation, mais je ne m'en départirai point.

NEY.

NEY A SOULT.

Bartenstein, 16 janvier 1807.

Par la lettre que m'écrit Son Altesse le prince Ministre de la Guerre, en date du 3 de ce mois, il me charge, mon cher Maréchal, de couvrir le flanc gauche de votre armée et la droite du prince de Ponte-Corvo. Celui-ci est en marche pour bloquer Graudenz et seconder l'opération du maréchal Mortier qui, je présume, doit encore pendant cet hiver s'emparer des places de Colberg et de Dantzig. Je suis en outre chargé de couvrir Thorn, mais je suis bien éloigné de Prasznic pour que nous puissions être parfaitement liés, à moins que vous ne portiez votre cavalerie légère à Willenberg, car la division de dragons, aux ordres du général Grouchy, occupera Ortelsbourg, Mensguth et Bischoffsburg. Mon infanterie est répartie depuis Bischoffstein jusqu'à Bartenstein et remontant l'Alle jusqu'à Guttstadt et environs. Je vous prie de me faire connaître les dispositions que vous prendrez pour que nos communications restent intactes.

NEY.

NEY AU PRINCE DE NEUFCHATEL,
MINISTRE DE LA GUERRE.

Allenstein, 18 janvier.

Monseigneur,



J'ai reçu hier à Bartenstein, par duplicata, les dispositions arrêtées le 7 pour l'établissement définitif des quartiers de

tous les corps de la grande armée. J'ai donné les ordres nécessaires pour que mes troupes se rendent successivement dans les environs de Chorzel, Soldau et Mlawa;

Le général Colbert entre Neidenburg et Willenberg;

La division du général Marchand depuis Chorzel jusqu'à Mlawa;

La division du général Gardanne à Neidenburg, Soldau, Kinzbrock et Mlawa;

Les dragons, aux ordres du général Grouchy, à Lautenburg, Szrenick et Radzanow.

Les troupes de Hesse-Darmstadt sont parties le 16 pour aller faire le blocus de Graudenz.

Le pays que vont occuper les troupes qui restent sous mes ordres est totalement épuisé, et Votre Altesse sait qu'il n'existe aucun magasin d'où nous puissions tirer des ressources. Il est impossible de compter sur des distributions provenant de Thorn, à cause de l'éloignement de cette ville et surtout de l'extrême difficulté des communications. Je suis partout entouré de troupes, et déjà celles du maréchal Soult sont venues à Chorzel et Mlawa enlever le peu de paille qui s'y trouvait.

Je mets d'autant plus d'importance à vous peindre les choses telles qu'elles sont, que je dois croire qu'on ne vous en a pas fait connaître le véritable état. Votre Altesse peut être certaine que j'ai devant les yeux la cruelle perspective de voir périr de misère et de maladie un grand nombre de braves gens dont le sort est digne de pitié.

Le pays que va occuper le prince de Ponte-Corvo aurait fourni des quartiers d'hiver abondants pour deux corps d'armée, tandis que celui où je vais est un vrai cimetière, à moins d'événements que rien ne peut me faire prévoir.

Je vous supplie, Monseigneur, de faire quelques changements aux cantonnements qui me sont assignés : il est inutile de vous dire que ni moi, ni les généraux sous mes ordres, ne sommes effrayés des privations et que nous saurons donner l'exemple au soldat en vivant comme lui ; mais je trahirais tous mes devoirs si je ne cherchais à améliorer

la position des braves régiments sous mes ordres, qui vont être entassés dans un pays désert qui pourrait à peine nourrir le tiers de mes troupes.

J'ai dû, Monseigneur, dire la vérité à Votre Altesse et céder aux représentations multipliées des généraux et des chefs de corps, qui sont vivement affectés de la misère qui attend leurs troupes.

NEY.

SOULT AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Prasznic, 18 janvier.

J'observerai que le maréchal Ney, en se portant sur Kœnigsberg, a laissé à découvert 25 lieues de pays, et que s'il retire de Willenberg la division du général Grouchy, ainsi qu'il l'annonce, il n'y aura personne pour garder ce débouché, et qu'il sera fort aisé à l'ennemi d'intercepter les communications entre les deux corps d'armée ; ainsi, d'après ces considérations, je prierai aussi Votre Altesse de me donner les ordres de S. M.

SOULT.

BERTHIER A NEY.

Varsovie, 19 janvier 1807.

L'Empereur, Monsieur le Maréchal, est extrêmement étonné de voir, par une dépêche qu'il reçoit de M. le maréchal Soult et par la vôtre même, que non seulement vous ne vous êtes point conformé aux ordres de S. M. relativement à vos quartiers d'hiver, mais qu'encore vous conseillez au maréchal Soult d'en faire autant. Je vous réitère l'ordre, Monsieur le Maréchal, de rentrer dans les positions qui vous ont été indiquées pour les quartiers d'hiver. L'Empe-

reur, Monsieur le Maréchal, est immuable dans ses plans, et, sans des considérations politiques, il aurait fait mention à l'ordre du jour de la non-exécution de ses ordres par votre corps d'armée. Vous n'êtes point détaché comme à Magdebourg, vous êtes en ligne et vous n'êtes point autorisé à conclure un armistice. S'il vous arrive des parlementaires, vous les adresserez au quartier général. A l'avenir, Monsieur le Maréchal, l'Empereur ordonne que votre corps d'armée marche en masse et jamais décousu, ainsi que vous l'avez fait dans ce dernier mouvement. Si vous avez conclu un armistice, vous n'en ferez pas moins marcher votre infanterie pour prendre ses cantonnements d'hiver dans les positions qui lui ont été ordonnées, mais vous en profiterez pour laisser votre cavalerie et couvrir la faute que vous avez faite.

BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

Allenstein, 22 janvier, six heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous informer que le mouvement rétrograde de mon corps d'armée a commencé le 20. Les voltigeurs et grenadiers qui étaient sur le développement de l'Alle se sont repliés par échelons depuis Schippenbeil, Bartenstein et Heilsberg, ainsi que deux escadrons du 10e chasseurs : ces troupes arriveront ce soir à Guttstadt; ce même jour, le 3e bataillon de voltigeurs, qui était à Langhenen, s'est retiré avec le 3e hussards sur Bischoffstein, où le 25e d'infanterie légère était déjà.

Le 21, la 25e légère s'est repliée sur Seebourg, et le 27e sur Allenstein; le 59e se trouvait déjà dans cette dernière ville.

Les 20 et 21, les 69e et 76e de ligne et trois régiments d dragons du général Grouchy (le 4e régiment est à Ostelsb

et suivra le mouvement sur Neidenburg) (1) ont marché de Bischoffsburg sur Passenheim : cette colonne arrivera aujourd'hui à Neidenburg, où était aussi le 39e de ligne. Le 6e d'infanterie légère sera ce soir à Hohenstein.

Les dragons, aux ordres du général Grouchy, couvrent les communications de Willenberg et se lient par leur gauche avec le général Colbert, établi depuis ce matin à Wartenburg : ce général a un bataillon de voltigeurs, un bataillon de grenadiers, deux pièces de canon et la 25e légère, commandée par le général Roguet.

Demain 23, à quatre heures du matin, le surplus des voltigeurs, grenadiers, le 10e de chasseurs, une compagnie d'artillerie légère et le 50e régiment de ligne partiront de Guttstadt pour venir prendre position à Allenstein; les 27e et 59e, aussitôt après l'arrivée de cette colonne, se mettront en marche pour Hohenstein.

Au moyen de ces dispositions, j'aurai le 24 toutes mes troupes réunies depuis Hohenstein jusqu'à Neidenburg; je resterai un jour dans cette dernière ville pour m'assurer des desseins de l'ennemi; j'ai cependant tout lieu de croire qu'il n'a pas assez de force pour pouvoir me nuire en quelque manière que ce soit; il n'a montré jusqu'à présent que beaucoup de cavalerie, peu d'infanterie, et il n'a point fait usage d'artillerie.

Dès le 19, l'ennemi avait fait une reconnaissance générale, depuis Langenheim, Leunenburg sur la Zain et la Barthen jusqu'à Schippenbeil : partout ses tentatives ont été repoussées vigoureusement; à Leunenburg, principalement, il a éprouvé une assez grande perte en tués, blessés et prisonniers : parmi les blessés s'est trouvé le colonel de Stutterheim. Vers Langheim et à Schippenbeil on a eu les mêmes succès.

Le 20, l'ennemi a fait suivre mes colonnes par de la cavalerie, et par quelque peu d'infanterie qui était transportée sur des traîneaux. Le soir et pendant la nuit, cette

(1) *Ceci est écrit* en marge.

cavalerie vint insulter presque à la fois toutes les positions occupées par nos troupes; elle n'en approcha cependant qu'avec beaucoup de circonspection, et elle eut quelques hommes et chevaux tués; un escadron du 3e hussards, s'étant abandonné à trop d'impétuosité dans une charge, a été ramené jusque sur l'infanterie et a perdu quelques hommes.

Le 21, la position de Seeburg a été également inquiétée jusqu'à huit heures du soir. Le général Colbert fit alors attaquer les villages d'Elsau et de Lockau, où l'ennemi faisait mine de vouloir passer la nuit et d'où il a été chassé avec grande perte en hommes tués; il a été même poursuivi jusqu'à deux lieues au delà près de Felhau et de Franckenau; nous lui avons fait prisonniers deux officiers et quinze hussards russes.

Aujourd'hui, le général Colbert, en se retirant sur Wartenburg et Alt-Wartenburg, n'a point vu d'ennemis; sa reconnaissance a été fort loin en avant des deux villages dont je viens de parler, sans rien apercevoir.

Les prisonniers et déserteurs assurent que dix régiments de cavalerie russe, forte de 8 à 900 hommes chacun, marchent sur Guttstadt, Allenstein, Hohenstein et Neidenburg; que l'infanterie russe qui doit suivre cette colonne, et dont on ne connaît pas encore la force, est à quelques marches derrière la cavalerie; ils ajoutent que le général Benningsen est à Rastenburg, et que les Prussiens, aux ordres du général Lestocq, se dirigent sur Liebstadt et Elbing par la rive gauche de l'Alle.

Je préviens S. A. S. le prince de Ponte-Corvo et M. le maréchal Soult de mon mouvement rétrograde et des renseignements que j'ai sur l'ennemi.

P.-S.—On vient de m'assurer qu'une colonne d'infanterie russe et quelques régiments de cavalerie se dirigent de Seeburg sur Willenberg. Je charge le général Grouchy de s'en assurer.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Allenstein, le 22 janvier, 7 heures du soir.

Je reçois à l'instant la lettre incluse de mon aide de camp; les renseignements qu'il me donne sont contradictoires au rapport du général Labassée et de ceux qui me sont parvenus d'autres points; cependant j'ai dû vous les transmettre afin de pouvoir juger, sur l'ensemble de ceux qui vous seront probablement envoyés des autres directions de l'armée, si l'ennemi a réellement envie de marcher ou d'entreprendre quelque chose contre nos quartiers.

Le bataillon de grenadiers dont parle mon aide de camp a culbuté l'ennemi à coups de baïonnette et s'est joint au général Colbert à Seeburg, à 8 heures du soir, le jour qu'il y fut attaqué. Quant à l'escadron du 3e hussards, il n'est pas vrai qu'il soit pris, puisqu'il a rejoint à Seeburg.

Je fais part à S. A. le prince de Ponte-Corvo de ce nouveau rapport dont j'ai retenu extrait.

NEY.

Voici maintenant le rapport dont parle le maréchal :

Guttstadt, 22 janvier.

Monseigneur,

Les rapports faits ce matin au général Labassée par divers sous-officiers et soldats n'étant point exacts, j'ai cru devoir rectifier les erreurs qui se sont glissées dans sa lettre, en ayant l'honneur de vous adresser ci-joint une note sur la position des troupes qui se trouvent sous ses ordres, en ajoutant que le général Colbert s'est fait appuyer hier par le 5e bataillon de grenadiers qui était à Heilsberg et deux pièces de 4 ; il paraît certain que ce bataillon a ren-

contré l'ennemi dans sa marche d'Heilsberg sur Seeburg, car la colonne, arrivée aujourd'hui de ces deux endroits, a entendu hier plusieurs coups de canon, et un paysan, venant de Bischoffstein, a rapporté que cet engagement avait eu lieu près du village de Wangen; on ignore les détails et résultats. Ce même habitant a assuré que 5,000 hommes d'infanterie ennemie avaient occupé Bischoffstein hier soir, et que les Russes avaient renforcé la gauche des Prussiens de 8,000 hommes.

Le général Colbert, en demandant hier au commandant Lecanu le 3e bataillon de grenadiers, lui mandait : « Je ne crains rien pour moi, mais pour mes voisins qui sont fort inquiétés. » Cette phrase paraît se rapporter à la colonne du colonel Lebrun, ce qui confirmerait la possibilité de la prise de l'escadron du 3e de hussards.

La colonne de quatre bataillons, 4 pièces d'artillerie et 20 hommes de cavalerie, arrivée aujourd'hui à deux heures de l'après-midi, n'a point été inquiétée dans sa marche. Seulement l'ennemi a fait paraître quelques pelotons de cavalerie en échelons sur les hauteurs d'Heilsberg après que nous l'eûmes évacué ; on croit avoir vu quelque peu d'infanterie et quelques Cosaques. Les troupes partiront demain en masse suivant vos ordres, et le général Labassée se fera éclairer sur son flanc gauche par quelques compagnies de voltigeurs.

Je partirai avec l'arrière-garde et la suivrai quelque temps pour tâcher de vous apporter des nouvelles de l'ennemi ; ensuite je ferai diligence pour être le soir à Neidenburg, ou au moins dans la nuit.

Le 10e de chasseurs est avec le général Colbert et non ici.

Signé : REGNARD.

Le général Labassée reçoit votre lettre et donne l'ordre de départ; on pourra être en marche vers huit heures du soir; il en est cinq et demie.

BERNADOTTE A NEY.

Holland, 23 janvier.

Je viens de recevoir, mon cher Maréchal, la lettre que vous m'avez écrite hier d'Allenstein. J'avais toujours eu la crainte que l'ennemi ne vous suivît lorsque vous feriez votre mouvement de retraite. J'étais occupé de faire la répartition de mes cantonnements et je voulais m'établir pour les quartiers définitifs ; votre dépêche m'a déterminé à attendre ; je me tiens assez réuni et, au besoin, je pourrai promptement avoir sous la main tout mon corps d'armée. Je viens d'ordonner quelques dispositions préparatoires. Je tiens Mohrungen et Liebstadt par de l'infanterie et un régiment de hussards; ces troupes ont l'ordre d'observer Guttstadt, j'ai deux régiments à Osterode, et la division Drouet se trouve très à portée de soutenir facilement ces régiments s'il en était besoin. Les dragons du général Sahuc, qui occupaient Hohenstein, ont reçu l'ordre de l'évacuer et de se serrer sur Osterode ; ils se lieront par leur droite avec vos troupes qui seront à Hohenstein.

Pour prendre un parti définitif, mon cher Maréchal, j'attendrai de nouveaux détails sur la nature des mouvements de l'ennemi; je vous prie d'avoir l'obligeance de me faire part de tous ceux qui vous parviendront; il est essentiel que notre communication soit toujours bien établie ; vos troupes gardant fortement Hohenstein, notre ligne est bien pleine et nous nous trouvons bien en mesure de combiner nos manœuvres, si le cas l'exigeait ; ainsi, dans le cas où l'ennemi continuerait ses mouvements offensifs, prévenez-m'en de suite, afin que je me porte en entier sur Osterode, et que nous l'attaquions de concert, ou que nous exécutions d'accord un mouvement rétrograde, en attendant les ordres de l'Empereur.

Au reste, je ne pense pas que l'ennemi ait le projet de *nous attaquer* en force ; cependant, déjà depuis quelques

jours on répand le bruit qu'une armée de 80,000 Russes marche sur nous; on dit que le général Benningsen doit avoir son quartier à Rastenburg. Sans ajouter grande confiance à ces nouvelles, il ne faut pas rester dans une trop grande sécurité. Vous aurez sans doute prévenu le maréchal Soult du mouvement de l'ennemi; il serait peut-être nécessaire que l'Empereur en fût aussi instruit.

Je vous renouvelle, mon cher maréchal, l'assurance de mon sincère attachement.

J. BERNADOTTE.

(Cette lettre est en réponse à celle de Ney qui lui a fait part du mouvement offensif de l'ennemi et de ses nouvelles dispositions.)

NEY AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Hohenstein, 23 janvier.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que le mouvement rétrograde des troupes du 6e corps s'est continué aujourd'hui, sans que l'ennemi ait cherché à inquiéter sa marche.

Le général Colbert m'a fait le rapport, qu'hier, à deux heures du matin, l'ennemi est venu faire une reconnaissance sur Wartenburg; mais il s'est retiré aux premiers coups de fusil; ce matin il m'a écrit que la cavalerie russe avait fait préparer des vivres à Bischoffsburg, et que Seeburg était occupé par plusieurs régiments de cavalerie.

Le général Grouchy me prévient d'Ianowo, en date d'hier, que depuis son départ de Bischoffsburg avec la brigade du général Marcognet, l'ennemi ne l'a plus suivi, et que les Russes et les Prussiens appuient à droite et semblent se diriger sur Guttstadt; il ajoute que le régiment de dragons, qui était à Ortelsburg et qu'il a rapproché de lui, n'a aucun renseignement sur l'ennemi: ce qui pa-

raîtrait démentir la nouvelle qu'on m'avait donnée de la marche d'une colonne se dirigeant de Seeburg sur Willenberg.

Les troupes de mon corps d'armée occuperont, le 25 du mois courant, les positions suivantes : Neidenburg, Gilgenburg, Soldau, Lautenburg, Kenzbrock, Mlawa, Ciechanow et Chorzel.

La division de dragons du général Grouchy, ayant des avant-postes à Mulhen, route d'Hohenstein à Gilgenburg, occupera avec deux régiments les cantonnements depuis Neidenburg jusqu'à moitié chemin de Gilgenburg. Les deux autres régiments seront placés depuis Neidenburg jusqu'à Soldau.

La cavalerie légère du général Colbert sera à Ianowo, fournissant un escadron à Chorzel, et un autre en avant de Neidenburg, pour couvrir les communications de Willenberg, Ianowo et Hohenstein.

Je suis en mesure de pouvoir rassembler mon corps d'armée en moins de deux jours, soit sur Neidenburg, soit sur Gilgenburg, Soldau ou Mlawa.

Je me rendrai demain à Neidenburg, où je resterai jusqu'à ce que je connaisse les desseins de l'ennemi.

J'ai trouvé la division de dragons du général Sahuc occupant Hohenstein, point essentiel à cause de sa communication avec Osterode. Je fais part au prince de Ponte-Corvo de la position de mes troupes au 25 courant et de la direction que l'ennemi semble avoir prise sur Guttstadt. J'en donne également avis au maréchal Soult.

NEY.

PIÈCE ANNEXÉE A LA PRÉCÉDENTE.

Nouvelles dispositions pour l'emplacement du 6e corps d'armée.

Hohenstein, le 23 janvier 1807, à 11 heures du soir.

L'ennemi paraissant diriger ses forces sur le corps d'armée du prince de Ponte-Corvo, il est essentiel de cou-

vrir sa droite et de lui laisser le temps de reprendre l'offensive.

En conséquence, les dispositions suivantes seront exécutées les 24 et 25 du courant :

Le 3e régiment de hussards et le 10e de chasseurs, La compagnie d'artillerie légère du capitaine Martin, Les 50e et 59e de ligne, resteront à Hohenstein.	Le général Colbert. Le général Labassée.

Les 25e d'infanterie légère et 27e de ligne iront demain s'établir à Mulhen et villages en arrière de Mulhen, depuis Phyman jusqu'à Cetzdorf.

Les généraux Gardanne et Roguet s'établiront à Mulhen.

Le 69e restera à Neidenburg.

Le 76e étendra ses cantonnements jusqu'à Schlottau, route de Gilgenburg;

Le général Marcognet à Neidenburg;

Les dragons de la division Grouchy, savoir:

Deux régiments sur la route de Gilgenburg entre Schlottau, Gardienen et Thurau; les deux autres régiments à Neidenburg et villages sur la route de Hohenstein, communiquant avec les troupes qui se trouvent à Hohenstein, et couvrant néanmoins les communications de Willenberg;

Le 39e à Soldau;

Le 6e d'infanterie légère à Gilgenburg;

Le général Marchand aussi à Gilgenburg.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Hohenstein, 23 janvier 1807, 11 heures du soir.

Le général Grouchy me prévient à l'instant par sa lettre de ce jour, datée de Ianowo, que l'ennemi avance de toutes

parts sur mon flanc droit ; qu'il est entré à Ortelsburg, à Mensguth et à Passenheim, aussitôt après que ces différents points ont été évacués par nous, et qu'en général il montre assez d'infanterie. Je charge ce général de donner à M. le maréchal Soult tous les renseignements qui peuvent lui parvenir. Je pense, Monseigneur, que l'ennemi n'avance sur nous que pour nous obliger à rester dans les cantonnements que nous devons occuper ; cependant on assure qu'il a dégarni une grande partie de la gauche depuis Ostrolenka, Johannisburg et Nicolaïken, pour se diriger sur la Passarge, en débouchant par Rastenburg.

P.-S. — Le général Maison, chef de l'état-major du prince de Ponte-Corvo, en m'adressant l'emplacement des troupes du 1er corps d'armée, me mande qu'un officier, de retour de Liebstadt, y a entendu la fusillade, qu'il rapproche demain ses dragons du général Sahuc sur Osterode pour couvrir ce point où il n'y pas un homme de cavalerie, qu'il pense que d'après les mouvements de l'ennemi sur Guttstadt et ceux sur Allenstein, le prince donnera probablement ordre de concentrer son armée vers Osterode. En conséquence, je change momentanément les dispositions que j'ai arrêtées pour le 25. J'occuperai Hohenstein par deux régiments d'infanterie, j'en placerai deux autres en réserve à la hauteur de Mulhen, près du lac de ce nom. Le reste occupera Neidenburg et Soldau. Je donne avis de ces dispositions au prince de Ponte-Corvo.

Signé : Le Maréchal Ney.

Le général Colbert m'écrit d'Allenstein, du 20, quatre heures de l'après-midi, que les dragons gardes du corps du roi de Prusse sont à Guttstadt, qu'il y a un régiment de lanciers à Wartenburg et des Russes à Seeburg. Son mouvement rétrograde n'a pas été inquiété, mais vers onze heures du matin l'escarmouche a commencé. L'ennemi, venant de Wartenburg, a formé sa ligne de vedettes sur les hauteurs

d'Allenstein, rive droite de l'Alle, en étendant sa droite vers Guttstadt. On n'a rien aperçu sur la route de cette dernière ville à Allenstein.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Hohenstein, 24 janvier.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que l'ennemi s'est borné aujourd'hui à faire de simples reconnaissances, et qu'il semble n'avoir jeté un peu d'infanterie et de cavalerie légère sur la direction d'Ortelsburg et de Passenheim, que pour masquer son mouvement sur Dantzig, qui paraît prononcé.

Des rapports de négociants dignes de foi s'accordent avec les déserteurs et prisonniers à dire qu'un rassemblement considérable de troupes russes se fait dans ce moment entre Mulhausen et Preussich-Eylau; que l'armée combinée aux ordres du général Benningsen est forte de 80,000 hommes, que le général anglais Hutschinson a eu une conférence avec le général russe, et qu'il doit se joindre à lui avec 10,000 hommes qui débarqueront à Dantzig, ainsi qu'un nombre égal de Suédois. Voici ce que j'ai appris par les prisonniers : « Le maréchal Kaminski, disent-ils, a été disgracié, et le général Benningsen commande en chef. On pense généralement que l'armée française sera forcée d'évacuer la rive droite de la Vistule avant dix jours. Le général Courbières, commandant à Graudenz, a été prévenu par le général russe de ne pas avoir d'inquiétude sur son sort, parce qu'il serait débloqué bientôt par lui, et qu'en même temps il se rendrait maître de Thorn : tous les préparatifs sont faits pour qu'immédiatement après cette première opération il puisse passer la Vistule, et forcer ainsi les Français à quitter Varsovie. On ajoute encore qu'au premier succès que les Russes auront, et que,

vu leur supériorité, ils regardent comme certain, l'armée autrichienne fera une diversion en Moravie et pénétrera en Silésie.

D'autres renseignements particuliers disent que les Russes ont un premier camp retranché vers Ostrolenka, et un second plus en arrière pour couvrir Grodno, et que le corps d'armée chargé de la défense de ces camps est sous les ordres du général Buxhowden : ce général ne doit agir offensivement qu'après le résultat des entreprises du général Benningsen.

Les officiers russes et prussiens qui sont venus parlementer aux avant-postes le 22, en avant d'Allenstein, ont dit qu'ils étaient en mesure de nous chasser au delà de la Vistule.

Je prie Votre Altesse de me faire connaître si je dois continuer à rester dans la position que j'occupe pour me lier avec le prince de Ponte-Corvo, et couvrir sa droite et ses derrières, ou si je dois aller prendre celle que j'ai déterminée vers Mlawa, Neidenburg et Soldau, et remplir les dispositions de Sa Majesté relativement aux quartiers d'hiver à prendre. Le même jour, Ney prie Berthier de donner une autre destination au général Gardanne, vu son peu de capacité et de zèle : « Le général Gardanne est ici absolument nul, et loin d'inspirer aucune confiance aux braves troupes qu'il commande. » En attendant que l'Empereur ait nommé un autre général de division, Ney prie Berthier d'autoriser le général de brigade Roguet à prendre le commandement de la 3e division.

NEY.

Le 25, de Mohrungen, Bernadotte écrit à Ney pour lui faire savoir que l'armée russe marche sur leur flanc gauche, et qu'il vient de culbuter son avant-garde, d'emporter toutes ses positions et de la poursuivre à plus d'une lieue. Le combat a été extrêmement sanglant, et il a eu besoin pour vaincre de toutes ses ressources.

« Je désire, ajoute-t-il, que vous appuyiez les troupes d'Osterode qui s'avanceront un peu pour couvrir la communication de Mohrungen à Osterode, et pour contenir l'ennemi, si je me retire sur Liebemühl. »

Extraits d'une lettre de Ney à Berthier, de Hohenstein, 9 heures du soir, 25 janvier.

.... Le mouvement que l'ennemi fait par Mohrungen me paraît d'autant plus hardi qu'il ne pourrait être combiné qu'avec des forces majeures, car il s'écarte beaucoup de Preuss-Holland, que je considérais comme son point de jonction; peut-être aussi n'est-ce qu'un fort détachement de cavalerie qui flanque la principale colonne et qui s'est jetée sur Mohrungen au moment où le prince de Ponte-Corvo a pu être parvenu à y rassembler ses forces. Mes avant-postes de Grieslienen, route d'Allenstein, ont été légèrement attaqués ce soir; le poste s'est replié sans perte. Demain je m'attends à quelque chose de plus sérieux. Je suis en mesure de bien recevoir l'ennemi, et la troupe est disposée à le faire repentir de ses tentatives.

Cette même grand'garde du 10e chasseurs a entendu une canonnade, vers cinq heures du soir, sur la direction de Mohrungen... Demain matin, une reconnaissance sera dirigée entre Osterode et Allenstein pour savoir si l'ennemi ne menace point d'attaquer le point d'Osterwein pour prendre à revers Osterode... Je suis réellement dans les plus grandes alarmes sur le sort des troupes du prince de Ponte-Corvo, je crains qu'il n'ait pas eu le temps de rassembler ses forces..... Quant au mien (*à mon corps d'armée*), il n'est exposé à aucun désastre, et j'aurais peut-être pu faire quelque mouvement en faveur du 1er corps d'armée, si je n'avais pas craint de laisser à découvert les communications avec le maréchal Soult, et aussi de contrarier l'ensemble des opérations de Sa Majesté.

Je considère l'entreprise de l'ennemi au fond peu décisive, puisque ses principales forces consistent en cavalerie, et qu'on assure qu'il n'y a au plus, pour le moment, que 10,000 hommes d'infanterie; je ne sais pas par quel autre nombre ils peuvent être soutenus. S. M. est sans doute mieux informée que moi à cet égard; j'attends ses ordres.

NEY.

NEY A BERNADOTTE.

Hohenstein, 26 janvier, 7 heures soir.

Je reçois à l'instant votre lettre en date du 25; je préviens le général d'Hautpoul d'étendre sa gauche et d'être prêt à marcher à votre secours sur Deutsch-Eylau ou Loebau, selon que les mouvements de l'ennemi se prononceront d'ici à quelques jours; je l'engage à communiquer avec Osterode, afin de correspondre directement avec V. A.

J'ai donné les ordres au 27e régiment de ligne de partir aujourd'hui de Mulhen avec le général Roguet qui marche à sa tête, pour aller prendre poste à Osterode, avec ordre de retourner à sa première position aussitôt que votre mouvement rétrograde sur ce point commencera à s'effectuer.

J'ai prévenu jusqu'alors le maréchal Soult de tout ce qui s'est passé depuis la reprise des hostilités de la part des Russes; je vais lui faire part du dernier paragraphe de votre lettre, par lequel vous l'engagez à se mettre en mesure.

J'écris au général Dulanloy, commandant à Thorn, pour lui faire part de ce qui se passe, afin d'être en mesure d'évacuer tout ce qui est dans Thorn, soit sur la rive gauche de la Vistule, si cela est possible, ou de diriger sur Stock les bagages et objets inutiles à la suite de l'armée.

J'engage également le général Dulanloy à prévenir le général Dombrowski de prendre position à Bromberg, à moins d'ordres contraires de S. M., jusqu'à ce que nous exécutions l'ensemble des mouvements que sûrement elle va ordonner.

NEY.

BERTHIER A NEY.

Varsovie, 27 janvier.

J'ai communiqué vos lettres à l'Empereur, Monsieur le Maréchal. L'intention de S. M. est que vous secondiez le maréchal Bernadotte dans toutes ses opérations, que vous teniez le plus possible votre corps d'armée réuni. L'Empereur vient d'ordonner la levée de tous les cantonnements, afin qu'on se tienne prêt à marcher au premier ordre. Le maréchal Augereau se portera vraisemblablement sur Mlawa; le maréchal Soult sur Willenberg; enfin, Monsieur le Maréchal, dans tous les cas imprévus, vous devez porter vos vues sur Thorn.

BERTHIER.

BERTHIER A NEY.

4 heures de l'après-dînée.

L'armée ne peut point être réunie avant trois ou quatre jours, mais, en attendant, voici l'esprit dans lequel vos mouvements doivent être dirigés.

Si le prince de Ponte-Corvo se réunit à Osterode, et que dès lors il soit en mesure de s'y maintenir, ou qu'il soit obligé de se retirer sur Thorn pour couvrir cette place, vous devez alors le laisser faire, et vous, avec votre corps d'armée, appuieriez et flanqueriez le maréchal Soult, de

manière que le corps de ce maréchal, le vôtre et celui du maréchal Augereau ne formassent qu'un seul corps; mais vous maintiendriez cependant votre communication par votre gauche avec le maréchal Bernadotte, s'il avait quitté Osterode ou qu'il se fût retiré sur Thorn.

Si, au contraire, vous êtes fondé à penser que le maréchal Bernadotte ne puisse pas arriver avant l'ennemi à Thorn, vous aurez soin de couvrir cette place et de manœuvrer en conséquence. L'Empereur ne veut reprendre les quartiers d'hiver que quand il aura anéanti l'ennemi.

Si le maréchal Bernadotte se maintient à Osterode, il faut par vos mouvements favoriser sa position.

BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

27 janvier, 11 heures du matin.

Le 27e de ligne a changé de direction, il s'établira à Wittigwalde; j'invite le général Maison à faire éclairer ce poste intermédiaire par les dragons du général Sahuc; par cette disposition, je suis parfaitement lié avec la droite du prince de Ponte-Corvo à Osterode.

J'ai deux régiments d'infanterie et deux régiments de dragons en réserve à Muhlen.

J'occupe Soldau avec un régiment d'infanterie, et Neidenburg avec deux régiments d'infanterie et deux de dragons.

J'ai ici, à Hohenstein, les deux régiments de cavalerie du général Colbert, deux régiments d'infanterie et une compagnie d'artillerie légère; je suis en mesure d'être réuni en moins d'un jour, partout où l'ennemi se présenterait en force.

Nous vivons avec beaucoup de peine, tant parce que l'ennemi nous resserre et rend les communications difficiles,

que parce que mes échelons sont réunis en masse ; cependant M. le maréchal Soult a des prétentions sur Mlawa; mon ordonnateur s'est donné toutes les peines possibles pour y former un magasin de vivres et une fabrication de pain, et la 10e légère est venue s'établir dans cette ville pour enlever le peu de ressources que nous y avions, et qui étaient destinées à mes troupes qui ont souffert et souffrent encore un froid rigoureux avec une grande patience, et même aussi bien que les Russes. Veuillez, Monseigneur, donner des ordres pour que ce point me reste.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Hohenstein, 28 janvier, 4 heures du matin.

Il le prévient que puisque Bernadotte va faire un mouvement rétrograde, il en fera autant pour être en mesure de combattre en masse. La cavalerie légère du général Colbert sera à Phyman et environs.

L'ennemi continue à déborder la gauche du prince de Ponte-Corvo ; plût au ciel que les Russes fussent là soixante mille : pas un seul ne reverrait sa patrie, si Sa Majesté marche à eux avec toutes ses forces.

NEY.

MAISON A NEY.

29 janvier, quartier général de Loebau.

Il l'avertit que le 1er corps est fortement attaqué, et parle de l'éventualité d'une retraite.

NEY A BERTHIER.

30 janvier, 2 heures du matin.

Il lui envoie copie d'une lettre du 29, écrite par Bernadotte, de Loebau. « Je le prie, ajoute-t-il, d'inviter son chef d'état-major à ne plus faire, sans motif réel, de rapports aussi inquiétants que celui que j'ai reçu hier. J'attends que mes troupes soient concentrées sur Gilgenburg, pour lier ma gauche avec la droite de S. A., en envoyant à cet effet, ainsi qu'elle m'en témoigne le désir, quelques troupes sur Prontnica.

« NEY. »

NEY A BERTHIER.

Gilgenburg, 31 janvier 1807, à 10 heures du matin.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire de Varsovie le 28, et par laquelle vous m'ordonnez de concentrer mon corps d'armée sur Hohenstein, dans l'hypothèse où le prince de Ponte-Corvo aurait pu se maintenir à Osterode.

Les événements qui ont eu lieu depuis cette époque et dont je vous ai rendu compte m'ont obligé, pour ne pas laisser écraser le 1er corps, d'appuyer lentement vers sa droite, afin de diviser les forces de l'ennemi ; c'est ce qui m'a fait appuyer de Hohenstein sur Muhlen et de cette dernière position sur Gilgenburg.

Aujourd'hui le prince de Ponte-Corvo se retire sur Neumarckt pour éviter, dans une mauvaise position et contre des forces très supérieures, une affaire générale, dont le résultat quel qu'il fût ne pouvait être que contraire au but les dispositions ordonnées par l'Empereur, et compromettrait évidemment la sûreté de Thorn.

Je resterai ici pour y attendre les ordres que vous m'expédierez, en réponse à ma lettre d'hier soir.

Je joins ici copie de deux lettres que m'écrit le prince de Ponte-Corvo : la première datée du 30, et la deuxième sans date : il m'assure qu'un corps de 8 à 10,000 hommes se dirige sur Mlawa par ses derrières. J'aurais regardé cela comme une erreur de copie, si un *P.-S.* de la main même du prince ne semblait pas confirmer cette nouvelle qui ne peut avoir de fondement, et qui ne mérite, je crois, aucune attention.

P.-S. — Un bataillon du 6e que j'avais porté cette nuit à Elgenau a dirigé des patrouilles sur Klein-Nappern, sans avoir aperçu l'ennemi ni aucune trace de sa marche. Les gens du pays assurent qu'il marche sur Deutch-Eylau et Loebau. Les patrouilles du général Colbert n'ont également rien trouvé aux environs de Tanlensée, Marwalde, Mertensdorff, Frogenau et Tannenburg. Cependant les Cosaques se montrent toujours à Muhlen et à Hohenstein.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Gilgenburg, 31 janvier, 11 heures du soir.

Il paraît que le mouvement rétrograde du prince de Ponte-Corvo sur Neumarckt a augmenté la sécurité de l'ennemi et l'a engagé à s'avancer encore davantage : des Cosaques, avec plusieurs escadrons de hussards et de uhlans, ont des postes à Loebau.

Les reconnaissances de cette après-midi ont trouvé l'ennemi à Muhlen, où il avait de l'infanterie : elles l'ont aussi rencontré à la hauteur de Frogenau et à celle de Marwalde, route d'Osterode.

Il n'est pas probable que le prince de Ponte-Corvo soit

poursuivi davantage, et je ne crois pas non plus que l'ennemi fasse la faute de venir m'attaquer ici.

NEY.

A la même date et à la même heure, Ney écrit à Berthier :

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire de Prasznic le 30. Comme vous ne me prescrivez pas de me rassembler ici ou sur tout autre point, avant d'avoir reçu l'ordre de mouvement que j'attends pour le 1er février, j'ai cru devoir ne rien changer à l'emplacement des troupes que j'ai à Neidendurg et à Soldau, qui, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous en rendre compte, ont l'ordre d'arriver ici aussitôt que la tête des colonnes du maréchal Augereau sera à Neidenburg. Si ma première marche est, comme je le crois, pour Hohenstein, ces troupes me rejoindront à Muhlen, point par lequel je devrai passer.

NEY.

BERNADOTTE A NEY.

Loebau, 31 janvier 1807.

Je reçois à trois heures du matin, mon cher Maréchal, votre lettre du 30 janvier. Le changement subit et inattendu de vos dispositions me force à changer aussi les miennes et à me retirer sur Neumarckt. J'étais resté ici, comptant entièrement que nous serions ensemble, et dès aujourd'hui peut-être, d'après les mouvements de l'ennemi, qui ne peut manquer d'être instruit de la marche de toute notre armée, j'aurais pu me porter sur Osterode. Mais puisque vous vous retirez de votre côté, il est clair que je

ne puis plus tenir la position de Loebau ni suivre notre premier projet. Au reste, il me semble que vous n'êtes point dans le sens des intentions de l'Empereur, puisque le major général me marque que vous deviez vous rendre aujourd'hui à Hohenstein.

Agréez, mon cher Maréchal, l'assurance de mon sincère attachement.

BERNADOTTE.

NEY A BERTHIER.

Gilgenburg, 1er février 1807, à 10 heures du matin.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier à six heures du soir, pour me faire connaître le mouvement général de l'armée. Conformément à ces dispositions, une brigade d'infanterie partant de Neidenburg aujourd'hui, ira prendre position à Seleesin et demain à Hohenstein, où tout mon corps d'armée pourra être réuni en masse vers quatre heures de l'après-midi. Je pousserai une division le plus en avant possible sur Allenstein. J'aurai mon quartier général demain à Hohenstein.

L'ennemi continue d'observer tous les débouchés d'Osterode et de Muhlen ; aujourd'hui on l'éloignera de Frogenau où il a pris poste.

Les rapports particuliers annoncent que les forces ennemies se trouvent toujours disséminées à Osterode, Libemuhl, Saalfeld, Freystadt et Deutch-Eylau.

NEY.

AUGEREAU A BERTHIER.

Neidenburg, 1er février 1807.

Monseigneur, à l'instant je reçois votre ordre de départ. J'ai été surpris de voir dans votre lettre que l'Empereur

était inquiet de moi. Je suis soldat et je ne sais qu'obéir ; mais je représenterai à Votre Altesse que le 7e corps a fait vingt-cinq lieues en deux jours, c'est-à-dire que la troupe a été rendue, comme vous l'aviez ordonné, le 3 janvier[1] au soir à Janowa, non pas en corps d'armée, mais par têtes de colonnes sans profondeur.

Le 7e corps d'armée partira demain : il ne fera pas douze lieues, cela est impossible; quant à moi, j'espère arriver demain à Linderwalde.

Je ne vous parlerai, Monseigneur, ni des hommes qui sont morts en route, ni des malades que je suis obligé de laisser en arrière, ce serait trop pénible; mais je vous dirai, Monseigneur, que des farines devaient être livrées à Modlin pour la subsistance du 7e corps. L'ordonnateur en chef y a envoyé un commissaire des guerres avec des voitures pour prendre ces farines. Eh bien ! Monseigneur, le croirez-vous ? il n'en a pas trouvé une livre, et il est revenu sans rien apporter.

Je ne vous parlerai pas non plus de la manière dont les troupes existent. Malgré tous ces obstacles, les ordres de l'Empereur seront remplis ; il est cependant pénible pour un ancien militaire qui ne connaît que ses devoirs, qui sait servir et faire servir, d'éprouver des désagréments pour bien servir.

Si vous n'avez pas été instruit de mon arrivée aussitôt que vous le désiriez, c'est que le quartier général de Votre Altesse a changé. J'ai eu l'honneur de vous envoyer un officier de mon état-major pour vous en informer ; j'ai remis une deuxième lettre à un adjoint à votre état-major : peut-être l'un ou l'autre a-t-il été pris par les Cosaques.

A la même date, Augereau, ayant appris que le quartier général était à Willenberg, écrit à Berthier :

Les corps des maréchaux Bernadotte et Ney ont rétrogradé. Ce matin, un parti de Cosaques a surpris et enlevé

(1) *Sic.* 3 janvier, sans doute pour 30 janvier? ou 31?

un poste de vingt hommes placé en avant et à très peu de distance de Neidenburg. Ce poste appartenait au corps d'armée du maréchal Ney, qui n'était pas relevé et qui devait partir ce matin.

AUGEREAU.

BERNADOTTE A L'EMPEREUR.

Strasburg, 1er février 1807.

Il lui expose ce qu'il a fait depuis le 30. Il ajoute que les ordres que lui a communiqués le major général fixent à Osterode son point de réunion à la ligne de la grande armée, mais dans l'hypothèse où l'ennemi n'aurait encore rien tenté contre son corps d'armée ; que, dans le cas contraire, il doit avant tout s'attacher à couvrir Thorn, et attirer même l'ennemi par une marche rétrograde sur ce point.

D'après ces instructions et les rapports qui m'annonçaient qu'effectivement l'ennemi manœuvrait et cherchait à déborder mon flanc gauche, je n'ai point balancé à lever mon camp de Loebau, et j'ai marché par Neumarckt sur Strasburg, où toutes mes troupes seront rendues aujourd'hui à midi. Mon arrière-garde a été suivie et harcelée par les Cosaques jusqu'à Neumarckt. Le 2e régiment de hussards les a chargés, il en a sabré un grand nombre et fait une douzaine de prisonniers.

Si j'apprends que le point de Thorn soit toujours menacé, je marcherai sur le flanc de l'ennemi, et je communiquerai avec les troupes dont M. le maréchal Lefebvre pourra disposer pour défendre Thorn, livrer bataille à l'ennemi s'il se présentait en force, et rejoindre ensuite mon poste à la gauche de la grande armée.

BERNADOTTE.

Le 5 février, le maréchal Ney écrit le billet suivant au crayon :

Les Prussiens débouchent sur moi par Hermenau, route de Mohrungen ; ils tirent déjà le canon à la droite de Truckeinen. Liebstadt n'a jusqu'alors que quelques pelotons de cavalerie, et l'ennemi renonce sur cette direction : il menace Deppen et Waltersdorf. La fusillade est forte, je marche aux ennemis par Wuchsnick et Waltersdorf.

Le général Lasalle continue sa route sur Liebstadt et de là sur Schwendt ; je l'ai engagé à rester avec moi, je ne sais s'il le fera.

Hauteurs de Wuchsnick, le 5 février 1807, 1 heure.

NEY.

MURAT A L'EMPEREUR.

Freymarckt, le 5 février 1807, à 8 heures du soir.

Sire, Votre Majesté ne s'était pas trompée en me disant que l'ennemi s'était retiré sur la route d'Heilsberg, car, arrivé à Open, il a fait un crochet sur Freymarckt jusqu'au milieu de la forêt, où, apprenant sans doute l'arrivée du maréchal Soult à Freymarckt, il a gagné une route qui a l'air de conduire à Karchaunen où il paraît être bivaqué. A l'entrée du bois, entre Open et Freymarckt, voyant qu'à cause de la nuit il me serait impossible de déboucher sur Freymarckt sans l'infanterie, et qu'à Freymarckt ma cavalerie ne pourrait point manger, je me suis décidé à suivre de ma personne le général Leval à Freymarckt et à laisser les divisions Klein et Milhaud avec le général Colbert à Open, et à envoyer à Benern la division d'Hautpoul, où elle sera très mal. Le général Colbert a ordre de faire reconnaître Wormditt et Mickau.

Toute la cavalerie se mettra en marche dès six heures du

matin pour se diriger sur Freymarkct et Heilsberg, quoique je sois persuadé que ce que j'avais ce soir devant moi se retire sur Landsberg, à moins que Votre Majesté ne me donne un ordre contraire. Dans tous les cas, je prie Votre Majesté de m'envoyer ses ordres de bonne heure, ayant ma cavalerie un peu loin.

MURAT.

NEY AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Liebstadt, le 5 février, 11 heures du soir.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que, d'après les ordres que m'a donnés S. M., j'ai ce matin dirigé la marche de mon corps d'armée sur Liebstadt.

La tête de ma colonne touchait à peine Wuchsnick, que l'avant-garde de la division prussienne du lieutenant général de l'Estocq attaquait Waltersdorf. J'ordonnai aussitôt à ma première division de former quatre colonnes pour se diriger entre Truckeinen et Hertzogswalde. La deuxième se forma en bataille à la droite de Waltersdorf pour y attirer l'ennemi, et permettre à ma droite de déborder sa gauche et de le couper de Liebstadt.

Le général Lasalle, que j'avais trouvé le matin à Waltersdorf, a bien voulu couvrir ma droite et tenir la cavalerie ennemie en échec, tandis que je prenais l'offensive.

L'attaque de mon infanterie a été vigoureuse, l'ennemi a été culbuté de toutes les positions, au pas de charge, jusqu'à Alt-Reichau. Là, j'ai fait serrer la brigade de dragons, composée des 20e et 26e régiments de la division du général Klein. L'ennemi, voulant faire un dernier effort pour couvrir sa retraite, avait fait avancer quelques bataillons de grenadiers et d'infanterie, et présentait au combat une force de 5 à 6,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie.

J'ordonnai de marcher à l'ennemi en débordant sa gau-

che. Les dragons chargèrent, après qu'une vive fusillade eût ébranlé l'ennemi, et tout ce corps fut mis dans une déroute complète.

Le général Roguet poursuivit seul avec sa brigade les débris de l'ennemi ; le reste de mon corps d'armée changea de direction à droite, à Alt-Reichau, pour se diriger sur Liebstadt. Je laissai à Alt-Reichau le 50e régiment pour garder les prisonniers.

Le général Roguet a ordre de poursuivre vivement l'ennemi jusqu'à Mohrungen, de se reposer quelques heures et de me joindre sur Liebstadt, par Hermenau et Wockallen.

Le général Marchand, en arrivant à Liebstadt, y trouva quelques escadrons prussiens et quelques fuyards russes et prussiens ; ils firent une faible résistance et se sauvèrent sur Wormditt, en nous abandonnant une pièce de canon, des caissons et beaucoup de prisonniers, dont un lieutenant-colonel russe et plusieurs autres officiers.

Nous avons pris à l'ennemi, en arrière d'Alt-Reichau, environ 4 mille hommes, dont un général major et plusieurs officiers supérieurs, un drapeau, deux pièces de canon, beaucoup de caissons et une grande quantité de bagages.

Je ne pense pas que l'ennemi ait pu sauver une seule pièce d'artillerie des douze dont il faisait feu pendant l'action, ni un seul homme de son infanterie, car tout a été dispersé dans les bois.

J'attends à cet égard un rapport du général Roguet. Nous avons délivré ici beaucoup de nos prisonniers : infanterie, dragons, hussards et chasseurs.

Pendant que je me battais à Alt-Reichau, environ 1,500 hommes de cavalerie prussienne sont venus attaquer le général Lasalle, qui les contint avec sa valeur ordinaire, et les obligea même à se replier.

La cavalerie de la division occupe ce soir Alt-Reichau et Hertzogswalde.

Le lieutenant général l'Estocq voulait venir aujourd'hui

à Liebstadt, et de là se diriger sur Arensdorf pour se joindre aux Russes; mais il paraît que la cavalerie prussienne qui devait suivre son mouvement s'est repliée sur Preusch-Holland, point que le reste du corps du général l'Estocq prendra probablement.

Les Russes disent qu'ils ne veulent pas accepter la bataille et qu'ils ont sacrifié les Prussiens, dans l'espérance de nous arrêter quelques jours (1).

NEY.

NEY A BERTHIER.

Liebstadt, 8 février 1807, à 1 heure après-midi.

La troupe étant extrêmement fatiguée de la journée d'hier, je l'ai laissée reposer jusqu'à dix heures du matin, qu'elle s'est mise en mouvement dans l'ordre suivant :

La division Marchand se dirige sur Wormditt, où elle ne doit pas tarder à arriver : elle est suivie par deux brigades de cavalerie du général Lasalle.

La seconde brigade de la division Gardanne part à l'instant pour serrer sur la première division ; elle est remplacée ici par la 1re brigade de cette division qui arrive de Guldenbaden près Mohrungen, point sur lequel elle a constamment poursuivi l'ennemi jusqu'à onze heures du soir, en ramassant beaucoup de prisonniers dont elle ramène une bonne colonne.

Les 20e et 26e régiments de dragons ont couvert la marche de cette brigade.

L'ennemi paraît avoir évacué pendant la nuit même Mohrungen, pour se diriger sur Preusch-Holland ; le général Lasalle éclairera cette partie.

L'ennemi n'a pas suivi la brigade du général Roguet, et

(1) A cette pièce est jointe la liste de trente-huit officiers prisonniers, avec leurs signatures

nous n'avons aucune nouvelle de la marche du prince de Ponte-Corvo.

La brigade du général Roguet ainsi que les dragons resteront à Liebstadt jusqu'à demain matin, qu'ils se dirigeront sur Wormditt, à moins d'événements extraordinaires, et dans ce cas, ils marcheront aujourd'hui même pour me rejoindre.

Par la position de mes troupes et la direction que je leur ai donnée, je dois, en cas de bataille contre les Russes, arriver en masse sur Freymarckt, et dans le cas contraire, sur Mehlsack, en débordant toujours la division prussienne du général l'Estocq.

Nous rencontrerons probablement quelque cavalerie de cette division aux environs de Wormditt, mais nous y ferons peu d'attention.

Je pars à l'instant pour Wormditt, où j'attendrai les ordres de Votre Altesse.

J'ai réuni tous les prisonniers prussiens et russes pour les diriger sur Guttstadt et de là à Thorn, conformément aux ordres de Votre Altesse.

NEY.

LE GÉNÉRAL COLBERT AU MARÉCHAL NEY.

Open, 6 février 1807, 5 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'une reconnaissance poussée sur Wormditt rapporte que l'ennemi a évacué cette ville; un train d'artillerie y est passé dans la journée d'hier, ainsi que plusieurs détachements d'infanterie de différentes forces et des voitures d'équipage; d'autres bagages devaient encore passer sous l'escorte d'un régiment de grenadiers. Tout ce qui est passé à Wormditt vient de Liebstadt et se dirige sur Heilsberg, par où la retraite semble s'effectuer.

J'ai l'honneur d'être avec respect votre très obéissant serviteur,

A. COLBERT.

MURAT A L'EMPEREUR.

Freymarckt, le 6 février 1807.

Sire,

La cavalerie de Votre Majesté a mérité aujourd'hui les éloges que vous lui avez si souvent prodigués : Votre Majesté a vu avec quelle audace elle a débouché et avec quelle bravoure elle est revenue à la charge. Les dragons ont chargé après le général Colbert, ils ont culbuté toute la cavalerie qu'ils avaient en face, et étaient parvenus à s'emparer de quatre pièces de canon, mais, arrêtés par le feu de trois régiments d'infanterie, ils ont dû céder et ont été ramenés par la cavalerie ennemie. Mais j'étais déjà en avant du défilé avec la division d'Hautpoul. Le 1er régiment de cuirassiers a chargé à son tour, mais, arrivé sous le feu de l'infanterie et chargé par une cavalerie bien supérieure, il a été ramené avec la brigade de la division Klein qui avait chargé avec lui. Alors je me suis porté vigoureusement en avant avec toute la division d'Hautpoul. Ce moment a été décisif; un cri général s'est fait entendre : Vive l'Empereur! rallions-nous au prince! Une charge générale a eu lieu, tout a été culbuté, cavalerie, infanterie et canon.

Le village a été enlevé. Cependant le général Legrand marchait à notre gauche avec un régiment d'infanterie, et est arrivé presque aussitôt que nous sur les hauteurs du village, et s'est porté en avant pour contenir l'infanterie qui marchait pour le reprendre. Les éclaireurs de gauche sont parvenus à s'emparer d'une batterie de quatre pièces de canon, mais l'ennemi a formé ses colonnes d'attaque contre le régiment qui était en avant du village. Déjà il

était vigoureusement repoussé, lorsque j'ai ordonné au général d'Hautpoul de déboucher par le village sur les derrières de cette infanterie. Jamais mouvement n'a été fait plus à propos et avec plus de bravoure : les cuirassiers ont abordé cette infanterie, ont pénétré dans les carrés, et au moins 12 à 15,000 Russes sont restés morts ou blessés sur le champ de bataille; le reste a été fait prisonnier, les canons ont été repris. Alors toute la cavalerie ennemie, soutenue par de l'infanterie, a chargé le régiment de cuirassiers; il a soutenu et repoussé la charge de la cavalerie ennemie; ce n'est que lorsque l'infanterie s'est portée en avant avec toute la cavalerie qu'il a dû faire sa retraite. Il s'est replié dans le plus grand ordre sur notre infanterie, qui a reçu cette cavalerie par un feu si bien soutenu, qu'elle a pris la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. L'ennemi de nouveau est resté maître des quatre pièces de canon, qui ont été enfin reprises par l'infanterie, qui s'est très bien conduite dans toute l'affaire.

Sire, je dois les plus grands éloges aux généraux Belliard, d'Hautpoul, Klein, Saint-Sulpice, Pinard et Colbert, et à mon aide de camp de Piéton, qui est arrivé un des premiers sur la batterie avec les cuirassiers. Enfin, Sire, tout le monde a fait son devoir. Je désire que Votre Majesté ait été satisfaite de sa cavalerie, dont le moral est plus fort que jamais.

Le résultat de cette journée a été la prise de 9 pièces d'artillerie, 4 drapeaux, 7 à 800 prisonniers, et 12 à 1,500 morts sur le champ de bataille.

Nous avons à regretter de notre côté le colonel Lebaron, du 6e régiment de dragons, et quelques officiers.

MURAT.

NEY A BERTHIER.

Wormditten, 7 février, 4 heures 1/2 du matin.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier à six heures du soir. Je donne les ordres les plus pressants pour que mon corps d'armée se mette en marche sur-le-champ pour Sienken, en passant par Migehnen, Lichtenau, Drewenz, Stabunken et Gros-Glandau. Si j'entends un engagement considérable vers Landsberg, je ferai tous mes efforts pour arriver assez tôt pour y prendre part, et je m'occuperai sans cesse de trouver, s'il est possible, une direction encore plus courte.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Au quartier général à Landsberg, le 7 février 1807, 6 heures du soir.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que le corps d'armée s'est mis en marche à cinq heures du matin des positions qu'il occupait à Wormditten et Liebstadt pour se diriger sur Landsberg : les colonnes n'y arriveront que tard. Cependant la divison du général Marchand occupera ce soir Alchen et Eichen, route de Kreutzbourg, où s'établira aussi la cavalerie légère du général Lasalle.

La division du général Gardanne, ainsi que la brigade de dragons commandée par le colonel Delorme, prendront position en avant de Landsberg, à l'embranchement de la route de Mehlsac, direction de Kreutzbourg.

A moins d'ordres contraires de Votre Altesse, la troupe se mettra en marche demain à 6 heures précises du matin, pour se diriger sur Kreutzbourg.

L'ennemi occupait ce matin Mehlsac par quelques escadrons de cavalerie, de l'infanterie et du canon. Nos détachements de flanc ont pénétré jusqu'à la portée du canon, et ont ramené des prisonniers et plusieurs voitures de bagages.

Le reste de la division prussienne du lieutenant général Lestocq a pris la directiou d'Heiligenbeil par Preuss-Holland.

Hier, dans la matinée, une colonne considérable d'artillerie et de bagages, escortée de quelques bataillons et escadrons russes et prussiens, a défilé par Wormditten sur Mehlsac, se dirigeant sur Heiligenbeil. Cette colonne devait se retirer par Landsberg, mais l'affaire qui a eu lieu à Sienken aura probablement fait opérer ce changement.

NEY.

Billet au crayon du maréchal Ney à Berthier.

Au Ministre de la Guerre.

Althof, le 8 février 1807.

J'ai poussé cet après-midi le corps du général prussien l'Estocq jusqu'à Schmoditten, où l'ennemi a pris position, et où il paraît avoir fait sa jonction avec les Russes.

La première brigade de la division Marchand occupe Schloditten, mais n'y restera que jusqu'à deux heures du matin, si l'ennemi reste en présence.

La 2e brigade de cette division reste en avant d'Althof.

La 2e brigade du général Gardanne est placée en arrière de ce village.

La première brigade est restée à Pompicken, où l'ennemi avait laissé un corps de flanquement assez considérable d'infanterie, de cavalerie et du canon. Cette brigade rejoindra cette nuit et s'établira à Draugsitten.

La cavalerie légère du général Lassalle ainsi que la bri-

gade de dragons, en arrière d'Althof, où je resterai également.

Nous avons pris deux pièces de canon à l'ennemi et fait quelques prisonniers.

J'attends les ordres de Votre Altesse sur la position que je devrais occuper demain, en cas de bataille contre les Russes.

LE MARÉCHAL NEY.

La brigade Roguet rentre à cet instant.

Billet au crayon de Dutaillis à Soult.

Althof, le 9 février 1807, 2 heures du matin.

Monsieur le Maréchal,

J'ai l'honneur de vous prévenir que la brigade du général Belair a occupé Schloditten ce soir à sept heures, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

Vers dix heures, il y a été attaqué par les Russes; l'ennemi a été culbuté et a perdu 5 ou 600 hommes tués : il s'est retiré.

Le maréchal Ney, qui voulait faire évacuer ce village vers deux heures du matin, a jugé à propos de l'évacuer dès ce soir. L'ennemi n'y est pas rentré jusqu'à ce moment.

Respects,

DUTAILLIS.

SOULT A BERTHIER.

Le 9 février 1807, à 8 heures du matin.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse un billet que M. le général Dutaillis m'a écrit aussitôt son arrivée

à Althof; je la prie de vouloir bien le mettre de suite sous les yeux de S. M.

L'ennemi a sans doute réoccupé le village de Schloditten, que M. le maréchal Ney avait pris; mais on remarque dans sa ligne qu'il y a probablement une diminution considérable, car il n'y a presque pas de feux dans la position qu'il occupe. Tout est, du reste, fort tranquille.

SOULT.

NOTES

SUR LE CHAPITRE XXVIII

NEY A BERTHIER.

Au quartier général, à Romitten, le 10 février 1807.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que les troupes du 6e corps d'armée sont réparties dans les positions suivantes :

Le général Colbert, avec sa brigade de cavalerie légère, le 2e bataillon du 6e régiment d'infanterie légère et deux pièces d'artillerie occupe Porschkam et Pompicken, route de Landsberg à Kreutzbourg, et il viendra prendre la tête du corps d'armée à la hauteur de Schrombehnen, aussitôt que les troupes du prince de Ponte-Corvo l'auront relevé, ou lorsque l'armée marchera sur Wittenberg.

Le premier régiment de la division Marchand occupe Vierzighuben, Lewitten et Weterckeim.

La deuxième brigade de cette division : Muhlhausen, Schultitten et Schrombehnen.

La première brigade du général Gardanne à Knauten et Romitten; la deuxième brigade, Kniepitten et Fossehnen.

Le lieu du rassemblement général de l'armée est en arrière de Muhlhausen. à l'embranchement des routes d'Eylau et de Domnau.

NEY.

Ney a Berthier.

Romitten, le 11 février 1807.

S. A. R. le grand-duc de Berg m'a envoyé hier soir un de ses aides de camp pour m'inviter de mettre de l'infanterie à sa disposition, afin de s'emparer de Wittenberg. J'ai fait observer à S. A. que le passage de la Frisching qu'il venait d'effectuer avec toute sa cavalerie, à l'exception des cuirassiers restés à Muhlhausen, me paraissait contraire aux instructions de Votre Altesse et aux intentions de S. M. Cependant, pour ne pas compromettre le grand-duc, j'ai fait partir de suite le 69e régiment pour s'établir au pont de Gros-Lauth, et protéger au besoin sa cavalerie.

J'ai envoyé avant le jour un de mes aides de camp au delà de la Frisching, pour connaître la position du corps de cavalerie de S. A. le grand-duc et le lieu de son quartier général.

Le général Colbert me rend compte qu'il n'a pu occuper Kreutzbourg par un simple corps d'observation, ainsi que le portaient mes instructions d'hier, parce que de fortes reconnaissances de hussards et de Cosaques entrent et sortent sans cesse par cette ville pour patrouiller; que des partis ennemis sont venus jusqu'à Porschkam attaquer ses avant-postes et enlever quelques hommes isolés qui cherchaient des vivres dans la campagne. Le général Colbert n'a encore aucune nouvelle de S. A. le prince de Ponte-Corvo.

Le Maréchal Ney.

Murat a l'Empereur.

Gros-Lauth, le 12 février.

Je descends de cheval, après avoir visité mes avant-postes ; l'ennemi n'avait fait qu'une simple démonstration

sur tous les points, mais sur tous les points il nous a trouvés disposés à nous défendre, et est resté dans ses positions.

Je me suis porté de ma personne à nos vedettes, éloignées de cinquante ou de cent pas tout au plus de l'ennemi, afin de mieux m'assurer si Ludwigswalde est occupé par les mêmes troupes; j'ai été fort surpris de les voir si près les uns des autres sans se fusiller, et en ayant demandé la raison, le maréchal des logis qui commande les premiers piquets m'a répondu : « Il n'y a qu'un instant, les Cosaques nous ont fait signe d'approcher, ayant rejeté leurs lances en arrière; nous avons été à eux, ils nous ont offert de l'eau-de-vie, nous avons bu ensemble comme les meilleurs amis du monde; ils nous ont dit en nous serrant la main : *Braves Cosaques*, *braves Franches*, et nous sommes depuis ce temps comme vous nous trouvez, fort tranquilles. »

Comme j'étais là, est arrivé un officier du 16e régiment de chasseurs à cheval avec un trompette, pour aller remettre aux avant-postes une lettre et de l'argent pour un de leurs officiers; l'officier ennemi s'est avancé, a très bien reçu l'officier, a pris la main du trompette, la lui a serrée en lui disant : « *Braves Franches*. » Ce matin, le général qui commande les avant-postes a embrassé mon aide de camp Lagrange.

Je suis d'opinion que l'ennemi ne tiendra pas devant Kœnigsberg, et je l'en crois déjà parti. J'ai pris ce soir les honnêtetés des Cosaques et celles de leurs uhlans et hussards pour des adieux : je parierais que je ne me trompe pas.

MURAT.

Le 13, Murat écrit à l'Empereur qu'il sait maintenant que toute l'armée ennemie est concentrée sous la ville de Kœnigsberg, et que l'ennemi veut décidément tourner les positions

du général Guyot. « Tout le monde est à cheval. Dans aucun cas, l'ennemi ne parviendra à nous tourner. »

Et en terminant : « J'avoue que je me suis grandement trompé, je croyais l'ennemi en retraite. »

MURAT.

MILHAUD A MURAT.

Weissenstein, 14 février.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte ce matin que nos avant-postes avaient été attaqués cette nuit à deux heures. Nous avons repoussé tout ce qui s'est présenté, et avons pris quelques chevaux. A cinq heures, je me suis mis en marche pour faire, suivant vos ordres, la reconnaissance de Borchersdorf. J'avais chargé la seconde brigade commandée par le colonel G... (illisible) de cette reconnaissance, et je le soutenais avec les deux autres brigades. Nous avons chassé de Borchersdorf dix escadrons de hussards ou Cosaques. Je n'ai pas voulu laisser pénétrer entre deux bois mes troupes; nous avions pris plus de vingt chevaux et hussards. J'avais fait prévenir de ma reconnaissance le général Bruyère. Lorsque j'ai ordonné aux brigades de rentrer par échelons, après avoir bien examiné la position de l'ennemi, la retraite fut d'abord opérée avec le plus grand ordre, mais ce qui paraîtra incroyable et m'indigne et m'afflige, c'est qu'une misérable charge de 200 Cosaques et de deux escadrons de hussards, d'abord repoussés par mon aile droite, a fini par mettre le désordre dans deux escadrons. J'ai mené moi-même à la charge successivement deux ou trois régiments, nous avons tout enfoncé, et, au milieu du succès, une colonne sortie du village, forte de quatre escadrons de hussards, a remis le désordre dans nos rangs, et j'ai eu la douleur de voir mes trois lignes non pas culbutées, mais faisant demi-tour les unes après les autres ! J'aurais voulu mourir dans la

mêlée, quatre grenadiers m'ont sauvé la vie; mais je déclare, mon prince, que je ne veux pas commander à de pareilles troupes. Ce n'est pas le mal que l'ennemi nous a fait; malgré le désordre et la fuite des dragons, la division n'aura perdu qu'une quarantaine de chevaux; le colonel du 12e, aussi brave qu'intelligent, a été blessé; nous avons eu trois ou quatre officiers blessés et une cinquantaine de tués ou blessés.

Je n'ai pu rallier les dragons qu'à une lieue de Weissenstein, près d'Underwangen. Je suis rentré avec peine dans Weissenstein, d'où j'ai chassé les Cosaques et quelques hussards.

MILHAUD.

NEY A BERTHIER.

Romitten, le 14 février 1807.

Monseigneur,

Ce matin, la division de dragons du général Milhaud se retira très en désordre de Weissenstein où elle avait été inquiétée. Le 3e de hussards s'étant porté en avant, les cinquante Cosaques qui avaient causé cette alarme se replièrent, et la division de dragons, après avoir eu beaucoup de peine à rallier ses fuyards, rentra dans ses cantonnements.

Mes deux régiments de cavalerie légère sont établis à Underwangen, communiquant avec les troupes qui sont en avant d'eux ou sur leurs flancs.

Le général Marchand me rend compte que les chevaux de son artillerie n'ont ni foin ni avoine, et qu'il est impossible de s'en procurer aux environs. Il est à désirer que cet état de choses cesse promptement.

P.-S.—Quatre dragons du 21e régiment viennent d'arriver à l'instant et confirment que toute la division Milhaud est dans le plus grand désordre. J'ai fait arrêter ces alarmistes et les enverrai demain au quartier général impérial.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Romitten, 16 février 1807.

Monseigneur,

J'ai vu cet après-midi, à Gros-Lauth, les dispositions générales que l'Empereur a arrêtées aujourd'hui pour le changement de position de l'armée. J'ai provisoirement expédié aux généraux Klein et Lasalle les ordres nécessaires pour que demain ils se rapprochent de Muhlhausen et couvrent l'infanterie.

A mon retour ici, j'ai expédié aux généraux des instructions particulières sur l'ensemble des opérations confiées à l'arrière-garde, et je n'ai rien négligé pour être certain que ces mouvements s'exécuteront avec fermeté, et que, si l'ennemi a l'audace de chercher à m'entourer, il trouvera une résistance capable de l'en faire repentir.

Je me tiendrai toujours à portée de voir la conduite des troupes et celle des officiers, et de donner les ordres que les circonstances pourraient nécessiter.

Je prendrai position le 17 sur le plateau en arrière d'Eylau, et communiquerai avec le prince de Ponte-Corvo à Schlautienen, et, s'il est possible, avec le maréchal Davout.

L'ennemi n'a fait aucune démonstration sur mon front et sur ma droite, mais il paraît vouloir diriger quelques forces en cavalerie sur le flanc gauche du prince de Ponte-Corvo.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Preusch-Eylau, 17 février 1807, 6 heures du soir.

Monseigneur,

Toutes les troupes occupent en ce moment les positions prescrites, savoir :

La division du général Gardanne sur les hauteurs en arrière d'Eylau, près de Topprienen et Grunhofchen. Les dragons du général Klein, à l'exception d'un régiment établi à Serpallen, sont placés par échelons sur la route de Landsberg, jusqu'à la hauteur de Gallehnen.

La division du général Marchand occupe par sa première brigade la position à droite d'Eylau, route de Domnau, et par sa seconde la gauche de cette ville, près le moulin à vent, route de Kreutzbourg : les voltigeurs de cette division gardent Schmoditten et Schloditten.

La cavalerie légère du général Lasalle est placée en arrière d'Eylau, à l'exception des brigades des généraux Colbert et Guyot, qui, après avoir fermé la marche absolue de l'armée, occupent Gosercken, Althof, Leitken, Gros-Sausgarten, Kuttschitten et Lampasch.

L'ennemi n'a point suivi en forces mon mouvement rétrograde, parce que j'ai eu la précaution de faire passer avant minuit sur la rive gauche de la Frisching la cavalerie qui était sur la rive opposée, et de faire garder par l'infanterie les gués et ponts qui s'y trouvent. Il est à supposer que l'ennemi craignait une embuscade, puisqu'il a suivi la cavalerie jusqu'à la Frisching sans l'inquiéter, et qu'il s'est retiré en toute hâte dès qu'il a aperçu l'infanterie.

Demain, à cinq heures du matin, les troupes seront sous les armes et se dirigeront sur Landsberg, en observant l'ordre de marche établi pour aujourd'hui.

L'aide de camp Bertrand partira demain au grand jour pour transmettre à l'Empereur les rapports qui me parviendront sur les mouvements de l'ennemi. Je ne crois pas, d'après ce qui s'est passé aujourd'hui, que nous soyons suivis. Le dégel a rendu la plaine impraticable pour la cavalerie, et les grandes routes sont également mauvaises. On peut présumer que le mouvement rétrograde s'opérera sans brûler une amorce.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Landsberg, 18 février 1807, à 5 heures de l'après-midi.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les troupes de mon corps d'armée qui étaient sous les armes avant six heures du matin, se sont mises en marche de Preusch-Eylau pour se diriger sur Landsberg, dans le même ordre que le jour précédent. Cependant, pour éviter le trop grand encombrement, l'ennemi ne s'étant point présenté, la division de dragons du général Klein, rassemblée sur les hauteurs en arrière de Gallehnen, a ouvert la marche aussitôt que la ête de colonne de la division Gardanne est sortie de sa position de Grunhofchen.

La division de cavalerie légère du général Lasalle était pour la même raison réunie à Storchnest, et a suivi sur le flanc gauche de la divison Gardanne.

Le général Marchand n'a pu se mettre en mouvement avant dix heures du matin. La marche était fermée par la brigade de cavalerie légère du général Colbert, qui occupait encore à midi Eylau et Schmoditten.

Les troupes étant extrêmement fatiguées par la difficulté des chemins cantonneront dès aujourd'hui ainsi qu'il suit : les dragons du général Klein à Drewenz et environs; la division de cavalerie légère du général Lasalle à Wotterlack, Paustern, Gross-Pehsten et Lichkorn.

La division d'infanterie du général Gardanne à Nost, Sienken et Gross-Glandau.

La division du général Marchand à Landsberg; la brigade de cavalerie légère du général Colbert et un bataillon de voltigeurs à Woymanns, Lichen, Worienen et Müggen.

Demain, l'armée se dirigera sur Freymarckt pour y cantonner. J'adresserai à Votre Altesse les dispositions que j'ai arrêtées à cet effet.

J'espère que nous retirerons nos canons et les caissons de munitions des chemins affreux d'Eylau à Landsberg.

Je pense que l'humanité exige qu'on laisse à Landsberg une partie des blessés retirés d'Eylau; les voitures sur lesquelles ils étaient chargés se sont brisées ou sont embourbées; plusieurs de ces malheureux sont morts en chemin, et c'est les condamner à une mort certaine que de les traiter de la sorte : on emportera tous ceux qui sont transportables.

Je laisserai demain un bataillon de voltigeurs et la brigade de cavalerie légère du général Guyot, qui relèvera le général Colbert, depuis Landsberg jusqu'à Burgerswalde, afin de protéger l'enlèvement de nos munitions et de nos blessés.

Quatre Cosaques sont venus aujourd'hui à midi à Eylau, escortant le général Bertrand. L'ennemi a sans doute voulu profiter de cette circonstance pour s'assurer de notre retraite; cependant il n'a pu connaître l'évacuation d'Eylau, que nous occupions encore assez fortement à cette heure; d'ailleurs il a été arrêté à Schloditten et renvoyé de suite sous escorte assez loin de là, vers Muhlhausen.

P.-S. — Un de mes aides de camp, de retour de l'arrière-garde, me fait le rapport que deux pelotons de Cosaques se sont présentés à Eylau vers trois heures de l'après-midi, sans faire le coup de pistolet; ils n'ont pas même suivi la marche rétrograde de nos troupes. On a entendu une légère fusillade vers Orschen et Eychen, route que tient le prince de Ponte-Corvo. Je viens d'y envoyer un de mes officiers. Il paraît que nous serons obligés d'abandonner plusieurs caissons de munitions. Dans la seule marche d'aujourd'hui, il est mort plus de cinquante chevaux du train : ils tombent d'inanition, faute de nourriture. Si le chemin de demain est aussi horrible, je crains d'être obligé d'abandonner mon artillerie.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Landsberg, 19 février 1807, 10 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me dites d'arrêter mon mouvement pour aujourd'hui, afin de donner à l'artillerie le temps de suivre.

Dès hier soir, j'avais ordonné au général Marchand d'établir sa division par échelons d'ici à Drewenz et d'occuper, de concert avec la cavalerie légère du général Guyot, Woymanns, Orchen, Worienen et Gallehnen; mais la division du général Gardanne ainsi que les dragons du général Klein et le reste de la cavalerie légère du général Lasalle sont en marche pour occuper les cantonnements à Freymarckt, Arensdorf et environs.

Toute la nuit a été employée à retirer l'artillerie et les caissons de munitions embourbés, on fera l'impossible pendant cette journée, la nuit et la matinée de demain, pour que la plus grande quantité suive. Toute l'artillerie est sauvée, nous ne perdons que cinq caissons sans munitions.

Mes sapeurs et deux bataillons sont employés aux réparations les plus nécessaires de la route que nous allons suivre. Tout le monde a rivalisé de zèle pour nous tirer de l'extrême embarras où nous étions hier. Aucune voiture du 6e corps ne serait restée en arrière, sans la grande quantité de voitures, de bagages, canons et caissons du 4e corps et de la garde impériale, qui ont fait rester nos chevaux pendant six heures dans la boue sans manger, en sorte qu'ils tombaient d'inanition, lorsqu'il a fallu traverser les plus mauvais passages.

L'ennemi ne suit point. Le prince de Ponte-Corvo a couché hier à Bucholz; il me mande qu'il ne pourra, qu'avec des peines incroyables, retirer son artillerie. Je lui ai fait connaître ma position et la détermination que j'ai prise pour attendre mon artillerie.

Je remercie Votre Altesse des soins qu'elle a bien voulu prendre de nous assurer du pain et de l'eau-de-vie à Freymarckt; je partirai à midi pour m'y rendre.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Freymarckt, 19 février 1807.

Monseigneur,

Toute l'artillerie de mon corps d'armée était aujourd'hui à midi en deçà de Landsberg; demain elle filera de bonne heure. Le 6e régiment d'infanterie légère et les voltigeurs resteront à Drewenz pour protéger sa marche.

Une vingtaine de Cosaques se sont présentés aux deux compagnies de voltigeurs établis à Oschen; ils se sont aussi montrés en avant de Woymanns.

Les Cosaques sont venus en plus grand nombre sur la route d'Heilsberg; un poste de chasseurs établi à Galassen a été chargé par eux; trente-six de nos hommes ont été pris, et une partie du reste blessés. Notre cavalerie légère est entièrement démoralisée; on ne peut plus compter sur elle.

Le général Ferret, du corps d'armée du maréchal Soult, en passant aujourd'hui par Freymarckt, a fait piller d'autorité le pain et l'eau-de-vie que vous aviez destinés aux troupes de mon corps d'armée. L'officier de dragons, chargé de la conservation et de la remise de ces denrées, lui a inutilement montré l'ordre qu'il avait reçu de vous à cet égard. Le général Ferret a déclaré qu'il allait faire enlever le pain et le vin de vive force, si on refusait de le livrer.

Je demande que cet officier général soit puni exemplairement d'une conduite aussi contraire au bon ordre, et qui aurait les suites les plus funestes, si elle trouvait des imitateurs.

NEY.

Le 20 au soir, Ney écrit à Berthier qu'il vient de recevoir un rapport du général Guyot, qui, avec sa cavalerie, fermait la marche du corps d'armée, et que la surprise du détachement du 22ᵉ de chasseurs n'a pas occasionné une perte aussi considérable qu'on l'avait cru. L'arrière-garde de ce général a été attaquée par 300 Cosaques ou hussards, sur les hauteurs en arrière de Landsberg. Un escadron qui la soutenait a chargé avec vigueur, et dès lors le mouvement rétrograde s'est opéré avec tranquillité jusqu'à Drewenz. La troupe venait d'entrer dans ce village, lorsque l'ennemi s'est montré de nouveau. Une autre charge, soutenue par les voltigeurs, l'a encore dispersé. Le général Guyot se loue beaucoup de l'infanterie.

NEY A BERTHIER.

Freymarckt, 21 février 1807, 6 heures du matin.

Monseigneur,

J'ai reçu les dispositions générales arrêtées par l'Empereur pour l'emplacement des corps de la grande armée. J'ai donné les ordres nécessaires à l'exécution de celles qui me concernent.

Je conserverai Arensdorf aujourd'hui par une brigade d'infanterie, qui demain suivra sa destination sur Queetz et Allenstein.

La division du général Marchand se rapprochera aujourd'hui de Guttstadt, qu'elle ne pourra occuper que ce soir, le maréchal Davout m'ayant écrit qu'il ne pouvait évacuer cette ville que cet après-midi.

J'envoie aussi, sur l'invitation de ce maréchal, un régiment d'infanterie et la brigade de cavalerie légère du général Colbert à Heilsberg, pour protéger l'enlèvement de cinquante mille rations de farine. Demain cette troupe rentrera dans les cantonnements qui lui sont assignés.

Je n'ai aucune nouvelle de la position des dragons du général Grouchy.

Je pars ce matin pour me rendre à Guttstadt. J'aurai l'honneur d'adresser, dans le jour ou dans la matinée de demain, à Votre Altesse ,l'état des cantonnements que j'ai désignés pour remplir les intentions de S. M., sur la position du 6e corps d'armée.

NEY.

BERTHIER A NEY.

Liebstadt, 21 février 1807, à 2 heures du matin.

L'Empereur a vu avec peine par votre dernière lettre, Monsieur le Maréchal, que quelques Cosaques avaient eu l'air de prendre l'offensive. Il ne faut pas laisser pousser votre arrière-garde par 3 ou 400 Cosaques. S. M. désire donc que dans la journée vous disposiez la cavalerie à vos ordres de manière à les attaquer vigoureusement et à les pousser plusieurs lieues, jusqu'à ce qu'on les trouve appuyés soit par de l'infanterie, soit par une force de cavalerie. L'Empereur met de l'importance à cette opération, qui mettra un frein à l'audace de ces Cosaques. S. M. désire que vous encouragiez sa cavalerie, que vous lui fassiez penser que vous avez grande opinion de ce qu'elle peut faire. Enfin, Monsieur le Maréchal, S. M. désire que vous calculiez votre opération de manière à faire quelque mal aux partis de Cosaques qui vous suivent. La poussée que vous leur donnerez servira d'ailleurs de reconnaissance pour connaître les mouvements de l'ennemi.

L'Empereur me charge de vous dire qu'il vous a confié le point de Guttstadt comme le plus important de sa position; qu'il est nécessaire que vous ayez une correspondance très suivie pour m'instruire de tout ce qui se passe; que vous devez porter une grande surveillance à

faire bien servir. Vous savez assez par vous-même que, dans nos armées, rien ne se fait bien que par celui qui commande. Une fois que vous aurez bien établi votre système de défense, vous devez opposer des postes de voltigeurs pour couvrir les principales communications. Veillez à ce que les grand'gardes ou postes de cavalerie, non seulement se trouvent soutenus par de l'infanterie, mais aussi prescrivez qu'elles changent de place, de manière que l'ennemi ne puisse les trouver la nuit où elles se montraient la veille. Après les précautions défensives, il reste à combiner quelque opérations d'avant-garde, si l'ennemi s'aventurait, et à enlever des postes ; faire par là des prisonniers et être instruit de ses mouvements. Il faut pour ces opérations : prudence, audace, et surtout votre extrême vigilance.

Le Major général,

BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

Freymarckt, le 21 janvier 1807, 7 heures du matin.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neufchâtel, Ministre de la guerre.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui à 2 heures du matin, par laquelle elle m'invite à disposer de ma cavalerie de manière à repousser vigoureusement les partis de Cosaques qui oseraient suivre mon arrière-garde.

Votre Altesse aura remarqué, dans ma lettre de ce matin, que la brigade de cavalerie légère qui me reste est en marche sur Heilsberg avec un régiment d'infanterie pour protéger l'enlèvement des farines que le maréchal Davout y a rassemblées.

Le général Lasalle est également en mouvement pour se

rendre à Neidenburg, destination que le grand-duc de Berg lui a assignée.

L'ennemi, depuis l'échec qu'il a éprouvé hier, n'a plus reparu; il n'osera probablement rien entreprendre sur mon infanterie qui méprise complètement les Cosaques. Il n'en est pas de même de la cavalerie légère, non pas qu'elle soit frappée de terreur, mais parce que les chevaux, qui n'avaient pas de nourriture depuis six jours, loin d'être en état de galoper, peuvent à peine porter leurs cavaliers. La cavalerie s'est reposée hier et a trouvé du fourrage dans ses cantonnements.

Votre Altesse croira facilement, j'espère, que je ne suis pas d'humeur à laisser harceler mon arrière-garde, lorsqu'il y a possibilité de repousser l'ennemi avec la même arme.

Je sens toute l'importance du point de Guttstadt, et Votre Altesse peut être certaine que mes dispositions seront telles que je n'aurai point de surprise à craindre et que je serai en mesure de chasser l'ennemi s'il tentait de nous en chasser. Je resterai à Guttstadt et irai partout où le bien du service l'exigera.

Un aide de camp du maréchal Davout m'a appris ce matin que les Prussiens occupent Bartenstein avec de l'infanterie et de la cavalerie : il est probable qu'ils pensent que notre retraite est décidée. Mais, s'ils remontent davantage l'Alle, ils trouveront les mêmes soldats qui les ont battus et les battront encore.

LE MARÉCHAL NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 22 février 1807.

Monseigneur,

En arrivant hier soir à Guttstadt, j'y trouvai le maréchal Davout et une partie de ses troupes; je fis arrêter les miennes hors de la ville, à l'exception d'un régiment d'in-

fanterie qui se rendit avec la cavalerie légère du général Colbert à Heilsberg pour y relever la division du général Gudin. Aujourd'hui le 3e corps s'est dirigé sur Allenstein, et mes troupes occuperont demain les positions indiquées dans les dispositions générales dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

L'ennemi n'a point fait aujourd'hui de mouvement sur l'Alle, et il ne s'est pas non plus montré sur ma gauche vers Landsberg; cependant les rapports que je reçois annoncent la marche sur Bartenstein du corps prussien du lieutenant général Lestocq, auquel s'est joint un bataillon russe.

J'ai parcouru aujourd'hui les diverses positions autour de Guttstadt et je me suis déterminé à choisir celle des hauteurs en arrière de cette ville, la droite sur la direction de Knopen et la gauche vers le lac de Sawanna, ayant la route de Liebstadt et celle d'Osterode par Queetz sur mes deux flancs.

Je ne crois pas que l'ennemi puisse me forcer à évacuer Guttstadt; je ne négligerai aucune mesure de surveillance, et j'espère que, s'il se présente, il sera reçu avec une vigueur capable de le faire repentir de son entreprise. J'aurai soin d'instruire les maréchaux Soult et Davout de tout ce qu'il sera utile de leur faire connaître.

P.-S.— Il est 6 heures, qu'un de mes aides de camp de retour d'Heilsberg, me fait le rapport ci-joint sur le mouvement des Prussiens à Heilsberg. Je contremande en conséquence la prise de possession des cantonnements. L'armée étant presque en totalité réunie ici, je vais attendre jusqu'à demain pour connaître les desseins de l'ennemi. S'il arrive sur Guttstadt, probablement comme il l'a fait aujourd'hui par Heilsberg sur les deux rives de l'Alle, j'empêcherai de contrarier ses vues jusqu'à ce qu'il soit à bonne portée de mes troupes et de mon artillerie : alors j'ordonnerai l'attaque générale et je l'enfoncerai sur tous les points. J'espère que la leçon qu'il recevra le fera tenir tranquille.

NEY.

Copie du Rapport d'un aide de camp arrivant d'Heilsberg.

Vers deux heures de l'après-midi, l'ennemi a montré devant le poste de cavalerie établi par le général Colbert à Markheim environ 200 chevaux; ce poste s'est replié et est venu annoncer l'arrivée de l'ennemi. Le général Colbert a fait sur-le-champ prendre les armes à sa cavalerie et à un bataillon du 39e régiment qui était à Heilsberg, et s'est porté vers le point attaqué. L'ennemi s'y était renforcé d'un peloton de cavalerie et de 2 à 300 hommes d'infanterie. Le général Colbert rangea ses troupes en bataille et défendit le défilé qui conduit à la ville. Il fut prévenu dans le même moment que l'ennemi marchait sur notre gauche par la rive gauche de l'Alle avec deux escadrons de cavalerie, 300 hommes d'infanterie et une pièce de canon. Sur cet avis ce général envoya l'ordre au bataillon du 39e qui se trouvait à Bewernicken et Launau, de se retirer par la rive gauche de l'Alle si l'ennemi l'attaquait et de se replier sur les troupes de la brigade qui se trouvent sur cette rive. Le général Colbert, se voyant attaqué par sa gauche et par sa droite, et ayant l'ordre positif de ne point se compromettre dans le poste d'Heilsberg qu'il n'occupait que provisoirement, ordonna la retraite, qui s'est exécutée très lentement et avec tout l'ordre possible. En se retirant il brûla le pont d'Heilsberg pour éviter d'être harcelé par la cavalerie prussienne.

En venant rendre compte de ce qui se passait, j'ai fait monter à cheval le 7e de hussards qui se trouvait à Liebenberg, et ce régiment s'est porté en avant pour soutenir s'il était besoin le général Colbert.

Les généraux Lasalle et Marcognet ont été également prévenus.

Le général Colbert a eu la précaution de faire brûler deux ponts sur l'Alle dans les environs d'Heilsberg.

Il n'est pas à ma connaissance que nous ayons perdu un seul homme.

Guttstadt, 22 février, à 6 heures du soir.

Signé : Vogt.

Au Général Colbert.

Heilsberg, 23 février 1807.

Monsieur le Général,

Sa Majesté le Roi de Prusse mon Maître m'ayant chargé d'une lettre pour Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, que je dois lui présenter en personne, je vous supplie, Monsieur le Général, de me faire savoir quand et où je pourrai passer vos avant-postes pour me rendre auprès de Sa Majesté l'Empereur votre Auguste Maître. J'attends votre réponse, Monsieur le Général, par l'officier porteur de cette lettre, en étant avec parfaite considération,

Monsieur le Général,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
de Kleist,
Colonel et aide de camp général de S. M. le Roi de Prusse.

Ney a Berthier.

Schmolainen, le 23 février 1807, à 10 heures du matin.

A Son Altesse Sérénissime le Prince de Neufchâtel, Ministre de la guerre.

Monseigneur,

Toutes les mesures avaient été prises ce matin pour bien *recevoir* l'ennemi s'il se présentait; mais il s'est borné à

établir ses avant-postes de cavalerie légère mêlée d'infanterie, sur les hauteurs en arrière de Bewerniken, Langwiese et Lawden, rive gauche de l'Alle, et à Wosseden, Reichenberg et Süssenberg, rive droite. J'ai ordonné au général Colbert de le chasser de ces trois derniers lieux, et de ne pas permettre que l'ennemi passe sur la rive gauche de la Sensée.

Tout étant tranquille, j'ai ordonné aux troupes de se mettre en marche pour prendre les cantonnements dont j'ai eu l'honneur d'adresser hier l'état à Votre Altesse.

La brigade de cavalerie légère du général Guyot avait suivi le général Marchand dans sa position de Zechern, malgré l'ordre que je lui avais expédié dès le 21 de rejoindre le 4e corps d'armée à Wormditten; cette brigade est partie ce matin pour Liebstadt.

Les Cosaques poussent des patrouilles par Drewenz et Burgerswalde sur Arensdorf et Wolfsdorf; ils sont venus hier faire le coup de pistolet entre Rosenberg et Gronau.

Je viens de faire placer les trois compagnies de voltigeurs du 25e léger à Scharnick, Lingnau et Neuendorf, avec cinquante chevaux, pour communiquer avec le maréchal Soult à Elditten et pour diriger des reconnaissances sur Arensdorf et Drewenz.

J'adresse aux maréchaux Soult et Davout l'emplacement de mes troupes. Je vais retourner à Guttstadt.

P.-S.—J'ai reçu hier l'avis ci-joint que la division du général Klein devait suivre le mouvement de mon corps d'armée; mais elle est bien sans doute rendue à Elbing, sa première destination. J'adresse aussi à Votre Altesse plusieurs pièces qui étaient jointes à cette lettre.

Je n'ai encore aucune nouvelle de la division du général Grouchy; dès qu'elle sera ici, j'enverrai la cavalerie du général Lasalle à Neidenburg, conformément aux dispositions générales arrêtées par l'Empereur pour les cantonnements de ses troupes.

NEY.

Guttstadt, 23 février 1807, 8 heures du soir.

NEY A BERTHIER.

Monseigneur,

L'ennemi a continué d'occuper Amt-Heilsberg, Medien, Wargitten et Süssenberg; cet après-midi il est venu faire le coup de fusil avec nos avant-postes. Le général Colbert l'ayant laissé approcher de Liebenberg, Kolm et Stoltzhagen, a repris tout à coup l'offensive et l'a poussé très vigoureusement jusqu'au delà de la Sensée; il a fait quelques prisonniers, tué ou blessé plusieurs hommes.

Après cette expédition, ce général est rentré dans ses positions, et l'ennemi de son côté a porté ses avant-postes en arrière de Reichenberg et de Süssenberg. Demain, à la pointe du jour, le général Lasalle se joindre au général Colbert soutenu par un régiment d'infanterie et quelques pièces de canon, pour chasser tous les postes prussiens qui se trouvent en deçà de la Sensée.

Un parlementaire s'est présenté à la chute du jour annonçant l'arrivée de M. de Kleist, colonel aide de camp général du roi de Prusse. Je vous fais passer la lettre par laquelle cet officier déclare être porteur de dépêches pour l'Empereur; j'ai ordonné au général Colbert de le recevoir cette nuit même et de me l'envoyer sur-le-champ. Demain avant le jour je le dirigerai sur Osterode par Queetz, Deppen, Gallinden et Taberbrück. L'officier qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre fera préparer les chevaux sur cette route.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 24 février 1807.

J'ai prescrit au général Colbert de renoncer à toute entreprise sur l'ennemi, mais d'être constamment en mesure de

repousser avec vigueur toute espèce d'agression. Il n'y a aujourd'hui absolument rien de nouveau, et l'ennemi paraît de son côté se tenir sur la défensive.

Le général Colbert a répondu d'après mes ordres à la première lettre du colonel de Kleist : que, si cet officier pouvait donner sa parole qu'il avait des explications verbales à donner sur la lettre dont il était porteur pour l'Empereur, il serait admis aux avant-postes ; et que, dans le cas contraire, la lettre seulement serait reçue,. pour être envoyée sur-le-champ à S. M. La réponse ci-jointe ayant levé toutes les difficultés, M. de Kleist se rend à Osterode, accompagné d'un de mes aides de camp.

NEY.

AU GÉNÉRAL COLBERT.

Heilsberg, 24 février 1807.

Monsieur le Général,

J'ai l'honneur de vous dire, en réponse à la lettre que M. le lieutenant de Saint-Paul m'a remise de votre part, que Sa Majesté le Roi mon Maître, en me confiant la lettre pour Sa Majesté l'Empereur Napoléon, m'a chargé d'explications verbales relatives au contenu de ladite lettre. Je vous prie donc, Monsieur le Général, de vouloir me faire savoir si je serai à même de pouvoir exécuter les ordres du Roi mon Maître, en continuant mon voyage pour me rendre près de Sa Majesté l'Empereur et Roi, ou si, ne pouvant passer les avant-postes de l'armée française, je dois renoncer de m'acquitter de la mission dont le Roi mon Maître m'a chargé. C'est avec la plus parfaite considération que je suis,

Monsieur le Général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE KLEIST,

colonel et aide de camp général.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 25 février 1807.

Hier, dans l'après-midi, l'ennemi a resserré plusieurs de nos cantonnements sur la rive gauche de l'Alle, depuis Launau, Zechern, Peterswalde, jusqu'à Gronau, qui ont été abandonnés sans perte de notre part, ainsi que Freudenberg et Wonnenberg, sur la rive droite. L'ennemi poussait en même temps de forts partis de cavalerie sur Elditten, et il attaquait même le poste de Scharnick, d'où il a été repoussé. D'un autre côté, il étendait sa gauche jusqu'à Seeburg. Tous ces mouvements m'avaient fait présumer que son intention était de m'attaquer ce matin, mais il s'est borné à occuper avec de la cavalerie les points qu'on avait évacués. Son but est sans doute de nous priver de la petite quantité de subsistances que le soldat tirait de ces villages. Cet état de choses m'a déterminé à faire quelques changements à mes dispositions du 23.

L'ennemi a montré hier devant mes avant-postes beaucoup plus de cavalerie que je ne pouvais lui en opposer; cependant, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, nous n'avons fait aucune perte. J'ai été instruit que, pendant les escarmouches qui ont eu lieu, quelques bataillons prussiens avec de l'artillerie se sont dirigés par Launau sur Freymarckt.

Mon corps d'armée, Monseigneur, est dans une pénurie extrême : le pain manque totalement; à peine trouve-t-on de la viande; il n'existe plus ici de fourrages et surtout d'avoine. Je vous supplie de faire faire sur Guttstadt quelques versements de pain ou farine et d'avoine. Cet objet est de la plus haute importance et mérite toute votre attention. Si je pouvais étendre mes troupes et prendre d'autres cantonnements que ceux que la proximité de l'ennemi me force d'occuper aux environs de Guttstadt, il me serait sans doute beaucoup plus facile de vivre.

Votre Altesse peut se rappeler que c'est la première fois

que je me plains du défaut de subsistances, et la dernière extrémité a pu seule m'y déterminer.

NEY.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL NEY.

Osterode, le 26 février 1807, à minuit.

Votre aide de camp, Monsieur le Maréchal, est arrivé à sept heures du soir : les renseignements que vous aurez eus et les événements qui se seront passés depuis dix heures du matin jusqu'au soir règleront votre conduite. Il est tout simple que l'ennemi avance sur tous les points de la ligne des avant-gardes de cavalerie et d'infanterie, sans que cela puisse prouver qu'il soit décidé à continuer la campagne, et quand il aurait ce projet, le dégel en retarderait l'exécution ou la lui ferait ajourner.

L'Empereur désire donc, qu'à moins de renseignements ou d'événements dont il n'a pas connaissance, vous ne quittiez pas Guttstadt de la journée de demain, car l'ennemi, dans votre position, ne peut vous forcer qu'avec un corps de troupes considérable et avec des mouvements préparatoires qui vous donneraient toujours le temps d'éviter un engagement et de vous porter sur la route d'Allenstein. L'ennemi, en se rendant maître de Guttstadt, se trouverait en possession d'un point important et qui, dans la mauvaise saison, devient bien utile à vos troupes. Guttstadt évacué, nos cantonnements seraient à découvert. Si cependant les événements qui se sont passés dans la journée vous portaient à quitter cette ville, il est nécessaire que vous teniez une position imposante en arrière, le plus près qu'il vous sera possible, afin que, craignant de vous voir marcher pour reprendre la ville, l'ennemi soit obligé de s'y tenir en force et ne puisse se porter brusquement sur Liebstadt. Si vous aviez déjà évacué Guttstadt et que l'ennemi ne l'occupât *que faiblement*, vous pourriez le réattaquer au mo-

ment où il s'y attendrait le moins. Dans tous les cas, l'intention de l'Empereur est que vous envoyiez à Deppen, pour flanquer nos cantonnements, toute la cavalerie légère du général Lasalle, avec un régiment d'infanterie. Hier au soir, l'ennemi s'est porté vis-à-vis Liebstadt, sur la rive droite de la Passarge, où il a montré plusieurs détachements d'infanterie, appuyés d'une assez nombreuse cavalerie ; il a mis plusieurs pièces de canon en batterie vis-à-vis nos postes ; mais, lorsqu'il a vu qu'on lui répondait, il s'est désisté de son entreprise. Jusqu'à cette heure, il paraît que le but de l'ennemi a été de chercher à savoir si nous voulions oui ou non tenir en position : rien ne prouve qu'il soit résolu à courir les chances de venir nous déposter de notre position. Au surplus, Monsieur le Maréchal, l'intention de l'Empereur est de livrer bataille à l'ennemi, en concentrant toutes ses forces sur le plateau d'Osterode, où il croit pouvoir réunir 90,000 hommes. S. M. regarderait comme une chose heureuse que l'ennemi s'aveuglât assez pour nous attaquer dans cette position ; mais il nous serait désavantageux que, ne voulant pas courir cette chance, nous fussions trompés sur les projets de l'ennemi, et qu'en éprouvant une faible résistance, il s'emparât de la bonne position de Guttstadt.

Après vous avoir fait connaître, Monsieur le Maréchal, les intentions de l'Empereur, S. M. s'en rapporte entièrement à votre expérience et à votre zèle pour son service. Vous ne devez pas considérer votre corps comme isolé, mais bien comme lié à l'ensemble du système. Enfin, soit que vous restiez à Guttstadt, soit que vous l'ayez évacué, vous devez garnir le pont de Guttstadt.

Le Major général,

ALEX. BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 26 février, 1 heure du matin.

Tous les rapports que je reçois confirment que l'ennemi continue ses mouvements sur ma gauche. Hier, à la chute du jour, une seconde colonne d'infanterie prussienne de quelques bataillons a défilé de Heilsberg sur Launau et Freymarckt.

Le général Roguet, placé à Queetz, m'annonce qu'environ 400 hommes de cavalerie sont venus avant la nuit attaquer pour la seconde fois le village de Scharnick. Mon infanterie, après avoir repoussé cette cavalerie jusqu'à Wolfsdorf, y a trouvé des forces plus considérables et a été obligée de rester sur la défensive. L'ennemi a eu beaucoup de tués et de blessés.

Le poste de Lingnau, en poussant ses reconnaissances sur Pétersdorf, a trouvé environ deux cents hommes de cavalerie.

Le général Roguet me mande également qu'il a entendu le canon du côté de Liebstadt, et que la communication avec cette ville par Wolfsdorf et Elditten est totalement interceptée.

Hier, à la chute du jour, l'ennemi a fait une nouvelle reconnaissance sur tout le développement de mes avant-postes, sur la rive droite de l'Alle; il a montré environ douze cents chevaux, depuis Heilsberg jusqu'à Seeburg. Les environs de Wartenburg et d'Allenstein ont été tranquilles jusqu'à ce moment, et nos reconnaissances de cavalerie ont été jusqu'à Passenheim sans rien rencontrer.

Le lieutenant général Lestocq est arrivé hier à Heilsberg où se trouvent quelques régiments d'infanterie; le reste de son corps d'armée est en marche de Bartenstein. On m'assure que cette division, qui a reçu des renforts de Kœnigsberg, est forte de 12 à 14,000 mille hommes, et qu'elle appuiera à la gauche des colonnes russes qui



doivent incessamment reprendre l'offensive et se diriger sur Wormditt et Mehlsack.

Les magistrats du pays ont été convoqués au nom du général Bennigsen, pour pourvoir à la subsistance des colonnes russes, qui, suivant la lettre de convocation, sont en pleine marche sur Mehlsack. Cet écrit a été intercepté aux avant-postes du général Colbert; peut-être a-t-il été publié à dessein de nous tromper. Les rapports du maréchal Soult et du prince de Ponte-Corvo contribueront sans doute à fixer votre opinion à cet égard. Quoi qu'il en soit, j'ai l'honneur de vous adresser l'écrit original avec la traduction.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 26 février 1807, 10 heures du matin.

Pour acquérir quelque certitude sur les forces et les desseins de l'ennemi, j'ai fait attaquer ce matin, avant la pointe du jour, par le 6e d'infanterie légère, le village de Peterswalde; l'ennemi y avait beaucoup plus de forces qu'on ne le croyait; cependant le village a été emporté, et trois bataillons russes qui s'y trouvaient ont essuyé une grande perte. Nous avons fait prisonniers le général major baron de Korff, son aide de camp, plusieurs autres officiers et quelques centaines de soldats. Les Russes se sont repliés sur Zechern, où ils ont montré de plus grandes forces. On continue à se tirailler, et je ne serais pas étonné que nous ne fussions à notre tour obligés de céder du terrain. Cependant j'ai donné l'ordre le plus positif de conserver pour aujourd'hui les positions que j'ai eu l'honneur de vous faire connaître par ma lettre d'hier. Mais, comme il devient certain que les lettres interceptées que j'ai eu l'honneur de vous adresser ce matin à une heure contiennent la vérité, je crois nécessaire, pour ne pas compromettre évi-

demment mon corps d'armée, de me replier demain sur Allenstein, conformément aux dispositions ci-jointes. Ce mouvement sera donc exécuté, à moins que vous ne jugiez convenable de m'expédier des ordres contraires que j'aurais le temps de recevoir.

Le major de Korff m'a dit qu'il avait passé avant-hier par Landsberg avec quatre régiments d'infanterie et un de hussards et qu'il formait la gauche de l'avant-garde.

Depuis deux jours, je suis tellement serré sur Guttstadt, qu'il serait dangereux de diriger ma marche par Queetz sur Osterode, parce que les chemins sont impraticables. D'ailleurs, ma communication avec Liebstadt est interceptée, et l'ennemi paraît avoir dirigé assez de forces sur ce point.

Les Prussiens paraissent vouloir suivre le mouvement des Russes, en remontant la rive gauche de l'Alle et se dirigeant sur Liebstadt; ils n'ont montré que fort peu d'infanterie, depuis Heilsberg jusqu'à Seeburg, mais assez de cavalerie pour fatiguer extrêmement la troupe.

J'envoie à Osterode le général russe prisonnier; il est disposé à donner tous les renseignements qu'on lui demandera, pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal : ce sont là ses expressions ; ainsi, avec quelques caresses, on peut en tirer des lumières.

P.-S. — On me prévient que les Prussiens, sur la rive droite de l'Alle, attaquent nos avant-postes. Les Russes, sur la gauche, continuent à tirailler depuis Zechern, Peterswalde et Gronau; on aperçoit une colonne d'environ 6,000 hommes qui marche sur Freymarckt par Launau.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, le 26 février 1807, 8 heures du soir.

Les prisonniers de guerre russes assurent que le général Essen a fait sa jonction avec le général Benningsen.

Le canon s'est fait entendre vers Liebstadt à huitheures du matin; toutes les reconnaissances que j'ai dirigées sur Elditten, pour communiquer avec le 4e corps, ont été ramenées par l'ennemi; elles ont toutes vu des forces assez considérables en infanterie et cavalerie russes. J'ai appris que le général Saint-Hilaire avait fait rompre tous les ponts sur la Passarge.

Je donne avis de mon mouvement et des positions que mes troupes occuperont demain 27, aux maréchaux Soult et Davout.

Le 6e d'infanterie légère s'est couvert de gloire à l'attaque de Peterswalde; l'ennemi a laissé environ deux cents hommes sur le champ de bataille, et il a dû avoir le triple de blessés. Outre le général que je vous ai envoyé, nous avons pris deux lieutenants-colonels et plusieurs autres officiers. Les Russes, ayant reçu de Zechern un renfort de 1,200 hommes, se sont avancés pour reprendre Peterswalde. Le 6e régiment, qui avait ordre de ne pas se compromettre, s'est retiré jusqu'à la forêt qui couvre Schmolainen, et s'y est maintenu malgré plusieurs attaques; le feu a duré sans relâche depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Le village de Gronau ayant été menacé d'être tourné par une colonne d'infanterie et de cavalerie, on s'est borné à occuper fortement Altkirch, que l'ennemi n'a point attaqué, non plus que les positions, de Neuendorf, Lingnau, Scharnick, Warlack et Waltersmuhl, occupées par le général Roguet.

Les Prussiens ont attaqué vers six heures du matin tous mes avant-postes, sur la rive droite de l'Alle; ils ont été repoussés partout par les généraux Colbert et Lasalle. Cependant, j'ai fait replier le 39e sur Schmolainen, à l'exception de quelques compagnies restées dans la forêt pour couvrir le mouvement rétrograde que je ferai effectuer demain à quatre heures du matin.

L'ennemi continue de marcher sur Freymarckt, par Launau. La tranquillité qui règne aux environs de Wartenburg

prouve qu'il n'a pas beaucoup de monde au delà de Seeburg, où il paraît borner sa gauche.

Le 6e régiment a eu dans l'affaire d'aujourd'hui de 100 à 150 hommes au pius hors de combat.

P.-S.— Le général Lasalle me rend compte que l'ennemi est entré cet après-midi à Wartenburg, et qu'il y a environ 2,000 hommes, tant infanterie que cavalerie, dans cette partie.

Le général Roguet me mande, qu'en prenant possession de Wolfsdorf, il y a trouvé deux escadrons ennemis, qui se sont repliés sur Petersdorf. L'ennemi a eu plusieurs blessés.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Allenstein, 27 février, 1 heure de l'après-midi.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier à minuit.— Guttstadt a été évacué ce matin à quatre heures comme je vous l'avais annoncé hier. L'ennemi est resté en forces dans la forêt de Schmolainen devant le 6e léger jusqu'à deux heures du matin que ce régiment s'est replié sur Guttstadt, fermant la marche de la colonne qui se dirigeait sur Allenstein.

Je viens d'ordonner au général Roguet qui, avec les 25e léger et 27e de ligne, devait se rendre à Peterswalde, de rétrograder sur Deppen et Heiligenthal.

La 2e brigade de la division Gardanne se dirigera demain sur Schlitt et Blanckenberg, de manière que cette division pourra en un jour se rendre à Guttstadt par Queetz et Glottau.

Le général Lasalle, avec ses trois brigades de cavalerie légère, se rendra demain dans la même position que le général Roguet et occupera Deppen pour éclairer les direc-

tions d'Elditten, Wolfsdorf et Guttstadt. Les dragons du général Grouchy qui se trouvent aujourd'hui à Watrienen viendront demain à Allenstein et environs.

D'après ces dispositions, si l'Empereur ordonne que je reprenne Guttstadt, je serais en mesure de m'en rendre maître du 1er au 2 mars en concentrant mes forces sur Queetz à l'exception d'un régiment d'infanterie que je laisserais à Allenstein. Cependant, comme il est à présumer que l'ennemi inquiéterait ma gauche pendant cette entreprise, il serait, je crois, nécessaire de me faire appuyer sur la direction d'Elditten et Wolfsdorf par quelques troupes du maréchal Soult. S'il est prouvé que l'ennemi n'ait absolument que des troupes légères pour former un cordon d'observation sur le développement de la Passarge et de l'Alle, il est probable qu'il sera aisément forcé à la retraite et que l'échec qu'on pourra lui faire éprouver l'empêchera de continuer à harceler sans cesse nos cantonnements.

La ville de Guttstadt, comme j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte, n'offre aucune ressource en subsistances; la nécessité d'occuper pour vivre des cantonnements éloignés nuit à la sûreté de ce poste.

Peut-être me trompai-je (*sic*), mais il me paraît incontestable qu'il vaudrait mieux que mon corps d'armée fût en colonne depuis Queetz jusqu'à Taberbrück, en gardant Allenstein avec un régiment d'infanterie. Guttstadt, dont j'ai bien reconnu tous les environs, doit être attaqué par la rive gauche de l'Alle; or, si, occupant la position de Queetz, je devais faire cette opération, il me serait facile de cacher mon mouvement et je pourrais aisément, partant à deux heures du matin, arriver avant le jour sur la hauteur qui domine la ville, que l'ennemi serait forcé d'évacuer précipitamment sous peine d'être entièrement détruit. En cas d'événement, j'aurais pour appui naturel le 4e corps, sans que le maréchal Soult fît aucun mouvement en ma faveur.

Si au contraire j'opère par la rive droite, il m'est impossible de cacher mes desseins; j'aurais plusieurs com-

bats à livrer avant d'arriver à Guttstadt, et si j'avais affaire à un ennemi supérieur, je serais livré à mes propres forces.

Quoi qu'il en soit, je vais prendre tous les moyens possibles d'avoir de bons renseignements sur les forces que l'ennemi a à Guttstadt et aux environs, et, quels que soient les ordres de l'Empereur, ils seront exécutés avec vigueur et exactitude.

Je regrette vivement, Monseigneur, que votre réponse à ma lettre d'hier n'ait pu être expédiée avant minuit; j'avais espéré recevoir à temps vos instructions; et en effet, un officier, sans trop se hâter, eût pu trouver mon corps d'armée à Guttstadt où j'aurais attendu les événements, puisque S. M. le désirait.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Allenstein, 27 février, 10 heures du soir.

En vous écrivant ce matin, je n'ai pu vous rendre un compte détaillé de l'exécution du mouvement rétrograde de Guttstadt sur Allenstein parce que les rapports ne m'étaient pas encore parvenus; les officiers d'état-major restés aux arrière-gardes viennent de me les apporter.

La brigade du général Belair ayant beaucoup fatigué hier, le général Colbert a fermé la marche sur la route principale avec le 39e de ligne et le 10e de chasseurs à cheval; il a quitté Guttstadt à midi et demi.

Après deux heures de marche, l'arrière-garde a été vivement attaquée par une nuée de Cosaques dont la force était au moins de 1,200 hommes; les voltigeurs et quelques compagnies du 39e les ont reçus à bout portant et ont fait un feu très vif et très meurtrier qui a jeté le désarroi parmi eux. Le 10e de chasseurs a alors chargé avec toute la vigueur et l'ensemble possible, a sabré une trentaine de Cosaques et en a pris quatre. Cette première résistance a

ralenti les attaques de l'ennemi, qui s'est borné pendant quelques instants à nous suivre d'assez près et à faire le coup de pistolet. Enfin, à la sortie du village de Spiegelberg, les Cosaques ont fait une seconde charge générale avec des cris affreux; mais cette nouvelle tentative leur a encore été plus funeste que la première, ils ont essuyé tout le feu d'un bataillon du 39e et ont laissé beaucoup d'hommes et de chevaux. Le 10e de chasseurs a de nouveau fait une charge fort belle. L'ennemi dès lors s'est borné à nous suivre de loin, et bientôt il s'est totalement arrêté. Le général Colbert me dit : « Je me moque de tous les Cosaques de la terre avec un régiment aussi bien commandé que le 39e. »

Le général Lasalle avec sa cavalerie légère et huit compagnies de voltigeurs était en communication avec le général Colbert, couvrant le flanc gauche et se retirant par Eschenau, Gratken, Tollack et Alt-Wartenburg; il a été attaqué par la cavalerie prussienne mêlée de Cosaques, qui a été repoussée partout.

Dans toute cette retraite nous n'avons eu que trois chasseurs du 10e régiment blessés de coups de lance; cinq chevaux ont été tués.

Plusieurs Cosaques, dont les chevaux ont été tués dans les différentes charges, refusant absolument de se rendre, ont été tués à coups de baïonnette.

Je vous fais passer copie d'un rapport qui mérite de l'attention en ce qu'il est d'un témoin oculaire; l'officier qui me l'a fait est ici; il affirme surtout avoir vu un parc d'artillerie de vingt-cinq pièces auprès de Bischofstein, ce qui annonce la présence sur ce point d'une force assez considérable.

J'ai l'honneur de vous mettre sous les yeux copie de mes dispositions sur l'emplacement de mes troupes pour demain. Si Votre Altesse juge convenable d'y faire quelques changements, j'attendrai ses ordres ici demain jusqu'à midi; après quoi je me rendrai à Schlitt, où j'ai fixé mon quartier général.

P.-S.—Je rouvre ma lettre, Monseigneur, pour vous accuser réception de celle que vous m'avez écrite aujourd'hui à trois heures du soir. Les dispositions que je vous soumets remplissant les intentions de Sa Majesté, je n'y changerai rien ; en effet, je serai en mesure de marcher au premier ordre sur Liebstadt et Mohrungen, et je garderai en même temps Allenstein. Quant à l'attaque sur Guttstadt, vous aurez reçu dans l'intervalle ma lettre de cet après-midi, qui contient quelques réflexions sur la manière que je crois la meilleure de tenter cette entreprise ; je recevrai sans doute demain matin la réponse et les instructions de Votre Altesse.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schlitt, 1er mars 1807.

La brigade de cavalerie légère du général Wattier, se rendant hier à Heiligenthal, a été attaquée à Spiegelberg par 300 Cosaques : le 11e régiment de chasseurs a fait une charge vigoureuse à la suite de laquelle l'ennemi s'est retiré, laissant dix hommes sur le champ de bataille.

Le général Lasalle m'annonce ce matin que l'ennemi a un poste entre Queetz et Anckendorf, ainsi que plusieurs autres sur la même ligne ; il y a un gros de Cosaques à Wolfsdorf qui pousse de fortes patrouilles sur Warlack et Waltersmuhl, et empêche de pousser des reconnaissances sur Elditten.

P.-S. — Le général Wattier ne devait point passer par Spiegelberg, mais par Redikainen ; mais il a été égaré par son guide.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schlitt, le 1er mars 1807, 5 heures du matin.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant l'ordre que Votre Altesse m'a adressé hier à six heures du soir. En examinant, Monseigneur, la disposition de mes cantonnements au 28 février, et en calculant les distances et le temps qu'il faut pour que les ordres parviennent, vous remarquerez qu'il m'est impossible de réunir aujourd'hui toutes mes troupes pour me conformer sur-le-champ aux intentions de l'Empereur qui ordonne que j'occupe Guttstadt comme avant-garde, que je place ma ligne de manière à appuyer ma droite sur les hauteurs en arrière de cette ville, et prolonger ma gauche jusqu'à la Passarge, du côté d'Elditten, et que je garnisse de postes d'infanterie la rive gauche de l'Alle, jusqu'à Allenstein.

Je donne les ordres nécessaires pour concentrer la troupe, et, demain ou après-demain au plus tard, j'attaquerai l'ennemi; je ferai tous mes efforts pour atteindre en tout point le but que se propose S. M.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Deppen, 2 mars 1807, 4 heures du matin.

Je reçois les dispositions qne l'Empereur a arrêtées pour faire faire demain une attaque simultanée par ses divers corps d'armée. Je suis entièrement en mesure de marcher à l'ennemi à quelque heure que ce soit. Je suis déterminé, à moins d'ordres contraires, à attaquer un peu avant le jour, afin d'ôter à l'ennemi la connaissance de l'ensemble de mon opération.

L'ennemi occupe Queetz, et il a une double chaîne de vedettes sur les hauteurs qui dominent Anckendorf par Komalmen et Waltersmühl. J'ai fait reconnaître un lieu de rassemblement en arrière d'Anckendorf, afin de tomber brusquement sur Queetz et de là sur Glottau, pour m'emparer de Guttstadt.

Je crois qu'il faut renoncer à faire quelques prisonniers (1) aujourd'hui, à moins que l'occasion ne s'en présente naturellement; une tentative à cet égard donnerait lieu à une affaire de cavalerie, et la mienne est très inférieure en force à celle de l'ennemi. Dès qu'un de nos officiers se présente pour observer, on aperçoit les vedettes se tripler; on en remarque jusqu'à 150 placées à cinq ou six pas l'une de l'autre. Les hauteurs sur lesquelles l'ennemi a ses avant-postes empêchent de voir ses mouvements.

Je donne ordre à la brigade du général Belair de venir s'établir aujourd'hui à Munsterberg et à Schwuben, en laissant cependant du monde à Allenstein, jusqu'à l'arrivée du régiment d'infanterie de la division Morand. Le général Belair attaquera demain l'ennemi en flanc, entre Glottau et Guttstadt, dès qu'il entendra que je suis en mesure d'opérer sur Queetz avec la principale colonne.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schlitt, le 2 mars 1807, 2 heures de l'après-midi.

Monseigneur,

Je viens de reconnaître les positions en arrière de Queetz, par lesquelles ma colonne débouchera demain pour en chasser l'ennemi et m'emparer de Guttstadt.

(1) Ceci fait allusion à l'ordre du jour signé Berthier, en date du 1er mars 1807, où il est recommandé à Ney de faire quelques prisonniers.

L'ennemi craignait probablement une attaque aujourd'hui, puisqu'il n'a point entretenu de feux sur le front de ses postes pendant la nuit dernière. On ne voit absolument que des Cosaques qui forment la chaîne des postes, depuis Queetz, Komalmen et Wastersmuhl. Aucun mouvement n'a été remarqué, et la plus grande tranquillité règne partout. Des rapports particuliers annoncent qu'il y a quelque infanterie à Guttstadt et aux environs.

Je viens d'arrêter les dispositions dont je vous adresse copie, pour mon attaque de demain. La troupe est dans les meilleures dispositions et je réponds de battre l'ennemi, eût-il vingt mille hommes devant moi. Le soldat espère qu'après cette affaire il aura du repos, des vivres et la faculté de travailler aux réparations de l'habillement et de la chaussure, qui en ont un besoin extrême.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 4 mars 1807.

Monseigneur,

Un corps de troupes russes, sorti d'Heilsberg, est venu ce matin prendre position sur les hauteurs en avant de Launau. J'étais, vers les sept heures du matin, en avant de Zechern; l'ennemi montrait alors 7 à 8,000 hommes. Il a commencé à attaquer les avant-postes sur la ligne de Zechern à Peterswalde; bientôt après il a fait filer quelques bataillons d'infanterie dans la forêt, vis-à-vis le premier de ces villages; il s'est alors engagé une fusillade assez vive avec le 50e régiment et un bataillon du 27e. Quelques coups de canon ont été tirés de part et d'autre.

L'ennemi, ne pouvant nous débusquer de Zechern, cherchait à nous attirer sur Launau; il n'a réussi ni dans l'un ni dans l'autre projet; il a fait également sans succès char-

ger plusieurs fois ses Cosaques, ce qui a donné lieu à une canonnade fort vive.

L'ennemi a tenu constamment ses principales forces dans la position de Launau, et toute la journée s'est passée à faire des feux sans aucun résultat. Les charges, que les Cosaques ont eu la témérité de faire sur notre infanterie, leur ont coûté fort cher. Les bataillons russes ont certainement aussi souffert beaucoup. Notre perte est à peu près de 100 hommes tués ou blessés.

Je viens de contremander la reprise des cantonnements qui devait avoir lieu demain; cette disposition sera exécutée le 6, si l'ennemi s'éloigne.

Je serai demain de bonne heure à Zechern, pour juger de la force de l'ennemi et tâcher de pénétrer ses desseins. Votre Altesse trouvera ci-joint une note contenant quelques renseignements sur l'ennemi.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 4 mars 1807.

Une reconnaissance de dragons avait été poussée ce matin sur la division de Freymarckt. Voici le résumé du rapport de l'officier qui la commandait :

L'ennemi a eu cette nuit, à Funsfeld, trois grands bivouacs sans feux ; il a commencé sa retraite à une heure du matin ; une partie de sa troupe s'est retirée sur Benern, l'autre a pris la route de Gronau.

Divers généraux russes sont passés pendant la nuit à Benern, entre autres les princes Galitzin, qui en sont partis à minuit.

NEY.

NEY A L'EMPEREUR.

5 mars 1807.

Sire,

Guttstadt et les autres cantonnements du 6e corps ne présentent plus aucun moyen de faire subsister les troupes : cette circonstance et la présence continuelle de l'ennemi lui rendent les secours qu'on peut tirer d'ailleurs plus nécessaires qu'à tout autre corps. Peut-être Votre Majesté pense-t-elle qu'il a participé à la distribution des ressources venues de la gauche ; il n'en est pas ainsi, et j'ose la supplier d'ordonner :

1° Que des convois réguliers seront sur-le-champ organisés pour diriger sur Guttstadt les approvisionnements en grains ou farines nécessaires pour le 6e corps, dont la consommation journalière est de 18,000 rations ;

2° Qu'il sera également fait des distributions d'eau-de-vie et d'avoine ;

3° Que le transport se fera jusqu'à Guttstadt. On n'a pas fait rétrograder une seule des voitures ou chevaux des équipages militaires et du pays, qui ont été fournis pour l'évacuation des blessés (*sic*).

Sire, la situation de mon corps d'armée, sous le rapport des subsistances, est telle que je trahirais tous mes devoirs en ne la faisant pas connaître à Votre Majesté.

Daignez agréer, etc.....

LE MARÉCHAL NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 5 mars 1807.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que l'ennemi continue à occuper, avec environ 10,000 hommes d'infante-

rie et de cavalerie, la position de Launau. Je n'ai pu distinguer ce qu'il a vers Heilsberg; cependant la fumée des bivouacs annonce qu'il s'y trouve une réserve. Les avant-postes de l'ennemi bordent la forêt sur la route de Launau à Freymarckt, jusque vis-à-vis Peterswalde et Zechern; ses sentinelles et ses vedettes sont à demi-portée de pistolet des nôtres. Je pourrais écraser ces avant-postes par un feu de mitraille, mais j'ai défendu toute agression qui pourrait amener une affaire partielle, dans l'opinion où je suis que, si le maréchal Soult appuyait mon attaque sur Launau, l'ennemi ne sauverait ni infanterie ni canons.

Hier, l'ennemi, sentant combien sa position était critique, et croyant que je n'avais à Zechern que quelques compagnies d'infanterie, commença, dès sept heures du matin, à attaquer ce poste; il y mit beaucoup d'impétuosité, mais il fut repoussé avec une grande perte; néanmoins la fusillade continua sans relâche.

L'ennemi multipliait ses mouvements offensifs; il manœuvra par sa droite et fit mine de vouloir pénétrer dans la forêt, entre Zechern et Peterswalde, pour couper le 50e régiment; mais quatre compagnies d'élite de la 25e légère et le 27e de ligne, soutenus par le 59e, donnèrent si brusquement sur la colonne d'infanterie russe, qu'elle se retira dans un désordre extrême, quoique secondée par une nuée de Cosaques.

Une affaire générale allait s'engager, et je n'étais pas en mesure de soutenir mes troupes, tandis que l'ennemi continuait à renforcer les siennes. J'ordonnai en conséquence à mes réserves de rester dans les positions défensives, et je me bornai à faire faire un feu bien nourri de mousqueterie et d'artillerie.

Cependant, l'ennemi, manœuvrant très mal, vint sept à huit fois avec peu d'ordre et en poussant des cris affreux, jusqu'à quinze pas de mes bataillons; il fut reçu avec une fermeté et un sang-froid admirables, particulièrement par le 50e régiment. Le champ de bataille atteste encore que,

dans ces différentes tentatives, les Russes ont fait une perte énorme.

A trois heures de l'après-midi, le feu cessa vis-à-vis Peterswalde, et l'ennemi commença à réunir tous ses moyens pour réattaquer Zechern; il fit, jusqu'à sept heures et demie du soir, un grand nombre de tentatives qui furent inutiles, malgré son acharnement. Enfin, à dix heures et demie, il tenta un dernier effort, gravit la hauteur et pénétra jusqu'à quarante pas du 50e régiment, qui fut dans cet instant ce qu'il avait été pendant toute cette journée. Ce dernier combat est celui qui a coûté le plus cher à l'ennemi. Le général Labassée lui avait tendu le piège de faire retirer toutes les sentinelles.

L'aspect du champ de bataille a pu ce matin faire apprécier avec quelque certitude la perte de l'ennemi ; elle est au moins de 2,000 tués ou blessés ; les prisonniers disent que plusieurs de leurs bataillons sont réduits à moitié.

Le 50e régiment a eu 150 hommes hors de combat ; le 59e, 12 ; le 27e régiment, 30, et les compagnies d'élite du 25e léger, 20.

L'artillerie, dirigée par le lieutenant Comin, a tiré avec beaucoup de justesse ; elle a fait sauter deux caissons à l'ennemi et a fait taire cinq pièces de son artillerie.

Ce matin, nos soldats ont fait un trait de générosité digne d'être cité : quinze blessés russes que nous n'avions pu faire évacuer comme les autres, faute de moyens de transport, étaient restés sur le champ de bataille ; après avoir partagé avec eux leurs pommes de terre et les avoir fait panser, ils les ont portés aux premières vedettes, où des officiers russes sont venus les recevoir, témoignant toute leur sensibilité de ce bon procédé.

Voici les dispositions que j'ai prises ce matin pour me concentrer davantage et être en mesure de repousser toute agression de la part de l'ennemi.

Le 59e est venu remplacer le 50e, que j'ai placé en deuxième ligne, derrière Zechern et Peterswalde.

Le 6e d'infanterie légère est venu prendre position à la tête du bois, pour remplir l'intervalle de Zechern à Peterswalde. Le 76e a remplacé ce régiment à Schmolainen;

Le 27e de ligne à Peterswalde;

Le 25e léger à Mawern, Rosenbeck et Gronau, soutenu par le 39e à Altkirch;

Le 69e à Guttstadt; la cavalerie légère du général Lasalle, avec deux régiments de dragons, à Zechern et Peterswalde; deux autres régiments de dragons sont en réserve à Schmolainen;

Le 3e de hussards et le 10e de chasseurs, à Mawern, Rosenbeck et Gronau, communiquant avec les troupes du maréchal Soult à Benern.

J'attends les ordres de l'Empereur.

P.-S. — L'ennemi a attaqué cet après-midi les postes du 27e régiment: il a été repoussé; il y a eu, de part et d'autre, quelques blessés.

NEY.

NEY A DAVOUT.

Guttstadt, 5 mars 1807.

Hier, mon cher Maréchal, je me suis battu depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures et demie du soir, les Russes s'obstinant à me chasser de Zechern, et moi me bornant à défendre fortement cette position. Je ne vous fatiguerai point du détail des attaques multipliées qui ont eu lieu, presque sans intervalle; pendant ce temps, l'ennemi, chargeant avec fureur et culbuté chaque fois par le feu de la mousqueterie et de l'artillerie, a éprouvé une très grande perte, qui s'élève au moins à 2,000 hommes tués ou blessés.

Ce matin les Russes occupaient encore, avec 10,000

hommes d'infanterie et de cavalerie, la position de Launau ; nos sentinelles et les siennes sont à portée de pistolet. La journée d'aujourd'hui a été tranquille, à quelques coups de fusil près.

Mes troupes sont concentrées et j'attends les événements. J'occupe Zechern, Peterswalde, Altkirch, Schmolainen et Guttstadt.

Je m'empresserai, mon cher Maréchal, de vous instruire de tout ce qu'il y aura d'important, et de vous faire part des renseignements qui me parviendraient sur l'ennemi.

Je vous réitère l'assurance de ma sincère amitié.

P.-S.— Des gens du pays, venant de la campagne, assurent que le corps de gauche de l'armée russe, en position à Bischofstein, a fait un mouvement depuis hier pour se concentrer à Bartenstein. J'envoie un agent secret à Heilsberg, pour savoir si le général en chef Benningsen y est toujours. Je vous serais obligé de faire transmettre ces renseignements au Ministre de la guerre, n'ayant pas d'occasion plus sûre.

NEY.

Dans une lettre datée de Schmolainen, 6 mars, le maréchal se plaint de nouveau, très vivement, au Ministre, de l'incapacité du général Gardanne, qui, la veille, a failli compromettre le succès ; il lui reconnaît cependant de la bravoure. « Mais, ajoute le maréchal, c'est une des qualités les moins essentielles pour un général. »

Voici un extrait de cette lettre :

« Aujourd'hui, j'ai donné l'ordre au général Gardanne de se rendre à Thorn ; il a demandé d'aller au quartier général impérial pour se plaindre de mes procédés. J'ai l'honneur de vous déclarer, Monseigneur, qu'il m'est impossible de servir avec un général de cette trempe. »

Le maréchal ajoute qu'une considération qui doit frapper le Ministre, c'est que Gardanne, comme le plus ancien général de division, prendrait le commandement, si lui-même était tué ou blessé.

Copie de la dépêche remise à M. de Montesquiou.

Zechern, le 6 mars 1807, 7 heures du matin.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi paraît avoir choisi la position de Launau pour y appuyer la gauche de son armée, et que sa droite se prolonge sur la direction de Launau. Les forces de l'ennemif se sont accrues depuis hier, du moins à en juger par les feux de bivouac.

L'ennemi a travaillé la nuit à la construction d'une redoute à embrasures placée derrière la route de Launau, vis-à-vis le moulin à vent de Zechern ; il y a en batterie cinq pièces de 7 qui tirent de temps à autres (*sic*) sur les postes; le boulet porte même jusqu'au delà de Zechern. Cette batterie nous oblige à replier les nôtres en arrière et à la droite de Zechern.

L'ennemi s'étend dans la forêt, vers Mawern, et on m'annonce à l'instant qu'il fait un mouvement d'infanterie sur cette partie. Il ne cesse de me provoquer au combat; mais je resterai sur une défensive respectable et redoutable, jusqu'à ce que Votre Majesté m'ait fait appuyer et ait donné ses ordres sur l'ensemble des opérations.

Des renseignements, quoique indirects, annoncent que le corps du général Tolstoy, qui était à Bischofstein, s'est concentré sur Bartenstein dès le 3, et doit se trouver à Heilsberg et Langwiese.

J'ai donné ordre au général Gardanne de se rendre à Thorn : le général Roguet le remplace dans le commandement de cette division.

Daignez agréer, etc., etc.... NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 6 mars 1807.

Depuis hier l'ennemi n'a plus montré de Cosaques vis-à-vis Peterswalde et Zechern : ils ont été remplacés par des hussards et dragons. On a aussi remarqué près de Launau beaucoup de cavalerie coiffée de chapeaux ; on présume que ce sont des cuirassiers.

Les dispositions de l'ennemi à Launau m'ont déterminé à faire quelques changements à la position de mes troupes. Ainsi le 39e de ligne est venu s'établir sur les hauteurs, entre Gronau et Peterswalde, de manière à pouvoir soutenir ce dernier poste, s'il était attaqué en force. La cavalerie légère du général Lasalle est à Zechern, Peterswalde et Schmolainen ; j'ai envoyé les dragons à Altkirch et Gronau.

Demain, je ferai relever les troupes sur le front de la ligne ennemie, conformément aux dispositions de l'ordre de mouvement ci-joint.

P.-S. — Un agent secret me rentre à l'instant d'Heilsberg : il y a dans cette ville peu d'infanterie, mais beaucoup de Cosaques. L'armée russe, d'après ce qu'il a appris, est rassemblée en arrière de Launau ; des abatis considérables ont été faits sur tout ce front, et beaucoup d'artillerie garnissait les positions adjacentes. Demain, il retournera pour avoir d'autres renseignements ; il n'a pu me dire si le général Benningsen est à Heilsberg, mais plusieurs autres généraux se trouvent à Heilsberg et à Langwiese.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 6 mars 1807.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse un Cosaque pris ce matin, et le rapport du chef de bataillon Delorme, aide de camp du général Marcognet, que j'ai chargé de faire une reconnaissance sur Sperlings, pour savoir si l'ennemi se borne à garder la rive gauche de l'Alle ; mais il paraît positif, d'après les renseignements du Cosaque, que le général Tolstoy est en ligne, avec les troupes du général en chef Benningsen, dans la position de Launau, à l'exception de deux régiments d'infanterie qui campent à Sperlings, et environ 2,000 Cosaques qui battent le pays dans les directions de Sternberg et de Seeburg. Par la position de l'ennemi sur mes derrières et en force devant moi, je me trouve dans une situation critique et très pressante; il faut que S. M. se décide sur l'ensemble des opérations à faire dans une circonstance semblable, afin d'éviter un désastre à mon corps d'armée, s'il était attaqué en même temps par les deux rives de l'Alle. Ce matin, l'ennemi a établi une redoute à embrasure en avant de Launau ; elle est garnie de cinq pièces de 7 qui tirent de temps à autre sur Zechern et les postes d'infanterie qui gardent ce point.

L'ennemi a prolongé sa ligne d'infanterie dans la forêt, jusqu'à la hauteur de Mawern. Ce matin, il a établi trois pièces de canon en dehors de la forêt, dans une position saillante qui sépare Zechern de Peterswalde. Hier, l'ennemi a déjà fait une forte démonstration pour tourner Zechern par sa gauche, et isoler les troupes en position à Peterswalde, quoique j'aie placé un régiment pour remplir cet intervalle. Il est à craindre que l'ennemi ne parvienne à forcer le centre de ma position, en même temps qu'il opérerait sur mes derrières par la rive droite de l'Alle. Alors je n'aurais de retraite, toutefois si elle était possible, que sur la direction d'Altkirch.

Les divers mouvements de l'ennemi sur Peterswalde m'ont déterminé d'apporter quelques changements à ma position d'hier. Aussi j'ai fait porter ce matin le 39e de ligne sur les hauteurs, entre Gronau et Peterswalde, de manière à soutenir ce poste s'il était attaqué par des forces supérieures.

J'attends des ordres de Votre Altesse avec la dernière impatience.

P.-S. — L'attaque que l'ennemi a faite hier, depuis midi jusqu'à cinq heures du soir, a été infiniment meurtrière pour l'ennemi: il avait, comme à Zechern, renouvelé ses attaques; le 27e l'a constamment repoussé; nous avons eu environ 120 hommes en tués et blessés. Ce qu'il y avait d'extraordinaire pendant l'attaque sur Peterswalde, c'est que l'ennemi était sous les armes devant Zechern sans tirer un coup de fusil, ce qui prouve évidemment son projet de tourner cette dernière position, en dirigeant son attaque sur Peterswalde.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 7 mars.

La première division de mon corps d'armée a relevé, ce matin, la deuxième, comme j'avais eu l'honneur de vous l'annoncer hier. L'ennemi est resté sous les armes pendant tout ce mouvement; il s'attendait sans doute à être attaqué. Il n'a pas été tiré un coup de fusil.

L'ennemi fait des abatis considérables; les paysans sont rassemblés par les Cosaques pour travailler aux retranchements et batteries qu'il fait construire sur tout le développement de son front. Ce sont les Cosaques et les hussards qui fournissent aujourd'hui la chaîne des vedettes vis-à-vis de.... (*laissé en blanc*). On aperçoit quelques mouvements d'infanterie; mais ils paraissent n'avoir pour but que de rectifier les positions.

On distingue du moulin à vent, en avant de Zechern. des feux de bivouac pour 20,000 hommes d'infanterie; la cavalerie paraît nombreuse. Les rapports de mes espions, des gens du pays et des prisonniers, annoncent unanimement qu'une grande partie de l'armée russe se trouve dans la position de Launau, ayant ses réserves à Langwiese et environs.

Le camp ennemi de Sperlings n'a fait aucun mouvement; mes patrouilles d'infanterie côtoient les deux rives de l'Alle, le plus près possible de cette position pour l'observer. L'encaissement de cette rivière, de ce côté-là, rassure contre les entreprises qui pourraient être tentées; je n'ai négligé aucune précaution pour éviter les surprises et être prêt à repousser toutes attaques, jusqu'à ce que l'Empereur ait pris un parti quelconque.

J'ai oublié d'ajouter à mon rapport du 5, sur l'attaque de Zechern, repoussée par le 50e régiment, que la dernière tentative de l'ennemi a été faite par une colonne de grenadiers russes, ce qui prouve qu'il y aurait une réserve pour appuyer les bataillons d'infanterie légère placés dans la forêt, en avant et sur la droite de Launau. Les bonnets et gibernes trouvés sur le champ de bataille, et le reste de l'uniforme des morts, ne permettent pas de douter de ce fait.

Je joins ici plusieurs lettres qui ont été remises ce matin aux avant-postes par un officier russe; j'ai profité de cette occasion pour faire passer celles que vous m'avez envoyées hier. Un moment après l'échange de ces lettres, des généraux russes, suivis d'un groupe d'officiers, sont venus examiner les positions; ils étaient attirés sans doute par les mouvements de mes troupes. Les officiers russes cherchent toutes les occasions de s'entretenir avec les nôtres; ils ont demandé le numéro du régiment qui les a si bien reçus; ils sont, disent-ils, jaloux de lui rendre un jour la pareille. Ces officiers parlent beaucoup de paix; ils sont d'une honnêteté parfaite. On remarque que leur moral est ébranlé et qu'ils ont beaucoup perdu de cette fierté

qu'ils montraient d'abord. Nos troupes, au contraire, annoncent une extrême confiance: cette différence d'esprit promet les plus heureux résultats.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, le 8 mars 1807, 8 heures du matin.

L'ennemi a beaucoup augmenté ses forces en infanterie dans la forêt de Launau, qui se prolonge sur le développement de Zechern et de Peterswalde. Hier soir, on distinguait les feux formant des groupes considérables, placés par échelons, et derrière ceux-là des lignes continues, depuis Launau jusque sur la direction de Raunau, et aussi vers Linden-Waldchen. On juge qu'il y a 15,000 hommes d'infanterie devant moi, à la portée de fusil; on ne peut évaluer le reste, à cause de l'éloignement.

Cette nuit, on a distinctement entendu, dans la hauteur de Zechern, un grand bruit de coups de hache et de chute d'arbres; on croit que ce sont des abatis, mais il me paraît plus probable que l'ennemi fait élargir une communication pour déboucher vivement sur Peterswalde, tandis qu'il amuserait le poste de Zechern.

D'après les dispositions de l'ennemi, la position de mes troupes devient critique: je suis absolument isolé, formant des échelons très en pointe qu'il serait difficile de concentrer dans une position défensive, sans courir les plus grands risques.

Nous sommes d'ailleurs si près de l'ennemi qu'il me serait impossible de faire un mouvement rétrograde sans en être aperçu. Pour le persuader que je suis en mesure de le recevoir, et lui laisser même l'idée d'un mouvement offensif de ma part, j'ai fait construire pendant les nuits des 5, 6 et 7, une redoute à embrasures pour recevoir dix pièces de canon; cet ouvrage, établi sur la hauteur à la

droite de Zechern, sera achevé ce soir. J'ai également fait faire des boyaux et des épaulements sur le front et la gauche de ce village où l'infanterie se trouve à l'abri et pourrait se défendre longtemps.

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier à onze heures du soir; elle m'apprend que le maréchal Soult doit faire aujourd'hui une forte reconnaissance d'infanterie et de cavalerie sur la droite de l'ennemi. Je ne pense pas que cette seule démonstration puisse forcer l'armée russe à quitter sa position: il n'est plus douteux qu'elle est en mesure de recevoir la bataille.

Les armées de l'Empereur ne sont pas en présence, et cet état de choses est d'autant plus embarrassant pour moi, que l'Empereur désire qu'il n'y ait pas d'engagement sérieux. Le résultat de la tentative du maréchal Soult guidera ma conduite. J'envoie un de mes aides de camp sur le point de la reconnaissance pour en avoir promptement des nouvelles. Si, comme cela me paraît certain, l'ennemi garde sa position, je le saurai assez tôt pour faire un mouvement rétrograde sur Guttstadt, où je resterai jusqu'à la dernière extrémité.

Comme il n'est pas entré dans le plan de l'Empereur de marcher avec ses colonnes depuis le 4 du courant pour manœuvrer sur la droite de l'ennemi ou lui livrer bataille le 6 ou le 7, il est tout naturel que l'ennemi, me sachant seul devant lui, cherche à profiter de l'occasion.

Je crois que la prudence exige que je ne compromette point de braves troupes qui dans une bataille pourraient contribuer aux succès de S. M.

Votre Altesse me dit, dans le dernier paragraphe de sa lettre, qu'il est important de ne rien engager de sérieux si l'ennemi est en forces supérieures; il n'y a plus de doute à cet égard.

Il m'aurait été fort agréable que l'Empereur eût chaque jour envoyé sur les lieux un officier chargé de voir par ses propres yeux. Le général Bertrand n'a vu que le premier

rassemblement de l'ennemi le 5; les choses sont bien changées depuis.

Votre Altesse me laisse la faculté de prendre la position primitivement indiquée par l'instruction de S. M.; je pense que c'est le seul moyen d'éviter un désagrément irréparable, fort à craindre si j'étais attaqué. Je réponds que les officiers et soldats feront leur devoir, mais la supériorité du nombre cause des pertes considérables.

J'espère recevoir dans la journée des nouvelles qui déterminent positivement ma conduite. Dans tous les cas, assurez l'Empereur que je ne céderai le terrain qu'après l'avoir jonché d'ennemis.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 8 mars 1807.

Je viens de faire avec le général Mouton la reconnaissance des postes vers Zechern. L'ennemi paraît moins nombreux qu'hier; cependant il est très difficile de juger ses forces, à cause des forêts qui couvrent toute la droite de la position de Launau. On voit beaucoup de fumée, et tous les officiers postés à Zechern assurent que la nuit dernière les feux de l'ennemi paraissaient infiniment plus considérables que la nuit précédente.

Nous avons remarqué un rassemblement de cavalerie assez considérable; mais au bivouac, sur la hauteur de Launau, une colonne de plusieurs escadrons semblait venir de la droite et marchait sur Launau. La plus grande tranquillité règne partout.

J'avais envoyé un de mes aides de camp vers Benern pour connaître le résultat de la reconnaissance que devait faire le maréchal Soult; il y a rencontré le général Bertrand qui se rendait aux avant-postes ennemis comme parlementaire. Ce général, dans un billet qu'il m'écrit,

m'annonce que la reconnaissance a été contremandée; qu'il paraissait que l'ennemi faisait un mouvement sur Villenberg, et que le maréchal Davout a reçu ordre de se porter sur Osterode. Il supposait que j'avais reçu cet avis.

J'ai l'honneur de représenter à Votre Altesse que si le maréchal Davout quitte l'Alle, je serai obligé d'y envoyer du monde pour couvrir mes derrières. Je vous prie d'ordonner, au contraire, qu'un ou deux régiments de ce corps d'armée viennent s'établir depuis Guttstadt jusqu'à Allenstein, afin que je puisse augmenter mes réserves en cas d'attaque sur mon front.

M. de Montesquiou, que j'ai expédié avant-hier de Zechern avec une lettre pour l'Empereur, a sans doute été fait prisonnier entre Benern et Freymarckt. Je lui avais fait prendre cette direction parce que le maréchal Soult m'avait mandé qu'il garderait ce dernier endroit, mais j'ai appris depuis qu'il est occupé par l'ennemi.

P.-S. — Je reçois à l'instant la lettre de Votre Altesse, en date d'hier, par laquelle elle me prévient du contre-ordre donné au maréchal Soult de la rencontre sur Freymarckt. Quant au mouvement préparatoire sur Osterode, les malades et les blessés ont toujours été dirigés sur ce point; mon parc de réserves est à proximité de ce point, à G..... (*illisible*), je lui donne l'ordre d'aller en arrière d'Osterode. Je ne ferai point de mouvement d'armée que je n'aie reçu l'ordre positif sur cette disposition.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 9 mars, 4 heures de l'après-midi.

L'ennemi n'a fait aucun changement dans sa position de Launau, et ses avant-postes sont absolument les mêmes.

Ce matin, vers dix heures, 150 Cosaques ont attaqué les

dragons au poste de Benern; ils ont été bien reçus et se sont retirés précipitamment.

La difficulté de faire vivre les chevaux m'a fait envoyer une partie la cavalerie dans les villages vers la Passarge et à proximité de Guttstadt, demain je ferai exécuter l'ordre de mouvement que j'ai l'honneur de vous mettre sous les yeux. Ces nouvelles dispositions ne changent rien à l'ensemble de mes moyens défensifs, et me permettent au contraire de disposer plus facilement de mes échelons placés en réserve pour soutenir les troupes si elles étaient obligées de céder à un ennemi supérieur.

Un régiment d'infanterie de la division du général Morand est venu prendre poste à Knopen, sur l'Alle, audessus de Guttstadt; d'après cette position, je suis parfaitement tranquille sur tout ce qui pourrait se passer depuis Allenstein jusqu'à Zechern.

NEY.



NOTES

SUR LE CHAPITRE XXIX

Ney a Soult.

Schmolainen, 10 mars, à midi.

Vous êtes sans doute instruit, mon cher Maréchal, que l'Empereur m'a fait donner l'ordre, par le Ministre de la guerre, de faire faire des ouvertures à l'ennemi, pour connaître s'il est disposé à convenir d'une ligne de démarcation pour nos cantonnements respectifs, avec la condition de ne s'attaquer que vingt-quatre ou quarante-huit heures après un avis donné.

La perte d'un de mes officiers, que je crois prisonnier, m'a fourni un prétexte pour envoyer un parlementaire qui entrera ensuite en matière sur l'objet principal de sa mission. On est en ce moment en pourparlers et j'attends le résultat que je vous ferai connaître sur-le-champ, en vous priant d'en instruire l'Empereur.

J'ai fait ce matin un petit mouvement pour concentrer davantage mes échelons. Voici les positions que j'occupe: j'ai deux bataillons à Zechern, un régiment à Schmolainen, un régiment à Peterswalde, ayant des postes avancés à Marwern et communiquant avec votre droite à Benern, un régiment à Altkirch, ayant des postes à Gronau et à Rosen-*beck;*

Deux régiments à Lingnau et Wolfsdorf et villages en arrière de ce point. La plus grande partie de ma cavalerie est placée sur le développement et en arrière de cette ligne, n'ayant que des piquets nécessaires sur mon front de Zechern, Peterwalde et Mawern, pour la chaîne de vedettes et communications des patrouilles avec vos troupes. Enfin deux régiments d'infanterie à Guttstadt.

Le Ministre me mande que vous serez rentré le 11, ou le 12 au plus tard, dans la ligne de cantonnements prescrite par les dispositions générales. J'espère cependant que vous ne dégarnirez pas entièrement mon flanc gauche avant de connaître le résultat des pourparlers qui ont lieu avec l'ennemi, afin que, de mon côté, je puisse sans inquiétude me replier sur la ligne défensive que je prendrai à Gultstadt et environs.

Ce matin, mon mouvement s'est effectué sans que l'ennemi ait paru le remarquer ; de son côté, il est parfaitement tranquille, augmentant ses moyens de défense à Launau par des épaulements, des tranchées, des abatis et des redoutes à embrasure.

Comme il n'y a qu'un instant que je rentre de ma tournée aux avant-postes et que j'ai reçu en même temps la lettre du Ministre de la guerre, j'ai différé mon rapport jusqu'au retour du parlementaire. Je vous serai obligé, mon cher Maréchal, de donner au Ministre connaissance de cettre lettre, afin que le retard de mon rapport ne cause aucune inquiétude.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 10 mars.

J'ai fait faire par un officier parlementaire des ouvertures irectes, relativement à une convention à faire avec l'en-
i pour la tranquillité de nos cantonnements respectifs ;

mais les généraux russes s'étant montrés peu disposés à un semblable accord, il n'y a point eu de proposition expresse, et cet arrangement paraît impossible.

Mes troupes ne feront aucun mouvement demain : celui qu'elles ont fait aujourd'hui suffit à notre sûreté ; après-demain 12, elles prendront des dispositions conformes aux premières intentions de l'Empereur. J'aurai l'honneur de vous soumettre mes dispositions à cet égard.

NEY.

NEY A SOULT.

Schmolainen, 10 mars.

Je viens de recevoir, mon cher Maréchal, la lettre par laquelle vous m'annoncez que vos troupes rentreront dans leurs cantonnements après-demain 12.

Je vous ai écrit cet après-midi pour vous prévenir qu'il serait possible qu'il y eût, entre l'ennemi et nous, une convention pour la sûreté de nos cantonnements respectifs ; les généraux russes y ayant paru peu disposés, cet arrangement n'aura pas lieu, et il n'y a pas eu de proposition expresse.

Je vous ai fait connaître le mouvement préparatoire que mes troupes ont fait aujourd'hui ; demain elles n'en feront aucun, et après-demain elles reprendront leurs premières positions ; je m'empresserai de vous communiquer mes dispositions à cet égard.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmolainen, 11 mars 1807.

L'ennemi n'a fait aucun mouvement sur le front de son camp de Launau ; les avant-postes s'observent encore d'aussi près que les jours précédents.

Demain, à cinq heures du matin, je ferai exécuter l'ordre de mouvement dont je vous adresse la copie.

Comme l'intention de l'Empereur est de conserver Guttstadt, je ne crois pas prudent de m'étendre davantage, jusqu'à ce que les desseins de l'ennemi soint positivement connus. A la vérité, je n'ai rien à craindre sur le front de cette position, ni par la rive droite de l'Alle ; mais il n'en est pas de même de mon flanc gauche, l'ennemi pouvant arriver en force sur Lingnau et Wolsdorf pour menacer mes derrières. Dans tous les cas, cette position sera défendue jusqu'à la dernière extrémité.

Voici les renseignements que j'ai pu me procurer sur la situation de l'ennemi vis-à-vis de moi. Le prince Bagration, commandant l'avant-garde, occupe, avec son corps d'armée, les positions de Launau et de Langwiese ; il a sous ses ordres le lieutenant-général Platow, le prince Charlatow et le général Pahlt. La force de ce corps est, dit-on, de 20,000 combattants.

Un officier du général Colbert s'est entretenu hier avec un aide de camp du prince Bagration. Ce dernier a dit que les avant-postes, de part et d'autre, étant établis convenablement, les Russes n'attaqueraient l'armée française que d'après des ordres supérieurs. On dit, dans l'armée russe, que l'empereur Alexandre est à Memel et que son quartier général doit être transféré à Heilsberg, où sa garde à pied et à cheval va arriver incessamment.

NEY.

ORDRE DE MOUVEMENT POUR LE 12 MARS 1807

Au quartier général en chef, à Schmolainen, le 11 mars 1807.

1re *Division aux ordres du général Marchand.*

La brigade du général Colbert occupera, par le 6e d'in-*fanterie légère*, la position en avant de Kossen. Il gardera

par un bon poste, qu'il fera retrancher, la hauteur vis-à-vis, sur la rive gauche du ruisseau qui passe sur le flanc d'Altkirch et se jette dans l'Alle à un quart de lieue au-dessous du pont de Kossen, route de Schmolainen. Il liera la gauche par des sentinelles et vedettes, avec la droite des troupes à Altkirch.

Le 39e régiment occupera le faubourg de Guttstadt, à l'embranchement des trois routes de Kossen, de Schmolainen et d'Altkirch, gardant le pont de Kossen; il servira de réserve au 6e régiment.

Rassemblement de cette brigade dans la position de Kossen.

Quartier général du général Colbert à Guttstadt.

La brigade du général Marcognet, les 69e et 79e, à Altkirch et Neuendorf, établissant des postes et vedettes à cheval pour être en communication avec Lingnau.

Rassemblement de cette brigade à Altkirch où s'établira le général Marcognet.

2e *Division commandée par le général Roguet.*

La brigade du général Bardet (25e léger et 27e de ligne) occupera Lignau, Scharnick et Wolfsdorf, communiquant avec Altkirch, où sera la brigade du général Marcognet et avec le poste d'Elditten du corps du maréchal Soult.

Rassemblement de cette brigade à Lingnau.

Quartier général à Scharnick.

La brigade du général Labassée (50e et 59e de ligne) à Guttstadt, où s'établira aussi le quartier général de la brigade et celui de la division.

Rassemblement de cette brigade sur les hauteurs en arrière de Guttstadt.

Division de cavalerie légère du général Lasalle.

La 1re brigade ira cantonner à Neuendorf et Lingnau.

La 2e brigade à Wolfsdorf.

La 3e brigade à Queetz et Ankerdorf.

Quartier général du général Lasalle à Queetz.

Cette division fournira un poste journalier de 50 chevaux à Altkirch pour fournir à la chaîne de vedettes, des patrouilles et reconnaissances à faire. Un second, de même nombre de chevaux à Wolfsdorf, pour le même objet, qui se liera avec la gauche du poste d'Altkirch et communiquera avec Elditten.

Rassemblement des brigades aux lieux indiqués pour chacune d'elles.

Division de dragons du général Grouchy.

La division de dragons cantonnera à Warlack, Waltersmuhl, Komalmen, Hohenfeld et Kleinfeld.

Quartier général de la division à Warlack. En cas d'attaque générale, cette division se repliera sur les hauteurs en avant de Neuendorf.

La brigade de cavalerie légère attachée à la 1re division de l'armée, commandée par le colonel La Ferrière, fournira un poste de 50 chevaux à la position de Kossen, pour fournir les vedettes sur le front du 6e léger. Les 3e de hussards et 10e de chasseurs occuperont Glottau et Knopen.

Rassemblement à Kossen.

Le mouvement s'effectuera à cinq heures du matin. Toutes les troupes de l'armée resteront sous les armes et prêtes à agir au besoin jusqu'à dix heures du matin qu'elles entreront dans leurs cantonnements respectifs, s'il n'y a rien de nouveau.

Quartier général en chef à Guttstadt.

Le parc de réserve de l'armée à Bruckendorf.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 12 mars 1807.

Conformément à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, je vais m'occuper de reconnaître les meilleures positions pour faire camper mes deux divisions de manière à couvrir l'intervalle qui existe entre l'Alle et la Passarge, depuis Guttstadt jusqu'à Elditten. Le soldat ayant presque toujours bivouaqué depuis l'ouverture de la campagne, trouvera de l'avantage à camper, pourvu que les vivres puissent être distribués avec exactitude. Cette disposition exigeant nécessairement des travaux, il est indispensable qu'il nous soit envoyé des outils par le commandant en chef du génie.

Je ne crois pas que S. A. R. le grand-duc de Berg puisse s'approcher de la rive droite de l'Alle sans livrer bataille. L'ennemi paraît avoir concentré ses forces sur les deux rives de cette rivière afin d'être maître de manœuvrer selon les circonstances.

Les Cosaques étaient venus hier prendre poste à Althof et Schonewiese ; je donnai ordre que deux compagnies de voltigeurs, soutenues par quatre autres de fusiliers et un détachement de cavalerie légère, partissent à minuit pour cerner ces deux villages à la fois et faire main basse sur ce qui s'y trouverait. La colonne de droite n'a rien trouvé ; elle a poussé ses reconnaissances sur Klingerswalde et Battutron. Celle de gauche, dirigée sur Schonwiese, a rencontré l'ennemi, mais en arrière de ce village ; elle l'a poursuivi avec vivacité et a tué deux Cosaques dont les chevaux sont restés. La reconnaissance a été poussée jusqu'à la gauche de Nosberg. On a remarqué dans la plaine de Freudenberg une centaine de Cosaques qui paraissent appartenir au poste de Seeburg.

P.-S.—On me fait le rapport qu'il y a de l'infanterie russe

vis-à-vis le poste de Schonwiese. Je présume que c'est un détachement venu du petit camp de Sterlings.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 12 mars 1807.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte ce matin que mon mouvement rétrograde sur Guttstadt était effectué, et que l'ennemi n'avait fait aucune tentative sérieuse pour le troubler; il s'était, en effet, borné à placer ses vedettes vis-à-vis les nôtres; mais, à trois heures de l'après-midi, une colonne de 1,000 chevaux, moitié hussards, moitié Cosaques, a débouché par Gronau sur Altkirch; nos petits postes d'infanterie se sont repliés à la tête du bois, et le général Marcognet a disposé le 69e régiment de manière à faire croire qu'il n'avait que peu de monde. L'ennemi, se flattant alors d'emporter le village sans éprouver beaucoup de résistance, a fait une charge furieuse et s'est abandonné jusqu'à quinze pas de ce régiment dont il a essuyé le feu à bout portant. L'effet en a été tellement meurtrier, que l'ennemi en se sauvant a laissé 23 chevaux et un grand nombre d'hommes sur le champ de bataille: il est aisé de juger par là qu'il a une quantité considérable de blessés. Encore quelques charges aussi malheureuses, et les officiers russes perdront pour longtemps l'envie de hasarder leur cavalerie contre nos bataillons.

Tandis que cela se passait à Altkirch, des Cosaques se sont montrés sur la rive droite de l'Alle, vers Schmolainen; nos postes d'infanterie s'en sont débarrassés avec quelques coups de fusil.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 15 mars 1807.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que mon mouvement rétrograde s'est effectué ce matin ; l'ennemi ne nous a pas suivis immédiatement, mais vers les sept heures, un détachement de son infanterie, soutenu par des Cosaques, s'est avancé sur Zechern et vers la forêt de Schmolainen, en escarmouchant légèrement. Quatre compagnies de voltigeurs et un détachement de cavalerie légère étaient disposés de manière à couvrir les communicatione de Zechern et de Peterswalde qui traversent la forêt pour aboutir à Schmolainen ; un fort poste d'infanterie est resté dans ce dernier village pour la garde du pont de l'Alle.

L'ennemi n'a pas osé suivre notre marche dans la crainte d'une embuscade ; si, dans la journée de demain, il ne se montre pas plus entreprenant, il deviendra probable qu'il veut entrer en cantonnements.

Je tâcherai de conserver Schmolainen et une partie de la forêt en y tenant un corps volant, afin d'éclairer les mouvements de l'ennemi et de couvrir les positions de Kossen et d'Altkirch.

P.-S. —Je viens de recevoir les renseignements suivants :

On a observé que l'ennemi a considérablement diminué ses postes et vedettes et, pendant toute la nuit, on a entendu des voitures d'artillerie ou de bagages marcher vers Heilsberg.

Le prince Bagration occupait hier et ce matin encore le camp de Launau ; sa réserve est à Langwiese et Heilsberg. Le corps du général Tolstoy est à Seeburg et Bischoffstein. On porte le 1er corps à 15,000 hommes et le second à 12,000. On m'assure que les deux rives de l'Alle sont garnies de troupes russes, et on ajoute que le général Benningsen est à Bartenstein. Je viens d'écrire à S. A.

le grand-duc de Berg, à Passenheim, pour lui faire part de ma position et de ce que j'ai appris de l'ennemi.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 14 mars 1807.

Monseigneur,

On m'annonce que l'ennemi occupe déjà Schwendt et que ses reconnaissances sont venues faire le coup de pistolet avec les vedettes de dragons du général Grouchy, entre Wolfsdorf et Elditten. Je propose au maréchal Soult, comme une chose indispensable pour la sûreté de nos cantonnements et pour couvrir un peu mon flanc gauche, de faire occuper par quelques compagnies de voltigeurs Schwendt, Diettrichsdorf et la forêt qui sépar Wolfsdorf d'Elditten, et de faire lier la chaîne de ses vedettes à la mienne qui s'étend jusqu'au delà de Wolfsdorf.

Cette disposition étant parfaitement convenable pour la tranquiliité de nos positions respectives, j'espère que le maréchal les adoptera sans difficultés ; je prie cependant Votre Altesse de vouloir bien lui en écrire.

L'ennemi est tranquille ce matin; ses vedettes sont vis-à-vis les miennes, vers Zechern, Peterswalde, Altkirch et Lingnau.

P.-S.—La cavalerie légère ennemie qui occupait Nosberg et Klingerswalde s'est repliée sur Seeburg. Nos reconnaissances ont été dirigées jusqu'au delà des villages dénommés.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 14 mars 1807.

Je viens de visiter tous mes avant-postes, depuis la tête du bois, en arrière de Zechern, jusqu'à Wolfsdorf. A mon

arrivée à Peterswalde, j'ai vu passer douze mille hussards russes qui semblaient venir des environs d'Arensdorf. Un officier de Cosaques est venu prier l'officier de voltigeurs, en position au bois de Peterswalde, d'empêcher nos sentinelles de faire feu sur leurs vedettes; il a ajouté qu'ils ne demandaient pas mieux que d'être tranquilles et qu'ils en avaient grand besoin. On a demandé à cet officier pourquoi on voyait aujourd'hui tant de cavalerie revenir de la droite; il a répondu qu'ils avaient quatre régiments de Cosaques et autant de hussards à employer au service des avant-postes; que toute cette cavalerie, manquant de fourrages, était obligée d'en chercher au loin et de changer souvent de cantonnements; enfin, que si cet état de choses durait encore un mois, ils mourraient infailliblement de faim, eux et leurs chevaux.

Des Cosaques sont venus demander du pain à nos soldats, assurant qu'ils n'en avaient point reçu depuis six jours.

Je viens d'ordonner divers travaux pour lier davantage ma position; elle est d'une étendue immense et demanderait, pour être bien gardée, beaucoup plus de monde que je n'en ai; cependant mes dispositions sont telles que je n'ai point à craindre de surprises, l'ennemi ne pouvant faire aucun mouvement considérable sans être aperçu; je suis d'ailleurs en mesure de réunir de bonnes masses sur les points essentiels de ma ligne de défense.

La plus grande tranquillité règne partout; néanmoins l'ennemi paraît toujours rester au bivouac dans la forêt de Launau; ses feux que l'on aperçoit encore ne sont plus à la vérité aussi nombreux qu'auparavant; il a un peu d'infanterie au village de Zechern; il garde aussi Peterswalde, mais seulement avec des Cosaques qui se replient à la chute du jour. Le reste de sa ligne de vedettes s'étend par Gronau et Regerteln; il envoie souvent des patrouilles à Lauterwalde, Petersdorf et Schwendt.

Ney.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 15 mars 1807, à 9 heures du soir.

Désirant avoir des renseignements sur la position de l'ennemi, j'ai fait réclamer aujourd'hui M. de Montesquiou, lieutenant au 59e régiment, d'ordonnance près de moi, fait prisonnier le 6 de ce mois : un aide de camp du prince Bagration est venu recevoir la lettre près de Zechern, en disant que M. de Montesquiou se portait bien, qu'il n'était pas loin et que bientôt on aurait réponse.

L'officier que j'avais chargé de cette mission a remarqué que l'infanterie russe était toujours au bivouac dans la forêt de Launau, qu'une troupe de cavalerie assez considérable était au piquet dans la plaine, et qu'enfin il ne paraissait y avoir aucun changement. Les officiers russes lui ont dit, avant l'arrivée de l'aide de camp, qu'ils se baraquaient tant bien que mal, et qu'ils ignoraient pourquoi ils restaient ainsi réduits à la plus grande misère.

Il y a huit jours, j'envoyai pour la seconde fois à Heilsberg un de mes espions. C'est un homme très intelligent, ancien soldat prussien et habitant de Guttstadt. Ce malheureux avait été dénoncé; il fut arrêté par les Cosaques et conduit chez le général Benningsen. Après un long interrogatoire dans lequel il ne convint de rien, malgré la menace d'être envoyé en Sibérie, il fut chargé de chaînes et jeté dans la tour du château d'Heilsberg. Connu dans le pays comme artiste vétérinaire, il inspira de la pitié au geôlier, avec qui il but de l'eau-de-vie; ce dernier oublia les clefs, et notre homme parvint à s'échapper au milieu de la nuit dernière. Voici son rapport :

Les équipages du général Benningsen, qu'il avait remarqués le jour de son arrestation, se trouvaient encore devant la porte de son logement. Hier, pendant la journée, il a vu une forte colonne d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie prendre la route de Bartenstein.

Pendant toute la nuit dernière, plusieurs centaines de voitures du pays ont été employées à l'évacuation des magasins de vivres de Bartenstein. Toutes les églises sont encore pleines de denrées; enfin, un homme d'Heilsberg lui a dit que l'armée russe évacuerait cette ville d'ici à deux jours.

L'homme échappé d'une manière si extraordinaire porte aux pieds et aux mains des traces non équivoques des fers qu'il a portés : peut-être est-ce un traître qui n'a obtenu sa liberté qu'à la charge de venir me faire un conte pour m'inspirer de la sécurité.

Quoi qu'il en soit, si l'ennemi vient à moi, je suis en mesure de le bien recevoir.

Je me propose en outre de confronter l'espion avec d'autres.

NEY.

NEY A L'EMPEREUR.

Guttstadt, 15 mars.

Je reçois avec une bien vive reconnaissance l'assurance que l'intention de Votre Majesté est de porter mon corps d'armée à la même force que les autres ; cette preuve de confiance que je suis si jaloux de mériter, est la récompense la plus précieuse que je puisse recevoir.

L'augmentation de mes troupes n'en nécessitera point dans mon artillerie qui est, je crois, suffisante dans ce moment.

Le service des vivres s'est amélioré : nous avons du pain pour quatre jours, et nous espérons de nouvelles ressources; on éprouve seulement de l'embarras pour trouver de la viande : il est à désirer que nous puissions recevoir des derrières un convoi de bestiaux.

Hier, j'ai rendu compte à votre Ministre de la guerre que j'ai vu, en avant de Peterswalde, une colonne d'environ

1,200 chevaux russes, qui venait d'Arensdorf et marchait vers Launau et Heilsberg. Deux heures après mon départ des avant-postes, on a également vu défiler dans la plaine de Peterswalde une autre colonne de cavalerie de même force, avec de l'artillerie, venant aussi d'Arensdorf et suivant la même direction que la première. L'ennemi n'a vis-à-vis de moi que de la cavalerie; il a seulement un peu d'infanterie au village de Zechern; il tient encore des troupes au bivouac dans la position de Launau, mais les feux sont beaucoup moins considérables qu'ils ne l'étaient il y a quelques jours.

J'ai demandé au Ministre de la guerre, et je désire recevoir bientôt, des outils nécessaires à la confection des ouvrages que je crois indispensable de faire exécuter pour fortifier ma ligne de défense. Strictement parlant, la position de Guttstadt est mauvaise, mais l'ennemi ne peut faire aucun grand mouvement sans que j'en sois instruit, et toutes les mesures sont prises pour réunir rapidement mes masses et être en état de le bien recevoir. Je mettrai tous mes soins à me procurer des renseignements sur ce qui se passe à ma droite.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, le 16 mars 1807.

L'ennemi continue à conserver avec des forces assez considérables la forêt et la position de Launau; rien n'annonce positivement qu'il soit dans l'intention de cantonner, puisque son infanterie se baraque.

Quoique la position de mes avant-postes en arrière de Zechern, Peterswalde, Altkirch et Beiswalde me mette à l'abri de toutes surprises, et qu'aucun grand mouvement de troupes ennemies ne puisse avoir lieu sans que j'en sois prévenu sur-le-champ, comme ma position de Guttstadt

est sans appui, puisque l'ennemi peut aisément manœuvrer par ma gauche et menacer mes derrières, je crois devoir soumettre à Votre Altesse mes idées sur les moyens de me faire soutenir dans le cas où des forces supérieures m'obligeraient à combattre longtemps sur le même terrain.

Je désirerais que le maréchal Davout pût, en moins de six heures, réunir une division d'infanterie dans la position d'Anckendorf, en avant de Deppen, pour couvrir le point principal de ma retraite et former un échelon de secours, disposition nécessaire puisque l'ennemi pourrait, en se portant de Lauterwalde sur Wolfsdorf et Queetz avec une forte colonne de cavalerie, intercepter, par un mouvement rapide, mes communications avec Deppen et Elditten.

Tandis qu'une division du maréchal Davout se réunirait sur Anckendorf, celle du général Morand, placée à Allenstein, pourrait marcher par sa gauche, en laissant néanmoins des postes d'observation sur l'Alle, porter une brigade à Bergfried et l'autre à Rosengarten ; ces deux points sont importants pour couvrir la communication d'Osterode et appuyer la droite d'Anckendorf. Il serait encore plus essentiel pour moi qu'une colonne du maréchal Soult débouchât par Elditten pour tenir tête à l'ennemi et le prendre en flanc.

Si ces mouvements s'opéraient simultanément sur mes derrières et mon flanc gauche à mesure que la canonnade annoncerait que l'affaire devient sérieuse sur mon front, j'aurais le temps de concentrer mes forces sur les points où l'ennemi dirigerait ses principaux efforts, et alors je me battrais assez longtemps pour que l'Empereur ait le temps d'ordonner des mesures offensives pour contraindre l'ennemi à reculer.

Si les réflexions que je viens de vous soumettre, sur la combinaison avec mes moyens de défense des secours que je puis recevoir, répondent aux vues de S. M., je prie Votre Altesse de me faire connaître si, en cas d'événements extraordinaires, je puis compter sur les dispositions que je propose pour me soutenir. NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 16 mars 1807.

Il n'y a aujourd'hui rien de nouveau aux avant-postes; l'ennemi occupe toujours les mêmes positions à Launau, Zechern, Peterswalde et Gronau. Un régiment de Cosaques est à poste fixe à Nosberg et Seeburg; il n'y a point d'infanterie ennemie sur la droite de l'Alle, depuis Schmolainen jusqu'à Allenstein.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 16 mars 1807.

Aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi, j'ai entendu une assez forte canonnade dans la direction de Braunsberg, j'ai même cru distinguer la fusillade. Je présume que le prince de Ponte-Corvo attaque les Prussiens dans cette partie, ou qu'eux-mêmes cherchent à faire replier notre aile gauche : peut-être aussi aurait-il cherché à effectuer un débarquement de troupes par le Frische-haff, sous la protection de chaloupes canonnières. Il n'y a absolument rien de nouveau sur tout le développement de ma ligne.

NEY.

DAVOUT A BERTHIER.

Peterswalde, 16 mars 1807.

Monseigneur,

M. le maréchal Ney m'ayant fait connaître qu'il était impossible que ses chevaux d'artillerie subsistassent s'il n'en-

voyait fourrager dans quelques-uns de nos villages, j'ai envoyé l'adjudant commandant Romeuf pour déterminer, avec son chef d'état-major, les villages où son artillerie pourrait aller au fourrage.

J'adresse à Votre Altesse le rapport que m'a fait cet officier sur une canonnade qu'il assure avoir entendue aujourd'hui, vers trois heures après midi, du côté de Braunsperg.

M. le maréchal Ney m'a proposé le plan ci-joint, dans le cas où il serait attaqué par l'ennemi; comme il ne me paraît présenter aucun inconvénient, je l'exécuterai, et, en même temps, les divisions Morand et Gudin se réuniraient à Allenstein et Hohenstein, et seraient toutes prêtes à agir suivant les ordres que transmettrait S. M.

DAVOUT.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 17 mars.

Il n'y a rien de nouveau à mes avant-postes; l'ennemi occupe la même position en avant de Launau, et mes vedettes, non plus que les piquets, n'ont remarqué aucun mouvement de troupes.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 17 mars, 4 heures de l'après-midi.

Je viens d'être informé que tous les avant-postes de Cosaques, sur la rive droite de l'Alle, vers Liebenberg, Sternberg, Stoltzhagen et Freudenberg, sont partis cet après-midi pour se rendre à Seeburg.

Pour juger par mes propres yeux de la position de l'ennemi à Launau et à Zechern, je me suis rendu ce matin à

la tête de la forêt entre Zechern et Peterswalde; j'ai remarqué qu'il avait beaucoup diminué ses forces, et je pense qu'il ne reste plus devant moi que trois ou quatre bataillons. Les vedettes de Cosaques sont également moins nombreuses : leur droite ne s'étend plus que jusqu'à Gronau.

Demain matin je pousserai des reconnaissances sur plusieurs points pour savoir si l'ennemi se dispose à évacuer la position de Launau, ainsi que le portent les rapports de mes agents secrets.

Je préviens le maréchal Davout du mouvement de l'ennemi sur Seeburg; peut-être a-t-il le dessein de faire des tentatives sur Allenstein.

NEY.

BERTHIER A NEY.

A M. le Maréchal Ney.

Osterode, 18 mars 1807.

L'Empereur désirerait, Monsieur le Maréchal, confidentiellement entre lui, vous et moi, la véritable situation de votre corps d'armée.

Votre chef d'état-major est-il présent ? A-t-il près de lui deux adjudants commandants, six adjoints à l'état-major ?

Avez-vous six ou huit aides de camp ?

Avez-vous un adjudant commandant qui vous soit attaché personnellement ?

Chaque division a-t-elle son général de division présent ?

Chaque général de division a-t-il ses trois aides de camp ?

Chaque brigade a-t-elle son général de brigade ?

Chaque général de brigade a-t-il ses deux aides de camp ?

Chaque division a-t-elle son adjudant commandant et trois adjoints ?

L'administration est-elle complète ?

Quel est le présent sous les armes ?

Dans le présent sous les armes y a-t-il des hommes non armés ? Combien ?

Ce qui rentre au corps compense-t-il ce que le corps perd par maladies ou autrement ?

Ainsi augmentons-nous, perdons-nous, ou restons-nous dans la même situation ?

Comment les vivres sont-ils assurés chaque jour ?

Chaque soldat reçoit-il sa distribution de pain et de viande ? D'où la tire-t-on et d'où la tirera-t-on d'ici à un mois ?

L'officier et le soldat souffrent-ils dans leurs cantonnements ?

Est-on fatigué ?

Comme tous ces détails sont confidentiels, Monsieur le Maréchal, faites connaître la véritable situation des choses : cela importe à l'Empereur; l'officier que je vous adresse attendra votre réponse.

Le Major général,

BERTHIER.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 18 mars.

Le départ du régiment de Cosaques des environs de Sternberg, Stolzhagen et Nosberg, ne paraît être que la suite du service des avant-postes établis, car un autre régiment de cette arme occupait aujourd'hui les mêmes positions lorsque mes reconnaissances, en débouchant sur l'ennemi de divers points, l'ont reconnu sous les armes. On est rentré de part et d'autre sans commettre d'hostilités.

La reconnaissance envoyée à la pointe du jour sur Die-

trichsdorf a rapporté que l'ennemi n'a pas de parti dans ce village depuis trois jours et que la dernière fois qu'il y est venu il n'y avait que quatre Cosaques.

Une autre reconnaissance s'est portée sur Somerfeld, par Petersdorf et Lauterwalde : elle a rencontré l'ennemi posté entre Lauterwalde et Somerfeld, occupant ce dernier village par deux postes d'environ 30 hommes chacun.

Le village de Regerteln est visité par des patrouilles détachées du poste de Gronau et Rosenbeck où il y a environ 400 Cosaques.

L'infanterie ennemie, d'après tous les rapports, ne quitte point la forêt de Launau; on remarque seulement aujourd'hui que le nombre en est réduit à de forts postes; on aperçoit quatre principaux feux; le reste paraît être entré en cantonnements. Le grand bivouac de cavalerie, en avant de Launau, n'existe plus; ainsi tout annonce que l'ennemi craignait notre présence et qu'il ne s'est déterminé à prendre ses quartiers qu'après m'avoir observé pendant quatre jours de suite; où il n'a vu sur mon front, depuis Zechern, Peterswalde, Altkirch et Beiswalde, que des postes d'infanterie et de cavalerie pour soutenir la double chaîne de vedettes.

Ney.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 19 mars.

Je m'empresse de vous faire connaître la véritable situation de mon corps d'armée, et je réponds aux diverses questions que renferme votre lettre, dans le même ordre qu'elles sont posées.

Mon chef d'état-major est à son poste; il a le nombre prescrit d'adjudants commandants et d'adjoints.

J'ai un nombre suffisant d'officiers auprès de moi.

La deuxième division n'a point de général de division.

Chaque brigade a un général de brigade.

Tous les généraux ont leurs aides de camp, à l'exception du général Roguet auquel il en manque un.

Mes deux divisions ont chacune un adjudant commandant, mais seulement deux adjoints au lieu de trois.

L'administration n'est pas complète à beaucoup près l'ordonnateur en a rendu compte à l'intendant général.

Le présent sous les armes est de 12,385 hommes d'infanterie, officiers compris.

Il y a dans le présent sous les armes 118 hommes qui ne sont pas armés.

Il n'y a point de compensation entre les hommes qui vont aux hôpitaux et ceux qui en reviennent : la proportion commune des partants aux rentrants est de 4 à 1.

Ainsi le corps d'armée s'affaiblit.

Nous vivons au jour le jour.

Le soldat reçoit chaque jour une ration entière de viande et deux tiers de ration de pain.

La viande se tire du pays. Le pain vient partie d'Elbing, partie d'Osterode.

En pain, le service ne peut être assuré pour un mois qu'avec des ressources tirées d'Osterode ou d'Elbing ; il faut ou 7,200 quintaux de grain ou 6,000 quintaux de farine : le tiers pourrait être reçu par les corps à Osterode et les deux autres tiers expédiés d'Elbing par M. Mathieu Favier ; il faudrait pour ce versement sept convois de cinquante voitures chacun. On pourrait peut-être se procurer ces voitures dans l'arrondissement d'Elbing ou dans les cantonnements des 1er et 4e corps ; mais il est d'une haute importance que ces transports aient lieu sans délai avant que le dégel ait rendu ces chemins impraticables.

En viande, il n'en existe point dans nos cantonnements. Le service ne peut être assuré pour un mois qu'avec des secours envoyés des derrières ou du territoire occupé par les 1er et 4e corps. Les bestiaux du pays ne pèsent que de *250 à 300 livres : il* en faudrait donc 200 par semaine.

Les officiers et soldats éprouvent des privations pénibles, la nécessité où je suis de me resserrer y contribue. Les pommes de terre sont épuisées ; enfin les souffrances ou le bien-être des troupes seront déterminés par l'état du service des vivres.

La troupe se remet de ses fatigues ; le moral est excellent ; les avancements bien placés font beaucoup d'effet sur l'officier, et l'on peut en toute occasion compter sur le corps d'armée.

En vous rendant compte, Monseigneur, du nombre d'hommes présents sous les armes à mon corps d'armée, je n'ai parlé que de l'infanterie, parce que la brigade de cavalerie légère, les 3e de hussards et 10e de chasseurs, n'a que 250 chevaux et que le bien du service exigerait que ces deux corps fussent envoyés sur les derrières pour s'y refaire pendant quelque temps.

Votre Altesse m'a annoncé, par sa lettre du 12, qu'il me serait délivré chaque jour, à Osterode, 14,000 rations de pain et 8,000 rations d'eau-de-vie ; il s'en faut de beaucoup que ces fournitures soient faites régulièrement ; les corps y envoient et, après avoir longtemps attendu, ils ne reçoivent souvent qu'une faible partie de ce qui leur revient.

Les équipages de mon corps d'armée et toutes les voitures du pays ont été employés au transport des blessés ; tout a été retenu, on ne nous a pas renvoyé un cheval. Ce défaut absolu de transport est une source de misère.

La subsistance de mes troupes est en ce moment l'objet de toutes mes sollicitudes ; mais j'espère beaucoup de l'intérêt que Votre Altesse voudra bien y prendre.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 19 mars.

Votre Altesse m'a indiqué l'arrondissement de Deppen pour y faire prendre des fourrages ; cet arrondissement

que j'ai fait reconnaître se borne à deux petits villages qui n'offrent absolument aucune ressource. Je vous demande comme une mesure indispensable de m'assigner un terrain sufffsant pour y fourrager et de le préserver des incursions des autres corps d'armée. Si cela est impossible, veuillez ordonner que toute ma cavalerie se retire sur les derrières de l'armée ; ce serait la perdre entièrement que de la laisser plus longtemps dans l'état où elle se trouve.

Je suis dans le même embarras pour mon grand parc établi à Brückendorf, où les chevaux ne peuvent plus vivre ; des troupes du 4e corps y sont venues, menaçant de mettre le feu au village si on ne leur laissait enlever du fourrage. Je suis donc obligé de vous demander un autre emplacement pour mon parc, sans cela il deviendrait bientôt impossible qu'il pût faire un mouvement puisque le reste de ses chevaux périrait infailliblement. Les chevaux du pays, en supposant qu'il en existe, ne peuvent pas remplacer les nôtres.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 19 mars.

Je vous prie de nouveau de déterminer une ligne de démarcation entre mon corps d'armée, le 3e et le 4e, afin qu'il y ait de l'ordre dans les fourrages que l'on fait pour les besoins de la cavalerie et de l'artillerie.

Le général Grouchy me rend compte que les commandants des cantonnements sur la rive gauche de la Passarge s'opposent formellement à ce que les dragons enlèvent les fourrages ; les chevaux de cette division ne sont plus nourris que du chaume des toits ; ils n'ont pas d'avoine depuis un mois.

Je vous prie avec instance, Monseigneur, d'ordonner que dans les cantonnements de l'infanterie du 4e corps on ne

mette aucun obstacle à l'enlèvement des fourrages. Si la division Grouchy est encore privée pendant huit jours des secours qu'elle pourrait en tirer, elle deviendra incapable de faire aucun service, et dans ce cas il vaudrait beaucoup mieux la renvoyer sur les derrières.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 21 mars.

L'ennemi continue à avoir un peu d'infanterie dans la forêt de Launau ; ce sont des Kalmoucks, des Cosaques et des hussards qui font le service des avant-postes.

Le prince Bagration a toujours son quartier général à Launau. Je ne puis plus envoyer d'agents secrets à Heilsberg, ni faire revenir ceux que j'y avais déjà : les Cosaques ne laissent passer personne et maltraitent tellement tous ceux qui se présentent pour traverser leurs lignes qu'aucun individu n'ose s'y exposer.

Je n'ai point encore de nouvelles certaines de l'arrivée du 15e régiment de chasseurs à cheval.

Le général de brigade Desenfants est ici depuis hier.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 22 mars.

Il n'y a rien de nouveau aux avant-postes; tout est dans la plus grande tranquillité.

Les troupes reçoivent aujourd'hui une demi-ration de pain ; la viande manque toujours. Le soldat ne s'en procure qu'en allant la chercher jusqu'à six lieues sur les derrières dans les cantonnements des 5e et 4e corps, et les

bestiaux qu'ils ramènent ne fournissent pas au dixième des besoins : il en résulte d'ailleurs que les détachements employés à cette recherche diminuent encore la force des bataillons, et que la chaussure, qui déjà n'est pas en très bon état, se détériore encore davantage. La bière et le vin promis au corps ne sont point encore arrivés.

Aujourd'hui j'ai envoyé à Osterode la plus grande partie des chevaux de mon parc de réserve attelés à tout ce qu'on a pu se procurer de voitures. J'espère que l'ordonnateur Joinville ne perdra pas cette occasion de nous donner du pain, de la farine ou du grain, autant qu'on en pourra charger.

Il serait à désirer aussi qu'il pût donner un peu d'avoine pour les chevaux d'artillerie, qui n'en ont pas depuis un mois.

NEY.

DAVOUT A L'EMPEREUR.

Peterswalde, 25 mars.

J'observerai à Votre Majesté, relativement à la réduction de nos cantonnements du côté du maréchal Ney, que ses troupes viennent fourrager et faire des vivres dans nos villages, et que nous trouvant entre lui et la garde, nous n'avons que ce qu'il faut pour le logement des troupes qui sont très resserrées.

DAVOUT.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 23 mars 1807.

Il n'y a rien de nouveau aujourd'hui aux avant-postes; l'ennemi montre les mêmes forces qu'à l'ordinaire.

Les troupes reçoivent ce matin une demi-ration de pain et une ration d'eau-de-vie.

Ney.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 24 mars.

Un homme du pays, qui a passé hier dans plusieurs cantonnements occupés par la cavalerie russe, aux environs de Freymarckt, Arensdorf et Sommerfeld, assure qu'elle doit en partir demain. Des rapports à peu près semblables m'ont été faits pour la rive droite de l'Alle par des espions; mais je pense que ces changements n'ont lieu que pour relever par de nouveaux régiments ceux qui faisaient le service des avant-postes.

Nous n'avons d'ailleurs rien de nouveau; l'ennemi est tranquille.

J'ai reçu hier un peu de pain, d'eau-de-vie et de sel; j'espère que ces secours continueront; la moindre interruption dans les convois ferait tomber entièrement le service. La viande manque toujours.

Ney.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 25 mars 1807.

L'ennemi a fait hier un grand fourrage et a montré 5 à 600 hommes de cavalerie à Regelteln, Gronau, Rosenbeck. Les rapports des paysans annoncent que les Russes enlèvent, ainsi que nous le faisons, la paille et le peu de bestiaux qui leur restait encore.

Ce matin, à deux heures, j'ai fait diriger un bataillon et 50 chevaux sur Schonwiese, Klingerswalde et Eschenau pour fourrager. Les postes de Cosaques qui s'y trouvaient

se sont repliés. Ce détachement est rentré avec un peu de paille et quelques vaches, ressource qui est loin de suffire aux besoins. On n'a pu distribuer hier que 600 livres de viande pour les cinq bataillons qui tiennent garnison ici et à Amt-Guttstadt. Les 5e et 4e corps d'armée pourraient facilement nous envoyer des bestiaux, dont ils ne manquent pas, mais cela n'aura lieu que si Votre Altesse en donne l'ordre positif.

Je ne dois pas vous laisser ignorer que sur la route d'Elbing ici, les officiers qui commandent dans les cantonnements ne permettent pas que les voitures de transport s'arrêtent dans les villages, ni qu'on y prenne de fourrages pour la subsistance des chevaux ; il en résulte qu'il n'y a qu'une partie des denrées expédiées qui arrivent à leur destination. Il est inutile de vous représenter combien il est nécessaire de réprimer ce désordre et de protéger la marche des convois. Je répéterai à Votre Altesse ce que j'ai écrit aux maréchaux Soult et Davout : dans les circonstances où nous nous trouvons, on doit faire abnégation de corps d'armée, et toutes les troupes de l'Empereur, ne formant qu'une famille, ont un droit égal aux partages des ressources qui existent.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 25 mars.

Le 15e régiment de chasseurs est arrivé hier ; il a remplacé les 5e et 7e de hussards, 11e de chasseurs et chevau-légers bavarois qui sont partis le même jour pour Elbing.

La division de dragons du général Grouchy, perdant tous les jours des chevaux par le défaut de nouriture et par les obstacles que mettent à l'enlèvement de la paille les cantonnements d'infanterie des 5e et 4e corps d'armée, qui me tiennent étroitement bloqué, part pour se rendre

aujourd'hui à Alt-Rapiten, Loken et environs. Le général Grouchy enverra un officier demander à Votre Altesse de désigner les cantonnements où cette division pourra faire subsister ses chevaux.

Il ne me reste plus maintenant en cavalerie qu'environ 230 chevaux des 3e de hussards et 10e de chasseurs, et 400 du 15e de chasseurs, non compris ceux de l'artillerie et des états-majors, tous ne vivant plus que de mauvaise paille. Si Votre Altesse n'ordonne pas positivement aux maréchaux Davout et Soult de laisser fourrager avec ordre dans leurs cantonnements d'infanterie, je serai forcé, avant qu'il soit huit jours, de renvoyer sur les derrières les débris de ma cavalerie.

L'ennemi enlève tout ce qui existe de ressources sur mon front et sur mes deux flancs; il faudrait un grand combat pour l'éloigner de moi, et il est vraisemblable que ma position n'en serait pas améliorée.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 26 mars.

L'ennemi a augmenté hier le nombre de ses postes d'infanterie dans la forêt de Launau vis-à-vis Zechern et Peterswalde ; ces derniers villages sont toujours occupés par des Cosaques et des hussards. Ces légers changements sont les seuls que l'on remarque.

L'ennemi paraît être comme nous dans une grande pénurie de fourrages et même de vivres ; ses soldats viennent souvent demander du pain aux nôtres, offrant en échange de l'eau-de-vie.

L'ennemi n'a pas montré d'infanterie jusqu'à ce moment sur la partie de la rive droite de l'Alle, depuis Sternberg, Stoltzhagen, Freudenberg et Wornenberg ; il paraît qu'il a un bataillon à Seeburg. Les villages cités plus haut sont occupés par les Cosaques et des dragons qui envoient des

patrouilles jusqu'à portée de canon de Guttstadt : ils se gardent avec tant de surveillance sur tout le développement de cette ligne, qu'il m'est impossible de faire passer des espions au travers de leur chaîne de vedettes.

On distribue aujourd'hui une demi-ration de pain.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 29 mars 1807.

Ce matin les forces ennemies dans la forêt et la position de Launau sont considérablement renforcées ; il s'y trouve, à en juger par les feux de bivouac, au moins 15,000 hommes, non compris la cavalerie ; cependant on n'aperçoit aucun mouvement capable de donner des indices sur le but de cette disposition: peut-être l'ennemi s'attendait-il à être attaqué.

Le dégel qui continue toujours ne permettra pas avant douze jours d'entreprendre de grands mouvements, mais si le temps reste beau jusqu'à cette époque, on pourra passer à travers champs avec l'artillerie et de la cavalerie.

Depuis le 5 de ce mois je n'ai cessé de faire faire des abatis dans la forêt de Schmolainen pour rétrécir la ligne de mes postes d'infanterie et la mettre à l'abri de toute surprise ; mais le défaut d'outils et de bras m'empêche de faire exécuter les ouvrages en terre dont j'avais projeté la construction pour lier mes positions de défense et conserver la faculté de disposer de mes réserves si j'avais à repousser une attaque générale. Le soldat se refuse souvent au travail, quoiqu'il soit bien payé ; l'argent ne peut stimuler son zèle dans un pays où il ne peut rien se procurer au delà de la demi-ration de pain qu'il reçoit chaque jour. Il témoigne de l'humeur de ne pas recevoir la bière qu'on lui avait promise ; les voitures que les corps avaient envoyées à Elbing pour la chercher sont revenues à vide ; les officiers n'ont encore reçu que la moitié du vin qu'on leur avait annoncé.

Ces contrariétés dont je dois vous rendre compte m'empêchent d'user de la ressource que m'auraient offerte des travailleurs tirés des régiments, et je prie Votre Altesse de m'envoyer, s'il est possible, une ou deux compagnies de sapeurs, soit du quartier général impérial, soit des 3e et 4e corps d'armée. Sans ce secours, il me sera impossible de terminer les travaux commencés, et qui cependant sont indispensables pour suppléer aux troupes qui manquent à la garde d'un développement aussi considérable.

Les divisions russes des généraux Bagration et Tolstoy sont à Heilsberg et au camp de Launau. On n'est pas d'accord sur la force de ces deux corps, que cependant on dit être de 25 à 30,000 hommes. On croit que le général en chef Benningsen se trouve maintenant à Bartenstein.

J'ai l'honneur de vous adresser copie de l'interrogatoire subi par deux individus revenant du pays occupé par l'ennemi.

P.-S.—L'ennemi n'avait occupé jusqu'à ce moment le village de Peterswalde qu'avec de la cavalerie ; il y a dans ce moment 400 hommes d'infanterie. On vient d'entendre le bruit du canon et de la mousqueterie, venant de notre gauche.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 30 mars 1807.

Les dispositions de l'ennemi pendant la journée d'hier et le rassemblement de ses forces dans la forêt de Launau semblaient annoncer qu'il était dans l'intention d'attaquer ce matin ; j'avais en conséquence doublé mes postes, et toutes mes troupes étaient disposées de manière à le bien recevoir ; mais il paraît que les mouvements de l'ennemi avaient été déterminés par la crainte d'être lui-même atta-

qué. Les feux de ses bivouacs sont toujours très nombreux; ses troupes doivent être beaucoup plus fatiguées de service que les nôtres, puisqu'elles n'ont pas cessé de bivouaquer depuis le 3, jour de la reprise de Guttstadt.

Voici ce qui a pu alarmer l'ennemi : hier matin, les postes en arrière de Peterswalde ayant été relevés par le régiment de service, le capitaine de voltigeurs invita l'officier de Cosaques à retirer ses vedettes hors de la portée de fusil de nos sentinelles ; celui-ci, ne voulant pas prendre cela sur lui, fut en rendre compte à ses chefs, et bientôt après revint déclarer qu'il ne céderait pas un pouce de terrain. Le capitaine de voltigeurs avait également exigé que le village de Peterswalde ne fût occupé ni par l'un ni par l'autre parti, ce qui détermina les Russes à y envoyer de l'infanterie. Pendant tous ces pourparlers les voltigeurs tirèrent sur les Cosaques et blessèrent quelques chevaux, ce qui les fit retirer sur-le-champ ; ils se tiennent maintenant à une distance convenable. L'infanterie qui occupe Peterswalde se garde avec beaucoup de précaution sans sortir du village.

L'ennemi s'attendait sans doute à être attaqué ce matin ; il paraît que mes avant-postes se sont trompés en croyant entendre hier le bruit du canon et de la mousqueterie.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 31 mars 1807.

Tout est tranquille sur la ligne de mes avant-postes l'ennemi se garde avec beaucoup de précaution ; il a resserré sa droite sur Peterswalde et n'occupe plus Gronau depuis hier. Les villages de Sommerfeld, Benern et Regerteln sont visités tour à tour par mes patrouilles et par celles des Russes. Un bon poste d'infanterie que j'ai fait

placer hier, adossé au bois sur le flanc gauche de Gronau, aura sans doute fait replier les Cosaques qui occupaient ce village, en leur faisant craindre d'être enlevés pendant la nuit.

Nous commençons à être un peu plus riches en pain ; j'espère, d'après les ordres que Votre Altesse a donnés, qu'il n'y aura point d'interruption dans les convois et que le service sera régulier. Il serait nécessaire qu'il nous fût accordé par jour 16,000 rations au lieu de 14. Vous trouverez ci-après la note exacte de la consommation journalière.

Consommation journalière.

Présents sous les armes.	14,500 rations.
Rations des généraux, officiers de l'état-major général et des divisions	600 —
Doubles rations des officiers des corps.	600 —
Rations des employés, soldats des équipages, boulangers, etc.	200 —
Pour les hôpitaux.	100 —
	16,000 rations.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 1er avril 1807.

Tout est parfaitement tranquille aux avant-postes ; il paraît que les dispositions de l'ennemi sont encore les mêmes dans la forêt et la position de Launau.

M. le maréchal Davout m'a fait part de son mouvement sur Osterode, en me prévenant qu'il laissait à proximité de moi six régiments pour me soutenir en cas de besoin. Nous sommes convenus d'une nouvelle démarcation de nos cantonnements pour faciliter un peu la subsistance des chevaux de mon artillerie et de ma cavalerie.

La proximité de l'ennemi, qui est toujours au bivouac à une portée de canon de mes avant-postes, ne permet pas que je m'étende, comme Votre Altesse m'y invite; car si je prenais ce parti et que je fusse attaqué un peu vivement, mes premières troupes seraient écrasées avant d'être secourues. J'ai dû disposer le corps d'armée de manière à pouvoir en moins de deux heures me porter en masse partout où le danger serait pressant: il n'y a à cela d'autre inconvénient que la difficulté de nourrir les chevaux.

Je vous prie, Monseigneur, de donner des ordres pour qu'il nous soit envoyé un peu d'avoine si cela est possible; c'est le seul moyen de sauver les chevaux, si, comme cela paraît probable, nous devons encore rester un mois dans la même position.

Je crois qu'il serait de l'intérêt de l'Empereur de faire relever tous les quinze jours ma cavalerie par celle du 3e et du 4e corps d'armée, de même que les chevaux strictement nécessaires pour traîner l'artillerie de mes deux divisions. Sans cette mesure, j'assure à Votre Altesse que mes trois régiments de cavalerie seront à pied, et mon artillerie sans chevaux; on en a déjà beaucoup perdu par défaut de nourriture.

Les chevaux ainsi relevés se reposeraient et pourraient apporter pour sept à huit jours de fourrages, ce qui suffirait jusqu'au moment de leur rentrée dans les cantonnements.

NEY.

NEY A L'EMPEREUR.

Guttstadt, 5 avril 1807.

Sire,

Je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire hier. Le Ministre de la guerre ne

m'a encore fait connaître que trois des régiments qui doivent former la 3e division : ce sont les 31e léger, 15e et 17e de ligne; ils arriveront à Thorn d'ici au 10 de ce mois. Je verrai avec beaucoup de plaisir le général Vandamme venir prendre le commandement de ma 3e division. J'ai demandé au Ministre de la guerre de m'envoyer le général Liger-Belair en remplacement du général Desenfants. J'ai un nombre suffisant de généraux de brigade; je supplie Votre Majesté d'approuver qu'ils soient employés ainsi qu'il suit :

1re Division.	2e Division.	3e Division.
MARCOGNET.	ROGUET.	BRUN.
LIGER-BELAIR.	LABASSÉE.	MAUCUNE.
	Cavalerie.	
	COLBERT.	

La force de mon corps d'armée est de 12,800 hommes présents sous les armes; quatre compagnies sont arrivées de France, le corps d'armée est augmenté depuis le 1er mars. Nous avons reçu 4,000 paires de souliers : 6,000 autres sont annoncées; ce nombre est suffisant avec ce que les corps tirent de leurs propres ressources. Nous avons reçu 100 fusils; 100 autres me sont promis; l'armement alors sera complet.

Le service des vivres (pain) se fait régulièrement; celui de la viande est difficile et nécessite des secours. Il n'y a point de fourrages depuis longtemps; j'ai prié le Ministre de nous envoyer d'Elbing un peu d'avoine, ne fût-ce qu'un quart de ration par jour; cette faible quantité suffirait pour empêcher les chevaux de périr.

La situation de l'armée quant au moral est excellente; l'esprit des troupes n'a jamais été meilleur à aucune époque de la guerre.

Je supplie Votre Majesté de recevoir avec bonté l'hommage du profond respect avec lequel je suis, etc.

NEY.

NEY A L'EMPEREUR.

Guttstadt, avril 1807.

Il n'y a dans ce moment que pour trois jours de pain et de viande; il n'est rien arrivé d'Elbing depuis le 30 mars, et rien n'est annoncé.

Le Ministre de la guerre avait ordonné, le 27 mars, que 600 quintaux de farine restés à Mohrungen seraient donnés comme réserve à mon corps d'armée ; les caissons qui y ont été envoyés en conséquence sont revenus à vide. Cette ressource avait été détournée.

Le Ministre avait également décidé le même jour que 40,000 rations de pain, venant de Bromberg à Osterode, seraient expédiées sur Guttstadt : cet ordre n'a point été exécuté.

Il en résulte que sans de promptes mesures le corps d'armée n'aura ni magasin de réserve à Deppen, ni subsistances à Guttstadt, situation d'autant plus alarmante que les chemins deviennent impraticables et que l'arrivée du 31e léger va augmenter les consommations.

Je vous supplie, Sire, d'ordonner que l'ordonnateur Mathieu Fabvier expédie au 6e corps d'armée tout ce dont il pourra disposer en grains, farines et bestiaux, de manière à ce qu'indépendamment de la subsistance journalière, il puisse être formé une réserve comme Votre Majesté l'avait précédemment arrêté.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, le 8 avril 1807.

J'envoyai hier à Peterswalde un parlementaire avec une lettre et de l'argent pour un officier prisonnier ; ce parle-

mentaire ne fut point reçu et on lui dit qu'il ne pourrait l'être avant ce matin 8 heures. Ce matin donc un de mes aides de camp s'est présenté à Zechern. Les officiers russes, ne parlant que leur langue, ont fait venir comme interprète un jeune porte-étendard qui d'abord a voulu conduire le parlementaire chez le prince Bagration, qui, disait-il, était à Bewernicken ; mais un major s'y est opposé et a envoyé faire son rapport, d'après lequel un aide de camp du comte de Pahlen est venu recevoir la lettre et l'argent.

Pendant l'intervalle, mon aide de camp, s'apercevant que le porte-étendard était le seul qui entendît l'allemand et un peu le français, a cherché à le faire parler, comme je le lui avais prescrit. Ce jeune homme lui a donné avec beaucoup de naïveté les renseignements suivants : le général Benningsen est à 4 milles de Zechern derrière Heilsberg. Le général Lambert, commandant les avant-postes sous les ordres du prince Bagration, est à Launau, et le général Tolstoy à Langwiese, quoique ses troupes soient à Heilsberg et environs. Les Russes manquent de fourrage; ils perdent beaucoup de chevaux. On a répandu dans l'armée russe des bruits de toute espèce sur la guerre avec la Turquie; il paraît cependant qu'on y sait maintenant la vérité; on y espère la paix, et il paraît qu'on compte peu sur des renforts qu'on attendait.

Mon aide de camp a observé que la lisière de la forêt de Launau est défendue par un abatis qui se prolonge depuis Detchen Kr. jusqu'en arrière de Peterswalde; il a remarqué 60 à 80 baraques et environ 50 sentinelles en dehors du bois. Il y a 200 hommes d'infanterie en arrière du village de Zechern. Le reste du front de défense de l'ennemi est garni de vedettes très rapprochées les unes des autres : on en compte jusqu'à 80 dans un espace d'une demi-lieue.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 9 avril.

Tout est parfaitement tranquille sur la ligne de mes avant-postes.

L'ennemi a fait hier un fourrage sur ma gauche du côté de Wolsfdorf; il paraît même s'être étendu vers la Passarge. Des sentinelles prétendent avoir entendu un bruit lointain de canon.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 11 avril.

C'est par erreur que j'ai annoncé à Votre Altesse qu'il existait au corps d'armée une compagnie de grenadiers et une de voltigeurs du 3e bataillon du 50e régiment. Le colonel de ce corps me rend compte que ces compagnies sont au 3e bataillon à Boulogne.

P.-S.—Les compagnies qui se trouvaient ici n'étaient que provisoires; les officiers de grenadiers et de voltigeurs étaient restés à Boulogne. Ce n'est que depuis deux jours que j'en suis instruit, et comme les compagnies de grenadiers et de voltigeurs des bataillons de guerre ne sont pas complètes à beaucoup près, j'ai donné l'ordre d'y incorporer celles que je vous ai annoncées comme disponibles, qui suffiront à peine.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 16 avril.

Nous n'avons point de dépôts particuliers pour les convalescents; nos malades sont évacués sur Osterode, et de là

sur Nackel. Leur nombre dans ce moment est d'environ 1,200 hommes environ, dont une forte partie sans doute de convalescents. L'officier d'état-major qui commande le dépôt de Nackel adresse chaque jour à Votre Altesse un état de situation.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 17 avril.

Il n'y a rien de nouveau à mes avant-postes.

On croit avoir entendu avant-hier une assez forte fusillade et quelques coups de canon sur notre gauche.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 17 avril.

Hier j'ai passé la revue du 25e régiment d'infanterie légère; j'ai vu deux officiers de ce corps qui reviennent de Memel. Voici le rapport qu'ils m'ont fait :

L'empereur Alexandre doit se rendre dans cette ville. Le palais a été préparé pour le recevoir; il partira aussitôt après pour Kœnigsberg, pour se mettre à la tête de son armée. Ce prince n'inspire aucune confiance aux troupes; on craint généralement qu'il ne fasse des sottises à la reprise des hostilités. On dit à Memel qu'il doit arriver un renfort de 20,000 Russes, indépendamment de la garde impériale ; mais quelques Français qui viennent de Russie assurent qu'il n'arrive à l'armée de Benningsen que des recrues mal exercées et que ce secours est encore bien éloigné. Les Russes font courir le bruit qu'ils ont fait la paix avec la Porte et la Perse.

Les Prussiens s'entretiennent beaucoup de paix. Le prince de Salm, beau-frère du roi, a dit à plusieurs reprises à nos officiers que la France ferait la paix quand elle le voudrait.

Les deux officiers du 25e ont vu plusieurs fois le roi et la reine de Prusse; ils se louent des bons traitements que les Français éprouvent généralement, particulièrement les malades et les blessés.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 21 avril.

Depuis le 12 de ce mois, j'ai passé successivement la revue de tous les régiments d'infanterie et de cavalerie du corps d'armée. J'ai été extrêmement satisfait de la santé du soldat et de sa bonne tenue dans toutes les parties de l'armement, habillement et équipement : la chaussure est également en bon état.

Les 25e léger et 39e de ligne sont les seuls régiments qui laissent quelque chose à désirer.

Le 25e n'a point ou très peu de ressources à son dépôt et il est presque nu. Ce régiment a bien servi pendant toute la guerre; c'est celui de mon corps d'armée qui a donné le plus souvent et qui a fait les plus grandes pertes. Je vous prie, Monseigneur, de supplier l'Empereur d'accorder à ce corps un secours extraordinaire qui lui devient indispensable et sans lequel il serait presque hors d'état de faire la campagne. Le 39e a de grandes réserves d'habillement à son dépôt, mais je ne sais par quelle fatalité il n'a rien été expédié aux bataillons de guerre depuis très longtemps, de manière que le soldat qui porte le même habit depuis trois ans, est à moitié nu, et n'a réellement pour vêtements que des capotes, des guêtres et des souliers. Je prie Votre Altesse de donner des ordres pour que le dépôt de ce régi-

ment expédie aux bataillons de guerre l'habillement qu'il a en réserve. Cette disposition et les secours que S. M. a promis aux régiments d'infanterie, mettront ce corps au pair avec le reste de l'armée.

Le 31e d'infanterie légère demande le rapprochement sur les bords du Rhin de son dépôt resté à Napoléon; sans cette mesure, ce régiment, aujourd'hui en très bon état, se trouverait bientôt dans le dénûment par l'impossibilité de remplacer successivement les objets qui viendraient à manquer.

Dans quelques jours, je mettrai sous les yeux de Votre Altesse un résumé de ma revue dans ce qui a rapport au personnel.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 21 avril.

Les 200 fusils délivrés par le général Songis suffisent pour compléter l'armement des hommes présents au corps d'armée ; mais il est indispensable que Votre Altesse donne des ordres pour que 400 autres fusils soient envoyés au dépôt de Nackel, afin d'armer les hommes qui y arrivent, à leur sortie des hôpitaux. Les soldats, à leur arrivée dans ces établissements, sont désarmés de force, et à leur sortie la plupart ne peuvent reprendre leurs fusils dont on a déjà disposé ; cela est si vrai que plusieurs de nos hommes sont rentrés malades à leurs corps, parce qu'ils ne voulaient pas faire la remise de leurs armes. Il y a dans ce moment à Nackel un assez grand nombre de soldats qui ne peuvent rejoindre l'armée parce qu'ils sont désarmés.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 22 avril.

Le défaut absolu de nourriture faisant périr chaque jour à mon corps d'armée un grand nombre de chevaux, mon artillerie à cheval se retire en arrière sur le Passarge; elle sera remplacée par les canonniers à pied; les pièces resteront en position.

Il serait impossible dans ce moment de faire faire le plus petit mouvement à mon artillerie, et sans de prompts secours il deviendra indispensable de renouveler en totalité les attelages à la reprise des hostilités.

J'ai eu l'honneur de vous représenter plusieurs fois que nos chevaux ne vivaient que de chaume; celui des villages voisins est épuisé, et il faut maintenant faire sept à huit lieues pour se procurer cette misérable ressource.

Il y a de l'avoine à Elbing et dans l'île de Nogat; est-il donc impossible de nous en faire expédier un convoi ?

Je prie Votre Altesse d'ordonner au général Songis d'envoyer ici un de ses officiers pour l'inspection des chevaux et s'assurer qu'ils sont en effet dans l'état le plus misérable.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 22 avril 1807.

Il existe par régiment un nombre assez considérable d'hommes qui ne sont pas assez malades pour être reçus dans les hôpitaux, et qui cependant ne pourraient suivre l'armée si elle se portait en avant. Je me détermine à les envoyer à Thorn que vous avez désigné pour l'établissement du dépôt des convalescents de mon corps d'armée. Voici l'état des hommes qui se trouvent dans ce cas :

1re Division.

6e	d'infanterie légère		80 hommes.
39e	de ligne		91 —
69e	—		30 —
76e	—	3 officiers	25 —
		3 officiers.	226 hommes.

2e Division.

25e	légère		33 hommes.
27e	de ligne		33 —
50e	—	2 officiers.	50 —
59e	—		27 —
		2 officiers.	143 hommes.

3e Division.

31e d'infanterie de ligne. . . . . 70 hommes.

En tout : 5 officiers et 439 sous-officiers et soldats.

Les 3 officiers et 226 hommes de la 1re division partiront le 24 pour arriver à Thorn le 1er mai ; ceux des 2e et 3e se mettront en route le 25.

Ney.

Dans un rapport fait à l'Empereur par l'officier d'ordonnance de Bongars, on lit ce qui suit :

« Les soldats du 6e corps qui viennent à Osterode disent qu'ils n'ont pas le quart de la ration, et cela se lit aisément sur leur figure ; ils ne peuvent remporter d'Osterode que peu de choses, n'ayant que de faibles moyens de transport. Il y a à Osterode plus de 60,000 livres de riz appartenant à la grande armée, dont partie serait d'un plus facile transport si l'on voulait en disposer pour le 6e corps. »

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 29 avril.

Depuis quelques jours, les Russes viennent pendant la nuit donner des alertes et attaquer nos avant-postes, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre rive de l'Alle ; ils sont toujours repoussés et n'ont pas encore pu parvenir à nous enlever un seul homme.

Si l'ennemi continue ce manège encore deux jours, je m'en vengerai en enlevant ou écrasant le poste de Gronau ou celui de Peterswalde.

Il est arrivé hier soir un déserteur russe.

P.-S.— Ci-joint l'interrogatoire de trois déserteurs russes.

Jean Karles, du 21e régiment de chasseurs à pied, déserté de Zechern le 27 avril ;

Déclare que la faim et le mauvais traitement des chefs l'ont porté à la désertion, que Zechern et les bois qui l'avoisinent sont occupés par plus de vingt régiments de toutes armes, dont deux d'infanterie nouvellement arrivés à l'armée, ayant conduit un nombre considérable de recrues pour les autres régiments. Ce déserteur ajoute que l'empereur Alexandre était près de Zechern il y a huit jours environ, où il passa en revue les troupes de l'avant-garde de Benningsen.

Depuis trois jours, les troupes russes reçoivent une demi-ration de pain par homme.

Timothée Yvanoff, du 23e régiment de chasseurs (infanterie), déserté de Zechern le même jour 27 :

Confirme la déposition du déserteur Jean Karles.

Dorothée Schultz, de Guttstadt, arrivant de Mehlsach, déclare que cette petite ville est occupée par un régiment de hussards prussiens qui reçoivent des vivres journellement.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 30 avril 1807.

Vous m'annoncez que l'intention de l'Empereur est de faire camper ses troupes : cette mesure présente de grandes difficultés pour le 6e corps.

1° La disposition actuelle de mes troupes est indispensable pour la garde du terrain que je dois couvrir et la sûreté des communications de Liebstadt et Deppen.

2° J'ai fait reconnnaître depuis longtemps les emplacements convenables pour l'établissement des camps qui déjà ont été tracés. D'après ce travail, ma 1re division serait établie sur les hauteurs à la gauche de Guttstadt, la 2e en avant de Lingnau, et la 3e en arrière de Wolfsdorf; mais, comme la 3e division n'est encore composée que d'un seul régiment, je serais obligé de faire replier mes avant-postes qui seraient fortement compromis par l'éloignement où ils se trouveraient de tout secours; je perdrais aussi les avantages d'une position qui me permet d'apercevoir les moindres mouvements de l'ennemi.

3° Les corps manquent de marmites, gamelles et outils de campement.

4° Il est impossible de se procurer de la paille de couchage; il n'existe même plus de chaume, les maisons ayant été découvertes pour nourrir les chevaux. A la vérité, les baraques pourraient être construites en branchages, mais le soldat serait réduit à coucher sur la terre; il se trouverait aussi assez éloigné de l'eau.

Dans l'état actuel des choses, les troupes peuvent être réunies en moins de deux heures partout où il deviendrait nécessaire de porter partie ou la totalité de l'armée : le soldat est abrité ; il est à proximité des magasins et des eaux salubres.

Mon corps d'armée est disposé ainsi qu'il suit :

1re Division.	6e légère. 39e de ligne. 69e — 76e —	Un régiment occupe Amt-Guttstadt, fournissant une chaîne de postes en dehors de la forêt de Schmolainen depuis l'Alle près de Zechern jusqu'à Peterswalde exclusivement, ayant deux réserves en arrière des abatis au milieu de la forêt pour couvrir la retraite. Deux régiments occupent Altkirch, ayant des postes depuis Peterswalde, Gronau et Beiswalde. Le 4e régiment est à Guttstadt, relevant tous les 4 jours celui posté à Amt-Guttstadt.
2e Division..	25e légère. 27e de ligne. 50e — 59e —	Un régiment occupe Lingnau et Beiswalde, un, Wolfsdorf, se liant avec le 4e corps à Elditten. Un, Queetz et Glottau. Le 4e, Knopen et Schwaben, fournissant des postes sur l'Alle depuis Bergfried jusqu'à Guttstadt.
3e Division..	31e légère.	Occupe le faubourg de Guttstadt sur la rive droite de l'Alle, en gardant par des postes toutes les communications de la forêt de Guttstadt depuis Schmolainen jusqu'à Althof.

Je pense que Votre Altesse jugera que cette position de mes troupes doit être préférée dans ce moment au campement, puisque, avec la possibilité d'être réunies très promptement, elles sont à proximité de l'eau, du bois et des magasins de Guttstadt. Si cependant la 3e division était complète, je verrais alors avec plaisir l'établissement des camps, parce que cette augmentation ferait disparaître l'inconvénient le plus grave en me permettant de fournir des détachements sur la ligne de mes avant-postes et de considérer comme réserves le reste des divisions.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 30 avril 1807.

Conformément à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28 pour m'autoriser à ne garder que l'artillerie strictement nécessaire, et qu'il est encore possible d'atteler, j'ai arrêté, après en avoir conféré avec le général Leroux, les dispositions suivantes :

Il ne sera conservé en ligne que deux pièces de 8, deux de 4, et 75,000 cartouches par division (environ 37 voitures et 700 chevaux).

Le reste de l'artillerie sera renvoyé sur les derrières.

L'infanterie recevra préalablement l'ordre de recompléter sur-le-champ les 50 cartouches par homme et 5 pierres à fusil.

Chaque division aura à Deppen une réserve, 100,000 cartouches et deux caissons de 8 (24 voitures et 144 chevaux).

Le parc sera distribué en deux parties : celle non attelée sera renvoyée à Thorn où elle attendra les remontes : celle attelée sera stationnée à Deutsch-Eylau. Le directeur du parc réservera spécialement à Eylau les cartouches d'infanterie et les munitions de 8.

L'artillerie à cheval suivra la partie non attelée du parc.

La situation du train ne pouvant plus être connue d'une manière positive, on ne saura qu'après le mouvement ce qui restera attelé, mais on présume pouvoir conserver à Eylau au moins 500,000 cartouches et quatre caissons de 8 (40 voitures et 240 chevaux).

Tous les chevaux du train et d'escadron à refaire seront renvoyés sur les derrières à 20 ou 30 lieues au delà de la Vistule.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 3 mai 1807.

Les rapports de mes avant-postes annoncent qu'il n'y a rien de nouveau aujourd'hui.

Je vous envoie l'interrogatoire de deux déserteurs arrivés hier.

L'un de ces déserteurs déclare avoir fui les mauvais traitements des officiers; il dit que les troupes reçoivent une ration de viande chaque jour et une ration de pain tous les cinq jours. Il est du régiment de Storovoshoyhy.

L'autre, du régiment de Kunstouskoy, infanterie, déclare que les troupes reçoivent chaque jour une livre de pain et un peu de viande.

L'arrivée de l'empereur de Russie et du roi de Prusse à Wartenburg a été précédée de celle d'un convoi de pain qui fut de suite distribué aux troupes.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 4 mai.

Depuis hier à dix heures du matin, on remarque un plus grand nombre de feux qu'à l'ordinaire dans la forêt de Lau-

nau près de Zechern. L'ennemi paraît s'être renforcé dans cette position.

J'ai l'honneur de vous mettre sous les yeux le rapport de deux déserteurs russes qui, comme les premiers, s'accordent à dire que l'empereur Alexandre est à l'armée, qu'il a harangué les corps en les passant en revue et leur a dit de se tenir prêts à marcher en avant.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 5 mai.

Les Russes ont cherché à enlever la nuit dernière et ce matin de très bonne heure quelques-uns de nos postes sur le développement de la forêt depuis Zecher jusqu'à Gronau : ils ont été repoussés partout. L'ennemi a montré dans cette tentative, qui a donné lieu à une assez vive fusillade, environ 800 hommes d'infanterie et autant de Cosaques. On ne remarque d'ailleurs aucun mouvement de troupes. Nous sommes prêts à tout événement.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 8 mai.

Une reconnaissance ennemie, composée d'infanterie et de Cosaques, s'est rapprochée de Schmolainen; elle a fait le coup de fusil avec nos postes sur la rive gauche de l'Alle : un Cosaque ayant été tué, l'ennemi s'est replié dans la forêt, sur Sperlings.

La nuit était extrêmement obscure; les postes avancés redoublaient de surveillance ; quelques coups de fusil tirés

par l'ennemi ont donné lieu à une fusillade très prolongée de son côté, sans qu'on en ait pu connaître le motif.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 8 mai.

Je fais tracer aujourd'hui les positions que les régiments du corps d'armée occuperont d'ici à quelques jours. Les corps baraqueront séparément et seront cependant assez rapprochés les uns des autres pour présenter des masses en cas d'attaque. Cette disposition convient mieux au terrain que j'ai à défendre : les divisions, formant ainsi des échelons entre elles, couvrent les principales communications de Liebstadt et de Deppen, et peuvent se réunir très promptement dans les positions défensives indiquées par chacune d'elles.

Voici l'emplacement des campements par régiment :

1re DIVISION.

1re Brigade, le général Maucune à Amt-Guttstadt.	6e d'infanterie légère : sur les hauteurs en arrière d'Amt-Guttstadt. 69e de ligne : dans la position de Kossen.

Cette brigade fournira alternativement les postes avancés vers Zechern, et jusqu'à Peterswalde inclusivement.

2e Brigade, le général Marcognet à Altkirch.	39e — 76e —	à la droite et à la gauche sur les hauteurs en arrière d'Altkirch.

Cette brigade fournira les postes nécessaires pour couronner la forêt depuis Peterswalde exclusivement jusqu'à Beiswalde.

2e Division.

1re Brigade, le général Roguet à Scharnick.
- 25e légère : sur les hauteurs en avant de Lingnau, occupant Beiswalde, et se liant avec le 76e.
- 27e de ligne : 1er bataillon sur la hauteur à droite de Scharnick.
  2e bataillon sur les hauteurs en arrière de Wolfsdorf.

Ce régiment lie ses postes avec ceux du 4e corps à Elditten.

2e Brigade, le général Labassée, à Glottau.
- 50e : sur les hauteurs à gauche de Glottau.
- 59e : sur les hauteurs à gauche de Knopen, fournissant les postes sur l'Alle depuis Bergfried, où il se lie avec les troupes du 3e corps d'armée, jusqu'à Guttstadt exclusivement.

3e Division.

Le général de brigade Brun. — 31e légère. — 1er bon sur les hauteurs en avant du faubourg de Guttstadt, rive droite de l'Alle. 2e bataillon au-dessous de Guttstadt, faubourg de Kossen, rive gauche.

Ney.

Ney a Berthier.

Guttstadt, 9 mai.

Hier, l'ennemi a cherché à passer l'Alle avec des radeaux au-dessus et au-dessous de Bergfried ; une compagnie du

59e a d'abord suffi pour le repousser; mais ensuite l'ennemi étant revenu avec plus de monde, il est parvenu à passer sur la rive gauche, où, après être resté un quart d'heure pour retirer ses radeaux, il s'en est allé.

D'après les dispositions de campement que j'ai arrêtées pour mon corps d'armée, tout le cours de l'Alle depuis Bergfried jusqu'à Knopen ne sera gardé que par des postes : cependant Bergfried est un débouché important, et il serait essentiel qu'un régiment du 3e corps d'armée y fût établi à poste fixe; sans doute l'ennemi n'entreprendra rien d'important sur cette direction; mais néanmoins, il pourrait nous inquiéter beaucoup en jetant sur la rive gauche quelques milliers de fantassins et de Cosaques qui, au moyen des forêts, pourraient pénétrer facilement jusqu'à Schlitt et Deppen, et piller nos magasins de farine.

J'envoie ce matin un de mes aides de camp à Bergfried pour s'informer de tout ce qui s'est passé sur ce point. J'écris au maréchal Davout pour lui donner avis de cette tentative de l'ennemi, et le prier de faire placer à Bergfried un régiment d'infanterie de son corps d'armée.

Quelques coups de fusil ont été tirés cette nuit sur des patrouilles qui se sont trop rapprochées de nos postes de Peterswalde.

J'envoie à Votre Altesse la déposition de deux dragons russes déserteurs, arrivés hier (1).

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 10 mai 1807.

Hier à midi, environ 200 hommes d'infanterie russe, secondés par des paysans, sont venus, au-dessus de la maison de chasse de Sperlings, jeter quelques grands

(1) Ces déserteurs ont abandonné leurs drapeaux à cause de mauvais traitements de la part des officiers.

arbres sur l'Alle dans l'intention de passer cette rivière. Le poste ayant été sommé par eux de se replier, feignit de le faire, et, après avoir rendu compte des tentatives de l'ennemi, il s'embusqua : au moment où l'ennemi jetait les arbres sur la rivière, le poste fit sur lui un feu continuel et lui tua deux hommes; pendant ce temps, un piquet de réserve est arrivé et a jeté les matériaux dans l'eau. L'ennemi s'est alors borné à établir des postes vis-à-vis des nôtres. On présume que c'est un bataillon du camp de Sperlings qui a été détaché pour ce service.

Mon aide de camp, que j'avais envoyé hier à Bergfried, m'a rapporté que les Cosaques ont passé l'Alle au gué au-dessus de Bergfried, et qu'ils ont enlevé un poste de 9 ou 10 hommes du 51e de ligne du 3e corps d'armée; ils avaient l'intention d'en faire autant de celui du 59e ; mais ils ont été repoussés par lui avec une grande vivacité.

Le maréchal Davout, par sa lettre d'hier, me donne avis qu'il va camper son corps d'armée par divisions, savoir : la 1re à Hohenstein, la 2e à Allenstein et la 3e à Osterode. Par ces dispositions, et ainsi que j'ai eu l'honneur de l'écrire hier à Votre Altesse, le débouché de Bergfried ne restera gardé que par de simples postes, et il existera réellement une trouée de ce point jusqu'à Osterode. Quoique je ne pense pas que l'ennemi fasse de grandes démonstrations sur Bergfried, cependant il lui suffirait d'un seul bataillon et de quelques Cosaques pour forcer ce point et faire un coup de main sur mes derrières, et c'est peut-être d'autant plus à craindre que les routes de Bergfried à Deppen et Schlitt sont très bonnes.

Le mouvement du maréchal Davout me laisse pour ainsi dire investi par l'ennemi, parce que le maréchal Soult, de son côté, se borne absolument à garder Elditten, et qu'il existe un vide de ce village jusqu'à la forêt qui le sépare de Wolfsdorf. Cependant mes troupes sont trop surchargées de service pour qu'on puisse songer à l'augmenter encore; renouvelle donc à Votre Altesse la demande que je lui ai te de faire garder le débouché de Bergfried par un régi-

ment du corps d'armée du maréchal Davout, qui a beaucoup plus de troupes que moi, sans avoir aucun service fatigant à faire.

Des renseignements qui me sont parvenus annoncent que l'ennemi se renforce beaucoup en infanterie et en artillerie à Langwiese et à Launau.

Je viens de donner l'ordre au général Leroux de faire diriger sur Guttstadt six bouches à feu, qui, avec huit autres qui y sont déjà, me mettront à même de pouvoir répartir aux divers camps des divisions ce qui leur est nécessaire en artillerie, et de conserver en outre une réserve de six pièces sur les hauteurs en arrière de Guttstadt.

J'ai fait faire un fourrage ce matin sur la rive droite de l'Alle à Nosberg, Klingerswalde et Unter et Ober Kaplein: il a produit environ 50 bêtes à cornes et un peu de paille. L'ennemi est accouru avec 400 hommes d'infanterie et le double de Cosaques pour attaquer le piquet qui couvrait nos fourrageurs : il a été contenu partout jusqu'à dix heures du matin, heure à laquelle les colonnes avaient repassé l'Alle avec le fourrage. Nous avons eu huit hommes de blessés: il y en a eu beaucoup plus du côté de l'ennemi, et même plusieurs tués, entre autres des Cosaques dont on a pris et emmené les chevaux.

P.-S.—J'adresse à Votre Altesse la déposition d'un déserteur russe arrivé hier.

Le nommé Perche-Varseille Neckefferof, hussard au régiment de Irumsky, déserté de Bartenstein le 2 mai, donne les renseignements qui suivent :

Bartenstein est occupé par quatre régiments de cavalerie, dont un de cuirassiers, un de dragons et deux de hussards; cette cavalerie, aux ordres du prince de Galitzin, devrait avoir 8,000 chevaux, elle n'en a plus que 2,000; elle fait partie du corps d'armée du général Benningsen.

50 pièces de canon sont parquées sur la route de Bartenstein, à deux lieues de cette ville.

L'empereur Alexandre, le roi de Prusse, le prince Constantin et le général Benningsen sont dans une petite

ville sur la droite et à environ quatre lieues de Bartenstein.

On fait régulièrement des distributions aux troupes; chaque soldat reçoit par jour une livre et demie de pain ou de biscuit et la viande accordée par les règlements. La solde de trois mois est due à l'armée, l'empereur Alexandre vient d'en ordonner le paiement et de prévenir les troupes d'un prochain mouvement sur l'armée française.

Le général Tolstoy commande à Heilsberg.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 11 mai.

Les rapports des avant-postes annoncent qu'il n'y a rien de nouveau.

Je ne puis, ainsi que je me l'étais proposé, faire venir à Guttstadt, faute de chevaux, les six pièces d'artillerie d'augmentation que je voulais répartir aux camps des divers corps : à peine me reste-t-il les attelages nécessaires aux huit bouches à feu et aux caissons d'infanterie employés ici.

Il est instant que le général Songis prenne des mesures pour nous envoyer des remontes et pour remplacer les chevaux morts de misère; le peu d'attelage qui reste pourra se remettre, maintenant que le vert est abondant; mais, je le répète, un remplacement considérable de chevaux est indispensable, dans le cas où on devrait faire un mouvement.

L'artillerie de mon corps d'armée se trouve aujourd'hui répartie en quatre parties, ainsi qu'il suit : le parc et quelques bouches à feu à Deutsch-Eylau, six pièces à Deppen, huit à Guttstadt. L'artillerie venue de la Silésie et destinée à ma 3e division est restée à Thorn.

NEY.

NEY A BERTHIER.

12 mai, à 5 heures du soir.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse des renseignements provenant d'un soldat polonais fait prisonnier par les Russes et qui s'est évadé d'Heilsberg hier à 5 heures du soir. Si, comme c'est probable, cette déposition est exacte, il paraît que l'armée russe ne tardera pas à m'attaquer dans ma position de Guttstadt.

Les troupes de mon corps d'armée ont presque achevé leurs baraques : elles camperont le 14.

Quoique rien n'annonce, aux avant-postes de l'ennemi près de Launau, qu'il y ait de changement ni d'augmentation de troupes, je prie Votre Altesse de me donner des instructions dans le cas où je serais attaqué par des forces semblables à celles dont on me menace.

L'officier d'état-major, porteur de cette lettre, se fait accompagner par le Polonais qui a fait la déclaration dont il est question.

NEY.

A la même date le maréchal envoie au major général deux déserteurs russes arrivés de la veille. Ils rapportent que Peterswalde est occupé par un bataillon du 10e régiment d'infanterie légère russe, ayant un détachement de 20 à 25 Cosaques; que les deux premiers bataillons du régiment commandé par le major (le commandant général ayant été tué à Eylau) sont à Zechern où il y a force troupes russes aux ordres du général Marcow qui a son quartier général en arrière du village.

Le bataillon occupant Peterswalde eut dans la matinée du 10, vis-à-vis de Zechern, une affaire qui lui coûta 20 hommes tués et beaucoup de blessés.

L'armée russe n'attend plus que son artillerie pour faire une tentative sur Guttstadt. Les troupes servant aux avant-postes ont l'ordre d'enlever le plus de sentinelles possible et de tourner les gardes qui manqueraient de surveillance, pour ensuite tomber à l'improviste sur Schmolainen et Guttstadt.

L'empereur Alexandre, le roi de Prusse et le prince Constantin sont à l'armée, mais les déserteurs ignorent où ils se trouvent présentement, où se trouve le général Benningsen. Ils ajoutent qu'il est de leur connaissance qu'un chasseur établi dans la forêt et dont ils savent la demeure, a plusieurs fois conduit des déserteurs français au major du 10e régiment à Peterswalde, qui l'emploie comme espion. Un des déserteurs offre d'accompagner chez ce particulier les personnes chargées de l'arrêter.

L'armée ennemie reçoit de la viande chaque jour et un peu de pain de quatre en quatre jours. Les troupes viennent d'être payées de quatre mois de solde qui leur étaient dus.

La cavalerie russe est extrêmement affaiblie par suite des fatigues de la campagne : un régiment de hussards récemment arrivé à l'armée y a relevé divers régiments employés sur la ligne et renvoyés sur les derrières pour refaire leurs chevaux.

En général, les régiments d'infanterie sont réduits à moitié de leur force ordinaire.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 13 mai.

On a entendu hier deux coups de canon et quelques coups de fusil sur Allenstein.

Les officiers d'état-major de service aux avant-postes annoncent qu'il n'y a pas le moindre changement dans

les camps et postes ennemis, et qu'on ne voit ni augmentation ni mouvement de troupes.

Tous les autres rapports s'accordent à dire qu'il n'y a rien de nouveau : il y a eu seulement quelques coups de fusil tirés sur les patrouilles de part et d'autre, ce qui arrive tous les jours et presque toutes les nuits.

P.-S. — J'adresse à Votre Altesse un imprimé qui a été jeté hier à mes avant-postes par les Russes.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 14 mai 1807.

Depuis deux jours l'ennemi semble vouloir tracasser les divers corps d'armée par de nombreux Cosaques qu'il dirige sur chacun d'eux. Il a fait plusieurs tentatives sur mes avant-postes, elles ont toutes été repoussées avec perte. Hier une colonne d'environ 2,000 chevaux s'est dirigée sur la Passarge : j'en ai prévenu le maréchal Soult. Il paraît, d'après l'avis que je reçois du maréchal Davout, que l'ennemi a également fait quelques attaques sur le général Zayoncheck à Neidenburg, et en même temps sur Allenstein. Ces détachements paraissent venir d'Heilsberg, de Bartenstein et de Bischofstein.

L'ennemi a encore répandu des avertissements imprimés, pareils à celui que j'ai adressé à Votre Altesse par ma lettre d'hier : le soldat les a reçus avec indignation et mépris. Une démarche aussi pitoyable semble bien prouver l'impuissance de l'ennemi pour agir offensivement.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 14 mai 1807.

J'ai reçu les lettres que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire en date d'hier.

Je joins ici l'état de situation des présents sous les armes, montant à 16,596 hommes et 1,681 chevaux y compris l'artillerie et l'état-major.

Je vous adresse également le croquis de l'emplacement que mes troupes occupent depuis ce matin qu'elles sont baraquées, avec les ouvrages de campagne qui ont été faits pendant l'hiver pour rétrécir ma ligne de défense et mettre les avant-postes à l'abri de toute surprise.

Par la position de mes troupes je puis en moins de deux heures me porter partout où les circonstances l'exigeront. Si l'ennemi marchait à moi en forces et s'il m'obligeait à évacuer la forêt d'Amt-Guttstadt, je rassemblerais ma première division sur les hauteurs de Kossen et la deuxième à Glottau; mais si l'ennemi se dirigeait en forces sur Wolfsdorf et Lingnau, je serais forcé de concentrer mes troupes sur Queetz et Ankendorf, dans la supposition cependant que le maréchal Soult ne pourrait pas marcher à mon secours. Quant au maréchal Davout, il est trop éloigné de moi pour que je puisse compter sur son appui.

Si l'ennemi prend l'offensive, la position de mes troupes, éloignées comme elles le sont de tout appui, n'est nullement rassurante. J'ai à peine 14,000 hommes d'infanterie et au plus 600 chevaux : le terrain que j'occupe est accessible partout; cependant, si l'intention de Sa Majesté est que je tienne contre des forces même supérieures, je le ferai sans doute avec toute la vigueur dont mes troupes sont animées : elles ne demandent qu'à bien faire leur devoir.

Votre Altesse renvoie à mes anciennes instructions; mais ma position est bien différente aujourd'hui, puisque

je n'occupe plus Allenstein; d'ailleurs ma retraite, dans le cas qu'elle fût forcée, ne pourrait s'effectuer que sur Deppen ou sur Guttstadt.

Je n'ai absolument avec moi à Guttstadt que les hommes en état de combattre; le reste est évacué depuis trois jours sur Deppen; j'ai fait placer dans ce dernier endroit les bouches à feu qui ne sont pas bien attelées.

J'ai donné avis à M. le maréchal Soult que l'ennemi a dirigé hier soir une colonne de 5 à 6,000 hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie sur Dietrischdorf et Schwendt.

Il n'a été remarqué pendant toute la journée aucun mouvement de la part de l'ennemi.

Les déserteurs à l'ennemi que j'ai eus dans mon corps d'armée n'étaient pas du 59e de ligne, mais bien du 27e. Ce sont des conscrits allemands du Bas-Rhin qui étaient arrivés aux bataillons de guerre depuis peu de jours.

NEY.

LE GÉNÉRAL LESTOCQ A M. LE GÉNÉRAL DUPONT.

Au quartier général de l'armée prussienne, le 11 mai 1807.

Monsieur le Général,

Des pêcheurs du village de Passariendorf sur la rive droite de la Passarge, auxquels les bateaux ont été retenus par vos troupes, et qui par cette mesure sont mis hors d'état d'exercer leur métier qui uniquement les nourrissait, m'ont prié d'intercéder auprès de vous, Monsieur le Général, pour que vous vouliez bien leur faire rendre les bateaux et leur accorder comme auparavant la liberté de la pêche sur le Haff.

Ces gens se trouveraient réduits à la plus dure misère, si vous ne daigniez pas leur accorder la faveur qu'ils vous

demandent, et qu'ils sollicitent à d'autant plus juste titre qu'ils n'ont jamais rien entrepris qui tentât à porter un désavantage quelconque à vos troupes. J'espère de votre générosité que vous ne les refuserez pas : je dois vous en prier instamment, l'humanité m'en fait un devoir, et pour plus forte raison, j'ai l'honneur de vous observer, Monsieur le Général, que, de mon côté, je n'ai jamais porté aucun obstacle au libre exercice de la pêche des habitants de la rive gauche de la Passarge.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint quatre lettres que je vous prie, Monsieur le Général, de vouloir bien faire passer à M. Ostreich; une d'entre elles a pour sujet les marchandises en ambre jaune que vous avez fait fabriquer à Kœnigsberg.

Agréez, Monsieur le Général, les assurances de ma considération et de mon estime.

Signé : Lestocq.

A Son Altesse Sérénissime le prince de Neufchâtel, Ministre de la Guerre.

Guttstadt, 16 mai 1807.

Monseigneur,

La garde impériale russe campe dans les environs d'Heilsberg; elle est composée de carabiniers, grenadiers et chasseurs à pied, et de grenadiers, dragons, hussards et Cosaques à cheval. En outre de la garde impériale, quatre régiments d'infanterie, dont un de grenadiers et trois de mousquetaires, sont également aux environs d'Heilsberg. 30 pièces de canon sont sur la rive gauche de l'Alle au-dessus d'Heilsberg.

L'avant-garde, commandée par le prince Bagration, est toujours à Launau et Langwiese.

Il n'y a d'ailleurs rien de nouveau aux avant-postes, à quelques coups de fusil près, tirés de part et d'autre.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 17 mai.

Une reconnaissance d'infanterie prussienne s'est présentée ce matin à cinq heures devant un des postes avancés du 31e léger sur la rive droite de l'Alle, direction de Stolzhagen. On a tiré de part et d'autre quelques coups de fusil. L'ennemi s'est replié en désordre lorsque le piquet de réserve s'est avancé pour soutenir le petit poste. Il y a eu plusieurs blessés.

Dans toutes les petites affaires qui ont eu lieu la nuit ou le jour, le 31e régiment a toujours montré beaucoup de vigueur et de fermeté, et, quoiqu'il y ait dans ce corps beaucoup de jeunes Piémontais, je suis persuadé que dans une bataille il rivalisera avec les vieux régiments français.

On est encore venu jeter à nos avant-postes des avertissements pour inviter à la désertion; ces tentatives méprisables de l'ennémi n'ont d'autres résultats que d'exciter l'indignation des troupes.

Les agents secrets annoncent de nouveau que l'empereur de Russie et le roi de Prusse sont à Heilsberg et que le grand-duc Constantin est établi à Seeburg, où se sont aussi rendus plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie.

On ne remarque aucun changement dans les dispositions de l'ennemi à Launau et dans ses avant-postes.

Un assez grand nombre de soldats vétérans prussiens se présentent sous prétexte de chercher des vivres, et sans doute avec la mission secrète d'espionner nos mouvements ; j'en ai déjà fait arrêter trois. Toutes ces démarches de l'ennemi font présumer qu'il a pris, pour des dispositions d'attaque, le campement des troupes.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 21 mai.

Hier à neuf heures du soir le poste de gauche en avant de Scharnick a été attaqué par 50 Cosaques qui, après avoir essuyé une décharge à portée de pistolet, se sont retirés en toute hâte, laissant sur la place un cheval tué.

Un des postes du 31e léger a également été attaqué hier soir par une patrouille d'environ 60 hommes d'infanterie prussienne qui a fait retraite après quelques coups de fusil. Des traces de sang ont prouvé qu'elle avait eu des blessés.

Aujourd'hui, à une heure du matin, les Cosaques ont cherché à surprendre le poste d'infanterie placé entre Altkirch et Beiswalde; cette tentative a également été infructueuse.

NEY.

A la date du 22 mai 1807 (de Guttstadt) le maréchal Ney adresse à Berthier l'état sommaire des malades du corps d'armée qui se trouvaient aux hôpitaux à l'époque du 15 mars précédent, en réponse à la demande de Berthier en date du 5 du même mois.

Le total de ces malades est de 3,084, dans lesquels le 3e de hussards est compté pour 40, et le 10e de chasseurs pour 33.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 28 mai 1807.

Deux officiers du 7e et du 13e régiments d'infanterie légère, estropiés tous les deux par suite de leurs blessures, ont été conduits à nos avant-postes par les Russes hier au soir; voici les renseignements que j'en ai reçus :

Le général Benningsen est à Bartenstein. L'empereur Alexandre est parti le 21 de ce mois pour Heilsberg; il était accompagné du roi de Prusse et du grand-duc Constantin. En partant de Bartenstein et d'Heilsberg, LL. MM. ont fait des cadeaux que l'on a regardés comme la preuve qu'ils ne reviendraient plus. Les Russes assurent n'attacher aucune importance à la prise de Dantzig; ils disent qu'ils regardent les 9,000 Prussiens et les 6,000 des leurs, qui forment la garnison, comme déjà prisonniers de guerre.

Le prince Bagration a donné hier à déjeuner à ces deux officiers à leur passage à Launau; pendant la conversation, il n'a cessé d'exprimer son admiration sur la valeur des troupes françaises, et son désir de voir la bonne intelligence rétablie entre les deux nations dont les empereurs pourraient se partager l'Europe.

Les Russes paraissent croire que les hostilités ne pourront être reprises que vers la fin du mois d'août; ils craignent de faire une campagne d'hiver. Les Russes méprisent les Prussiens; ils regardent cette puissance comme perdue; il y a des rixes continuelles entre les troupes de ces deux nations.

Les Russes ne parlent point de la Turquie. Ils ont reçu des renforts assez considérables, surtout en Kalmouks et cavalerie tartare. La garde impériale est toujours à Bartenstein.

Tout est parfaitement tranquille à mes avant-postes aujourd'hui.

Ces deux officiers se rendent au quartier général impérial.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 26 mai 1807.

Hier, à 6 heures du soir, 150 Cosaques et hussards, sortis de Gronau et de Rosenbeck, sont venus attaquer nos

vedettes sur la ligne d'Altkirch à Beiswalde ; deux escadrons du 10e régiment de chasseurs les ont repoussés ; mais une réserve de Cosaques étant arrivée à leur secours, il s'en est suivi une forte escarmouche qui a duré jusqu'à la nuit. Plusieurs Cosaques ont été tués et blessés, et nous avons pris quelques chevaux ; de notre côté, un homme et deux chevaux ont été blessés.

Le chef de bataillon Delorme, aide de camp du général Marcognet, a montré dans cette circonstance une grande intrépidité : ce brave officier s'est jeté au milieu des Cosaques ; après en avoir tué un, il a été lui-même blessé d'un coup de lance qui après avoir traversé le bras lui a pénétré dans le flanc, ce qui ne l'a pas empêché de blesser à son tour l'homme qui l'avait frappé ; l'un et l'autre ont été en même temps renversés de leurs chevaux. M. Delorme. arrachant alors la lance de sa blessure, s'en est servi pour tuer le Cosaque, et, remontant ensuite à cheval, il est revenu rapportant la lance. Ce beau trait a eu lieu au milieu des Cosaques et des chasseurs du 10e régiment qui se battaient avec vigueur.

Aujourd'hui, à sept heures du matin, environ 200 Cosaques et hussards sont encore venus faire replier nos vedettes jusque sur les postes retranchés de l'infanterie ; on remarquait parmi eux les officiers qui cherchaient à observer. Dans ce même moment je faisais ma tournée, et je suis accouru aux coups de fusil. J'ai aussitôt ordonné à trois postes d'infanterie, de 25 hommes chacun, d'attaquer l'ennemi sur les deux flancs, tandis qu'un escadron du 10e régiment de chasseurs les contenait dans la plaine. Un de ces postes, venu de la hauteur vis-à-vis de Gronau, a sur-le-champ forcé l'ennemi à se replier avec perte, et l'a poursuivi jusqu'à moitié chemin de Beiswalde, en côtoyant toujours la petite rivière qui vient de Sommerfeld et passe par Altkirch. Tout à coup un gros d'ennemis, caché dans la forêt à gauche de Regerteln, en est sorti, et une nuée de Cosaques est venue fondre sur le peloton de 25 hommes du 39e régiment, commandé par le sergent Villefranche.

Ce brave homme, sans se laisser intimider par les hurlements des Cosaques, a encouragé sa troupe, et après en avoir formé un petit carré a exécuté ses feux si à propos que l'ennemi, qui s'était acharné sur lui et qui a chargé huit fois de suite avec fureur, n'a pu l'entamer et a laissé beaucoup d'hommes et de chevaux sur le terrain. L'arrivée d'un piquet de réserve d'infanterie et de quelques centaines de chasseurs à cheval a mis fin à ce combat.

A midi, l'ennemi a repris ses postes. Nous n'avons eu ni tués ni blessés. La perte d'hommes et de chevaux que les Russes ont éprouvée les dégoûtera vraisemblablement de renouveler de pareilles tentatives.

Je prie Votre Altesse de faire obtenir le grade de sous-lieutenant au sergent Villefranche. Ce sous-officier a plusieurs traits de courage et de fermeté qui lui font autant d'honneur que la belle conduite qu'il a tenue aujourd'hui.

NEY.

NOTES

SUR LE CHAPITRE XXX

Ney a Berthier.

Guttstadt, 3 juin 1807.

Ce matin, à cinq heures et demie, 300 hommes d'infanterie russe sont venus attaquer un poste retranché de 12 hommes, commandé par un sergent du 31e d'infanterie légère, et placé sur la direction de Schmolainen. L'ennemi, qui avait dressé une embuscade, n'a d'abord montré que 25 hommes qui sont venus faire le coup de fusil avec le poste. Après quelques décharges, le sergent, impatient de vaincre, a eu l'imprudence de sortir de ses retranchements et de charger à la baïonnette; l'ennemi a pris la fuite et notre petite troupe en le poursuivant a donné dans l'embuscade et s'est trouvée enveloppée. Le sergent a été tué et presque tous ses hommes faits prisonniers. Dès les premiers coups de fusil, le poste d'officier est accouru, mais trop tard cependant pour empêcher la faute que le sergent a commise en quittant ses retranchements. L'ennemi s'est retiré en toute hâte emportant ses blessés et laissant trois morts devant le retranchement.

Les gens du pays assurent que l'ennemi commence à faire replier ses canons, ses munitions et ses gros bagages sur Grodno.

Ney.

NEY A BERTHIER.

Anckendorf, 5 juin 1807.

Dès cinq heures du matin, j'ai été prévenu par mes avant-postes que l'ennemi marchait sur Altkirch avec des forces considérables en infanterie, cavalerie et artillerie. Je me suis aussitôt rendu sur le terrain, après avoir donné ordre aux troupes de se tenir prêtes à marcher.

La première colonne ennemie, forte d'environ 10,000 hommes, ne s'est emparée d'Altkirch qu'après les plus grands efforts. Le 39e, commandé par le colonel Soyer, arrivé la veille, s'est couvert de gloire, en repoussant cinq charges de cavalerie et toutes les attaques de l'infanterie russe. La bravoure de ce régiment m'a permis de faire mes dispositions défensives.

L'ennemi avait formé quatre attaques principales : la première sur Altkirch ; la deuxième sur Amt-Guttstadt ; la troisième sur Wolfsdorf et Lingnau ; et la quatrième sur Bergfried, point sur lequel il a passé sur la rive gauche de l'Alle. Les troupes placées sur ces divers points l'ont contenu, en lui faisant un mal affreux en tués et blessés. Enfin, ce n'est que vers 11 heures du matin, qu'il a déployé sur le front de Lingnau et d'Altkirch environ 15,000 hommes d'infanterie, une artillerie nombreuse et au moins autant de cavalerie que j'ai d'infanterie à mon corps d'armée.

Je ne puis détailler aujourd'hui toutes les manœuvres que j'ai fait exécuter aux troupes, j'attendrai les rapports particuliers des corps ; mais je puis assurer à Votre Altesse qu'il est impossible de se battre avec plus de valeur que ne l'ont fait toutes mes troupes indistinctement, contre des forces infiniment supérieures ; les 6e, 25e et 31e léger ont repoussé des charges de cavalerie considérables ; enfin, vers les une heure, l'affaire est devenue tellement vive, que toutes les brigades de l'armée, l'une après l'autre, et les divisions souvent réunies, n'ont cessé de faire un feu con-

tinuel de deux rangs et de bataillon. L'ennemi a manœuvré lentement : dès huit heures du matin, j'étais enveloppé partout ; mes communications avec les maréchaux Davout et Soult étaient coupées. Malgré cette situation critique, l'ennemi n'a pu parvenir à rompre un seul peloton de mon infanterie, et la retraite s'est faite à deux heures de l'après-midi, dans le plus grand ordre, et avec un ensemble qu'on obtient rarement dans une affaire aussi chaude.

J'ai eu beaucoup de monde tués et blessés par la mitraille et la mousqueterie; mais certes la perte de l'ennemi est quadruple. La raison de cette différence est qu'il voulait tout culbuter avec sa nombreuse cavalerie, et que, malgré l'opiniâtreté qu'il a mise dans les charges qu'il n'a cessé de faire jusqu'à quatre heures du soir, il n'a obtenu aucun succès. A quatre heures, j'ai pris position à Anckendorf, et l'ennemi s'est établi devant moi, en avant de Queetz.

Je n'ai perdu ni canons ni drapeaux. Je regrette le brave général Roguet que je crois tué; il a été renversé à côté de moi d'un coup de mitraille.

Les 3e de hussards, 10e et 15e de chasseurs ont fait des prodiges de valeur, malgré leur infériorité; ils ont profité de toutes les charges que l'ennemi faisait sur l'infanterie, pour tomber ensuite sur lui. Le colonel Mouriez, du 15e de chasseurs, et le chef d'escadron Valmabelle (1), ont été tués. Il y a aussi plusieurs officiers des 3e de hussards et 10e de chasseurs blessés. Je n'ai point perdu d'officiers supérieurs d'infanterie. J'estime ma perte en tués et blessés à 1,800 hommes. Nous avons fait, je le répète, beaucoup plus de mal à l'ennemi; nous avons fait aussi quelques prisonniers.

Je ne dois point vous laisser ignorer que le colonel Laplane s'est conduit avec la plus rare distinction à la tête de son régiment.

(1) En marge, le maréchal ajoutait : « A seulement été fait prisonnier. »

J'attends les ordres de Votre Altesse ; je lui ai fait écrire plusieurs fois ce matin, mais la communication a été longtemps interceptée avec Deppen, où cependant l'ennemi n'a point pénétré.

NEY.

P.-S. — Je viens de reconnaître la position et les forces de l'ennemi : il est établi en avant de Queetz ; il montre deux grandes lignes d'infanterie et une de cavalerie. J'ai estimé, de même que les généraux qui m'accompagnaient, les deux lignes d'infanterie à 35 ou 40,000 hommes.

SOULT A BERTHIER.

Du camp en avant de Liebstadt, à 8 heures du matin, le 5 juin 1807.

Ce matin, à cinq heures, l'ennemi s'est présenté avec des forces assez considérables, depuis Alcken jusqu'à Lomitten, et a immédiatement cherché à passer la rivière. 2 ou 300 hommes d'infanterie prussienne, qui étaient déjà sur la rive gauche, entre Maulfritzen et Podangen, ont été culbutés par une compagnie du 24e d'infanterie légère, et rejetés sur la rive droite. A Lomitten, 4 ou 5,000 hommes d'infanterie russe, ayant avec eux 8 à 10 pièces de canon et 1,200 hommes de cavalerie, sont venus attaquer le bataillon du 57e qui défend la tête du pont : une colonne de cette infanterie était même parvenue à forcer l'abatis de gauche qui couvre les ouvrages ; alors les grenadiers du 57e et une compagnie de fusiliers ont chargé dessus à la baïonnette et en ont fait un carnage horrible. Peu d'hommes ont pu sortir des abatis ; ce qui n'y était pas encore engagé s'est retiré dans le bois. Pendant ce temps, la canonnade a été bien soutenue par nos pièces qui sont en avant d'Olbersdorf. L'ennemi a fait

remonter une partie de sa colonne vers Kalerstein, mais elle s'est arrêtée à moitié chemin, et a même fait une contre-marche. Au même instant, d'autres troupes sont arrivées du côté de Wormditten, et l'affaire s'est de nouveau engagée; en ce moment, elle est assez chaude; cependant l'ennemi a annoncé trop d'incertitude pour qu'il ait l'intention de pousser son attaque; d'ailleurs, tout compris, je n'évalue pas à plus de 5 ou 6,000 hommes tout ce qu'il a montré; je crois donc qu'il n'a pour objet que de faire une forte reconnaissance pour masquer quelque mouvement, et que dans quelques heures il se retirera, ainsi qu'il a fait hier devant le 1er corps d'armée; du reste, nous sommes bien en mesure pour le recevoir, s'il pousse plus loin son entreprise.

On entend une forte canonnade et même de la fusillade sur le front du 6e corps d'armée : j'y ai envoyé, mais l'officier n'est pas encore de retour, et par conséquent je ne puis avoir de détails.

J'ai envoyé ordre à la cavalerie légère du corps d'armée de se porter en ligne : son éloignement l'empêchera pourtant d'arriver avant la nuit prochaine.

Le 57e a fait une vingtaine de prisonniers russes.

Hier, pendant que l'ennemi faisait sa fausse attaque sur le front du 1er corps d'armée, il a présenté 4 à 500 hommes de cavalerie devant Alcken; à trois heures après midi, ils se sont retirés. En même temps, une reconnaissance de Cosaques a passé la Passarge, à gauche de Klogehnen; les grand'gardes ont suffi pour la faire retourner au plus vite sur ses pas; on lui a blessé quelques hommes. Il paraît que cette reconnaissance n'avait d'autre but que de répandre des libelles. Un de ces infâmes écrits a été ramassé sur le terrain que les Cosaques ont parcouru, et il a été immédiatement adressé au général X..., qui me l'a fait passer. J'ai l'honneur de l'envoyer à Votre Altesse, avec la lettre de ce général.

Je dois ajouter que dans aucun temps je n'ai vu plus de *gaieté* dans la troupe; elle montre une ardeur difficile à

contenir. Le général Ferey se conduit parfaitement à Lomitten.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien mettre ce rapport sous les yeux de Sa Majesté.

P.-S. — En ce moment (huit heures et demie), on me rend compte que l'ennemi cherche à jeter un pont à gauche de Sporthenen : cette partie est assez bien soutenue, et, si l'ennemi s'engage, il pourra bien s'en repentir.

SOULT.

SOULT A BERTHIER.

Du camp en avant de Liebstadt, le 5 juin 1806, à 6 heures et demie du soir.

Les forces de l'ennemi se sont successivement accrues en avant de Lomitten, et le combat, depuis quatre heures et demie du matin, n'a pas eu un instant d'interruption jusqu'à présent. Il y a une heure que j'ai fait évacuer le bois qui est à gauche de Lomitten ; nous tenons encore le village, mais il est vraisemblable qu'il sera évacué avant la nuit, et je ne sais si l'ennemi bornera là pour le jour son entreprise. Il a combattu avec 11 ou 12,000 hommes d'infanterie. Ses chevaux lui ont été inutiles ; il en a montré sur ce point à peu près 3,000 et 25 pièces de canon. Après que l'ennemi a eu forcé à Wolfsdorf la gauche du 6e corps d'armée, il a couronné les hauteurs de Schwendt avec 1,500 hommes d'infanterie, autant de cavalerie et 7 à 8 pièces de canon ; mais il n'a rien entrepris, et la division du général Saint-Hilaire n'a pas tiré un coup de fusil. Les 57e et 46e régiments de ligne, et un bataillon du 24e d'infanterie légère, sont les seules troupes qui aient combattu et qui combattent encore. Il est impossible d'être plus braves ; il y a eu dix charges dans la journée, toutes ont été à notre avantage ; l'ennemi a plus de 700 morts sur le champ de bataille,

et l'on estime qu'il y a au moins 2,000 blessés; notre artillerie lui a démonté 4 pièces.

Nous avons aussi beaucoup de blessés : on les évalue à 400; le chef de bataillon Robert, du 46e, est tué; deux autres chefs de bataillon du 57e et du 24e sont blessés; il n'y a pas 50 morts.

Depuis midi, je n'ai pas de nouvelles du 6e corps d'armée; mais il paraît, d'après le dire des blessés qu'on a vus du côté de Reichau, qu'il s'est retiré et qu'il a eu des forces très supérieures à combattre. Si cela est, demain matin nous serons attaqués, et je me battrai à la position de Liebstadt. Si je suis forcé, je me replierai sur Mohrungen, où je joindrai la 3e division. J'ai fait part de ce qui se passe au prince de Ponte-Corvo.

Dans l'instant, un aide de camp que j'avais envoyé près de M. le maréchal Ney arrive, et m'instruit que le 6e corps d'armée est en entier replié sur Deppen, et que l'ennemi, qui était très en force, le poussait vivement. D'après cela, demain matin je serai en mesure de faire mon mouvement sur Mohrungen : je ne quitterai cependant pas la position sans avoir combattu, à moins que l'ennemi ne fasse une tentative à la gauche de Deppen. Peut-être que d'ici à ce soir j'aurai de nouvelles dispositions à prendre et je m'empresserai d'en rendre compte à Votre Altesse.

P.-S. — Je charge M. le colonel Clément, qui vient d'être remplacé au 22e, et qui ne connaît pas encore sa destination, de porter cette dépêche à Votre Altesse.

SOULT.

GRANDE ARMÉE. — 6e CORPS.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Le général chef de l'État-major général à Son Altesse le Ministre de la guerre.

Sur les hauteurs d'Anckendorf, le 6 juin, 6 heures du matin.

Monseigneur,

Le maréchal commandant en chef me charge de vous prévenir, qu'ainsi qu'il a eu l'honneur de vous l'écrire hier soir, il est attaqué par des forces supérieures, et qu'il estime de 25 à 30,000 hommes ce qu'il voit devant lui; et sur les hauteurs de Glottau, il remarque encore des têtes de colonne.

Il espère que les maréchaux Soult et Davout feront une diversion en sa faveur. — Il serait important que le maréchal Davout portât une division à Deppen, sur lequel nous ferons notre retraite si nous y sommes forcés. — Nos troupes se battent bien ; elles sont braves, et elles l'ont prouvé dans la journée d'hier. L'ennemi est très fort en cavalerie.

Respect.

DUTAILLIS.

P.-S. — Nous ne pouvons communiquer avec le maréchal Davout que par Deppen et Osterode.

NEY A L'EMPEREUR.

A Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Des hauteurs en arrière de Deppen, le 6 juin 1807, à midi.

Sire,

La journée d'hier a été glorieuse pour le corps d'armée dont Votre Majesté m'a confié le commandement ; celle

d'aujourd'hui est une vraie bataille livrée avec neuf régiments d'infanterie et environ 600 hommes de cavalerie, contre au moins 10,000 hommes de cavalerie, 30 d'infanterie et 60 bouches à feu. L'empereur Alexandre commandait en personne; je l'ai vu distinctement passer sur le front de deux lignes d'infanterie, qui criaient un vivat très prolongé.

L'ennemi a manœuvré lentement et avec une circonspection incroyable. Nos troupes ont encore mieux fait leur devoir qu'hier; leur acharnement au feu est inconcevable. L'artillerie m'a bien secondé et a fait un mal affreux à l'ennemi. Je l'ai reçu par un feu continuel, depuis cinq heures du matin, sur les deux flancs d'Anckendorf, jusqu'à onze heures, que je commençais à être débordé sur mes deux ailes par de fortes colonnes d'infanterie et de cavalerie. Voyant alors l'impossibilité de tenir davantage sans courir le risque d'un désastre, j'ordonnai la retraite par divisions, se dépassant successivement par échelons, protégées par l'artillerie placée avantageusement par le brave et intelligent colonel Becquilly, de manière que l'ennemi ne pût jamais parvenir à m'entamer nulle part. Plusieurs charges de cavalerie ont été repoussées vigoureusement ; enfin, la cavalerie ennemie, trop maltraitée dans la journée d'hier, a cessé d'approcher de mes échelons, et c'était avec de l'infanterie russe beaucoup plus nombreuse que la mienne, que j'ai dû combattre très longtemps.

Arrivé au défilé de Deppen, après avoir pris position trois fois à demi-portée de canon avant de quitter Anckendorf, l'ennemi avait disposé des troupes pour faire une charge générale, afin de me mettre en désordre, mais inutilement; mes régiments ont exécuté leurs feux de deux rangs et de bataillon comme à la manœuvre. Les conscrits se sont montrés dignes des anciens soldats.

Enfin mon passage de la Passarge s'est effectué avec le plus grand ordre, toujours protégé par mon artillerie; dès lors, l'ennemi s'est borné à une forte canonnade, mais nous avons eu encore la supériorité du feu. L'infanterie ennemie

s'est placée, immédiatement après, derrière Deppen ; le feu de mousqueterie et la canonnade continuent.

L'ennemi ne montre pas de têtes de colonne, parce que plusieurs ont été fort maltraitées en voulant passer la Passarge; elles se sont retirées devant la forêt.

Des prisonniers russes disent qu'il y avait devant Queetz trois divisions d'infanterie commandées par le général Benningsen; en outre la garde impériale à pied et à cheval, commandée par le grand-duc Constantin; ils disent aussi qu'il y avait au moins autant de cavalerie que d'infanterie et cent pièces de canon.

Ma perte se réduit à peu de monde; j'estime qu'elle est de moitié moindre que celle de l'ennemi : mais plusieurs généraux et officiers supérieurs ont été blessés; entre autres le général Dutaillis, chef de mon état-major, qui a eu le bras droit emporté; j'espère qu'il n'en mourra point, il s'est rendu à Osterode; le général Marcognet blessé; le colonel Frappart, du 50e, blessé; le chef de bataillon Gridet, du 25e léger, blessé, et beaucoup d'autres, dont le rapport ne m'est pas parvenu; l'adjudant commandant Malleraut, sous-chef de l'état-major, blessé mortellement.

Enfin, tous les généraux, colonels et officiers ont rivalisé de bravoure et de vigueur, dans une affaire aussi chaude. La perte de l'ennemi est très considérable, car tous nos coups de canon portaient en plein, et nous avons usé presque autant de mitraille que de boulets. J'aurais désiré attaquer l'ennemi au lieu de l'être, le soldat le demande encore, malgré son extrême fatigue, et nous aurions fait voir aux Russes que nous marchons mieux à l'offensive qu'eux. L'ennemi met de l'acharnement à s'emparer du village de Deppen, et est parvenu à y mettre le feu; mais nous nous maintenons.

J'attends les ordres de Votre Majesté, et suis son très fidèle sujet.

Le Maréchal d'Empire,

NEY.

SOULT A BERTHIER.

Baners, le 6 juin 1807, à 2 heures.

Je ne puis encore donner à Votre Altesse des détails sur le beau combat que la 2e division du corps d'armée a soutenu hier devant Lomitten contre des forces plus que doubles. Tous les rapports des régiments ne me sont pas parvenus. En attendant, je dois me borner à dire que cette affaire fait le plus grand honneur aux troupes qui ont combattu; elles n'ont jamais été plus braves ni mieux disposées; elles manœuvraient devant l'ennemi comme à l'exercice. J'aurai plusieurs belles actions à citer. L'ennemi a perdu plus de 2,000 hommes, dont 600 au moins sont restés sur le champ de bataille; il y a eu plusieurs prisonniers de faits. Notre artillerie lui a démonté plusieurs pièces: la 2e division a eu 950 hommes hors de combat, dont 91 tués, y compris 6 officiers, et parmi ceux-ci le chef de bataillon Robert, du 46e. Parmi les blessés, il y a 27 officiers, dont deux chefs de bataillon : M. Lorrain, du 24e d'infanterie légère, et Langlès, du 57e.

Ce matin, l'ennemi s'est retiré de devant Lomitten, où il n'a laissé que des Cosaques. Une partie de ses troupes a été renforcer la ligne d'observation qu'il avait hier entre Schwendt et Wolfsdorf. L'autre partie a été joindre celle qui était devant M. le maréchal Ney. Aujourd'hui nous n'avons pas combattu; j'ai envoyé la cavalerie légère au soutien du 6e corps. Deux régiments sont partis sur-le-champ pour aller rétablir la communication que les Cosaques avaient interceptée entre Deppen et Bruckendorf, où est le parc d'artillerie du 6e corps.

Un avis que je reçois à l'instant même porte que l'ennemi, n'ayant pu forcer le pont de Deppen, descend la Passarge, et cherche à effectuer son passage entre M. le maréchal Ney et moi. Si ce mouvement se fait en forces, notre retraite sur Mohrungen devient inévitable. Dans quelques heures, nous saurons à quoi nous en tenir.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien m'adresser les ordres de Sa Majesté.

SOULT.

NEY A BERTHIER.

Bivouac de Deppen, le 7 juin 1807, 6 heures du matin.

Monseigneur,

Le maréchal Davout me donne avis de sa marche aujourd'hui, pour se porter sur les derrières de l'armée russe. Le canon s'est fait entendre au point du jour dans la direction d'Alt-Kokendorf. L'ennemi fait des marches et contremarches continuelles sur le plateau de Deppen, rive droite de la Passarge; son artillerie quitte et reprend alternativement ses positions; on remarque une grande indécision dans ses entreprises : il paraît très embarrassé. Si le maréchal à qui j'écris parvient à le faire replier, je m'empresserai de le seconder de mon mieux.

Des prisonniers russes disent qu'il y avait hier pendant l'action, le corps du prince Bagration, deux divisions commandées par le général Benningsen, et la garde impériale sous les ordres du grand-duc Constantin; ils ajoutent que l'empereur Alexandre a quitté l'armée pour se porter sur un autre point qu'ils ignorent.

NEY.

NEY A BERTHIER.

10 heures du matin.

Monseigneur,

A quelques coups de fusil près et quelques coups de canon échangés de part et d'autre, tout est parfaitement tranquille, l'ennemi cache ses mouvements et semble observer

la défensive. Je n'entends rien du côté du maréchal Davout; il est probable que l'ennemi aura refusé sa gauche pour ne pas trop se compromettre. Si les mouvements de la grande armée se succèdent rapidement, les Russes éprouveront un grand désastre et ne pourront sauver que leur cavalerie.

Quelque 1,000 chevaux avec de l'artillerie se retirent en ce moment vers Anckendorf, direction de Guttstadt.

Je vous adresse en même temps M. Wisingen, capitaine en 2e au 4e régiment de chasseurs à pied russes, pris hier dans le village de Deppen.

NEY.

SOULT A L'EMPEREUR.

Baners, 6 juin, à 2 heures.

M. le maréchal Ney vient de m'adresser, pour faire passer, le rapport qu'il a l'honneur de présenter à Votre Majesté : je m'empresse de le mettre sous ce couvert.

J'ai envoyé deux régiments de cavalerie légère au 6e corps, pour rétablir la communication entre Deppen et Bruckendorf, où est le parc d'artillerie du maréchal Ney, que les Cosaques ont interceptée. L'autre régiment de cavalerie me met en rapport avec le 6e corps d'armée et garde la Passarge, depuis Deppen jusqu'à Reichenthal.

J'ai envoyé 150 chevaux pour garder la Passarge, depuis Sporthenen jusqu'à Alcken ; ainsi j'ai pu concentrer l'infanterie des deux divisions pour être prêt à tout événement. M. le maréchal Ney m'a fait dire que, s'il était forcé à Deppen, il se retirerait sur Mohrungen ; si ce mouvement a lieu, du moment que j'en serai instruit, je me dirigerai aussi sur le même point ; mais jusqu'alors je resterai en position. L'ennemi a toujours une ligne d'observation sur les hauteurs, entre Wolfsdorf et Schwenkitten.

SOULT.

NEY A BERTHIER.

Des hauteurs en arrière de Deppen, le 6 juin 1807, à 5 heures de l'après-midi.

Je reçois à l'instant la lettre de Votre Altesse, en date de ce jour, 3 heures du matin. J'exécuterai ponctuellement les dispositions qu'elle contient, dans le cas où l'ennemi parviendrait à me forcer dans ma position de Deppen, que je considère comme étant d'une grande importance, pour donner le temps à S. M. de réunir et diriger ses colonnes, ainsi que pour faciliter au maréchal Davout la réunion de son corps d'armée.

L'ennemi a fait des efforts incroyables pour emporter Deppen; ce village a été pris et repris à la baïonnette jusqu'à six fois de suite : enfin nous en avons chassé les ennemis, dont un bon nombre a été tué à la baïonnette, et je conserve ce point, quoique l'ennemi l'ait brûlé, de même que le pont sur la Passarge; mais cette rivière est guéable partout sur ce front.

Nous avons usé toutes nos munitions à canon, à quelques coups de mitraille près, de même que toutes nos cartouches d'infanterie; il est instant de venir à notre sccours sous ce rapport, ainsi que de nous envoyer du pain.

L'ennemi a poussé un fort parti sur Brückendorf dont il s'est emparé; quelques caissons de ma 1re division qui, sans ordre, se sont rendus sur ce point, ont été détruits; mon parc de réserve en était parti le matin pour Osterode.

Notre perte en tués et blessés a encore été cet après-midi considérable; mais l'ennemi a beaucoup plus perdu, et je puis dire l'avoir battu sur le point que j'occupe maintenant, malgré sa supériorité.

P.-S. — Je n'ai aucune nouvelle de M. le maréchal Davout. J'ai appris qu'hier vers neuf heures du soir, on a entendu de ma position d'Anckendorf une forte fusillade vers Junckowo et Allenstein. Aujourd'hui l'ennemi dirige

des forces sur Schlitt et Detterswalde; une forte poussière ou de la fumée de canon semble annoncer une action dans cette direction. L'ennemi se retire à l'instant devant moi, on ne voit plus que ses avant-postes d'infanterie et de cavalerie. Je resterai de mon côté en bataille, adossé au bois, à cheval sur les routes de Mohrungen et de Liebstadt.

NEY.

Note sur le général Lawœstine.

Tout Paris a connu pendant vingt ans le géneral Lawœstine, commandant en chef des gardes nationales de la Seine, et qui est mort gouverneur des Invalides, au commencement de 1870. Il était né en 1787.

Le père de M. de Lawœstine, le marquis de Bacelaer de Lawœstine, appartenait à une de ces grandes familles wallonnes qui servaient habituellement en France ou en Autriche. En France, il était allié aux Rohan-Soubise, et avait épousé une Française, mademoiselle de Genlis. Par la princesse de Ghistelle, sa tante, il devait avoir la Grandesse d'Espagne: il était enfin beau-frère du comte L. de Cobentzel.

Si son fils, M. de Lawœstine, se fût fait Autrichien, adopté par M. de Cobentzel, son oncle, il eût eu en Autriche une grande fortune et une grande position (1); mais, épris de la gloire française, il s'engagea fort jeune dans un régiment de dragons. En 1807, à Deppen, il était aide de camp du général Nansouty; plus tard, il fut attaché au général Sébastiani. Il était en 1814 un des brillants officiers de l'armée.

Ce fut lui qui, lors de la Restauration, imagina avec deux de ses amis, Jacqueminot et Lecouteux, d'aller se promener sur le boulevard et déjeuner chez Tortoni, tous les trois

(1) *Mémoires de Mme de Genlis*, p. 135 et suiv.

coiffés à l'*oiseau royal*, portant de grands habits bleus étriqués, des culottes blanches, des bottes à revers, et sur la poitrine l'ordre du Lis; enfin tout le costume des respectables vétérans de l'armée de Condé, que le public appelait les voltigeurs de Louis XIV. On peut juger du scandale qui en advint. En 1815, M. de Lawœstine était colonel à Waterloo, où il se distingua. L'Empereur tombé, il ne voulut plus servir et se retira en Belgique.

En 1830, ramené par un sentiment patriotique qui ne s'éteignit jamais dans son cœur, et attiré par ses relations avec la famille d'Orléans, étant petit-fils par sa mère de Mme de Genlis, il reprit du service. Lors du rétablissement de l'Empire, le général Lawœstine était commandant supérieur des gardes nationales de la Seine. En 1863, il fut nommé gouverneur des Invalides.

Tous ceux qui l'ont connu ont conservé son souvenir. Je n'ai pas rencontré d'homme plus séduisant par la grâce de l'esprit, la distinction du langage et le charme des manières. Nul ne fut jamais plus fidèle dans ses affections. Quel qu'ait été son dévouement au gouvernement qu'il a servi, il sut toujours conserver son indépendance et une franchise de langage qui savait se faire écouter. Il s'était fait une place à part; c'était un type tout particulier, dans lequel se confondaient l'entrain du brillant officier de l'Empire et toute l'élégance du seigneur d'autrefois.

Dans les souvenirs de sa jeunesse et de ses débuts dans la carrière, mon père occupait une grande place.

NEY A BERTHIER.

Sur les hauteurs en arrière de Kallisten, 8 juin 1807.

Monseigneur,

L'Empereur ayant désiré connaître les forces de l'ennemi dans sa position sur les hauteurs en arrière de Deppen, une reconnaissance composée d'infanterie et de cavalerie,

sous les ordres du général Maucune, a fait sur Deppen une attaque protégée par le feu de mon artillerie. Cette petite troupe, au nombre de 500 hommes, a passé la Passarge avec son intrépidité ordinaire, et a fait replier très rapidement les tirailleurs russes, quoiqu'ils fussent environ 2,000. L'ennemi a dès lors commencé à déployer ses forces, et l'Empereur a acquis la certitude qu'elles sont imposantes. Depuis le départ de S. M., on a continué à tirailler, et tout confirme que l'ennemi est en forces et qu'il se prolonge vers Schlitt.

Cette petite affaire, où l'ennemi a perdu du monde, est remarquable par la valeur qu'a montrée le 31e léger, et par l'audace du général Maucune. Nous avons fait 50 prisonniers, dont un officier.

M. le maréchal Davout m'a envoyé son frère pour me dire qu'il n'avait reçu aucun ordre; je l'ai fait prévenir que l'intention de l'Empereur est qu'il se serre sur ma droite vers Deppen.

P.-S. — Le maréchal Lannes arrive à l'instant. Son corps d'armée se déploie à Ebersdorf.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Hauteurs en arrière de Deppen, le 7 juin 1807, à midi.

Monseigneur,

L'ennemi fait continuellement des mouvements, tantôt par sa droite et tantôt par sa gauche. Ces mouvements sont insignifiants et n'indiquent ancune intention de reprendre l'offensive; ses avant-postes échangent de temps à autre quelques coups de fusil.

On n'entend rien ni ne voit rien du côté du maréchal Davout.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Des hauteurs en arrière de Kallisten, 8 juin 1807.

L'ennemi est rentré dans ses positions de nuit; il n'a laissé sur son front que des avant-postes et quelques pièces d'artillerie. — Un soldat du 27e régiment de ligne, pris à Scharnick dans la journée du 5, et qui s'est échappé dans la nuit du 6, rapporte qu'un officier russe lui a dit qu'à l'affaire du 5, ils avaient plus de 30,000 hommes; le garde impériale, commandée par le grand-duc Constantin, était à cette affaire, de même qu'à celle du 6. L'Empereur ne s'y trouvait pas.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guttstadt, 9 juin 1807.

Monseigneur,

Ce matin, à 5 heures, le corps d'armée a repassé la Passarge à Deppen; l'arrière-garde ennemie venait d'abandonner la position qu'elle occupait derrière ce village. On a retrouvé l'ennemi à Heiligenthal; il en a été chassé et successivement de Anckendorf, Quentz, Glottau et Guttstadt. Nous lui avons fait au moins 600 prisonniers, et nous avons repris environ 200 hommes tombés entre leurs mains, dans les journées du 5 et du 6. Notre perte se réduit à quelques blessés.

Les troupes ont généralement bien fait leur devoir; l'ennemi a été repoussé jusqu'au delà de Stolthagen; ses forces principales se sont retirées sur Heilsberg, par les deux rives de l'Alle, et sur Seeburg et Wartemburg, par Guttstadt.

Voici quel est ce soir l'emplacement de mes troupes :

deux régiments d'infanterie légère occupent tous les débouchés qui conduisent à Guttstadt par la rive droite de l'Alle.

La division du général Grouchy est à Althof; elle pousse des reconnaissances sur Heilsberg, Seeburg et Wartemburg. Le reste de mon corps d'armée est établi sur les hauteurs en arrière de Guttstadt.

J'attends les ordres de Votre Altesse pour mes mouvements de demain.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Au camp de Launau, 12 juin, 2 heures de l'après-midi.

J'ai reçu l'ordre de mouvement que vous m'avez adressé de Heilsberg. J'ai pris tous les renseignements nécessaires sur la route à suivre pour se rendre à Eichhorn, et j'espère prendre position à la droite et à la gauche de ce village ce soir à 10 heures. Si cependant je me trouvais gêné dans ma marche par des colonnes des autres corps d'armée, je m'arrêterais et n'arriverais alors que demain matin de très bonne heure.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schmoditten, 13 juin 1807.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, conformément à vos ordres, mon corps d'armée, parti à midi de Eichhorn, est venu prendre position, la droite à Schmoditten, et la gauche à Althof; les divisions campent sur deux lignes couvertes par le 31e d'infanterie légère.

La brigade d'infanterie, les 25e et 31e léger, que j'avais

laissée à Guttstadt, en est partie hier au soir pour se rendre à Eichhorn d'où elle se remettra en marche, après un repos de trois heures, pour se réunir au corps d'armée qu'elle aura rejoint sans doute avant huit heures du soir.

Ma cavalerie est réunie ici et mon artillerie est également arrivée; aussi je puis au premier ordre me porter en masse où l'Empereur l'ordonnera.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Friedland, 15 juin 1807.

Le 6e corps d'armée, parti hier de sa position de Schmoditten, est venu prendre position avant la bataille sur la hauteur, la droite près du chemin de Sortlack et la gauche vers Posthenen.

L'Empereur en faisant les dispositions d'attaque, ayant daigné me confier le commandement de l'aile droite de l'armée, j'ai marché à l'aile gauche des Russes commandée par le prince Gortchakow. Cette attaque s'est faite par échelons et par la droite, de manière que l'armée a fait une conversion à gauche, toujours en combattant. Les troupes ont eu à triompher d'une résistance opiniâtre et d'un feu terrible d'artillerie; mais, combattant sous les yeux de Sa Majesté, elles devaient être invincibles. L'ennemi, culbuté par nos bataillons, a été mis dans une déroute affreuse; il a laissé plus de 6,000 morts sur le champ de bataille; notre attaque a été si brusque, que 2,000 hommes au moins ont été forcés à coups de baïonnette de se jeter dans l'Alle où ils se sont noyés. Nous n'avons encore pris que 20 pièces de canon et un parc d'artillerie. Toute la ville de Friedland est encombrée de blessés de l'ennemi; la hauteur en arrière de cette ville, sur la rive droite de l'Alle, ressemble à un champ de bataille, par la quantité de blessés et de morts qu'il y a abandonnés. La première

ligne ennemie que j'ai eu à combattre était commandée par le général Doctorow.

Je n'ai point perdu d'officiers généraux et supérieurs, plusieurs de ces derniers ont été blessés; j'évalue à 2,000 hommes la perte de mon corps d'armée.

Il y a eu dans cette journée trop d'actions d'éclat, trop de beaux traits de dévouement pour que je puisse les faire connaître; mais il est de mon devoir de dire que chaque officier, chaque soldat s'est montré digne de marcher sous les drapeaux du plus grand de tous les monarques.

NEY.

Extrait d'une lettre du général Victor, datée de Spanden, 8 juin 1807, 8 heures du soir.

Quelques officiers prussiens ont félicité nos troupes d'avoir repoussé les Russes à Spanden.

Ils nous reprochent, ont-ils dit, que nous nous sommes montrés incapables de défendre notre pays; nous verrons s'ils le défendront mieux.

Extrait du rapport d'un déserteur prussien, sorti de Kœnigsberg le 14 juin 1807, à 5 heures de l'après-midi, rapport envoyé par Murat à l'Empereur, le 15.

Les Prussiens voulaient rendre la ville; c'est le général russe qui s'y est opposé. L'empereur de Russie a, dit-on, donné l'ordre de la défendre jusqu'au dernier homme.

L'infanterie russe est dans la ville; toute la cavalerie, ainsi que l'infanterie prussienne, est campée hors des murs, sur la rive droite de l'Alle et sur le chemin de Memel.

Les Russes se permettent beaucoup de mauvais traitements à l'égard des soldats prussiens.

MURAT A L'EMPEREUR.

Wehlau, 16 juin 1807.

Sire,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le même jour qu'elle portait le dernier coup à l'armée russe, je jetais le corps du général Lestocq et celui de Kamenski, et quelques bataillons venus d'Heilsberg, dans Kœnigsberg, que la cavalerie, principalement la division de dragons Milhaud, s'était distinguée, en chargeant et culbutant infanterie et cavalerie, en prenant 14 pièces de canon et faisant 2,000 prisonniers, dont 600 de cavalerie, qui par la rapidité de nos mouvements se trouvèrent coupés de la ville. Voilà, Sire, le rapport que j'ai eu l'honneur de vous faire de Kœnigsberg; hier j'ai fait ma jonction avec l'armée, et ce soir j'ai fait exécuter plusieurs charges de cavalerie. Il est malheureux pour moi de ne pas m'être trouvé avec Votre Majesté le jour de la bataille, et que ma conduite n'ait pas été remarquée. Je crois que jamais, dans aucune campagne, je n'ai déployé plus de zèle et d'activité que dans celle-ci. Je ne me plains pas, Sire, j'expose seulement au cœur paternel de Votre Majesté mon affliction qui est plus grande que je ne puis le dire...

Je suis de Votre Majesté,

le très humble serviteur et très affectionné frère,

JOACHIM.

NEY A L'EMPEREUR.

Insterbourg, 18 juin, 5 heures du matin.

Sire,

Conformément aux instructions de Votre Majesté, le corps d'armée, partant hier de Wehlau, est venu prendre

position à Saalau. La brigade de cavalerie légère a poussé une reconnaissance jusqu'à Insterburg, où elle a communiqué avec une patrouille de la brigade de la cavalerie légère du général Beaumont, posté à Klein-Rubainen, rive gauche de la Prégel.

La brigade de cavalerie légère du général Bruyère a marché avec ma colonne. On a trouvé 5 à 600 blessés et malades à Insterburg. Les renseignements portent que les forces principales de l'ennemi se sont dirigées sur Tilsit; il n'est passé ici que quelques centaines de Cosaques, des hommes égarés, des bagages et quelques portions de parcs d'artillerie, marchant jour et nuit pour atteindre Wilna.

Aujourd'hui le corps d'armée s'est mis en mouvement à trois heures du matin; je pousse ma cavalerie légère au delà de Gumbinnen, au point de Gross-Baitschen, éclairant Stallupohnen, Brackupohnen et Grunweitschen.

Ma première division d'infanterie ira prendre position à Gumbinnen; la division de dragons occupera Gorwischkehmen et Eszernaiken. La 2e division d'infanterie restera à Insterburg.

Les brigades de cavalerie légère des généraux Beaumont et Bruyère ne me sont d'aucune utilité, et présumant qu'elles pourront rendre plus de services vers le centre des colonnes de Votre Majesté, je les dirige sur Tilsit; elles occuperont pendant la journée le point intermédiaire de cette dernière ville à Insterburg, et après s'être rafraîchies pendant quelques heures, elles pourront être rendues demain de très bonne heure sur la Memel, vers Tilsit. J'attends les ordres de Votre Majesté sur le mouvement de demain.

J'ai l'honneur, etc.

NEY.

P.-S. — Il y a ici des magasins de subsistances : on s'occupe à en faire l'inventaire.

Ney a Berthier.

Insterburg, le 19 juin 1807.

Le général Colbert est entré hier à cinq heures de l'après-midi à Gumbinnen; l'ennemi, qui ne s'attendait pas à la marche forcée que le corps d'armée a faite, y a été surpris; nous nous sommes emparés d'un parc d'artillerie contenant une quantité assez considérable de munitions. Il se trouve aussi à Gumbinnen des magasins de vivres que l'ennemi aurait détruits, si les habitants assemblés ne l'avaient empêché à force ouverte. L'escorte du parc, forte de plusieurs centaines d'hommes, a été faite prisonnière.

Nous avons trouvé à Insterburg des vivres et des effets d'hôpitaux dont M. l'intendant général recevra les inventaires. Les paysans nous amènent à chaque instant des Russes égarés, qu'ils chassent devant eux comme des troupeaux de moutons; plusieurs centaines d'hommes ont été livrés de cette manière. Je fais faire aujourd'hui dans les forêts une battue qui, je crois, procurera beaucoup de prisonniers.

Ney.

Ney a Berthier.

Insterburg, le 20 juin.

Nous avons déjà plus de 900 prisonniers déserteurs russes et prussiens; il en arrive encore à chaque instant amenés par les paysans; j'envoie tous ces hommes à Kœnigsberg.

Je n'entends plus parler de l'ennemi : chaque jour apporte de nouvelles preuves de l'affreuse déroute où il se trouve. Des personnes qui connaissent bien la Russie assurent que le malheur qu'elle vient d'éprouver l'ébranle

jusque dans ses fondements, et que la confusion doit être telle, qu'un détachement de l'armée française pourrait pénétrer sans obstacle jusqu'à Saint-Pétersbourg.

J'attends toujours des ordres sur la destination de mon corps d'armée.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Gumbinnen, 21 juin 1807, 10 heures du soir.

Je viens de recevoir la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier à dix heures du soir, pour me donner l'ordre de diriger mon corps d'armée sur Schirwindt.

Demain, à cinq heures précises du matin, la 1re division d'infanterie, précédée de la brigade de cavalerie légère du général Colbert et de la 1re division de dragons, partira d'ici et environs pour aller prendre position à Stallupohnen, et le jour suivant à Schirwindt et Neustadt.

La 2e division d'infanterie partira également demain 22 d'Insterburg, pour venir à Gumbinnen. Le 23, elle se mettra en marche pour Stallupohnen; mais, si je rencontre l'ennemi un peu en force, je ferai serrer cette division de manière à pouvoir agir en masse; dans le cas contraire, elle me rejoindra le 24 à Schirwindt, avec un détachement de dragons que je laisserai en arrière, afin que mes échelons et mes communications restent liés.

J'envoie un officier à Friedland pour faire marcher la garnison polonaise sur Insterburg et Gumbinnen; je saurai avant son arrivée dans cette dernière ville en quoi elle consiste, et alors je la disposerai de manière à éclairer ma droite. L'officier d'état-major ira de Friedland à Gerdauen, pour s'informer si le régiment polonais dont Votre Altesse me parle y est arrivé : dans ce cas, ce régiment recevra

l'ordre de se rapprocher de ma droite par Darkehmen et Goldop, de lier sa gauche avec ma droite, d'éclairer la route de Grodno, et de communiquer avec la division Zayoncheck. Le même officier se rendra ensuite à Rastenburg; il fera connaître la position de mon corps d'armée au général Zayoncheck, et invitera ce général à se rapprocher de ma droite, en tenant néanmoins la direction de Grodno, point essentiel à surveiller, et me prévenant de tout ce qu'il apprendra d'intéressant sur les mouvements de l'ennemi, et se liant toujours avec la gauche du maréchal Masséna.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Gumbinnen, 21 juin 1807.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, dans les journées des 19 et 20, nous avons fait, aux environs de Gumbinnen, 300 prisonniers.

Nos patrouilles se sont avancées jusqu'au delà de Stallupohnen, sans rien rencontrer que quelques hommes isolés vers Kossen et Malwischken.

Une reconnaissance poussée sur Stallupohnen a rencontré au delà de cet endroit un poste de cavalerie ennemie. Elle a appris qu'à Istirm, situé deux lieues plus loin, il existe un corps de 2,000 hommes presque entièrement composé de Cosaques, et où se trouvent aussi quelques Prussiens.

Des rapports annoncent que la garnison prussienne de Dantzig est à Cassuben, situé à sept lieues d'ici, sous les ordres des généraux Ambert et Roquette. Je désire savoir si l'Empereur juge convenable de la laisser dans cette position, ou si Sa Majesté veut lui assigner d'autres cantonnements.

Des reconnaissances sont en marche sur Coldop, Nemersdorf et Darckmen; il doit y avoir 300 Cosaques aux environs du premier de ces endroits.

J'ai ordonné aux magistrats de cette province de faire faire des battues dans toutes les forêts pour ramasser les Russes isolés; cette mesure nous a déjà procuré plusieurs détachements de prisonniers que les paysans nous ont amenés.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Stallupohnen, 21 juin 1807.

Le corps d'armée s'est mis en mouvement à cinq heures du matin, de Gumbinnen et Insterburg.

La brigade de cavalerie légère occupe Zigesen, route de Schirwindt.

La 1re division d'infanterie occupe Lopkarten, Barrisch-Kemen et Stallupohnen.

La 1re division de dragons occupe Gr. Uschballen, Petrikatschen, Packern et Druscken.

La 2e division d'infanterie occupe Gumbinnen avec un détachement de dragons.

Demain, à cinq heures du matin, le corps d'armée se mettra en mouvement pour venir s'établir à Schirwindt et Neustadt, à l'exception de la 2e division d'infanterie qui s'arrêtera à Stallupohnen, et n'arrivera que le 24 dans sa position.

Il y avait hier soir à quelques lieues en arrière de Wirballen 150 Cosaques, qui se sont retirés derrière la Memel. Tous les renseignements que je reçois s'accordent à dire que l'ennemi a passé cette rivière. Je n'ai aucune nouvelle du corps d'armée du maréchal Masséna.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schirwindt, 23 juin 1807.

Le mouvement de mon corps d'armée s'est exécuté comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer par ma lettre d'hier.

La brigade de cavalerie légère est en avant de Neustadt, route de Wilna.

Le 31e léger est placé derrière cette brigade pour la soutenir.

La 1re brigade d'infanterie de la division Marchand est à Neustadt; la 2e est à Schirwindt.

Une brigade de dragons est à Neustadt; les deux autres sont sur les flancs et en arrière de Schirwindt.

La 2e division d'infanterie avec 100 dragons occupe aujourd'hui Stallupohnen : demain elle arrivera ici.

Je ferai demain quelques changements à ces dispositions pour me concentrer davantage : j'en rendrai compte à Votre Altesse.

Je viens de dépêcher un officier à Wirballen, pour connaître la situation de la garnison prussienne de Dantzig, et, conformément aux intentions de S. M., je la ferai désarmer et renverrai les soldats chez eux.

J'ai déjà envoyé hier un de mes aides de camp à Wirballen, pour vérifier les rapports que j'avais reçus sur les dispositions de cette troupe. Il paraît qu'il n'y a par bataillon que 70 hommes armés; la cavalerie a conservé une partie de ses chevaux, et les généraux Roquette et Ambert ont conservé 2 pièces de canon. Je désirerais avoir une copie de la capitulation de Dantzig, dont il serait peut-être nécessaire que je connusse les dispositions. Je ne pense pas au surplus, quelle que soit cette capitulation, que la prudence permette de laisser subsister au milieu de nous une troupe même désarmée.

Des soldats des 32e et 96e régiments, faits prisonniers

depuis longtemps, ont déserté de la rive droite de la Memel, au-dessus de Girgenburg. Il paraît qu'il n'existe plus sur la rive gauche que quelques Cosaques épars çà et là. Toute l'infanterie, les bagages et l'artillerie sont en marche par Wilna sur l'intérieur de la Russie.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schirwindt, 24 juin 1807.

Le mouvement du corps d'armée est terminé : la brigade de cavalerie légère occupe Sitow, route de Wilna; elle a déjà poussé des reconnaissances fort en avant sur Kowno, sans avoir reçu aucun renseignement sur l'ennemi, sinon que cette dernière ville a été occupée le .... du courant, par des hussards jaunes qui se sont retirés, à l'approche des Français, sur Neustadt.

Le 31e régiment est placé en deçà de Sitow, de manière à soutenir au besoin la cavalerie légère.

La 1re brigade de la division du général Marchand occupe Kleppy, autre route de Wilna et Grodno; elle se lie avec le 31e et la cavalerie légère.

La 2e brigade est à Neustadt.

La 2e division d'infanterie, commandée par le général Bisson, occupe Schirwindt.

La 1re division de dragons est cantonnée sur les deux rives de la Szesckuppe, à une lieue au-dessous de Schirwindt.

J'ai envoyé le 59e régiment de ligne et un détachement de 100 dragons à Wirballen, tant pour couvrir ma droite et les communications de Grodno que pour hâter le désarmement des troupes prussiennes de la garnison de Dantzig. Un de mes aides de camp, chargé de cette opération, me mande qu'il ne trouve aucune opposition de la part des troupes établies à Wirballen, et qu'il attend la réponse des

officiers généraux qui commandent les autres détachements répandus dans la Prusse orientale.

Le pays que nous occupons a été épuisé par les livraisons considérables qu'il a été obligé de faire à l'armée russe; l'habitant est généralement pauvre, et il serait impossible de rester plusieurs jours concentrés comme nous le sommes, sans que le soldat, en cherchant des vivres, ne dévastât ce pays comme les rives de l'Alle.

J'ai prescrit à l'ordonnateur de réunir les magasins abandonnés par l'ennemi, et d'établir des manutentions. Si, en attendant le résultat de ces mesures, il est possible de nous envoyer de Tilsit quelques convois de pain ou de riz, ce secours sera très utile au corps d'armée.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schirwindt, 25 juin 1807.

Monseigneur,

J'ai reçu copie de l'armistice que l'Empereur vient de conclure avec la Russie. Je ne puis, comme Votre Altesse me le prescrit, me concerter avec les généraux russes qui sont devant moi, puisque toutes les troupes de cette nation ont passé la Memel et se sont repliées sur Grodno. La limite entre les deux armées sur le développement de mon front est infiniment trop étendue pour que je puisse la garder; d'ailleurs ce pays, naturellement pauvre et totalement épuisé dans ce moment, ne peut nourrir mon corps d'armée. Les troupes légères polonaises, qui ont l'avantage de parler la langue du pays, me paraissent plus propres que toutes autres à garder le cours du Niemen et le reste de la droite jusqu'à la Narew et au Bug. Je prie Votre Altesse de me faire connaître le territoire que je puis occuper en arrière de mes positions actuelles, et je lui propose à cet égard les dispositions suivantes :

La cavalerie légère est à Sitow, Yzaki, Grziszkabudzic, Neustad et Schirwindt.

La division de dragons à Pickallen, Stallupohnen et Wirballen.

La 1re division d'infanterie à Gumbinnen, jusqu'à Stallupohnen exclusivement.

La 2e division d'infanterie à Insterburg; jusqu'à Gumbinnen.

L'artillerie entre Insterburg et Gumbinnen; le quartier général dans cette dernière ville.

Les troupes ainsi établies se referaient de leurs fatigues dans de bons cantonnements, tandis que si elles sont obligées de se porter sur la Memel, et jusqu'à la droite de la démarcation fixée par l'armistice, elles ne pourront vivre que des magasins éloignés, moyen de subsister totalement précaire, lorsque l'on n'a que des transports de réquisition.

Je vous prie, Monseigneur, de me faire connaître les intentions de l'Empereur à cet égard.

J'ai contremandé les ordres que j'avais donnés pour le désarmement des Prussiens de la garnison de Dantzig; cette mesure n'aurait pu être exécutée avant huit jours. Cette troupe a encore 7,000 hommes sous les armes. Le général Rouquette qui la commande est venu me voir ce matin; il m'a dit qu'il était prêt à faire tout ce que l'Empereur ordonnerait; il demande la permission de se retirer avec son monde sur Bialystock, à moins que Votre Altesse ne lui assigne d'autres cantonnements sur les derrières de l'armée française. Il attend ainsi que moi vos ordres à cet égard.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schirwindt, 26 juin 1807.

Je viens de recevoir les rapports des généraux Dombrowski et Zayoncheck : le premier établit aujourd'hui sa

division à Goldop, jusqu'à la hauteur de Wistiniu; le second est à Oletzko, étendant sa gauche jusqu'à Przerosl. J'ai envoyé à ces deux généraux copie de l'armistice, en les invitant à attendre dans leurs positions actuelles la décision de Votre Altesse sur l'emplacement définitif des troupes. Je prie Votre Altesse ou d'adresser directement des ordres à ces deux généraux ou de me les faire passer pour que je les leur transmette.

Le général Zayoncheck me mande que, d'après les dernières nouvelles qu'il a reçues, M. le maréchal Masséna est toujours dans sa position de l'Omelef; il lui a dépêché un officier qui n'est pas encore de retour. Il existe un intervalle de trente à trente-deux lieues entre la droite du général Zayoncheck et la gauche du 6e corps.

Mon corps d'armée a pris aujourd'hui des cantonnements provisoires à une très petite distance de Schirwindt et de Neustadt. Mes avant-postes occupent Pilwiseck, Crziszkabudzic, Sytow, Szaki, se liant avec le général Lasalle à Kdule.

Je prie Votre Altesse de me faire connaître si l'intention de l'Empereur est d'accorder des cantonnements sur les derrières de la grande armée aux troupes prussiennes de la garnison de Dantzig. Le général Rouquette attend les ordre de S. M.

P.-S. — Je reçois à l'instant votre lettre, datée de Tilsit du 22, qui contient des instructions sur la position à occuper par mon corps d'armée, pendant l'armistice, sur la rive gauche du Niemen.

Votre Altesse me parle de faire camper les troupes. Cette disposition exige préalablement la formation de magasins, et cet établissement est sinon tout à fait impossible, au moins extrêmement difficile, dans le pays qui nous est assigné. Le terrain compris depuis le chemin de Wiclona, rive gauche du Niemen, jusqu'à celui d'Olitta, est un désert affreux, que les Russes et les Prussiens ont achevé d'épuiser. Quoi qu'il en soit, en attendant l'ordre d'en prendre possession, j'envoie sur les lieux un officier

chargé de reconnaître les positions militaires que je puis occuper. J'aurai l'honneur de faire connaître son rapport à Votre Altesse.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Schirwindt, 28 juin 1807.

Votre Altesse m'a adressé le croquis de la position que mon corps d'armée doit occuper pendant l'armistice; il serait à désirer que la démarcation du territoire fût plus précise; rien n'indique si les villages situés sur les routes qui servent de limites doivent être occupés par mes troupes ou par celles des 3e et 8e corps d'armée. Cependant, une décision prompte sur cet objet est indispensable, car déjà des détachements de ces deux corps d'armée s'avancent pour prendre possession de divers lieux qui paraissent devoir m'appartenir, comme Schirwindt et Neustadt. Si ces deux bourgs me sont enlevés, j'ignore où je pourrai établir ma manutention; ce n'est pourtant qu'au moyen d'un service régulier que je puis faire subsister mes troupes, puisque, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, le pays qui leur est assigné est un désert, et que le soldat sera réduit à baraquer, plutôt que d'aller dans les maisons des juifs ou des serfs de la Pologne partager leur misère, leur malpropreté et leurs maladies.

Je prie donc Votre Altesse de prononcer le plus tôt possible et de manière à éviter toute équivoque sur la démarcation de mon territoire, et de m'assurer la possession de Schirvindt et de Neustadt.

J'établirai mon quartier général à Marienpol ou Storopol, aussitôt que j'aurai reçu la réponse de Votre Altesse.

J'ai fait connaître hier au général Rouquette que votre intention est que les troupes sous ses ordres se replient

vers Bialistock. Ces troupes en partant enlèvent des vivres pour plusieurs semaines, emmènent les voitures du pays et prennent les caisses pour le payement de leur solde. Votre Altesse jugera peut-être convenable de donner des ordres pour que le général Rouquette ne renouvelle pas ces enlèvements dans tous les lieux de son passage jusqu'à Bialistock.

Un aide de camp de M. le maréchal Mortier est venu hier prendre des renseignements sur le pays et la direction à tenir par le 8e corps d'armée. J'ai fait connaître à cet officier l'emplacement des divisions polonaises des généraux Dombrowski et Zayoncheck. Je n'ai disposé d'aucunes troupes de cette nation.

NEY.

Extrait d'une lettre du maréchal Brune au général Molitor.

Au quartier général à Stettin, 3 juillet 1807.

Monsieur le Général,

L'armistice de 30 jours est ratifié. L'Empereur Alexandre est à Tilsit et mange tous les jours avec l'Empereur Napoléon. Le grand-duc Constantin est fort bien avec le prince Murat.

MARÉCHAL BRUNE.

GRANDE ARMÉE. — 6e CORPS.

Au quartier général à Mayence, le 10 septembre 1807.

Le Chef de l'État-major géneral du 6e corps de la grande armée, à M. le Général commandant la cavalerie légère du 6e corps.

J'ai l'honneur de vous adresser les formules de rapport historique pour les jours d'affaires et de journaux de mar-

ches que M. le général commandant en chef avait approuvés, au moment du départ de Glogau. Je vous prie, Monsieur le Général, d'en transmettre au chef de l'état-major et aux colonels sous vos ordres. Lorsque le corps sera arrivé au lieu de sa destination, je vous enverrai le nombre nécessaire pour les expéditions journalières.

Vous verrez, Monsieur le Général, que le but de cette mesure est de mettre de l'uniformité dans les renseignements que l'on doit donner à Sa Majesté, et que l'intérêt et l'honneur même de chaque division est que ces relations soient bien établies. Ces formules épargneront aussi une partie du travail aux chefs d'état-major, puisqu'il n'y aura qu'à les remplir d'une manière sommaire, les jours où l'on serait pressé, sauf à les rectifier ensuite, lorsque tous les renseignements seraient parvenus. Veuillez, Monsieur le Général, tenir la main à ce que ce travail s'exécute, et charger spécialement un officier de la division de rassembler tous les documents nécessaires à cet effet.

J'ai l'honneur de vous saluer avec une haute considération.

JOMINI.

ORDRE DU JOUR.

Davis, le 1er octobre 1807.

Conformément aux ordres de S. E. le ministre directeur, tous les caissons du 4e bataillon des équipages militaires seront remis par les différents corps à leur passage à Bordeaux, où l'on doit s'occuper de les réparer, avec la plus grande célérité possible. La 2e division ne passant pas par Bordeaux, on devra décharger les caissons à Mussidon, afin qu'ils puissent continuer leur route sur Bordeaux. Les corps feront ensuite parvenir leurs gros bagages jusqu'à Bayonne, par la voie du roulage.

Messieurs les colonels se conformeront strictement aux dispositions ci-dessus.

S. E. le ministre directeur a pris la décision ci-après, en date du 26 septembre, pour fixer les bases de la liquidation des frais de transport avec les différents régiments,

Savoir :

ART. 1er.

Chaque caisson du train des équipages militaires fourni aux troupes des 1er et 6e corps de la Grande-Armée pendant leur marche dans l'intérieur de l'Empire, sera compté en déduction des indemnités de transports directs et de convois militaires à leur allouer, à raison de 500 kilogrammes pesant pour les transports directs, et d'une voiture à deux colliers pour les convois militaires.

ART. 2.

Il sera accordé pour les éclopés, s'il est nécessaire, un supplément de moyens de transport au delà de la fixation déterminée par le décret du 10 avril 1806; mais ce supplément ne pourra excéder :

Une voiture à quatre colliers, par bataillon d'infanterie ou par régiment de cavalerie;

Une voiture à trois colliers, par détachement de 150 à 200 hommes.

ART. 3.

Le nombre de caissons d'équipages militaires accordé à chaque régiment, pour sa route de Mayence à Bayonne, sera indiqué à S. E. le ministre d'État, directeur général des revues, avec invitation d'en faire faire déduction dans le décompte des revues à établir en faveur de ces corps, pour indemnité de transports directs et de convois militaires.

ART. 4.

Chaque régiment, pour justifier de ses droits à l'indemnité accordée à titre de convois militaires par l'article 2 ci-dessus, sera tenu de remettre au sous-inspecteur chargé de

passer ses revues, un état indiquant le nombre de colliers pris par le corps dans chaque gîte, en excédent de la fixation déterminée par le décret du 10 avril 1806, sans que toutefois cet excédent puisse s'élever au delà du supplément qui vient d'être fixé. Cet état sera certifié par le colonel du régiment, et arrêté par le Commissaire des guerres ayant la police du corps.

Par ordre du général commandant en chef le 6e corps d'armée.

Le Chef de l'État-Major général du 6e corps.

JOMINI.

GUERRE D'ESPAGNE

LE MARÉCHAL NEY AU GÉNÉRAL MARCHAND, COMMANDANT PAR INTÉRIM LE 6e CORPS D'ARMÉE.

Oyon, le 1er novembre 1807.

Je viens de recevoir, mon cher général, la lettre que vous m'avez écrite de Bayonne le 26. Je suis fort aise que l'on ait dirigé le corps d'armée par la Navarre, comme je l'avais demandé : les troupes pourront prendre dans ce pays, qui offre des ressources, quelques jours de repos avant d'entrer en action, et pendant ce temps-là notre artillerie arrivera.

J'écris à M. le maréchal Moncey, pour le prier de vous assigner de bons cantonnements aux environs de Pampelune : je ne pourrai rejoindre le corps d'armée qu'après avoir vu l'Empereur à Vittoria, où il est attendu du 5 au 6 de ce mois.

Je ne saurais vous exprimer, mon cher général, combien j'aurai de plaisir à vous revoir et à me retrouver au milieu des braves troupes du 6e corps.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

A Son Altesse sérénissime Monseigneur le Prince de Neufchâtel, vice-connétable.

Vittoria, 2 novembre 1807.

Monseigneur,

Votre Altesse a vu, par le rapport que j'ai eu l'honneur de lui adresser hier, que l'ennemi qui attaquait M. le maréchal Lefebvre à Durango, a été culbuté et repoussé jusqu'au delà de Zernoza. Aujourd'hui, M. le maréchal Lefebvre rend compte qu'il est entré hier à Bilbao, où il n'a trouvé qu'une faible arrière-garde, qui a fait peu de résistance; l'ennemi s'est retiré en grande partie sur Valmaseda.

Sa Majesté m'a ordonné de prescrire à M. le maréchal Lefebvre de chasser l'ennemi de Valmaseda, si cela n'est pas encore fait; de rester en position à Valmaseda avec son corps d'armée; de renvoyer à M. le maréchal Victor la division de M. le général Villatte. Elle m'a chargé d'ordonner à M. le maréchal Victor de seconder le mouvement de M. le maréchal Lefebvre sur Valmaseda, si cela était nécessaire; de revenir ensuite à Osma par Orduna, avec son corps d'armée, d'où il viendra s'établir entre Vittoria et Miranda. M. le maréchal Bessières se portera en avant de Pancorbo, et la cavalerie sera portée le plus près possible de Burgos.

Sa Majesté m'a chargé d'écrire à M. le maréchal Ney qu'elle désirait qu'il se rendît à Pampelune, pour se mettre à la tête de son corps d'armée. La division de M. le général Dessolles, étant destinée à faire partie de la réserve, prendra le nom de première division de la réserve.

Sa Majesté m'a ordonné d'écrire à MM. les maréchaux Moncey et Ney, qu'elle désirait que le corps de M. le maréchal Ney remplaçât successivement celui de M. le maréchal Moncey dans les positions qu'il occupe, de manière que le centre du corps de M. le maréchal Moncey soit à

Logrono, la gauche à Lodosa et la droite à la Guardia. Le corps de M. le maréchal Moncey sera ainsi disposé à déboucher par le pont de Logrono, et la division de M. le général Dessolles viendra joindre Sa Majesté à Miranda.

A mesure que ces mouvements s'exécuteront, on réunira à chaque corps d'armée les régiments qui lui sont assignés par le décret impérial du 7 septembre.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse sérénissime,

Le très humble et très obéissant serviteur,

LE MARÉCHAL JOURDAN.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE NEUFCHATEL.

Pampelune, le 3 novembre 1807.

Monseigneur,

Il est entré hier en cette place le 50e régiment de ligne, fort de 2,345 hommes, officiers compris; le 59e régiment de ligne, fort de 2,354 hommes, officiers compris, faisant partie du corps d'armée de M. le maréchal, et formant la 2e brigade de la 2e division. La 1re brigade de cette division, composée des 27e de ligne et 25e légère, dont j'ai donné la force à Votre Altesse par ma dernière lettre, est partie hier matin par les ordres de M. le maréchal Moncey, pour la Puente de la Reyna El Lerin.

Le 3e de hussards et 15e de chasseurs à cheval restent jusqu'à nouvel ordre dans leurs cantonnements sur la route de Tafalla. Le général Colbert qui commande cette cavalerie est ici.

Le général commandant,

D'AGOULT.

A Son Altesse sérénissime Monseigneur le Prince de Neufchatel.

Pampelune, le 3 novembre 1807.

Monseigneur,

Comme il est nécessaire que Votre Altesse connaisse tout ce qui se passe pour en faire un tel usage qu'elle jugera à propos, surtout dans un moment aussi important, je lui envoie le ruban (1) que m'a remis un prisonnier de guerre fait à Lerin, et qui prétend avoir été forcé de servir contre nous. Il est Napolitain, et appartient à une bonne famille. Ce ruban est la distinction de l'ordre créé par les insurgés; on y suspend un aigle renversé, percé de deux épées, avec la devise : *Vainqueur de Napoléon.*

Une femme sortie de Saragosse et arrivée hier en cette place, dit dans la société espagnole que les troupes espagnoles étaient devant Tudela assez en force, ainsi que du côté de Saragosse, mais qu'il y avait peu de monde à Saragosse. On lui a demandé si on y avait connaissance de l'arrivée des troupes françaises; elle a répondu que oui. On lui a demandé quelle défense Saragosse prétendait faire : « Mourir plutôt que de se rendre. »

Tel est l'entêtement bien connu de presque tout le peuple de ce royaume, et qui gagnerait jusqu'en Navarre, si nous n'y occupions pas la capitale et la seule place forte.

Le serment de fidélité au roi Joseph y a été refusé par tous les fonctionnaires et salariés, à l'exception de quelques vétérans et invalides, Français d'origine et dévoués aux Français.

Le vice-roi est tout ici; il n'a d'autres autorités espagnoles pour lui que les magistrats de la ville; mais il faut fortement les activer pour leur faire faire le service.

(1) C'est un ruban colorié longitudinalement en trois bandes égales *rouge*, *jaune et rouge.*

S'il était possible, au refus des Espagnols, de placer des Français pour le premier moment, le service ne serait point en souffrance. Les Espagnols seraient stimulés, et leur amour-propre les engagerait à accepter les places, plutôt que d'y voir arriver les Français, et cela les détermineraient au serment.

Quelque temps avant l'arrivée des dernières troupes, l'armée espagnole s'était recrutée en Navarre par le moyen d'un tirage au sort, à raison d'un sur trois. Ceux tombés au sort ont rejoint, les familles aujourd'hui les regrettent.

Le général commandant,

D'AGOULT.

LE PRINCE DE NEUFCHATEL AU GÉNÉRAL COLBERT.

Il est ordonné à M. le général Colbert, commandant la cavalerie légère du 6e corps d'armée, qui a dû partir ce matin de Tolosa, de s'arrêter avec cette cavalerie dans la vallée, où il recevra le présent ordre, et d'y prendre position jusqu'à nouvel ordre.

M. le général Colbert, en me rendant compte de l'exécution de cet ordre, me fera connaître, d'une manière très précise, son emplacement.

Au quartier impérial à Marrac, le 3 novembre 1808.

Le Prince de Neufchâtel,

Vice-Connétable, Major-Général de l'Empereur,

ALEXANDRE.

LE GÉNÉRAL MARCHAND AU GÉNÉRAL COLBERT.

Bayonne, le 3 novembre 1807.

L'Empereur vient d'arriver, mon cher général, et m'a fait appeler de suite. Il a été très fâché qu'on eût dirigé

le 6e corps sur Pampelune. Il voulait qu'il fût rassemblé en entier à Tolosa. Il m'a ordonné de vous prescrire de cantonner sur la route de Tolosa, en arrière de Pampelune plutôt qu'en avant. Là vous ferez ferrer les chevaux, faire les petites réparations nécessaires et reposer votre troupe. Il serait très possible que l'Empereur fît revenir votre brigade à Tolosa, mais il faudra attendre de nouveaux ordres.

Votre artillerie arrivera demain à Tolosa, où je l'arrêterai, jusqu'à ce que le prince Alexandre m'ait fait connaître les intentions de Sa Majesté.

Si l'ennemi nous attaquait et que vous jugeassiez que vos deux régiments seraient nécessaires pour le repousser, vous devriez les faire donner; mais ce n'est que dans ce seul cas que vous devez vous approcher de l'ennemi.

Je pars de suite en poste pour me rendre à Tolosa, où j'arrêterai tout le restant du corps d'armée. Si vous avez quelques nouvelles de l'ennemi, faites-les moi connaître par le retour de l'officier d'état-major.

Si M. le maréchal Moncey vous avait déjà placé en face de l'ennemi, vous lui feriez part de ma lettre, afin qu'il connaisse les intentions de Sa Majesté.

J'ai l'honneur de vous saluer amicalement.

Le général de division,
commandant par intérim le 6e corps,

MARCHAND.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

Tiebos, le 4 novembre 1807.

Mon Général,

Les cantonnements qu'occupe mon régiment offrent quelques ressources : la subsistance de la troupe y est assurée; il n'existe pas de foin, mais les chevaux ont de la paille et du grain, mêlés à la vérité, mais qu'ils mangent

bien; de cette manière, nous pouvons rester au moins six jours comme nous sommes. Je ne couvrais en arrière de Pampelune que les villages qui sont sur la grande route et à une distance très éloignée, c'est-à-dire les lieux d'étape où nous avons passé; conséquemment, il est impossible de vous dire s'ils sont meilleurs que ceux que nous occupons. Lorsque les ressources nous manqueront, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

Veuillez agréer, mon général, l'assurance de mon respectueux dévouement.

MOURIEZ,
Colonel du 15e de chasseurs (1).

4 novembre 1807.

Monsieur le Maréchal,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que M. le maréchal Ney étant parti ce matin pour se rendre à Pampelune, j'ai pris le commandement des troupes sous ses ordres. Je n'ai rien changé à ses dispositions; par conséquent, les troupes gardent toujours la même position.

L'ennemi est toujours à Nalda, et nos reconnaissances se sont rencontrées avec les siennes à Lardero, village à une lieue de Logrono; cependant, il paraît, d'après les renseignements qu'on s'est procurés, que l'ennemi est beaucoup plus faible qu'il ne l'était il y a quelques jours; cela est encore confirmé par les rapports des reconnaissances que j'envoie de Mendavia, sur la rive droite de l'Èbre. Tous les rapports disent que l'ennemi fait filer beaucoup de troupes sur Saragosse.

Quant aux dispositions que vous ordonnez relativement aux mouvements de M. le maréchal Moncey sur Logrono,

(1) D'après cette lettre, on voit que c'est à tort que le maréchal Ney, dans son rapport du 5 juin 1807, sur le combat de Guttstadt, *avait porté* le colonel Mouriez comme tué.

je les ferai exécuter au fur et à mesure que les troupes de ce maréchal arriveront, et j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

Le Général de division,
DESSOLLES.

BERTHIER AU MARÉCHAL NEY.

Tolosa, ce 4 novembre, à minuit.

Je vous préviens, M. le Maréchal, que l'Empereur n'a pas approuvé la marche de la division Besson sur Pampelune; que je donne l'ordre au 31e d'infanterie et à toute la division Marchand de se diriger sur Vittoria, ainsi qu'à toute l'artillerie du 6e corps. L'Empereur désire que la cavalerie du général Colbert et la division Bisson partent demain pour Logrono, et que vous, M. le Maréchal, soyez dès demain de votre personne à Logrono. L'intention de Sa Majesté est que provisoirement les 14e, 44e, et les deux régiments de la Vistule continuent à rester aux ordres du maréchal Moncey. L'Empereur aura demain son quartier général à Vittoria. Le maréchal Lefebvre marche sur Santander, et le maréchal Bessières sur Burgos, soutenus par le maréchal Victor. Comme je vous l'ai dit, l'Empereur désire que vous soyez demain de votre personne à Logrono. Vous m'enverrez un officier d'état-major à Vittoria, avec un rapport sur la situation des choses, ce qui servira à déterminer l'Empereur sur les opérations du 7 et du 8.

BERTHIER.

LE MARÉCHAL NEY AU GÉNÉRAL COLBERT.

Tafalla, le 5 novembre 1807.

Vos lettres me sont parvenues, mon cher général; vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurai à vous revoir et à me trouver encore à la tête de ce brave corps d'armée.

Je vous invite à ne faire aucun mouvement et à ne remplir aucun service, sans un ordre positif de l'Empereur ou de moi. Il faut tâcher de procurer quelques instants de repos à la troupe, et en profiter pour vaquer aux réparations les plus urgentes.

Adressez-moi l'état exact des hommes présents sous les armes, avec l'état nominatif des officiers.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Maréchal duc d'Elchingen,
NEY.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

A Tolosa, le 5 novembre 1807.

L'Empereur, mon cher général, vient de me donner l'ordre de faire partir votre brigade pour Viana, en passant par Estella; votre brigade marchera avec la division du général Bisson et formera son avant-garde. Elle bivouaquera à une demi-lieue de distance de l'infanterie. Vous vous concerterez avec le général Bisson pour la marche que vous aurez à tenir pour arriver à Viana, où vous devez être le 6 ou le 7 au plus tard; vous aurez immanquablement reçu votre artillerie, et vous la ferez marcher avec vous.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Général de division,
Commandant en chef par intérim le 6e Corps,
MARCHAND.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

Note.

Il n'est point fait mention dans l'ordre du mouvement des cinq bataillons arrivés hier soir à Tordesillas. J'ai envoyé l'adjudant prendre des ordres chez M. Jomini.

Je ne sais pas si les adresses de l'ordre pour le 3e et le 15e sont exactes.

L'Adjudant commandant,

REVEIL.

Je vais me débarbouiller un peu et me rendre de suite chez le général.

Je pense que les voltigeurs pourraient aller à la distribution avant de partir; il y a du pain pour une ration par homme.

GRANDE ARMÉE. — 6e CORPS.

Il est ordonné à un brigadier et deux chasseurs du 15e régiment de se rendre sur-le-champ à la Puente de la Reyna, pour remettre des dépêches très pressées à M. le général de division Bisson ; ils coucheront aujourd'hui à la Puente de la Reyna, pour y rejoindre demain la brigade qui doit y passer.

Pampelune, le 5 novembre 1808.

Le Général commandant la cavalerie légère du 6e Corps,

A. COLBERT.

Partis à 5 heures.

Voici trois pièces copiées d'après les originaux, qui sont de la main du général Colbert.

A Monsieur le général Marchand, commandant par intérim le 6e Corps d'armée.

Pampelune, 5 novembre 1808.

J'ai reçu hier dans la journée, mon cher général, votre lettre datée du 3. Les cantonnements que j'occupe en avant de Pampelune sont aussi paisibles que ceux que j'occuperais en arrière de cette ville ; de plus, ils m'offrent des ressources que je n'y trouverais point.

Les régiments ont déjà commencé leurs travaux de réparation, et le mouvement que je ferais détruirait leur activité.

Il n'y a aucun ennemi là où je suis, et nous sommes couverts de tous côtés. Toutes les intentions de Sa Majesté étant ainsi remplies, j'ai donc cru devoir vous faire ces observations et attendre de nouveaux ordres.

Je viens de recevoir une lettre du vice-connétable, qui me mandait le 3 que je devais m'arrêter dans la vallée, en avant de Tolosa ; mais il paraît, d'après la lettre, qu'il ne savait pas que ma brigade était arrivée à Pampelune dès le 1er novembre. Je lui ai adressé l'état de mes cantonnements que je joins ici également, et je lui ai fait les mêmes observations qu'à vous, en lui mandant que j'attendais de nouveaux ordres de vous à cet égard.

Je vous envoie une lettre de M. le maréchal Ney, que M. Labrune a apportée avant-hier ; je l'ai décachetée d'après son conseil, supposant qu'elle pourrait contenir quelques dispositions à moi relatives, et que j'aurais exécutées de suite.

J'ai l'honneur d'être, mon général, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Général de brigade,

A. Colbert.

P. S. — Ne serait-il pas possible, mon général, d'avoir deux forges de campagne pour les régiments ? Sans cela, ils seront toujours embarrassés pour la ferrure dans un pays qui offre si peu de ressources.

ÉTAT DES CANTONNEMENTS DE LA BRIGADE DE CAVALERIE LÉGÈRE DU 6e CORPS.

Quartier général à Pampelune.

3e régiment de hussards.	Zubiza. — État-major. Olcoz. Binrun. Olaz.
15e régiment de chasseurs.	Tiebas. — État-major. Nonin. Las Salines de Pampelune. Las Campanas. Unzue.
Artillerie.	Cordovilla. Tajona.

Le matériel de l'artillerie est resté à Pampelune. Les hommes et les chevaux sont dans les cantonnements.

Nota. — Les villages ci-dessus désignés ne sont éloignés de Pampelune que d'une lieue ou une lieue et demie.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME LE PRINCE ALEXANDRE, VICE-CONNÉTABLE, MAJOR GÉNÉRAL DE LA GRANDE-ARMÉE.

Pampelune, 5 novembre 1808.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 3 du courant, datée de Bayonne.

La brigade que je commande est arrivée à Pampelune le 1er novembre. Je joins ici l'état des cantonnements qu'elle occupe.

Depuis leur arrivée, les chefs des corps s'occupent avec ardeur du ferrage, qui était entièrement détruit par la rapidité de la marche, ainsi que des réparations indispensables, après une aussi longue route.

J'ai reçu hier une lettre de M. le général Marchand, qui me mandait que l'intention de Sa Majesté était que les troupes du 6e corps prissent quelque repos jusqu'à son entière réunion; qu'en conséquence, je devais plutôt m'établir en arrière de Pampelune qu'en avant de cette ville. Je lui ai écrit pour lui observer que ma brigade était très tranquille dans les villages qu'elle occupe; que ces villages offraient plus de ressources que ceux que je pourrais occuper en arrière de Pampelune, et que le mouvement que j'aurais à faire dans ce moment dérangerait d'ailleurs l'activité des travaux de réparation.

J'ai cru, en conséquence, devoir attendre de nouveaux ordres à cet égard.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De Votre Altesse,

Le très dévoué serviteur,

Le Général de brigade,

A. Colbert.

A Son Altesse sérénissime Monseigneur le Prince de Neufchatel.

Mondragon, le 8 novembre 1808, à 1 heure 3/4 du matin.

Monseigneur,

Je viens de recevoir l'ordre que Votre Altesse sérénissime m'a adressé pour faire partir de suite pour Vittoria les deux

régiments de la 1re brigade de ma division, la moitié de mon artillerie et celle de la division du général Bisson. Cette dernière artillerie est déjà en route, et les deux régiments vont partir de suite. Mais l'artillerie de ma division est encore en arrière, et elle ne pourra arriver que ce soir fort tard: ses chevaux sont en bien mauvais état, et elle ne voyage qu'avec beaucoup de difficultés.

Le 39e régiment est arrivé ici ce matin, venant de Bergara. Le 76e, qui ne part qu'aujourd'hui de Tolosa, doit venir coucher à Bergara, et arrivera demain matin de bonne heure à Mondragon.

Si je ne reçois pas d'ordre pour faire partir demain la seconde brigade de ma division, j'enverrai six pièces de canon pour rejoindre la première.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse sérénissime,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Le Général de division,

MARCHAND.

Je n'ai toujours point de nouvelles de la compagnie de mineurs hollandais; il paraît que cette compagnie est décidément passée il y a deux ou trois jours.

NEY A BERTHIER.

Burgos, le 11 novembre, à 11 heures du soir.

Monseigneur,

Conformément aux ordres de Votre Altesse, j'ai expédié un courrier au général Dessolles pour partir de Logrono, le 10 du courant, à la tête de sa division, se diriger sur Genillo, et arriver à Briviesca par Poncorbo le 11. Ce général m'écrit de Haro, le 10, pour m'informer que ce mouvement

est ponctuellement exécuté, mais qu'il a préféré prendre la route par San-Domingo de la Cozalda, afin d'arriver le 11 à Belloredo. Je viens, en conséquence, de lui envoyer l'ordre de rester dans cette dernière position et d'y attendre de nouveaux ordres.

Les 6e léger, 69e de ligne de la division Marchand, et 51e léger de la division Mermet, sont arrivés ce soir en arrière de Burgos. Un rapport indirect m'annonce que la brigade du général Marcognet a été arrêtée à Miranda, par ordre de S. M. le roi d'Espagne, afin d'établir l'ordre dans cette ville et d'y tenir garnison.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse,

Le très humble et obéissant serviteur.

Le Maréchal, commandant en chef le 6e Corps d'armée,

NEY.

NEY A BERTHIER.

Burgos, le 14 novembre 1808.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse sérénissime que le 6e régiment d'infanterie légère est parti immédiatement après la revue que Sa Majesté en a passée ce matin, pour aller prendre position à Villarieso, route de Lerma.

Le 31e d'infanterie légère est également parti après la revue, pour se diriger sur Quientana Duenas, et Arrogat, route de Santander.

Je prie Votre Altesse sérénissime d'agréer l'assurance de ma haute considération.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

A MONSIEUR LE PRINCE DE NEUFCHATEL.

Burgos, ce 13 novembre 1808.

Mon cousin, écrivez au maréchal Ney que demain, à neuf heures du matin, je passerai la revue des cinq régiments qui sont ici, dans une plaine, sur le chemin de Madrid, que je désire que les corps y soient rendus.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé : NAPOLÉON.

NEY A BERTHIER.

Burgos, le 14 novembre 1808.

Monseigneur,

Le général Mermet m'écrit ce matin de Hermeses, qu'il a poussé une reconnaissance de 300 hommes sur la route de Villarcayo, pour soutenir cinquante dragons de la garde qui se dirigent sur ce point, pour chercher M. le maréchal Lefebvre.

Ce général a écrit à M. le maréchal Soult, pour le prévenir de son arrivée. Les habitants lui ont rapporté, qu'avant-hier matin, quatre officiers espagnols sans troupes passèrent à Hermeses précipitamment.

Le général Dessolles, qui est toujours établi à Heas et environs, a fait reconnaître la route de Palazuelos, qui conduit par les montagnes vers Lerma et Aranda; cette route est très mauvaise, mais il n'est pas impossible d'y faire passer de l'artillerie.

Je prie Votre Altesse sérénissime de recevoir l'assurance de ma haute considération.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

NEY A BERTHIER.

Mallen, le 27 novembre 1808, 9 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la division Marchand est partie ce matin de Tarazona, pour venir occuper Gallur et Mallen; elle était précédée de la cavalerie légère du général Beaumont, qui a pris position à Alcala de Ebro.

La division Dessolles, partie ce matin d'Agreda, s'établit ce soir à Borja.

Demain, à la pointe du jour, je continuerai mon mouvement sur Saragosse par Alagon. Quelques troupes de M. le maréchal Moncey occupent cette dernière ville; le reste paraît avoir pris la direction de Calatayud et de Daroca, pour empêcher que l'ennemi ne se jette dans Saragosse.

D'après les renseignements que j'ai recueillis, l'ennemi n'avait que quarante mille hommes à la bataille du 23, près de Tudela. La division du général Reding, forte de quinze mille hommes des meilleures troupes, dont trois mille de cavalerie, a été détachée en Catalogne.

Il serait bien essentiel, dans les circonstances actuelles, de connaître les intentions de l'Empereur, afin de prendre d'avance des mesures pour assurer la subsistance des troupes, le pays sur la droite de l'Èbre étant absolument dévasté.

On assure que Saragosse se rendra, si la ville est défendue par des troupes de ligne; mais on craint une défense vigoureuse si les milices de l'Aragon et de la Catalogne ont le temps de s'y rassembler. Cette opinion qui est générale parmi les principaux habitants, et la nécessité de relever les troupes que le maréchal Moncey, a laissées pour observer cette place, m'ont déterminé à accélérer ma marche.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'assurance de ma respectueuse considération.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

P. S. — Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 25, à deux heures du matin. Elle s'étonne avec raison de la lenteur que les officiers mettent à porter leurs dépêches ; j'ai cependaat toujours eu le soin d'établir partout des postes de correspondance ; mais les colonels, quels que soient les ordres qu'on puisse leur donner, y placent leurs chevaux hors de service. J'ajouterai à cela que ma cavalerie est accablée de service, et que j'ai écrit vingt fois et inutilement pour que mes postes les plus éloignés fussent relevés par les dragons du général Latour-Maubourg. Vous jugerez sans doute, Monseigneur, qu'il est nécessaire de prendre les mesures les plus sévères pour que le service des correspondances se fasse avec toute la régularité possible : cela est plus essentiel dans ce pays que dans tout autre.

NEY A BERTHIER.

Alagon, le 30 novembre 1808, 10 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28, à huit heures du soir.

Conformément aux dispositions de S. M., je pars demain matin pour Calatayud et Arize, pour me mettre à la tête de la division du général Maurice Mathieu ; la division de cavalerie du général Lefebvre, composée des brigades Colbert et Dijeon, suivra cette division et ouvrira la marche après l'avoir rejointe.

La division du général Marchand avec le 2e hussards, formant la 2e colonne, forcera de marches pour atteindre la précédente à une demi-journée.

Enfin la troisième colonne, forte de la division Dessolles et de la brigade de cavalerie du général Beaumont, prendra également la direction de Calatayud et de Siguenza ; là, je saurai positivement si Castanos a continué sa retraite sur Madrid, ou s'il a marché à gauche pour se jeter dans Valence.

M. le maréchal Moncey se bornera à observer Saragosse, car il n'a pas le tiers des troupes qu'il faudrait pour investir cette ville et donner suite aux opérations du siège.

Je vous renouvelle, Monseigneur, l'assurance de ma respectueuse considération.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

Note sur l'arme de la lance.

Bien que Montecuculli, vers le milieu du dix-septième siècle, ait dit que la lance était la reine des armes, déjà cette arme était abandonnée dans une grande partie de l'Europe. En France, sous Louis XIII, il y eut encore quelques compagnies de *lances*; sous Louis XIV, il n'y en avait plus. Sous Louis XV, le maréchal de Saxe obtint du roi de recruter un régiment auquel il donna des lances. Le grand Frédéric fit former quelques régiments de lanciers. Lors des guerres de la Révolution française, cette arme avait complètement disparu de notre armée. On est tout étonné de voir en l'an IX un colonel du 3e de hussards défiler au Carrousel, devant le premier consul, avec un de ses escadrons armé de lances. Cet essai était-il autorisé ? je l'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que cette arme n'entrait pas dans la composition de notre cavalerie. Ce fut en 1807, dans la campagne de Pologne, que les lanciers reparurent dans les rangs de l'armée française. Napoléon, ayant fait

former un *pulk* polonais, de quatre escadrons armés de lances, le plaça dans sa garde où il prit le nom de chevau-légers-lanciers; il était commandé par le comte Krazienski. D'autres régiments polonais furent également formés et envoyés en Catalogne et en Aragon, où bientôt ils devinrent la terreur du pays. Nous les avons vus à Tudela. Bientôt arriva l'audacieux combat et l'étonnant succès de Somo-Sierra. En 1810, après la campagne de Wagram, l'Empereur ayant fait entrer dans sa garde la garde du roi de Hollande, ordonna la formation d'un deuxième régiment de lanciers, dits lanciers hollandais ou lanciers rouges, d'après leur costume écarlate, dont il donna le commandement au général Édouard Colbert. D'autres régiments de lanciers furent également formés, et leur nombre s'élevait à douze en 1814. Le seul régiment des lanciers rouges formait une des brigades de la garde avec un effectif considérable. A Dresde, en 1813, le général Édouard Colbert passait la revue de l'Empereur ayant vingt-six escadrons portant le même uniforme. Cette grande extension donnée à l'arme de la lance prouve l'importance qu'y attachait Napoléon.

Le duc de Raguse, les généraux Foy, Marbeau, etc., considèrent la lance comme une des armes les plus terribles et les plus efficaces dont puisse se servir la cavalerie. Je ne citerai que quelques exemples :

En 1813, des carrés d'infanterie qui avaient résisté à tous les efforts des cuirassiers, furent enfin enfoncés par un peloton des lanciers qu'on fit charger en tête des cuirassiers. En 1814, le 10e régiment de hussards, commandé par le brave et habile Curély, chargeant sur une ligne de cuirassiers russes, les cuirassiers l'attendirent de pied ferme, les hussards, arrivés à quelques pas, firent demi-tour ; derrière eux était un régiment de lanciers polonais : ces audacieux cavaliers, entraînés par leur ardeur contre leur vieil ennemi, s'élancent à travers les intervalles des escadrons français, tombent à coups de lances, à coups de hampes sur les Russes qu'ils culbutent et bouleversent en un instant. Je tiens ce fait du brave, et très

digne de foi, commandant Roboly, dont j'ai déjà parlé dans ces notes (1).

En 1815, deux régiments de lanciers, l'un commandé par le colonel Bro, l'autre par le colonel Sourd, formant une brigade placée sous les ordres du général Alphonse Colbert, rencontrent près de Jemmapes une brigade de hussards anglais, la chargent et la détruisent presque en entier, d'après le témoignage des Anglais eux-mêmes (2). Le lendemain, à Waterloo, les lanciers rouges de la garde furent, avec les cuirassiers, les héros de ces charges audacieuses, répétées, qui furent au moment d'arracher la vic-

(1) Voir le 2e volume, page 305.

(2) Je crois devoir, à ce propos, raconter ce qui m'arriva en 1828. J'étais au camp de Saint-Omer, lieutenant dans un régiment de hussards (le 6e). Le roi Charles X, arrivé pour visiter le camp, se rendait de la ville sur le champ de manœuvres, suivi d'une escorte nombreuse. Je commandais le peloton qui fermait la marche du cortège. J'aperçus dans la foule un groupe d'officiers anglais dont personne ne s'occupait, ce qui me parut assez singulier ; aussi pris-je sur moi de leur dire que le général les verrait avec grand plaisir se joindre au cortège, ce qu'ils firent. On n'était pas encore arrivé au camp, que le roi les avait non seulement aperçus, mais reconnus, car la plupart étaient pour lui d'anciennes connaissances. C'étaient : sir Hussey-Vivian, inspecteur général de la cavalerie anglaise, le comte de Munster, l'un des fils du duc de Clarence, lord Bingham, depuis lord Lucan, alors colonel d'un régiment de lanciers, le colonel Fox, fils de lord Holland, d'autres encore.

Accueillis par le roi avec la bienveillance la plus gracieuse, la plus amicale, ils devinrent en un instant l'objet de l'attention et des prévenances de tous. J'étais encore dans l'ignorance la plus complète du succès de mes *protégés*, et j'attendais dans un coin du champ de manœuvres que le roi revînt à Saint-Omer, pour continuer mon escorte, lorsque je vis arriver près de moi les brillants officiers anglais qui s'étaient informés de mon nom et venaient me remercier de la très naturelle politesse que j'avais eue pour eux. Ce fut alors que j'appris qui ils étaient. On causa, sir Hussey-Vivian me demanda si je n'étais pas parent d'un général Colbert qui commandait une brigade de lanciers en 1815. Je lui répondis qu'il était mon oncle. Alors, sir Hussey-Vivian, avec la franchise la plus courtoise et la plus chevaleresque, me raconta comment une brigade qu'il commandait avait été fort maltraitée dans la charge du 17 juin. Puis on entra dans les détails. Les Anglais dirent que la plupart des officiers avaient été tués et la brigade presque entièrement

toire aux Anglais, et vinrent jeter le reflet d'une gloire impérissable sur les désastres de ce jour néfaste (1). En 1816, lors de la réorganisation de l'armée, on ne forma pas de régiment de lanciers. L'opinion publique, toute remplie du souvenir des éclatants services rendus par cette arme, se persuada que si on ne formait pas de lanciers, c'était parce qu'ils s'étaient rendus trop redoutables à l'ennemi dans la dernière campagne, et qu'un article secret des traités de 1815 nous empêchait d'en avoir; c'était une erreur. Quelques années après, on arma de lances deux escadrons dans chacun des régiments de chasseurs. Ce

détruite. Comme on cherche toujours à expliquer sa défaite, ils attribuaient la leur, d'abord à l'arme terrible à laquelle ils avaient eu affaire, puis à la petitesse de leurs chevaux, lord Uxbridge, commandant en chef de la cavalerie anglaise (depuis marquis d'Anglesay) ayant voulu faire un essai, en montant cette brigade sur des chevaux de petite taille venus de l'île d'Anglesay.

Lord Bingham et le colonel Fox me firent toutes les politesses possibles, m'engageant fort à venir en Angleterre, et sir Hussey-Vivian me dit qu'il me prendrait dans sa voiture et me mènerait voir les régiments qu'il devait inspecter.

Il résulta pour moi de tout ce que j'avais entendu dire que la destruction de cette brigade, commandée par un de leurs officiers les plus distingués, avait fait une vive impression en Angleterre et avait grandement influé sur le parti que prirent les Anglais, après la guerre, de créer des régiments de lanciers dans leur armée.

Je me rappelle que le général Alphonse Colbert avait conservé de nombreux souvenirs qui témoignaient de la vivacité et de l'acharnement du combat; c'étaient des sabres d'officiers anglais, des gibernes traversées par des coups de lances. Dans la lutte, beaucoup d'Anglais avaient été démontés; poursuivis par les lanciers, ils s'étaient pressés autour du général Colbert, et c'était au moment où le lieutenant-colonel de l'un de ces régiments, arrivant jusqu'à lui, lui tendait son sabre pour se rendre, qu'il reçut un coup de lance qui, traversant la giberne, pénétra dans les reins et le tua. Un assez singulier résultat de cette charge avait été de laisser aux mains du vainqueur un grand nombre de parapluies, les officiers anglais, tout braves qu'ils sont, ne croyant pas nécessaire à la dignité de l'uniforme de se laisser mouiller.

(1) On avait joint aux lanciers rouges l'escadron polonais qui avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe : ce qui formait la division du général Colbert. Bien que blessé trois jours auparavant d'un coup de feu, il la commandait, et ne se retira qu'un des derniers du champ de bataille.

n'était point encore la réorganisation de l'arme ; elle n'eut lieu qu'après 1830, époque à laquelle furent formés huit régiments de lanciers.

En 1870, on retrouve les lanciers à Reischoffen comme à Waterloo, à côté des cuirassiers, et courant avec le même dévouement à la mort. Dans cette même campagne, les uhlans de l'armée allemande précédaient partout leurs colonnes, fouillant le pays, et portaient partout l'effroi.

En 1871, un décret de M. Thiers, chef du Gouvernement, contre-signé par le général de Cissey, ministre de la Guerre, a supprimé en France l'arme des lanciers.

Les Prussiens les ont-ils supprimés ? — Non. On dit qu'ils en ont augmenté le nombre. Tous les pays de l'Europe en ont. Si les Prussiens les avaient supprimés, il y aurait matière à réfléchir ; ils ont pour eux l'autorité du succès ; mais nous, quelle autorité avons-nous ? — celle de la défaite. Je n'ai point à discuter la question technique, tactique, elle est jugée par toute l'Europe contre nous.

Mais il est une autre question plus grave et qui touche plus au fond des choses. Comment ! vous étiez assez heureux en France pour avoir une arme qui, en quelques années, à travers les grandes guerres du commencement du siècle, avait su acquérir un singulier renom, avait inscrit dans nos annales quelques-unes des plus belles pages de notre histoire militaire, et tout cela vous l'abandonnez, vous l'effacez ! Mais ces souvenirs sont une force, une puissance ; c'est par eux qu'on entretient dans les âmes l'ardeur pour les nobles choses, le dévouement au devoir, qu'on développe cette énergie morale qui seule fait les nations grandes et fortes. Napoléon Ier savait bien ce qu'il faisait, lorsqu'il inscrivait sur le drapeau de la 32e : « J'étais tranquille, la 32e était là ; » sur celui de la 75e : « Un contre dix. » Il savait que par là il faisait des héros de tous ceux qui s'abritaient sous ces glorieux drapeaux. Il était guidé par la même pensée, par la même connaissance du cœur humain, lorsqu'il faisait revêtir à des conscrits le glorieux habit des soldats de la vieille garde. Qui donc a servi et

ignore quelle est l'influence de l'uniforme, quel prestige, quelle magie s'attache à un numéro, à un bouton ? Qui ne se rappelle l'honneur qui s'attachait au nom de grenadier et à l'épaulette rouge que les grenadiers seuls pouvaient porter ?

Eh bien donc ! en détruisant une arme qui avait un passé glorieux, vous vous privez d'une force, d'un puissant moyen d'action ; il y a déperdition de cette force morale qui élève les âmes, décuple les forces physiques et enfante des héros.

A Monsieur le général Colbert, commandant la brigade de cavalerie légère.

Guadalaxara, le 8 décembre 1808.

Par suite des ordres de Son Altesse le vice-connétable, major-général, vous ferez partir demain matin le 20e régiment de dragons et les lanciers polonais, pour se rendre à Alcala, où ils recevront de nouveaux ordres du général Dijeon, qui doit se porter de là à deux lieues de Madrid. Vous concentrerez votre brigade de cavalerie légère aux environs de Santorcaz et de Corpa ; vous y resterez jusqu'à nouvel ordre. Votre quartier général devra être établi à Santorcaz.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la plus haute considération.

Le Chef de l'État-Major général du 6e Corps,

Jomini.

Ney a Berthier.

Guadalaxara, le 8 décembre 1808.

L'officier d'état-major que j'ai fait partir d'Alagon le 30 novembre pour annoncer à Votre Altesse mon mouvement

sur Siguenza, vient de rentrer. Il n'a pu parvenir à passer à Agreda, les paysans s'étant rassemblés dans toutes les montagnes pour intercepter les communications et enlever les hommes isolés.

La cavalerie du général Lefebvre occupera aujourd'hui la route d'Ocana jusqu'à Villa del Campo.

La première division d'infanterie se rendra demain à Alcala, la 2e entre cette ville et Guadalaxara, et la troisième à Guadalaxara, de manière que je pourrai me porter sur Ocana, Tolède ou Madrid, suivant la volonté de l'Empereur.

Je prie Votre Altesse, etc...

Le Maréchal duc d'Elchingen,

Ney.

P. S. —Je renvoie ci-joint à Votre Altesse la lettre que j'avais eu l'honneur de lui écrire d'Alagon.

Le parc d'artillerie du corps d'armée est resté à Burgos ; je vous prie, Monseigneur, de donner des ordres pour qu'il me rejoigne sur la direction que je dois suivre.

Ney a Berthier.

Guadalaxara, le 9 décembre.

Monseigneur,

Le général Beaumont vient d'arriver avec le 26e de chasseurs, et part sur-le-champ pour se réunir au 2e de hussards à Alcada. Ce général se rendra demain à deux lieues de Madrid, où il pourra prendre les ordres de Votre Altesse.

La division du général Dessolles arrivera également ici ce soir ou demain matin ; elle est très fatiguée des longues marches qu'elle vient de faire.

La chaussure manque essentiellement dans les divisions Marchand et Dessolles ; celle du général Maurice Mathieu en est encore pourvue passablement.

Tous les régiments ont des approvisionnements considérables à Bayonne, mais ils sont sans moyens de les faire arriver. Je prie Votre Altesse de donner des ordres pour que tout ce qui appartient aux corps, tant en habillement qu'en chaussure, soit transporté à Madrid, où des détachements seraient envoyés pour recevoir ces effets, et les escorter sur la direction du corps d'armée.

Votre Altesse verra, par l'état de situation, que la brigade de cavalerie légère qui me reste est bien faible pour subvenir au service de l'état-major et des postes de correspondance qui ruinent les chevaux, et qu'il ne resterait que bien peu de cavalerie à présenter dans un jour d'affaire. J'aurais désiré conserver le 26e de chasseurs ; mais le 4e de hussards étant resté avec le maréchal Moncey, je n'ai pas cru devoir retenir ce premier régiment, afin de laisser au général Beaumont sa brigade complète.

Je renouvelle à Votre Altesse l'assurance de ma respectueuse considération.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

P. S. — Je renouvelle à Votre Altesse la prière que je lui ai faite de faire rejoindre mon parc d'artillerie qui est resté à Burgos.

NEY A BERTHIER.

Guadalaxara, le 10 décembre 1808.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le rapport du général Maurice Mathieu sur l'affaire du 29 novembre à Bubireca, auquel sont joints :

1° L'état des officiers, sous-officiers et soldats tués et bléssés à cette affaire ;

2° Celui des officiers, sous-officiers et soldats pour lesquels le général Maurice Mathieu demande de l'avancement.

NEY A BERTHIER.

Guadalaxara, 10 décembre 1808.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la division Dessolles est arrivée ici hier soir. Les troupes sont trop serrées pour pouvoir rester longtemps dans leur position actuelle, la ville de Guadalaxara et les villages à deux lieues sur la route étant abandonnés des habitants et totalement pillés par les troupes qui y ont passé, venant d'Alcala pour se rendre à Ocana.

Je prie Votre Altesse de me faire connaître si je puis étendre mes cantonnements sur Alcala ou sur la division d'Ocana. Je serais exposé sans cette mesure à voir le soldat se repandre au loin dans la campagne, sous prétexte de pourvoir à sa subsistance, et courir ainsi le risque d'être assassiné par les paysans.

Le 26e régiment de chasseurs, parti hier pour Alcala, est sous mes ordres depuis mon arrivée en Espagne. Je désire vivement que Sa Majesté veuille bien permettre que je conserve ce corps qui sert très bien, et est surtout remarquable par sa bonne discipline.

L'adjudant-commandant Lefol, nommé général de brigade, continue à exercer les fonctions de chef de l'état-major du général Marchand; il me serait fort agréable qu'il restât au corps d'armée, où il prendrait le commandement de la première brigade vacante. Je prie Votre Altesse de vouloir bien l'y autoriser.

NEY.

NEY A BERTHIER.

Guadalaxara, 10 décembre 1808.

Monseigneur,

A mon passage à Calatayud, j'avais envoyé à Soria M. Marion, capitaine-adjoint à mon état-major, avec la

mission de ramener les postes de correspondance et autres détachements du corps d'armée restés dans cette ville et Almazan.

Cet officier vient de rentrer à Guadalaxara, après avoir exécuté ses ordres. Il m'a rendu compte que le 7, à son arrivée à Siguenza, il avait trouvé la population entière armée de fusils et en pleine insurrection, et que le lendemain il avait été assailli, à la sortie de cette ville, par un grand nombre de coups de fusil qui, heureusement, ne lui blessèrent qu'un brigadier.

Je crois devoir vous faire part de cet événement, Monseigneur, et surtout je dois vous faire observer que M. Marion avait cinquante et quelques hommes, et que cependant il n'a dû son salut qu'à la bonne contenance qu'il fit à la tête de sa troupe.

Peut-être Votre Altesse pensera-t-elle, comme moi, qu'il serait nécessaire de punir sévèrement la ville de Siguenza; autrement il est à craindre que tous les paysans des environs, se joignant à elle, ne forment une insurrection, sinon dangereuse, au moins très nuisible à nos communications.

P. S. — Le général Bron, qui commande à Soria, a refusé de laisser partir 22 hommes du 53[e] régiment, sous prétexte que ce détachement était nécessaire à sa propre sûreté.

NEY.

Note.

Dans une lettre de Berthier à Mathieu Dumas, je vois qu'il s'agit de diriger sur Madrid un détachement du 3[e] de hussards, alors à Burgos, et qui momentanément avait été mis sous les ordres du maréchal Lannes.



A Monsieur le général Colbert.

Guadalaxara, le 12 décembre 1808.

Vous voudrez bien, mon cher général, faire partir au reçu du présent ordre 80 chevaux, tirés des 3e de hussards et 15e de chasseurs, pour se rendre à Guadalaxara, où ils seront à la disposition du colonel Baussein, que je charge d'une opération ordonnée par le prince de Neufchâtel.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

Ney.

Ney a Berthier.

Guadalaxara, 13 décembre 1808.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11, relativement à l'approvisionnement de Madrid; j'ai sur-le-champ donné des ordres à l'ordonnance et aux généraux de mon corps d'armée, pour que les intentions de Votre Altesse soient remplies.

J'ai fait partir aujourd'hui quatre bataillons de la division Dessolles, cent chevaux et quatre pièces d'artillerie, sous les ordres du colonel Baussire du 43e régiment, pour se diriger sur Siguenza, où il arrivera demain de très bonne heure. La ville sera désarmée, et on tâchera de saisir les individus qui ont le plus contribué au rassemblement qui a attaqué un de mes détachements.

Cette expédition a aussi pour but de faire arriver des subsistances.

Ney.

NEY A BERTHIER.

13 décembre, à midi.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier.

J'ai en conséquence expédié des ordres pour que les divisions Marchand et Maurice Mathieu se réunissent demain à Alcala, et jusqu'à la hauteur de Torejon, de manière à pouvoir passer par Madrid le 15, vers trois heures de l'après-midi.

La brigade de cavalerie du général Colbert ouvrira la marche.

La division Dessolles occupera avec sa première brigade Alcala, et les villages entre cette ville et Guadalaxara; la deuxième brigade de cette divison restera à Guadalaxara; mais cette dernière disposition ne pourra être exécutée qu'après le retour des quatre bataillons chargés du désarmement de Siguenza.

Le général Dessolles exécutera les ordres de Votre Altesse, relativement à l'approvisionnement de Madrid.

Il sera établi des postes de correspondance à Guadalaxara, Alcala et Canillejas.

NEY.

Ordre du jour.

L'Empereur est informé que plusieurs officiers titulaires dans les corps d'armée se trouvent détachés près des généraux sous la dénomination d'officiers d'ordonnance. MM. les maréchaux et généraux ne peuvent avoir auprès d'eux que leurs aides de camp et des officiers de l'état-major, munis de lettres de service.

Il est ordonné aux colonels et aux inspecteurs aux re-

vues, de faire rayer des contrôles tout officier absent de son corps qui se trouverait employé comme officier d'ordonnance, et qui n'aurait pas rejoint, dix jours après la réception du présent ordre, au corps d'armée.

Les officiers absents de leurs corps comme officiers d'ordonnance, seront privés de leurs appointements pendant le temps de leur absence.

Sa Majesté entend que tous les officiers titulaires des corps fassent le service à leur compagnie, à moins de maladie et d'autre cause légitime.

Au quartier général Impérial, à Chamartin, le 18 décembre 1808.

Le vice-Connétable, Prince de Neufchâtel, Major-Général,

Signé : ALEXANDRE.

Pour copie conforme,

Le Sous-Chef de l'État-Major général du 6e Corps,

DE LA CHASSE-VÉRIGNY.

Général COLBERT.

Ordre du jour.

Arevalos, le 23 décembre 1808.

Il y a un dépôt établi à Ségovie. MM. les généraux de division sont invités à y diriger les hommes hors d'état de suivre.

M. le général Tilly, gouverneur de la province, est chargé de l'établissement des hôpitaux.

Pour le Chef de l'État-Major général.

Le Sous-Chef,

DE LA CHASSE-VÉRIGNY.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

Arevalos, le 23 décembre 1808.

Vous voudrez bien, mon cher général, vous établir aujourd'hui à Rueda et à Laseca, en passant par Medina del Campo.

Envoyez le plus tôt possible une forte reconnaissance sur Tordesillas, rive droite du Duero, et une autre sur la direction de Salamanque, afin de se procurer des renseignements sur l'ennemi.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

Ordre de mouvement pour le 23 décembre.

Arevalos, le 23 décembre 1808.

La brigade de cavalerie légère du général Colbert s'établira à Rueda et à Laseca, où elle se rendra, en passant par Medina del Campo. Ce général enverra des reconnaissances sur Tordesillas et sur la direction de Salamanque.

La 2e brigade et le quartier général de cette division resteront à Arevalos et Martin-Munor.

Le parc d'artillerie sera à Arevalos, de même que le quartier général en chef.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

Laseca, le 24 décembre 1808, à 4 heures du matin.

Mon Général,

Je m'empresse de vous envoyer ci-inclus le rapport de M. le capitaine Barthélemy, qui rentre à l'instant de reconnaissance à Tordesillas. Je regrette qu'il soit sans indication positive.

On vous aura sans doute dit qu'il y a huit jours, les Anglais enlevèrent l'intendant de Valladolid.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect.

L. LAFERRIÈRE-LEVESQUE.

En marge on lit :

Envoyer ce rapport à M. le maréchal Ney. — Ajouter que tous les rapports disent que les Anglais sont à Rio-Seco; qu'à Salamanque il y a peut-être des Espagnols, et que la reconnaissance sur Salamanque n'est pas rentrée encore.

Ordre de mouvement pour le 24 décembre 1808.

Arevalos, 23 décembre 1808.

Conformément aux ordres de l'Empereur;

Tout le corps d'armée devra se porter sur Medina del Campo. En conséquence, le général Colbert, commandant la cavalerie légère, et le général Marchand, commandant la 1re division, resteront demain dans leur position.

La division du général Maurice Mathieu se dirigera demain à la pointe du jour sur Medina del Campo.

D'après les avis du prince de Neufchâtel, l'artillerie de

cette division, ainsi que le grand parc, n'arriveront que demain à Arevalos. Ils viendront s'établir le soir à Palacios de Goda, à une lieue et demie en avant d'Arevalos, à droite de la route de Medina del Campo.

La division du général Lapisse, qui a couché à Adanera et San-Ilimo, viendra demain à Ataquines et San Vicente Medina, moitié chemin d'Arevalos.

La division de cavalerie du général La Houssaye se portera sur Medina del Campo.

Le quartier général en chef partira demain à six heures précises du matin pour Medina del Campo.

Signé : LE MARÉCHAL DUC D'ELCHINGEN.

Pour copie conforme,

Le Chef de l'État-Major général,

JOMINI.

GÉNÉRAL COLBERT, commandant la cavalerie légère, en avant de Medina del Campo.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

Tordesillas, le 24 décembre 1808, à minuit.

Monsieur le Général,

J'ai l'honneur de vous transmettre l'ordre de mouvement pour le 25 décembre 1808.

L'intention de M. le maréchal duc d'Elchingen est que vous preniez des renseignements sur la force des cantonnements indiqués, afin de reporter votre troupe le plus commodément possible.

On se gardera militairement, et MM. les colonels donneront des ordres pour que le soldat soit pourvu de deux

jours de vivres, indépendamment de sa subsistance journalière.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect.

Le chef de l'État-Major général,

JOMINI.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

La Motta, le 25 décembre 1808.

Mon Général,

Je reçois à l'instant votre lettre; j'ai l'honneur de vous rendre compte que la reconnaissance sur Benavente est partie aussitôt la réception de l'ordre que vous m'avez adressé cet après-midi par M. Petry. Le capitaine Beaufrère qui la commande a l'ordre d'aller au moins à huit lieues dans la direction de Benavente; il ne peut donc être de retour que demain matin. Je m'empresserai de vous adresser son rapport.

Vous m'avez fait le reproche, mon général, d'envoyer des partis trop faibles; je vous prie de considérer ma force. La 5e compagnie me manquait, et elle est en ce moment à Adalia. M. Lehmann, avec ses 60 chevaux, est encore à Mozales, ce que je viens de savoir dans le moment. Je lui ordonne de me rejoindre. Je vous envoie quatre Espagnols qu'il a pris, dont les déclarations se rapportent aux renseignements que l'on peut recueillir. Il paraît indubitable que les Anglais se sont retirés sur Leon, même ceux qui étaient à Zamora.

En cas de mouvement, mon général, pourrais-je vous prier de vouloir bien adresser un ordre séparé à M. Barthélemy à Adalia, pour éviter tout retard? Votre ordonnance doit y passer.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

L. LAFERRIÈRE-LEVESQUE.

A Monsieur le général Colbert, commandant la cavalerie du 6e Corps d'armée.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous envoyer le nommé Andres Martines, artilleur volant de l'armée ennemie, arrêté ce soir en avant de la grand'garde. Il était monté, armé d'un sabre, d'une carabine et muni d'une ceinture de cartouches. Il chassait devant lui des ânes chargés de blé.

Peu après, la même grand'garde a porté une petite patrouille en avant; elle a trouvé sur le côté du chemin le schako dudit Martines, dans lequel se trouvaient trois papiers renfermés dans un portefeuille.

Le premier, daté de Salamanque le 14 décembre, donné à lui par le sieur Martin Antonio de Iscar, commandant, et chargé de conduire un convoi de troupes, pour être incorporées dans l'armée de M. La Romana, lequel certificat permet au porteur de se rendre à Pozaldes, compris dans les cantonnements de l'armée. Ce certificat est visé à El-Pedroso le 15 décembre.

Le deuxième est donné par le curé titré de Torecilla del Valle, daté de Pozaldes le 19 décembre. Ce papier est donné par le curé se disant commissionné, pour dispenser les déserteurs et suspects, par S. E. le capitaine général de la Grande-Bretagne, don Charles-Édouard, brigadier général commandant la cavalerie, pour aller à la ville de Tozo, avec une lettre pour ledit capitaine général.

Le troisième est le reçu donné par l'alcade de Tozo, et sous la date de ce jour, de la lettre dont il est fait mention plus haut.

Pozaldes se trouve en arrière et à moins d'une lieue de l'endroit que vous occupez. Je pense, mon général, que vous jugerez à propos de faire arrêter le curé.

Ledit Martines arrêté dit qu'à Tozo il n'y a aucune

troupe ennemie; mais, en le questionnant, vous remarquerez qu'il se contredit à chaque parole.

On dit aussi, avec une espèce de certitude, que les Anglais ont marché vers Medina de Rio Seco.

La découverte est partie pour Tordesillas. Je m'empresserai de vous adresser le rapport qui me sera fait.

Je dois vous observer, mon général, que la ville de Laseca est très étendue, de manière que pour s'y garder tant bien que mal et faire les patrouilles au dehors, il en résulte un service à occuper presque tout le monde. Je vous prie de vouloir bien nous envoyer deux compagnies d'infanterie, dont le service sera purement intérieur (1).

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect.

Le Colonel,
LAFERRIÈRE-LEVESQUE.

A MONSIEUR LE COLONEL LAFERRIÈRE-LEVESQUE.

Tordesillas, à 5 heures 1/4.

Probablement vous n'avez pas reçu l'ordre que je vous ai envoyé de Rueda; au reçu de la présente, vous vous mettrez en route pour venir à Tordesillas. Je vous ai déjà envoyé un ordre; comme vous tardez beaucoup, je crains qu'il ne vous soit pas parvenu. En passant ici, vous recevrez de nouveaux ordres.

A. COLBERT.

P. S. — Vous enverrez un escadron sur la route de la Corogne, et vous vous établirez à Tordesillas avec vos

(1) On lit en marge : Envoyer ce rapport au maréchal Ney, en faisant l'extrait. Dire que je garde les papiers du nommé Martines, pour les représenter au curé de Pozaldes que j'envoie arrêter. — Écrire au colonel du 3e que, si la ville est trop grande, il ne doit en occuper qu'une partie, et tacher de m'avoir des renseignements par ses reconnaissances.

A. COLBERT.

deux autres escadrons, plaçant des postes de quatre hommes et un brigadier en avant des postes de voltigeurs, sur les routes de la Corogne, de Valladolid, et de Medina de Rio Seco. Vous enverrez chez moi un planton qui connaîtra votre logement.

Medina del Rio Seco, le 26 décembre 1808, 9 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse qu'une reconnaissance de cent chevaux, du 15e régiment de chasseurs, commandée par le chef d'escadron Lepic, s'est dirigée ce matin sur Mayorga. Cet officier y est arrivé à midi précis ; il a aperçu des vedettes de cavalerie anglaise, et, ordonnant aussitôt la charge, il est entré pêle-mêle dans la ville avec l'ennemi.

Pendant qu'on faisait le coup de fusil, plusieurs escadrons de dragons anglais sont venus pour lui couper la retraite ; il l'a effectuée par échelons, après avoir essuyé plusieurs charges. Nous avons perdu un officier et plusieurs chasseurs tués ou pris. La reconnaissance a été poursuivie mollement jusqu'à Ceinos de Campos.

Il serait essentiel, je crois, de faire prévenir de cette rencontre le général Lefebvre, qui marche sur Benavente, afin qu'il ne se compromette pas. Il serait également très utile d'envoyer ici quelques régiments de cavalerie légère pour battre la plaine, puisque l'ennemi n'est pas éloigné de nous.

Il est certain maintenant que l'Empereur tient les Anglais ; et si les forces dont S. M. peut disposer étaient réunies, il y aurait une bataille dans trois jours.

J'envoie à Palencia pour faire rapprocher d'ici la cavalerie qui est aux environs de cette ville ; mais comme la proximité de l'ennemi rend cette mission dangereuse, je

vous prie, Monseigneur, d'envoyer également des ordres par Valladolid.

Les deux divisions Marchand et Maurice Mathieu seront réunies ici demain vers midi ; la tête de colonne est à Valverde.

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport du général Colbert.

Je renouvelle à Votre Altesse l'assurance de ma respectueuse considération.

Le Maréchal duc d'Elchingen,
NEY.

P. S. — Un soldat anglais, que la reconnaissance a ramassé, assure que l'armée anglaise, forte de 30,000 hommes d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie, est en pleine marche, venant de Salamanque et de Zamora, pour se rendre à Léon.

NEY A L'EMPEREUR.

Medina del Rio Seco, le 26 décembre 1808.

Sire,

Je reçois à l'instant la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire ce soir à cinq heures. Les ordres sont donnés pour que les divisions Marchand et Maurice Mathieu soient réunies ici demain vers midi. Si le bruit du canon m'annonce que le maréchal Soult est aux prises, je marcherai sur-le-champ pour faire une diversion en sa faveur, en attendant que toutes les troupes soient réunies. L'état affreux des chemins me fait croire que l'ennemi ne peut pas être en mesure d'attaquer demain ce maréchal, dont il est encore éloigné d'une journée de marche. La reconnaissance qui a poussé jusqu'à Mayorga, s'est trouvée presque au milieu des colonnes d'infanterie et de cavalerie

anglaises qui marchaient sur Sahagun. Il est bien à craindre que les prisonniers que l'on nous a faits ne fassent connaître notre marche sur Rio Seco, et que l'ennemi ne renonce à son projet offensif; mais, en attendant qu'il ait pris cette résolution, Votre Majesté aura réuni toutes ses forces et pourra l'écraser.

Je tâcherai de communiquer demain vers Carion avec le maréchal Soult; l'officier que je lui enverrai passera par Frechilla et Paredes.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis,

Sire, de Votre Majesté,

Le très humble et très obéissant serviteur et très fidèle sujet.

Le Maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL COLBERT.

Medina del Rio Seco, 27 décembre, à 2 heures de l'après-midi.

Mouvement pour le 27 *décembre* 1808.

L'avant-garde et la cavalerie légère se porteront à Villavicencio et Villagra, s'éclairant sur Mayorga et Valderas.

La 1re division à Ceinos del Campos.

La 2e à Barcial de Loma.

Le quartier général à Aquilas del Campos.

Signé : MARÉCHAL DUC D'ELCHINGEN.

Pour expédition conforme,

Le Chef de l'État-Major général,

JOMINI.

Berthier au Maréchal Ney.

Astorga, 2 janvier 1809.

Je vous préviens, Monsieur le duc, que l'intention de l'Empereur est que votre cavalerie légère, aux ordres du général Colbert, reste à Villafranca, où elle cesse d'être aux ordres du duc d'Istrie, qui revient au quartier impérial. Le corps du duc de Dalmatie entre en Galice avec les divisions de dragons La Houssaye et Lorge. L'Empereur ordonne qu'avec vos deux divisions vous cantonniez à Astorga et environs, où vous resterez jusqu'à nouvel ordre. Vous êtes autorisé par S. M. à soutenir le maréchal Soult, s'il y avait lieu.

Berthier.

A Monsieur le marquis de Colbert.

Monsieur le Marquis,

Le long bavardage auquel je me suis abandonné hier, dans la visite que vous avez bien voulu me faire, a pu vous prouver tout l'intérêt que je portais à ce qui concernait votre illustre père, le chevaleresque et brave général Auguste Colbert, tué si héroïquement à Villafranca en Espagne, au mois de janvier 1809. Le plaisir que m'a causé cet entretien a eu malheureusement pour résultat une extinction de voix presque complète. J'espère toutefois parvenir à me débarrasser de cette nouvelle infirmité, car, étant déjà aux trois quarts sourd et aveugle, il serait cruel d'être encore muet. Du reste, monsieur le marquis, j'espère aussi que vous conserverez un bon souvenir des récits que je vous ai faits des exploits de monsieur votre père dont j'ai été témoin à Ulm, à Iéna, à Landsberg, etc., et surtout

des détails inconnus sur les événements qui ont eu lieu au gué de Villafer sur l'Esla (je crois 3 janvier), anecdote piquante, qui a eu une influence incontestable sur la fatale circonstance qui a placé la brigade Colbert sous les ordres du maréchal Soult, tandis que depuis quatre ans elle faisait partie du corps du maréchal Ney, ce qui fut la cause de sa mort; car, sans cela, il n'eût pas été à ce combat. Vous n'oublierez pas non plus, monsieur le marquis, le récit que je vous ai fait du conflit qui avait eu lieu à ce gué de Villafer, entre monsieur votre père et moi, au sujet d'un conseil stratégique que je lui donnais en ma qualité de chef d'état-major, en l'absence de M. le maréchal Ney. Malgré les rapports très sympathiques qui existaient jusqu'alors entre nous, monsieur votre père s'emporta un peu trop vivement, à cause de la responsabilité qu'il présumait devoir résulter de ce conseil, soit qu'il le suivît, soit qu'il s'y refusât. Au fond, il avait peut-être raison; mais ma démarche était inspirée par l'intérêt des opérations militaires : il aurait dû l'apprécier et se borner à me faire comprendre qu'il ne pouvait point prendre sur lui la responsabilité d'une telle décision. Malheureusement le général se livra à des reproches violents et blessants, au point que nous devions nous battre, lorsque arriva l'ordre pressant de partir immédiatement pour Benavente, où le maréchal Ney se trouvait avec l'Empereur. La cavalerie Colbert, faisant naturellement l'avant-garde comme cavalerie légère, arriva naturellement bien avant les divisions d'infanterie; or, comme Soult était aussi arrivé à Benavente avant nous, et qu'il manquait de cavalerie légère pour entamer la poursuite de l'armée anglaise de Moore, Napoléon lui donna la brigade Colbert en échange de la brigade de dragons du général Fournier, harassée et moins forte. Ce fut un arrêt fatal de la destinée qui n'aurait pas eu lieu, si le conseil que je donnais avait été suivi. Pardonnez-moi, monsieur le marquis, ce nouveau verbiage et l'insuffisance de ces lignes, pour bien expliquer toute cette catastrophe de Villafranca. Ma cervelle de 90 ans a bien conservé la mémoire des faits,

mais n'a plus la faculté de les raconter. La rhétorique et la synthèse surtout me font défaut.

Veuillez agréer l'assurance de ma haute considération (1).

GÉNÉRAL JOMINI.

Passy, 12 juin 1868.

LE MARÉCHAL BERTHIER AU MARÉCHAL BESSIÈRES.

L'intention de l'Empereur, monsieur le Maréchal Bessières, est que vous placiez la brigade du général Colbert à Villafranca, où elle restera jusqu'à nouvel ordre sous le commandement du maréchal Ney, qui prend position avec ses deux divisions à Astorga. S. M. ordonne, monsieur le Duc, que vous mettiez à la disposition de M. le duc de Dalmatie les divisions de dragons La Houssaye et Lorge, qui dès ce moment font partie du 2e corps.

Quant à vous, monsieur le Maréchal, l'intention de S. M. est que vous vous rendiez au quartier impérial.

BERTHIER.

BERTHIER A SOULT.

Benavente, le 4 janvier 1809, 4 heures après-midi.

Je reçois, monsieur le Duc, votre lettre du 3 au soir. La compagnie dc sapeurs et les 3,000 outils qui doivent rejoindre votre corps d'armée sont en mouvement. Le 17e régiment d'infanterie légère est en marche, mais il est encore loin : il vous rejoindra le plus tôt possible.

La perte du général Colbert a été vivement sentie par

(1) Cette lettre est en ma possession.

l'Empereur. Nous attendons avec impatience d'apprendre que vous êtes arrivé à Villafranca. Le maréchal Ney avait déjà l'ordre de garder les défilés, depuis Astorga jusqu'à Villafranca.

BERTHIER.

LE MARÉCHAL BERTHIER AU MARÉCHAL NEY.

Benavente, le 4 janvier, 2 heures après-midi.

L'intention de l'Empereur, monsieur le duc d'Elchingen, est que vous restiez à Astorga, que vous organisiez le pays et les magasins, où vous ordonnerez qu'il soit toujours tenu en réserve 100,000 rations de farine et 20,000 rations de pain.

S. M. ordonne que vous fassiez faire du biscuit pour charger les caissons. Elle donne des ordres pour qu'il soit formé à Astorga un dépôt de cavalerie pour y réunir les chevaux éclopés des corps qui sont en Galice. Désignez, monsieur le duc, un emplacement pour établir ce dépôt.

L'intention de l'Empereur, monsieur le Maréchal, est que vous vous chargiez de garder les défilés qui joignent la Galice au royaume de Léon, et que vous établissiez des postes pour que la correspondance soit rapide.

S. M. désire que vous ayez toujours des officiers de votre état-major auprès du maréchal Soult, pour être instruit, et être à même de vous porter où il serait nécessaire, si les Anglais, au lieu de se réembarquer, débarquaient de nouvelles troupes.

L'Empereur a senti vivement la perte du général Colbert. Je connais assez l'amitié et l'estime que vous portiez à ce général, pour juger de ce que vous éprouvez. En regrettant un brave officier, je perds un ancien ami.

BERTHIER.

Gazette nationale ou *Moniteur universel.*

24e BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Astorga, le 2 janvier 1809.

L'Empereur est arrivé à Astorga le 1er janvier.

La route de Benavente à Astorga est couverte de chevaux anglais morts, de voitures d'épuipages, de caissons d'artillerie et de munitions de guerre. On a trouvé à Astorga des magasins de draps, de couvertures et d'outils de pionniers.

Dans la route d'Astorga à Villafranca, le général Colbert, commandant l'avant-garde de cavalerie du duc d'Istrie, a fait 2,000 prisonniers, pris des convois de fusils et délivré une quarantaine d'hommes isolés, qui étaient tombés entre les mains des Anglais.

Quant à l'armée de la Romana, elle est réduite presqu'à rien. Ce petit nombre de soldats, sans habits, sans souliers, sans solde, sans nourriture, ne peut plus être compté pour quelque chose.

L'Empereur a chargé le duc de Dalmatie de la mission glorieuse de poursuivre les Anglais jusqu'au lieu de leur embarquement, et de les jeter dans la mer l'épée dans les reins.

Les Anglais sauront ce qu'il en coûte pour faire un mouvement inconsidéré devant l'armée française. La manière dont ils sont chassés du royaume de Léon et de la Galice, et la destruction d'une partie de leur armée, leur apprendra sans doute à être plus circonspects dans leurs opérations sur le continent.

La neige a tombé à gros flocons pendant toute la journée du 1er janvier. Ce temps, très mauvais pour l'armée française, est encore plus mauvais pour une armée qui bat en retraite.

Gazette nationale ou *Moniteur universel.*

25e BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Benavente, le 5 janvier 1809.

La tête de la division Merle, faisant partie du corps du duc de Dalmatie, a gagné l'avant-garde dans la journée du 3 de ce mois.

A quatre heures après-midi, elle s'est trouvée en présence de l'arrière-garde anglaise qui était en position sur les hauteurs de Prieros, à une lieue devant Villafranca, et qui était composée de 500 hommes d'infanterie et 600 chevaux. Cette position était fort belle et difficile à aborder. Le général Merle fit ses dispositions. L'infanterie s'approcha; on battit la charge et les Anglais furent mis dans une entière déroute. La difficulté du terrain ne permit pas à la cavalerie de charger, et l'on ne put faire que 200 prisonniers. Nous avons eu une cinquantaine d'hommes tués ou blessés.

Le général de brigade Colbert, commandant la cavalerie de l'avant-garde, s'était avancé avec les tirailleurs de l'infanterie pour voir si le terrain s'élargissait et s'il pouvait former sa cavalerie. Son heure était arrivée; une balle le frappa au front, le renversa, et il ne vécut qu'un quart d'heure. Revenu un moment à lui, il s'était fait placer sur son séant, et, voyant alors la déroute complète des Anglais, il dit : « Je suis bien jeune encore pour mourir, mais du moins ma mort est digne d'un soldat de la Grande-Armée. puisqu'en mourant je vois fuir les derniers et les éternels ennemis de ma patrie. » Le général Colbert était un officier d'un grand mérite.

Relation anglaise de la mort du général A. Colbert.

The 3d of january, a little after noon, the French general Colbert approached this hill with six or eight squadrons, but observing the ground behind Calcabellos strongly occupied, he demanded reinforcements. — Marshal Soult, believing that the English did not mean to make a stand, sent orders to Colbert to charge without delay, and the latter, stung by the message, obeyed with precipitate fury. From one of those errors so frequent in war, the British cavalry, thinking a greater force was riding against them, retired at speed to Calcabellos, and the riflemen, who, following their orders, had withdrawn when the French first came in sight, were just passing the bridge, when a crowd of staff officers, the cavalry, and the enemy, came in upon them in one mass: in the confusion thirty or forty men were taken, and Colbert crossing the river, charged on the spur up the road. The remainder of the riflemen threw themselves into the vineyards, and permitting the enemy to approach within a few yards, suddenly opened such a deadly fire, that the greatest number of the French horsemen were killed on the spot and among the rest Colbert himself. His fine martial figure, his voice, his gestures, and, above all, his great valour, had excited the admiration of the British, and a general feeling of sorrow was predominant when the gallant soldier fell (1).

(1) *History of the war in the Peninsula*, t. I (2e édition), p. 470, 471.

NOTES

SUR LE CHAPITRE XXXV

Moniteur *du* 9 *février* 1810.

DÉCRET IMPÉRIAL.

Au palais des Tuileries, le 1er janvier 1810.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc., etc., etc., nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

Les statues des généraux:

Saint-Hilàire,
Espagne,
Lasalle,
Lapisse,
Cervoni,
Colbert,
Lacour,
Hervo,

morts au champ d'hònneur, seront placées sur le pont de la Concorde, conformément au projet qui nous sera présenté par notre ministre de l'Intérieur.

Signé : NAPOLÉON.

Le Ministre Secrétaire d'État,
Signé : H.-B. DUC DE BASSANO.

Note de l'auteur.

Ces statues devaient être en marbre et avoir quatorze pieds de haut. Celle de mon père fut confiée à Chaudet, qui passait pour un des plus habiles sculpteurs de l'époque. Il l'avait à peine commencée qu'il mourut. Cartelier, homme de mérite, allait en être chargé, lorsque, sur les instances de mon grand-père, le général Canclaux, elle fut définitivement donnée à Desenne, membre de l'ancienne Académie de sculpture.

Lorsqu'en 1814 arriva la Restauration, ces statues étaient assez avancées; mais qu'en faire? Le temps n'était plus à la glorification des hommes de l'Empire! On les relégua dans une arrière-cour de l'hôtel des Invalides. C'est là que le général Latour-Maubourg, le vieil ami de mon père, alors gouverneur des Invalides, me conduisait les voir. Elles y étaient restées longtemps oubliées, lorsqu'en 1832, époque de la création du musée de Versailles, je reçus de M. Aubernon (1), alors préfet de Seine-et-Oise, une lettre dans laquelle il me disait : « Vous apprendrez sans doute avec plaisir que la statue du général A. Colbert doit être bientôt placée dans la grande cour du château de Versailles. »

Que s'était-il donc passé? Les statues des généraux destinées à être placées sur le pont de la Concorde ayant été mises de côté, on les avait remplacées, sous la Restauration, par des statues de même proportion représentant plusieurs des hommes les plus illustres de l'ancienne monarchie. Une fois mises sur le pont, on trouva qu'elles l'écrasaient et ne faisaient pas bon effet. Lors donc de la

(1) Le père de M. Aubernon avait fait la campagne d'Égypte avec mon père. J'ai déjà dit les liens de confraternité qui s'étaient établis entre ceux qui avaient fait cette campagne. Ces sentiments même leur survécurent, car jusqu'à ces dernières années il y avait un dîner annuel des fils ou des neveux de ceux qu'on appelait les Egyptiens.

création du musée de Versailles, on pensa que là était leur véritable place, et elles furent transportées dans la cour du château. C'était fort bien: elles rappelaient les gloires de l'ancienne monarchie, mais la Révolution et l'Empire n'étaient pas représentés. Faire des statues de cette proportion était une grosse dépense ; on était donc assez embarrassé, lorsqu'on se rappela les statues cachées aux Invalides. C'était une véritable trouvaille. En y regardant de plus près et voyant les noms des personnages qu'elles représentaient : Lasalle, Saint-Hilaire, Colbert, etc ., etc., on se dit que ces noms étaient sans doute ceux de braves gens, mais enfin que ce n'étaient pas des commandants d'armée, des hommes tout à fait en première ligne. La chose redevenait difficile, lorsqu'un habile dit : « Mais rien n'est plus simple : coupez la tête de Lasalle, vous en ferez Lannes ; coupez la tête de Saint-Hilaire, vous en ferez Masséna; coupez la tête de Colbert, vous en ferez Mortier, etc., etc. » Ce qui fut dit fut fait. Sur ces entrefaites, la famille, les enfants du général Espagne, qui avaient été prévenus comme je l'avais été, étaient accourus à Versailles pour jouir du bonheur de voir la statue de leur père placée d'une manière convenable. Ils arrivèrent juste au moment de la décollation. Une scène des plus pénibles eut alors lieu ; une jeune femme, fille du général, se trouva mal, et les fils manifestèrent hautement leur indignation de l'injure faite à la mémoire de leur père. Ils chargèrent le député de leur département, alors M. de La Rochefoucauld, duc d'Estissac, aide de camp du roi, de faire parvenir leur réclamation.

Un jour, le roi, allant à Versailles, avait dans sa voiture le comte de Montalivet et le duc d'Estissac. On parla des statues. « J'ai reçu beaucoup de réclamations, dit le roi; mais au moins a-t-on prévenu les familles, leur a-t-on demandé quelle compensation elles désireraient? » Le ministre, pris au dépourvu et assez embarrassé de la responsabilité d'une mesure prise, peut-être à son insu, répondit: « Oui, sire, les familles sont satisfaites, et les

statues ont été remplacées par des *cénotaphes*, surmontés de bustes, placés dans une galerie du palais. »

A mon tour je réclamai, je m'adressai au roi, au ministre. Il n'était que trop facile de montrer, et je le fis dans des termes aussi modérés que possible, tout ce qu'il y avait de blessant dans cette inqualifiable mutilation qu'on avait fait subir aux statues; combien était injurieux l'outrage fait à la mémoire d'hommes qui étaient morts pour le pays et dont la gloire avait été consacrée par le plus grand des capitaines !

Tout ce que je fis ou dis alors resta inutile; on ne me fit même pas de réponse. Cependant cette affaire avait fait assez de bruit pour que la *presse* anglaise s'en occupât, et l'une des grandes revues (*Quarterly Review*), après avoir rapporté ce que j'ai dit plus haut sur les transformations qu'on avait fait subir aux statues, terminait un article sur Versailles en disant: « C'est par ces ridicules métamorphoses, aussi fabuleuses que celles d'Ovide, qu'on a préludé à la création des galeries historiques consacrées à toutes les gloires de la France. Il y a là un avantage: si une nouvelle révolution veut donner une couleur différente aux gloires de Versailles, un ciseau royaliste pourra aisément les changer en Moreau, Pichegru, Charette et la Roche-Jacquelein, ou une main républicaine en fera Maillard, Fournier, Henriot, Santerre » (1).

Je ne cessai de réclamer; je demandai, si on ne voulait pas faire une statue, qu'on inscrivît sur un piédestal vide le décret impérial qui ordonnait qu'une statue serait élevée au général Auguste Colbert. Enfin, en 1847, M. le comte Duchâtel, alors ministre de l'Intérieur, plutôt par des considérations personnelles que pour tout autre motif, fit faire par le sculpteur Maindron une statue qui est maintenant placée au musée de Versailles.

Quant au buste que l'Empereur avait ordonné de placer dans la salle des maréchaux, le sculpteur qui avait été

(1) *Quarterly Review*, t. LVI, p. 12, 13 et suiv.

chargé de le faire devint fou pendant l'exécution. On fut obligé de le faire achever par un autre, et il fut enfin placé dans la salle des maréchaux. Il y en avait vingt ou vingt-quatre. Sous la Restauration, ces bustes furent mis de côté; le gouvernement de Juillet les remit en place; ils y sont restés sous le second Empire jusqu'au moment où ils ont été ensevelis sous les ruines des Tuileries (mai 1871).

Souvenirs inédits du général Edouard Colbert, frère du général Auguste Colbert.

« LETTRE DE MES OFFICIERS »

Châtellerault, 15 août 1815.

« Mon Général,

« Les officiers de votre régiment ont lu vos adieux; leur affliction est égale à la tendresse qu'ils vous portent.

« A la mort du général Auguste Colbert, les hussards du 3e régiment portèrent deux ans une flamme noire à leurs schakos. A votre départ, les officiers portent leur deuil dans leur cœur; il ne finira qu'à votre retour au milieu d'eux. Faites-leur espérer que votre absence ne sera pas de longue durée; que ceux que vous dites avoir été heureux de commander n'aient pas à en souffrir trop longtemps. Vous seul pouvez diminuer la douleur qui les accable; ils n'ont plus de Colbert pour la leur faire supporter. »

Extrait d'un journal de l'époque (1809).

La cérémonie la plus touchante a eu lieu aujourd'hui, 3 janvier, en l'église paroissiale de Saint-Paul-Saint-Louis, à la mémoire du brave général de Colbert, moissonné au sein même de la gloire et à la fleur de son âge. Des ministres, des maréchaux de l'Empire, des sénateurs, plusieurs officiers généraux, l'évêque de Cazal, des magistrats civils

et grand nombre de personnages distingués formaient un groupe aussi intéressant que majestueux autour du catafalque, où reposaient sur des coussins les armes et les décorations de l'illustre défunt, au milieu d'un temple majestueusement disposé.

M. de Laleu, curé de la paroisse, docteur en Sorbonne, a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Avant de terminer cette sainte et triste cérémonie, permettez-moi de payer à l'homme illustre qui en est l'objet un tribut de douleur et d'admiration, et de mêler sur sa tombe quelques fleurs à ses lauriers et à ses cyprès. O vous tous, qui portez une âme sensible ! ô vous tous, qui aimez la France, notre chère patrie, et la gloire et l'idole des Français, vous partagerez sans doute le sentiment qui m'anime et me déchire !

Il n'est plus, ce jeune guerrier qui répandit tant d'éclat sur les premiers pas de sa carrière ! Il n'est plus, cet homme que tant de talents rendirent recommandable, cet homme d'une âme si ferme et d'un caractère si bon, cet homme si obligeant et si juste, si aimable et si noble ! Il n'est plus, ce général consommé avant l'âge, dont toutes les actions furent des exploits, dont tous les combats furent des triomphes ! Il n'est plus ! et, rassemblés en ce moment au pied de l'autel du Dieu vivant pour implorer ses miséricordes en sa faveur, nous ne savons quel sentiment nous commande sa mémoire, l'admiration ou le regret, le respect ou la douleur. Ombre chérie ! recevez tous les hommages de nos âmes.

M. Auguste-François-Marie de Colbert, général de division, baron de l'Empire, officier de l'ordre de la Légion d'honneur et de l'ordre de la Couronne de Fer, était issu de cette famille illustre des Colbert, dont la gloire se mêle aux jours les plus brillants de notre antique monarchie.

Né avec un caractère fier et ardent, noble et généreux, *l'honneur* et la gloire furent les premiers besoins et les

premiers sentiments de son âme. Mais comment en découvrir la route, en ces jours de confusion et de malheur, de délire et de férocité, qui obscurcissaient alors l'horizon de notre triste patrie? Le ciel veillait sur le jeune Colbert.

Au milieu de cette nuit affreuse, de ce période de crimes et de sang qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la chute épouvantable du trône de nos anciens monarques; quand tout n'était plus qu'horreur, fureur et scélératesse dans l'intérieur de la France, à la tête de nos armées la Providence avait placé un homme sage et valeureux: ainsi dans le chaos de l'univers naissant se trouvèrent les éléments de la lumière. M. de Colbert trouve en lui un parent, un ami, un protecteur. Bientôt il n'est plus confondu dans les rangs des simples soldats, et il prélude par une conduite distinguée à la gloire pour laquelle il était né.

O sagesse admirable du souverain Maître de l'univers, qui ordonne et commande tout, qui prépare et dispose tout: et la destinée des peuples, et la chute et l'élévation des empires, et l'harmonie des mondes, et la fortune du dernier des individus! Ce premier bonheur présageait celui dont M. de Colbert devait jouir pendant sa glorieuse et rapide carrière. Respectable Canclaux, ce jeune soldat que vous accueillîtes comme un père, que votre protection, votre exemple et vos conseils dirigèrent dans la carrière de la gloire, devait être un jour votre enfant d'adoption; la main et le cœur de votre fille chérie lui étaient destinés; il devait être le père de vos petits-fils. Pardonnez si je rouvre les plaies saignantes de votre cœur. Vous êtes père; mais votre nom aussi est inscrit dans les archives de la gloire militaire, et vous n'ignorez pas que si dans sa durée la gloire des héros a l'éclat, souvent aussi elle a la rapidité de la foudre.

Ce début heureux de M. de Colbert dans la carrière des armes fut bientôt suivi des exploits les plus mémorables. Impatient de repos, avide de gloire, il la cherche partout où il espère la rencontrer. Le général Grouchy tente une descente en Irlande, M. de Colbert est à ses côtés; mais ces

faits d'armes particuliers irritent plutôt qu'ils ne satisfont son âme ardente et insatiable.

Les drapeaux de la France flottaient alors dans les plaines jadis si célèbres, si belliqueuses de l'Italie. Ce sol antique des Scipions, des Césars et des maîtres du monde, cette terre autrefois si féconde en héros et en triomphes, fixait alors les regards de l'Europe attentive. Là est l'espérance de la gloire, là doit être M. de Colbert ; il y vole.

Mais quel est son titre pour se présenter au chef de l'armée? — Il n'en a aucun. De quel grade est-il revêtu? —Il n'en possède pas. Qui l'envoie ? — Personne.

Il est, Messieurs, des hommes qui se recommandent eux-mêmes, qui semblent se suffire seuls. Si la faiblesse a besoin d'appui, la force peut s'en passer.

M. de Colbert, c'est-à-dire un jeune homme brave, plein d'ardeur, annonçant toutes les qualités du cœur, de l'esprit et de l'âme, se présente, il est accueilli. Il se nomme, tous les bras comme tous les cœurs lui sont ouverts. C'est à qui adoptera le jeune amant de la gloire. Il semble que l'esprit de notre antique chevalerie vive encore : ainsi sur le bord des tombes on voit encore quelquefois une fleur s'épanouir.

Le général Murat s'empare de la préférence ; M. de Colbert sert près de lui.

Mais ce noble et généreux dévouement de M. de Colbert, cet élan héroïque de son âme de feu, le conduisaient à une destinée qu'il ne soupçonnait pas lui-même. Ce n'était pas dans les champs de l'Italie que la gloire l'attendait.

Rappelez-vous, Messieurs, ces jours désastreux où la France agonisante, après s'être débattue longtemps sous le régime aussi absurde que féroce de ses vils et farouches oppresseurs, semblait se reposer dans un sommeil de mort. Nul sentiment, aucun espoir d'un meilleur sort, ne semblait nous animer alors. L'horreur du passé, l'apathie du présent, une insouciance presque stupide de l'avenir dont le terme paraissait devoir être le désespoir : tel était le morne et affreux état de notre malheureuse patrie.

Il fallait, ainsi que sur les éléments du monde nouvellement créé, que l'esprit du Seigneur vînt rehausser et animer cette masse inerte et léthargique. Le Seigneur avait parlé ; l'empire des Clovis, des Charlemagne et des saint Louis ne devait pas périr.

L'Égypte, cette terre jadis le refuge et l'asile de Celui qui fut le salut et le bonheur du monde, devait être aussi pour nous une terre d'espérance. Nos drapeaux se déploient sur ses rivages ; M. de Colbert les a suivis. Son bouillant courage cherche partout de nouveaux périls. Tout ce qu'il désire, c'est de combattre et de vaincre. Blessé au siège de Saint-Jean d'Acre, dans le cours de cette guerre lointaine et pénible, comme un jeune lion que la vue de son sang rend plus furieux encore, il n'en devient que plus ardent et plus intrépide.

Le ciel le réservait à d'autres dangers, lui préparait une autre moisson de gloire. Enfants de la France, revolez vers votre patrie ; les temps de la justice divine touchent à leur fin ; l'aurore de la miséricorde va paraître.

Je ne vous rappelle pas, Messieurs, les événements qui préparèrent et donnèrent à la France une forme de gouvernement et une destinée nouvelle. Qui de nous les ignore et ne les bénit pas ?

Rendu à sa patrie, à sa famille, à ses amis, connu, apprécié, estimé comme il devait l'être, car la justice des camps est sévère et intègre, le sort et la fortune de M. de Colbert furent décidés. A vingt-deux ans, il est nommé colonel du dixième régiment des chasseurs à cheval.

C'est à cette époque, Messieurs, que commence véritablement la carrière militaire de M. de Colbert. Jusqu'alors tout ne fut que des essais, qu'un apprentissage du noble et grand art de la guerre. C'était le bouton, la fleur d'un jeune courage, le premier jet du laurier. Suivons la croissance de ses rameaux, le développement des feuilles dont M. de Colbert forma la couronne.

Il n'est pas de mon ressort, Messieurs, d'entrer ici dans le détail des campagnes pendant lesquelles notre jeune

colonel signala sa capacité, son intelligence, ses talents distingués que le ciel lui avait donnés. L'autel du Dieu de paix, que nous entourons, les voûtes pacifiques de ce temple semblent se refuser à ces détails terribles et sanglants. Je me contenterai d'invoquer la voix publique, le suffrage de l'armée et de tous ceux qui ont été à même de le connaître et de le juger. Jamais colonel, peut-être, ne fut plus estimé, plus considéré, plus aimé. Sous ses ordres, son régiment se couvrit de gloire, et M. de Colbert fixa sur lui-même les plus glorieuses espérances. Plaines de Ulm, vous fûtes témoins de ses exploits! La charge vigoureuse et brillante du 10e de chasseurs acheva de fixer la victoire. La récompense suivit le triomphe : sur le champ de bataille même, l'Empereur le nomma général de brigade.

Le reste de la carrière militaire de M. de Colbert fut digne de ces heureux commencements ; sa dernière gloire même surpasse la première.

Messieurs, ce n'est plus simplement un brave soldat, un officier capable, guerrier distingué, c'est un général, et un général chargé des fonctions les plus délicates et les plus pénibles du commandement, que nous présente la vie de M. de Colbert. En Allemagne, en Prusse, en Pologne comme en Espagne, M. de Colbert fut presque toujours chargé du service des avant-postes. Quelle activité, quels soins, quelle surveillance demande un pareil service! Un général d'avant-postes est l'œil et le bouclier de l'armée. Pour lui il ne doit exister ni nuit ni repos. L'armée se repose sur sa vigilance, le général en chef sur son active intelligence. Éclairer l'ennemi, pénétrer ses desseins, prévoir ce qu'il peut, deviner ce qu'il veut, et dans ses mouvements directs et dans ceux même qu'il dissimule avec art ; préserver l'armée, assurer sa sécurité, pourvoir à ses besoins ; sans cesse se trouver en face de l'ennemi, souvent même au milieu de ses rangs ; toujours combattre, ne quitter un danger que pour en affronter un autre ; prévoir, surveiller, calculer et jamais ne se laisser entamer ni surprendre : tel est le service d'un général d'avant-postes.

Ouvrez les annales de nos dernières campagnes, et voyez ce que nous devons à l'intrépide et infatigable général que nous pleurons.

La dernière affaire où il se trouva fut peut-être la plus glorieuse de sa brillante carrière, si toutefois il est possible de faire un choix parmi tant d'actions, tant de faits mémorables. Il semble que dans cette fameuse journée de Tudela, M. de Colbert ait réuni toutes les forces, toute l'énergie de son âme active et impétueuse. C'est là surtout qu'il se montra brave entre tous les braves, et qu'il reçut du premier des héros la plus glorieuse des palmes et le plus magnifique des éloges : « Colbert, lui dit l'Empereur en passant devant sa brigade, vous vous êtes conduit en brave et bon officier ; je ferai pour vous tout ce que vous voudrez. »

Je cesse en ce moment, Messieurs, de louer M. de Colbert. Que signifierait la louange dans ma bouche ? Quand le souverain juge de la gloire a parlé, tout éloge particulier devient indiscret ou téméraire. C'est aux héros à s'apprécier, à se juger les uns les autres. Eux seuls peuvent connaître la mesure d'une grande âme. Faibles orateurs, tous nos efforts seraient vains : nous ne sommes que les hérauts de la gloire ; c'est aux fils de la gloire à proclamer leurs frères.

Comme simple historien, permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler la suite de ce fait mémorable, hélas ! et le dernier de cette belle vie : « Sire, répond le général Colbert, si Votre Majesté veut m'honorer de ses bontés, qu'elle se presse, car je suis vieux. »

Il avait trente ans, et il se dit vieux ! Est-il donc des pressentiments ? Au milieu de son triomphe, M. de Colbert aperçut-il l'ange de la mort prêt à le rayer du nombre des vivants ? Le lendemain de ce beau jour, en faisant une reconnaissance près de Villa-Franca, il est atteint d'un plomb fatal et il meurt.

Oui, jeune et magnanime guerrier, vous étiez mûr pour la gloire et l'immortalité ! Pendant votre courte, mais bril-

lante carrière, vous avez honoré le nom que vous portiez. Les cendres de vos aïeux ont dû souvent tressaillir d'honneur au bruit de vos exploits. Vous aviez rempli, vous aviez dépassé la mesure ordinaire de gloire à laquelle l'homme peut atteindre. Si vos jours furent courts, ils furent pleins, selon la belle expression de l'Écriture; vous avez peu et beaucoup vécu.

Il est vrai de dire, Messieurs, que M. de Colbert fut enseveli dant son triomphe. Ses derniers moment furent dignes de toute sa vie ; ses dernières paroles peignent toute son âme, renferment tout le sentiment de son cœur : « Je suis bien jeune encore pour mourir, dit-il au moment d'expirer, mais ma mort au moins sera digne d'un soldat de la grande armée, puisqu'en mourant je vois fuir les derniers et éternels ennemis de ma patrie. »

Vous mourez, illustre et malheureux jeune homme; vous mourez, mais votre gloire, mais votre nom honoré dans les fastes de la victoire, mais les exemples que vous avez donnés à nos jeunes braves, ne mourront pas! Ils répéteront en marchant aux combats le nom du général Colbert; ils voleront sur vos traces et vous vivrez encore en eux!

Achevons, Messieurs, d'offrir au ciel, pour le repos de son âme, nos dernières prières et nos derniers vœux. Demandons qu'il reçoive dans le ciel le prix du sang qu'il a versé pour sa patrie. C'est pour nous, c'est pour la France qu'il a vécu et qu'il est mort; demandons par les mérites ineffables de Jésus-Christ mourant pour le salut du monde, qu'une vie si utile, si dévouée, qu'une mort si précoce et si rapide, que tant de travaux, de périls, de sacrifices et de fatigues lui obtiennent du Juge suprême le pardon de ses fautes, et qu'il reçoive une gloire éternelle. en échange de celle qu'il laisse sur la terre.

Messieurs, en versant des larmes et des prières sur la mémoire de M. de Colbert, prions aussi pour ce qui lui fut cher. Demandons pour sa tendre, vertueuse et sensible épouse, les grâces et les consolations du ciel, le courage et la sainte résignation dans le malheur. Implorons les lu-

mières et les bénédictions de l'Esprit saint sur sa jeune famille. Hélas! le plus jeune de ses deux fils ouvre à peine les yeux à la lumière. Jamais ce malheureux enfant n'aura connu son malheureux père. Que le ciel les rende tous les deux dignes de lui. Qu'ils vivent, comme lui, pour la gloire, l'honneur et la patrie, mais que leur destinée soit plus longue et plus heureuse! Prions enfin pour tout ce qu'il aima. C'est la dette de la religion, du sentiment et de la reconnaissance : l'acquitter, c'est plaire à Dieu et aux hommes.

23 janvier 1809.

Tandis que ces éloquentes paroles exprimaient d'une manière élevée et touchante les sentiments que faisait naître la mort du général A. Colbert, les mêmes sentiments de douleur et de regrets se traduisaient de manières différentes par des pièces de vers, même par de la musique.

On se rappelle, peut-être, que l'Empereur avait donné des ordres pour que ma mère n'apprît pas à l'improviste la fatale nouvelle. Ce fut le ministre de la Guerre qui vint l'apporter à mon grand-père, le général Canclaux. Il fut défendu aux crieurs publics qui annonçaient dans les rues les bulletins de la Grande-Armée, de les crier dans la rue ou même dans le quartier habité par ma mère.

Le souvenir de celui qui était entouré à sa mort de tant de regrets ne devait point disparaître brusquement. Lorsque j'entrai au service en 1821, il était partout vivant dans l'armée, j'ai déjà eu occasion de le dire. Enfin, plus de trente ans après la mort de mon père, une *Nouvelle* parut dans la *Revue de Paris :* Auguste Colbert en était le héros. Je ne parlerai pas de la partie romanesque, qui est de pure invention, mais l'auteur de cette nouvelle, Pétrus Borel, a sur son héros des renseignements exacts, il l'aime, le dépeint avec chaleur, et c'est par ces paroles émues qu'il termine son touchant récit : « En apprenant à Benavente

l'affaire de Prieros, la mort du général Colbert causa à l'Empereur une grande douleur. « Son heure était arrivée, je veux bien le croire, dit-il, mais que cette perte m'est pénible! Colbert était un brave que j'aimais. Mon Dieu! il était donc fatalement écrit que je ne devais pas le revoir! » Puis, après un instant de silence, il ajouta avec une émotion qu'il avait peine à modérer : « Adieu, Colbert, paix à ta mémoire, que la terre d'Espagne te soit légère! Ta poussière restera sans doute dans l'exil, mais la patrie n'oublie pas ses enfants morts au loin pour elle, et la patrie ne t'oubliera jamais! »

« En effet, l'Empereur, qui avait bonne mémoire, ordonna que la statue du général Colbert serait placée sur le pont de la Concorde, ainsi que celle de plusieurs autres généraux morts comme lui au champ d'honneur.

« Le piédestal est encore vide, et la patrie, cette mère inconstante, courant toujours après de nouvelles amours, a oublié un de ses plus braves enfants. »

(*Revue de Paris*, reproduit en août 1842, dans le *Journal de la Meurthe et des Vosges*.)

Dans un discours prononcé le 21 octobre 1867 sur la tombe du général d'Allonville, le maréchal Canrobert apporta une nouvelle consécration à la gloire du général Auguste Colbert.

« Comme les Stengel, dit-il, les Montbrun, les Colbert et les Lasalle, qu'il avait pris pour modèles, il possédait le brillant courage, le coup-d'œil rapide, l'élan dans le calme et la décision prompte, si nécessaires pour diriger la cavalerie, et lancer à propos les terribles ouragans de cette arme. Mais, moins heureux que ces héros, qui moururent tous à cheval et le sabre à la main, il n'est pas tombé sur un champ de bataille dans un jour de victoire, comme il le désirait tant, et comme il le méritait si bien. »

Un portrait en pied du général Colbert a été peint, en 1810, par Gérard, peintre de la bataille d'Austerlitz. Le général est debout, le ciel est chargé de nuages, la foudre éclate et brise un jeune chêne. Ce portrait, gravé à l'aquatinta par Jazet, vers 1819, fait pendant au portrait du général Lasalle, peint par Gros et également gravé par Jazet.

Je dois, en terminant, remercier M. Huguenin, employé aux archives du dépôt de la guerre, de l'obligeance qu'il a toujours mise à m'indiquer et à me communiquer les documents qui pouvaient m'être utiles.

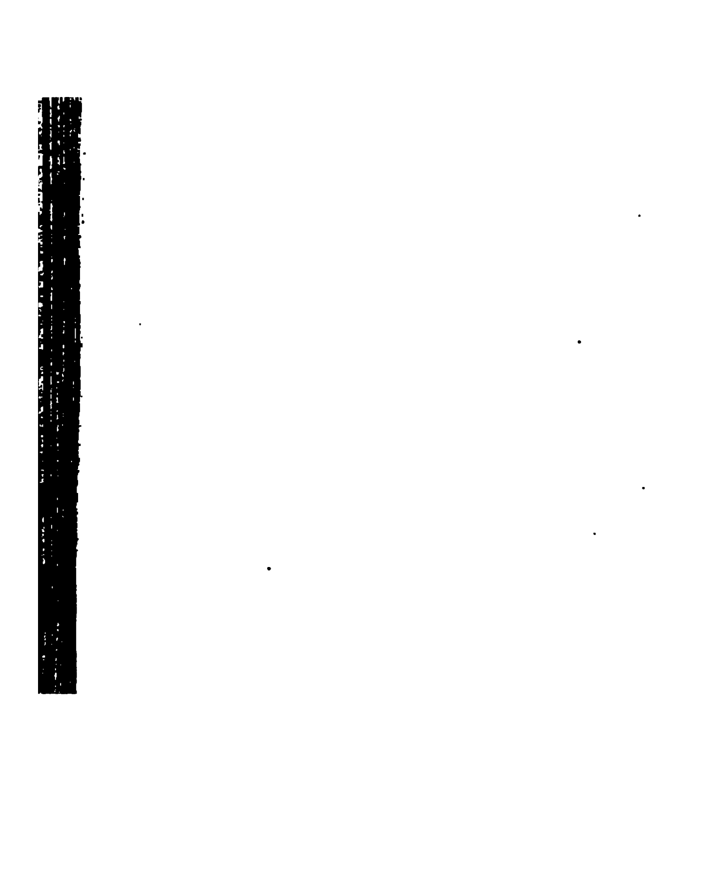
Je dois aussi tous mes remercîments à M. H. Salomé, maintenant professeur au lycée de Bordeaux, qui a recueilli la plupart des notes que j'ai publiées et m'a aidé dans l'impression de la première édition.

M. L. Ouin, attaché à l'Université, m'a également secondé dans l'achèvement de mon travail avec un zèle dont je lui suis fort reconnaissant.

C'est enfin à ses soins qu'est due, aujourd'hui, la réimpression de la deuxième édition des *Traditions et Souvenirs*.

Paris, 1er décembre 1882.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME



TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CET OUVRAGE

N. B. Les volumes sont indiqués par des chiffres romains et les pages par des chiffres arabes.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

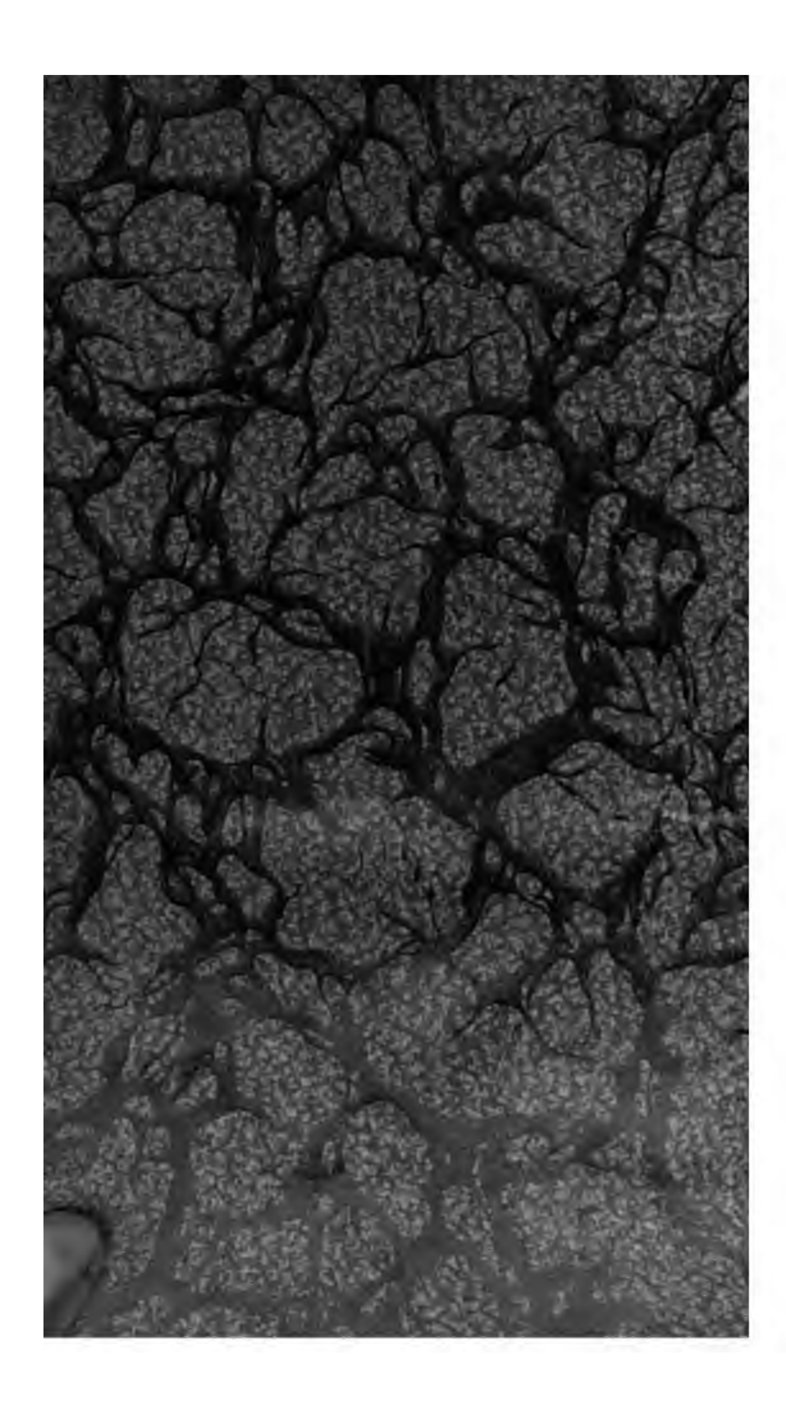
CHAPITRE XXXII

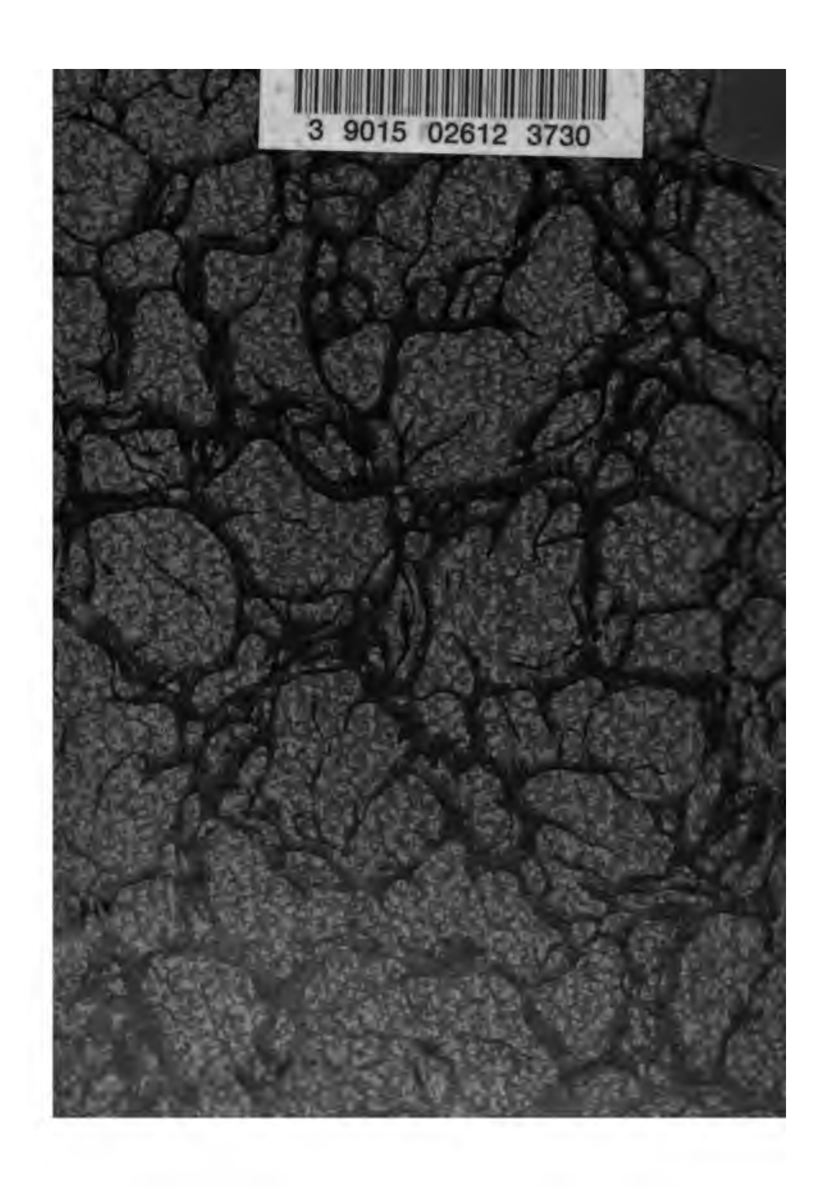
CHAPITRE XXXIII

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

MOTTEROZ, Adm.-Direct. des imprimeries réunies, C, rue du Four, 54 bis, Paris




3 9015 02612 3730